
A 000 798 368 7
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY


SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868





ÉLISÉE RECLUS

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

L'AFRIQUE AUSTRALE

CETTE DESCRIPTION MISE A JOUR ENTIÈREMENT PAR ONÉSIME RECLUS, COMPREND VINGT-CINQ CARTES EN NOIR ET TROIS CARTES EN COULEURS



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, Bd Saint-Germain, Paris, 1901.



L'AFRIQUE AUSTRALE



SUR LE FLEUVE ORANGE

ÉLISÉE RECLUS

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

L'AFRIQUE AUSTRALE

CETTE DESCRIPTION MISE A JOUR
ENTIÈREMENT PAR ONÉSIME RECLUS,
COMPREND VINGT-CINQ CARTES EN
NOIR ET TROIS CARTES EN COULEURS



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Bd Saint-Germain, Paris, 1901.

L'AFRIQUE AUSTRALE

UN coup de force a subitement distendu l'Afrique australe anglaise jusqu'à la pointe méridionale du lac Tanganyika, près du 8e degré de latitude sud : elle s'étend donc maintenant bien au delà du Zambèze.

Mais, géographiquement, il n'est pas rationnel de la prolonger aussi loin vers le septentrion; il convient de la borner à la rive droite de ce fleuve qu'il ne semblait pas que l'Angleterre dût dépasser si fort au détriment du Portugal.

Malgré le formidable empiétement des Anglais, nous arrêtons donc l'Afrique australe à la rive droite du Zambèze, dans le pays où il tombe par la splendide cascade de Mosi oa Tounya, et nous accompagnons le puissant cours d'eau, vers l'est, jusqu'à sa fin dans la mer des Indes. Dans le sens opposé, vers l'ouest, nous bornons la contrée à la ligne mi-naturelle, mi-artificielle qui sépare l'Afrique occidentale allemande (au sud) de l'Angola des Portugais (au nord).

C'est un espace de plus de 3 400 000 kilomètres carrés, plus exactement 3 437 000, que se partagent trois dominations, au grand avantage de l'Angleterre.

Les Anglais détiennent ici 2 320 000 kilomètres carrés, soit à peu près les deux tiers de l'Afrique ultra zambézienne, laquelle pour eux et les Hollandais, venus du Cap de Bonne-Espérance, est la Ciszambézie; mais s'ils y ont tout pouvoir politique et militaire, c'est la race franco-hollandaise, plus néerlandaise que française qui domine par le nombre, par

l'occupation réelle du sol, et, peut-être, par les promesses de l'avenir.

De la baie Delagoa jusqu'à la rive droite du Zambèze, les Portugais ont sauvé, rien que momentanément, on peut le craindre, plutôt qu'à tout jamais, le pays de Gaza, resserré entre le territoire anglais à l'ouest et la mer des Indes à l'est. C'est, démembrement du Moçambique, leur province de Lourenço Marques, ainsi nommée du port principal de la côte : ils possèdent ici 350 000 kilomètres carrés environ.

Sur la contre-côte, donc sur l'Atlantique, les Allemands ont leur Deutsch Süd-West-Afrika, territoire de 831 000 kilomètres carrés, très sec, mais salubre avec quelques possibilités d'avenir.

A côté de l'Afrique australe hollando-anglaise, l'Afrique australe allemande, trop sèche, et la portugaise, pour l'instant fiévreuse et d'ailleurs comme étranglée entre monts et mer, n'ont qu'une importance très relative. C'est le double élément anglais et hollandais, hollandais surtout, qu'il faut considérer le premier.

Et, comme c'est de la colonie du Cap que partit le mouvement initiateur, que c'est d'elle qu'ont essaimé les paysans hollandais, suivis par les Anglais dans leurs conquêtes sur la nature libre, sur les Hottentots et les Bantou, il y a toute justice à commencer par cette colonie-là, mère de toutes les autres ; elle est, pour ainsi dire, la troisième, la dernière métropole, après la Hollande, après l'Angleterre.



CHAPITRE PREMIER

LE PAYS

I. MONTS, PLATEAUX, FLEUVES DE LA CISZAMBÉZIE. || II. MONTAGNES DE L'OUEST ET DU SUD. || III. LE KARROO. || IV. MONTS DE LA CAFRERIE ET DU NATAL. || V. NATURE DES MONTS DE L'AFRIQUE DU SUD. || VI. L'ORANGE. || VII. LES FLEUVES COTIERS. || VIII. LE LIMPOPO. || IX. CLIMAT. || X. PLUIES. || XI. SALUBRITÉ. || XII. FLORE. || XIII. FAUNE.

I
MONTS, PLATEAUX, FLEUVES, DE LA CISZAMBÉZIE

TROIS grands événements géographiques ont inauguré l'ère moderne : la découverte du chemin de l'Orient par les mers australes, l'arrivée des caravelles de Colomb dans le Nouveau Monde et la circumnavigation du globe par Magalhães. De ces trois faits décisifs dans l'histoire de la Planète, le premier en date est celui qui s'accomplit lorsque Bartholomeu Diaz eut le bonheur, en 1486, de doubler ce cap des Tourmentes dont le nom fut si à propos changé en celui de cap de Bonne-Espérance. Quelques années après, le « bon espoir » était déjà réalisé : Vasco de Gama faisait voile pour les Indes, les deux mers de l'Occident et de l'Orient s'unissaient en un même bassin océanique, l'homme apprenait à mesurer la Terre, qui jadis lui paraissait sans bornes.

Mais les rivages qu'avaient longés les premiers navires portugais pour cingler d'une mer dans l'autre mer restèrent pendant longtemps négligés des explorateurs. Attirés par les richesses des Indes, orientales et occidentales, les navigateurs ne songeaient pas à s'arrêter sur une terre qui ne leur promettait pas de fortune rapide par le trafic ou le butin; plus d'un siècle et demi se passa sans que des Européens débarquassent

sur cette partie du continent africain avec l'intention d'y rester et d'en cultiver le sol.

Les Portugais peuvent regretter amèrement l'abandon de ces plages par leurs ancêtres du grand siècle, d'ailleurs trop peu nombreux pour embrasser le monde, pour s'occuper à la fois de la conquête des Eldorado de l'Inde, de la Sonde, de l'Amérique, et de la lente mise en culture de l'Afrique australe, depuis la pointe du continent jusqu'au Zambèze ou au Congo. Mais, création du Brésil à part, il aurait mieux valu pour la Lusitanie de l'avenir coloniser le triangle austral, Dekkan de l'Afrique, sec et presque sud-européen de climat, que de s'épuiser dans les terres tropicales du rebord de la mer des Indes, en Afrique, en Asie, dans les îles de la Sonde. Ses colons y auraient trouvé quelque jour, et pour mieux dire, dès la première heure, ce que ne pouvaient leur donner les mines de Golconde, les épices de l'Insulinde et les « bois d'ébène » de l'Afrique équatoriale ou tropicale. La contrée du Cap est une autre Europe, sous un ciel peu différent de celui de la mère-patrie, des mères-patries plutôt, sur un sol où l'on cultive les mêmes plantes et où paissent les mêmes animaux. Le milieu nouveau dans lequel pénètrent ici les Européens ressemble assez à celui du lieu natal pour qu'ils puissent en garder les habitudes et les mœurs, dans un autre hémisphère et à la distance de plusieurs milliers de lieues.

La population d'origine hollandaise, la première arrivée dans ce bout de continent, se développa lentement dans son nouveau séjour, mais son faible accroissement suffit pour qu'elle pût s'étendre peu à peu : dès qu'elle fut aidée par une immigration régulière, elle empiéta de tous côtés sur les terres des peuplades indigènes, et maintenant elle domine dans toute l'Afrique australe, de l'Orange au Limpopo.

Comme foyer de peuplement et de civilisation, la colonie européenne du Cap avec ses annexes, avec le Natal et avec les républiques hollandaises, exerce déjà une influence propre, indépendante des ressources que lui procurent ses relations avec la métropole. Le Cap est un centre de ravitaillement et de recherches pour l'exploration de l'Afrique méridionale : de cette ville, presque autant que de l'Europe, est partie l'initiative des travaux scientifiques et de l'exploitation industrielle des régions environnantes; avec le district qui l'entoure et toute la zone rapprochée du littoral, elle est comme un fragment de l'Europe s'agrandissant graduellement et se substituant au monde africain.

On a souvent comparé la colonie du Cap à l'Algérie-Tunisie, qui se trouve précisément à l'autre extrémité du continent et

qui est aussi devenue comme une partie de l'Europe pour l'industrie, la vie politique et sociale. A maints égards la supériorité appartient à l'Algérie. Sans doute, et même avec la future annexion possible ou probable du Maroc en tout ou en partie, l'Afrique française du Nord est beaucoup moins étendue que l'ensemble des États de l'Afrique du Sud; mais elle a presque autant d'habitants de race blanche, à ne considérer que ses Européens; or, ses Arabes et ses Berbères sont aussi des « blancs »; et son commerce dépasse le commerce du Cap, si l'on veut bien abstraire de celui-ci l'or et les diamants, qui n'ont rien d'absolument utile. Cela s'explique par l'avantage capital de la situation géographique : l'Algérie est riveraine de la Méditerranée et fait face à la France, à l'Espagne, à l'Italie; quelques heures de trajet suffisent pour que de ses ports on débarque dans ceux de l'Europe méridionale.

Certes l'Algérie a le désavantage immense d'être isolée du continent d'Afrique par les larges espaces du Grand Désert : elle est coupée du Soudan par le Sahara. Il n'en est pas ainsi pour les colonies méridionales; quoiqu'elles confinent aussi à un désert, celui-ci n'arrête pas toutes les communications, et de part et d'autre, par la voie du littoral, ses peuples sont en relations mutuelles. Mais aussi, par une cruelle infériorité, du côté du sud, le cap de Bonne-Espérance ne voit ni un continent de contre-côte, ni des péninsules comme Italie ou Espagne, ni des îles comme Sardaigne et Sicile; il ne regarde que le vide, la mer inhospitalière qui va se perdre dans les glaces antarctiques. Pour se mettre en rapports fréquents avec le monde civilisé, les colons du Cap ont à franchir l'immensité de l'Océan : vers la Grande-Bretagne, vers l'Inde, vers l'Australie, partout des milliers de kilomètres à parcourir. La pointe continentale la plus rapprochée du bout du continent d'Afrique est celle qui termine l'Amérique du Sud, et c'est à la distance de 5 400 kilomètres qu'elle s'avance en mer. La Tasmanie, le troisième musoir des terres continentales dans la direction du pôle austral, est à 10 000 kilomètres vers l'orient.

II MONTAGNES DE L'OUEST ET DU SUD

L'orographie des territoires du sud rappelle par ses traits principaux celle de l'Afrique entière. Dans l'ensemble du continent, les chaînes de montagnes s'élèvent principalement sur le pourtour et c'est dans le voisinage de la côte orientale que se dressent les plus hautes crêtes, les plus fiers sommets. De même, à la pointe de l'Afrique, les parties saillantes du relief se développent parallèlement au littoral en laissant à l'intérieur de

vastes plaines, et ce sont les montagnes de l'est qui atteignent la plus grande élévation sur le plus large socle de plateaux : de ce côté les hautes cimes approchent de 3 500 mètres.

Parmi les bassins de l'Afrique australe au sud du Zambèze, celui de l'Orange l'emporte de beaucoup sur tout autre par l'étendue de la conque, par la longueur du fleuve ; or c'est un tributaire de l'Atlantique né près de l'océan Indien : il coule donc de l'est à l'ouest. Il s'ensuit que c'est d'occident en orient que le pays s'élève, jusqu'à proximité de la mer des Indes.

A la fin de son cours, le fleuve Orange arrive péniblement à la mer par une longue série de gorges étroites et profondes ; à sa droite c'est le pays des Grands Nama-Koua, terre allemande ; à sa gauche, celui des Petits Nama-Koua, qui relève de la colonie du Cap. Chez ces Petits Nama-Koua le sol se redresse de terrasse en terrasse vers le faîte du plateau granitique, sur lequel sont épars des massifs montagneux, superbes du côté de l'occident, d'où on les contemple dans toute leur hauteur, et bien plus humbles en apparence du côté de l'est, où leur base se perd sur un uniforme plateau de gneiss, dit le Grand Bushmen-Land : l'altitude moyenne n'en est guère inférieure à 1 000 mètres. Au sud de la région des Nama-Koua, le faîte, raviné par les eaux, se décompose en chaînes divergentes, dont les unes vont rejoindre les monts orientaux, tandis que les autres se prolongent en crêtes parallèles dans la direction du sud : chaque *rand* ou crête forme comme un mur entre les campagnes du littoral et les hautes plaines de l'intérieur. Au sud du fleuve Olifant (Éléphant), ces remparts atteignent leur plus grande élévation ; les monts des Cèdres ont pour cime culminante le Sneeuw-kop ou « pic des Neiges », haut de 1 831 mètres, et la chaîne de l'Olifant a 2 078 mètres, au Winterhoek ou « Piton de l'Hiver ». Pendant quelques jours de l'année les habitants de la ville du Cap voient en effet des stries ou même une cape de neige blanchir cette montagne à l'horizon du nord-est.

La chaîne de l'Olifant et son prolongement méridional se terminent au sud par le promontoire de Hang-klip, qui fait face au cap de Bonne-Espérance. S'avançant plus à l'ouest en forme de faucille, le cap fameux appartient à une chaîne bordière dont il ne reste plus que des fragments et qui fait saillie en dehors de la côte continentale, entre la baie de Saint-Helena et la False Bay ou Simon's Bay. A son extrémité septentrionale cette chaîne n'est formée que de petites collines, tandis que vers le sud le sol se relève soudain pour entourer la baie du Cap d'un rempart semi-circulaire de sommets. La puissante

montagne de la « Table » dresse sa dalle énorme de grès, souvent ceinte de nuées, à 1082 mètres de hauteur, au-dessus de parois presque verticales et de pentes rapides, rayées de gorges où croissent les chênes et les pins; les racines granitiques du mont sont couvertes de verdure. Le cirque de la montagne se termine à l'est par une pointe aiguë appelée Devil's peak, à l'ouest par la longue croupe du Lion, qui tourne le dos à la ville et regarde la mer de sa tête superbe. Au delà du mont de la Table les collines s'abaissent par degrés vers le cap de Bonne-Espérance.

A l'est des barrières parallèles de montagnes qui s'alignent du nord au sud dans le voisinage du littoral atlantique, les rides du sol, disposées comme un froncis au bord d'une étoffe, se prolongent vers l'orient, presque parallèlement aux côtes de l'océan méridional; cependant on s'aperçoit au profil du littoral que ces chaînes bordières sont un peu obliques au rivage, puisqu'elles viennent toutes mourir aux promontoires aigus qui se succèdent à l'est du cap Agulhas ou « des Aiguilles », pointe terminale du continent. Ces arêtes de montagnes, jadis continues de l'ouest à l'est, sont maintenant découpées en fragments d'inégale grandeur par des torrents qui, nés dans l'intérieur des terres, se sont ouvert des cluses de sortie sur les points faibles des roches anciennes dont ils longent la base septentrionale. Ces défilés profonds, les gorges latérales que se sont creusées les affluents entre les chaînes parallèles de montagnes, donnent à cette région un aspect très varié, surtout dans le voisinage de la mer, où des forêts couvrent en grande partie les pentes. De ces chaînes, coupées de distance en distance, la plus haute est la plus éloignée de l'Océan. Un sommet des Groote Zwarte-bergen ou « Grandes Montagnes Noires » atteint 2 130 mètres, et vers l'extrémité orientale de l'arête, au nord-ouest de la baie d'Algoa, le Cockscomb, appelé aussi Groot Winter-hoek, monte à 1 759 mètres.

Au nord des monts qui se pressent dans le voisinage du littoral, une autre chaîne se profile à plus de 200 kilomètres de la mer en moyenne; elle se développe en une ligne sinueuse, connue sous divers noms dans son parcours de l'ouest à l'est. A son extrémité occidentale, près des montagnes côtières de l'Atlantique, elle s'appelle Koms-berg; puis elle prend la désignation du Nieuwveld, ce mot de *veld*, champ, plaine, plateau, indiquant la forme adoucie de ses croupes, comparée aux escarpements des *bergen*. Plus loin la chaîne semble s'affaisser presque complètement au milieu des plaines; mais elle se redresse aux Sneeuw-bergen, dont le sommet dominateur, le Compass (2 591 mètres), est le point

culminant de la région du Cap proprement dite. Ce nom de Sneeuw-bergen, mot à mot « Montagnes Neigeuses », n'entraîne pas ici, sous ce climat, non loin du 30e degré de latitude, la permanence des neiges. Il signifie seulement que la neige y couvre quelquefois les cimes : en Afrique australe il faut bien plus de 2 500-3 000 mètres d'altitude pour qu'un mont se couronne de frimas éternels.

Au delà de ce massif la chaîne se bifurque : le rameau du sud-est, interrompu par un affluent de la Great Fish-river, se relève au Groot Winter-berg ou « Grand Mont d'hiver » (2 377 mètres) et va finir à l'embouchure du fleuve Kei, récemment encore limite occidentale de la Cafrerie dite indépendante ; l'autre arête de montagnes, formant faîte de partage entre le bassin de l'Orange et celui de la Great Fish-river, se reploie vers le nord, puis vers l'est, et va rejoindre la haute chaîne qui sépare l'ancienne Cafrerie et le Natal du pays des Ba-Souto. Son extrémité orientale, connue sous le nom de Storm-bergen ou « Monts des Tempêtes », se recommande par sa richesse en combustible, par sa houille maigre et schisteuse, qui se rencontre principalement sur les pentes septentrionales de la chaîne et s'étend au loin dans la direction du nord, mais qu'on n'utilise guère que dans les villages voisins des puits de mine, à cause du coût de l'extraction et de la difficulté des transports. D'anciens volcans, qui paraissent avoir perdu leur activité depuis l'époque triasique, se voient encore dans les Storm-bergen, avec des cratères parfaitement reconnaissables.

III
LE
KARROO

La plaine ondulée, parsemée de buissons, qui se prolonge de l'est à l'ouest entre les chaînes bordières et les montagnes du faîte de partage, est connue sous le nom de Grand « Karroo » ou Karrou, mot hottentot qui a le sens de sol aride. Nous disons Karou, mais les Hollandais écrivent Karroo et prononcent Karrô, les Anglais Karroo.

Le Grand Karroo, triste et monotone plateau, se compose de plaines toujours semblables à elles-mêmes, et sillonnées, à très peu de profondeur, par de larges lits de torrents sablonneux où il n'y a presque jamais d'eau courante ; mais, ce qu'il peut y avoir d'eau cachée sous le sable et sous les galets entretient une végétation quelque peu mesquine, surtout des arbres, ou plus exactement, des arbustes du genre acacia. Çà et là des puits ; quelques sources ; des huttes en terre jaunâtre qui forment des hameaux de Hottentots ; très peu de maisons, des fermes hollandaises et de solitaires stations de chemin de fer. Pays triste, silencieux comme la mort, « avec quelques troupeaux de

brebis qui tondent la brousse courte et dure »; mais ciel limpide, air très sec, et si salubre qu'on prédit au Karroo l'avenir d'un immense sanitarium.

Au nord, dans la direction de l'Orange, d'autres plaines élevées sont interrompues çà et là par de petits massifs qui pour la plupart se composent de roches éruptives, trapps et dolérites, formant des colonnades naturelles d'un aspect monumental. Ces hautes plaines sont aussi des karroo et présentent dans toute leur étendue la même constitution géologique. Elles étaient autrefois recouvertes par de vastes étendues d'eaux marécageuses où vivaient des myriades de reptiles vertébrés, dicynodontes et autres, qui n'ont plus leurs pareils sur la Planète, s'étant probablement éteints avant la fin des temps triasiques. D'après Richard Owen, ces grands sauriens étaient herbivores et paraissent avoir eu des mœurs amphibies. Dans le karroo principal et les karroo secondaires qui s'étendent au nord jusqu'au fleuve Orange, sont éparses de nombreuses dépressions où séjournent des eaux de pluie, laissant, après évaporation, des résidus salins. On évalue la surface totale des Karroo à 435 000 kilomètres carrés.

IV MONTS DE LA CAFRERIE ET DU NATAL

Au delà des Storm-bergen, la flexion de la chaîne maîtresse dans la direction du nord-est correspond à une flexion parallèle de la côte océanique. La rangée des Draken-bergen ou « Montagne des Dragons », appelée aussi Kouatlamba, se développe à une distance moyenne d'environ 200 kilomètres de la mer; elle dresse plusieurs de ses croupes et de ses pointes à plus de 3000 mètres d'altitude. Continuant le faîte de partage entre l'Atlantique et la mer des Indes, cette haute saillie n'a l'aspect d'une arête montagneuse que du côté de l'orient, où elle descend en degrés rapides vers la mer; de l'autre côté la chaîne n'est que le rebord d'un plateau où s'élèvent d'autres saillies parallèles. L'espace médian entre les Draken-bergen et l'océan Indien est occupé par trois terrasses ou degrés, qui d'ailleurs présentent de grandes inégalités dans leur relief et sont en maints endroits masquées par des chaînons transversaux se dressant entre les rivières. La plus haute terrasse, qui longe la base des Draken-bergen, est à l'altitude moyenne de 1 000 mètres; le degré qui constitue la zone médiane de la Cafrerie et de la Natalie varie de 600 à 700 mètres; la plateforme cotière, découpée par les lits des torrents en une multitude de fragments, domine de 300 mètres les sinuosités du rivage.

Au nord d'un sommet couronné d'assises verticales de grès ayant l'aspect d'une forteresse en ruines — d'où son nom de Giant's Castle (3 353 mètres) —, le rameau qui se maintient dans l'axe des Draken-bergen s'abaisse peu à peu ; la prééminence appartient à une rangée parallèle de hauteurs qui traverse le territoire des Ba-Souto sous les noms de Blauw-bergen (Montagnes Bleues) ou de Maluti, c'est-à-dire « Pics » dans la langue des indigènes. — C'est le pluriel de Leloti, Leluti, la montagne. — Ces monts, quoique composés de grès comme les « tables » de la plupart des autres chaînes de l'Afrique australe, se terminent par des pointes déchiquetées. Un chaînon latéral, dont le sommet principal, le Champagne-Castle ou Cathkin, atteint 3 658 mètres (ou 3 460?), unit les Draken-bergen aux Maluti. Le massif de jonction porte une vaste montagne en forme de plateau, couverte de pâturages, que les Ba-Souto appellent Bouta-Bouta ou Potong, c'est-à-dire « Mont aux Antilopes » ; mais on la connaît d'ordinaire sous le nom de « Mont aux Sources », que lui ont donné les missionnaires protestants Arbousset et Daumas, parce que des branches maîtresses de l'Orange, ainsi que plusieurs autres cours d'eau, en descendent vers la mer des Indes. Elle domine d'environ 400 mètres le socle des hautes terres environnantes et sa hauteur est de 3 405 mètres ; mais elle est dépassée en altitude par les grands sommets de la chaîne latérale des Maluti, sur lesquels la neige séjourne pendant quatre mois, de mai en août ; ce sont les Alpes de l'Afrique australe. Une des cimes de cette chaîne, à laquelle le missionnaire Jacottet a donné le nom de Mount Hamilton, dresse sa pointe suprême à 3 480 mètres, et l'échancrure où passent les Ba-Souto pour se rendre de la haute vallée de l'Orange à celle de son affluent le Senkunyané, est seulement à 60 mètres plus bas.

Au delà, vers le nord-est, la chaîne, dite Randberg ou « Mont du Rebord », mais désignée également sous le nom de Draken-bergen comme les montagnes du sud, prend le caractère d'une énorme falaise : d'un côté la haute plaine onduleuse, de l'autre les escarpements soudains et les basses campagnes dont les terres ont été déblayées par les courants fluviaux et emportées vers la mer. Quoique sa direction générale soit parallèle à l'Océan, cette Montagne du Rebord a été découpée par les eaux en un mur très irrégulier ; érodée en cirque dans une partie de son parcours, elle s'avance ailleurs en promontoires, dont l'un est le Kaap (Cap), devenu fameux par ses mines d'or. Le travail séculaire des sources et des ruisseaux fait graduellement reculer vers l'ouest cette muraille, percée de distance en distance par des affluents de l'océan Indien.

Vers le nord, la pente du plateau s'abaisse peu à peu vers le Limpopo; la dernière croupe qui dépasse 2 500 mètres sur le bord des hautes terres est la « cime de Mauch » (2659 mètres), ainsi nommée de l'explorateur qui découvrit les gisements aurifères de cette région; mais le massif terminal, dit Zoutpans-bergen ou « Monts des Salines », offre encore un aspect imposant, à cause de la chute soudaine de ses escarpements sur la vallée du Limpopo : le Mangweleberg y atteint 1 363 mètres. Au sud-ouest, quelques chaînes de collines et des buttes parsèment les hautes terres qui descendent en pente douce vers la dépression du désert de Kalahari; mais ces saillies font peu d'effet, à cause de la grande hauteur relative de leur socle. Les plus élevées sont les Magalics-bergen, près de Pretoria, la capitale de la République Sud-Africaine.

V NATURE DES MONTS DE L'AFRIQUE DU SUD

Dans toute l'Afrique australe les roches granitiques constituent la base générale sur laquelle reposent toutes les autres formations de la contrée ; partout les torrents, en érodant leurs rives, ont mis à nu les masses inférieures du granit et les assises sédimentaires déposées sur la roche primitive. Ainsi que le disait Livingstone, l'ossature de granit est cachée, mais elle perce çà et là sous la peau. Des veines d'un quartz pur très blanc traversent ce granit dans toutes les directions et sont presque partout associées à des gangues aurifères, d'ailleurs trop peu riches pour qu'il vaille la peine de les exploiter, si ce n'est en de rares districts. Des bancs de calcaire cristallin recouvrent le granit dans toute la zone côtière, puis dans l'intérieur s'étendent les étages carbonifères, les formations dévoniennes avec leurs couronnements de grès, et, sur un moindre espace, les formations siluriennes. Quelques géologues montrent des amas de pierres déplacées et rayées comme les témoignages d'une ancienne période glaciaire sur le versant oriental des Draken-bergen. La plupart des observateurs s'accordent aussi à dire que les côtes sont maintenant en voie d'émergence graduelle : du cap de Bonne-Espérance jusqu'aux plages du Natal on remarque d'anciennes lignes de rives soulevées, couvertes de bancs d'huîtres et de polypiers; près de la frontière méridionale de ce dernier pays, ces bancs exhaussés se voient à près de 4 mètres au-dessus du niveau des hautes marées.

Un problème fort intéressant, qui ne semble pas près d'être résolu, c'est celui de la nature réelle du terrain appelé le plus communément « conglomérat de Dwyka », d'après une rivière

dont il occupe presque tout le bassin. Le conglomérat de Dwyka recouvre grès et quartzite sur un très grand, on peut dire un immense espace d'Afrique australe, dans la colonie du Cap, l'ancienne Cafrerie, le Natal, l'État libre d'Orange, le Transvaal, le pays des Be-Chuana. Certains géologues le rapportent à l'action volcanique, d'autres à l'action glaciaire : les premiers, tel A.-G. Bain, en font un « porphyre argileux » ou, tel Wyley, un conglomérat de trapp; les seconds, tels Sutherland et Dunn, le regardent comme « une argile glaciaire à bocaux, reste d'anciennes moraines ». Pour nous en tenir à un résumé succinct, « la couche de conglomérat de Dwyka, très compliquée, se compose de fragments de toutes les roches de l'Afrique australe : granit, gneiss, quartz, jaspe, porphyre, trapp, calcaire, schiste, grès. Ces fragments, de la grandeur la plus variable, tantôt gros comme une tête d'épingle et tantôt atteignant un volume considérable, sont incrustés dans une sorte de boue durcie et souvent métamorphique. Cette roche garde toujours et partout son caractère distinct; elle est la même en divers endroits séparés les uns des autres par des centaines de kilomètres. Sous l'influence météorique, sa structure schisteuse produit des piliers et des aiguilles — on dirait des monuments funéraires penchés de divers côtés —; les anciens colons appelaient ces rochers « pierres des Bosjesmans », car ces sauvages se cachaient souvent entre leurs blocs ».

VI
L'ORANGE

Le Gariep des Hottentots, en réalité Garib ou Grande Eau, est le maître fleuve de l'Afrique australe au sud du Zambèze, et l'un des plus considérables du continent, sinon par sa masse liquide, du moins par la longueur du cours et les dimensions du bassin. Cette Groote-rivier ou « Grande Rivière » des Boers reçut en 1770, de Gordon, officier du gouvernement néerlandais, le nom d' « Orange », plus en l'honneur de la maison royale que pour la couleur de son eau plus ou moins jaunâtre.

L'Orange commence sous le nom de Senku, dans le Lé-Souto ou pays des Ba-Souto, à 170 kilomètres seulement à vol d'oiseau de l'océan Indien, et à 1 200 de l'Atlantique, où il a sa fin. Né des Draken-bergen, et non dans les neiges éternelles, quoique ces monts dépassent 3 000 mètres par nombre de leurs cimes, il s'appelle d'abord Senku, c'est-à-dire « Rivière Noire », et en effet le « jeune » Orange roule un flot sombre. — Dans ce nom de Senku, le *k* représente un des claquements caractéristiques de la langue des Bushmen et de celle des Hottentots. — Uni au

Ketam que rompt une chute de 122 mètres, à la Seména, puis au Senkunyané ou Petit Senku, au Malitsunyané qui s'abat dans les Maluti par les cascades de Le Bihan, hautes de 192 mètres, enfin au Kornet Spruit ou Makhaleng, il sort de la montagne, sépare la colonie du Cap, à gauche, de l'État libre d'Orange, à droite, et se mêle au Caledon, fils du Mont aux Sources. Cet affluent de droite, dit aussi le Mogokare, coule en un large lit au sable de mica reluisant : c'est comme une seconde branche mère du fleuve. Puis l'Orange, qui a quitté sa première direction, le sud-ouest, pour l'est, ensuite le nord-est, reçoit nombre de rivières; mais le climat est sec, ces rivières sont sèches aussi : tel le Zekoe (ou Seacow), descendu des Sneeuw-bergen et long de 200 kilomètres.

Le maître tributaire, c'est, à droite, la rivière dont le nom est entré dans la composition de Transvaal : et, de fait, le Vaal sépare pendant plus de 700 kilomètres l'État du Transvaal, à droite, de l'État libre d'Orange, à gauche. Ce Haï ou Kaï Garib, par opposition à l'Orange, qui est le Nu Garib, sort aussi du Mont des Sources, par une de ses rivières originaires les plus abondantes, tandis que la fontaine la plus éloignée jaillit sur les plateaux qui dominent le littoral de l'océan Indien, au sud-ouest de Lourenço Marques. Par la longueur de sa vallée, le Vaal est le véritable fleuve; mais, coulant dans une grande partie de son parcours à travers des plaines arides, lacs desséchés d'une période géologique antérieure, il arrive d'ordinaire presque épuisé au confluent. Comme les autres rivières du bassin, il a des crues soudaines, qui se renouvellent plusieurs fois entre la fin de novembre et le milieu d'avril et le transforment en un fleuve redoutable. Presque toujours on peut franchir à gué l'Orange, le Caledon ou le Vaal, mais pendant les crues les riverains ne les traversaient que sur des radeaux avant l'ère des ponts et des viaducs.

Restant toujours à la colonie du Cap par sa rive gauche, la rive droite relevant du Be-Chuana-Land britannique, puis de l'Afrique allemande du Sud-Ouest, l'Orange erre, au delà de Prieska, dans des régions arides, qu'on peut traiter de demi-déserts sans les calomnier. Nil de cette pauvre Égypte, il a déjà fourni les trois quarts de sa course qu'il serpente encore sur le plateau granitique, à 800 mètres d'altitude. Mais une série de chutes, de rapides et de cascades, dite cataracte des Anghrabies ou des « Cent Chutes », abaisse soudain ses eaux de plus de 120 mètres. Sur un espace d'environ 26 kilomètres, le fleuve est parsemé d'innombrables écueils, d'îlots, d'îles même, les unes basses et polies, les autres hérissées de rochers en forme de tours. Pendant la saison des eaux basses, le courant

se divise en un labyrinthe de torrents, de lacs, de bassins, de filets, qui, de circuit en circuit, vont tous rejoindre l'étroite et profonde gorge de l'aval, soit en s'unissant à la grande cascade, soit en plongeant du haut de parois latérales. A l'époque des crues, les nombreuses cascatelles qui se reploient en gerbes du sommet des falaises et se brisent en poussière avant d'atteindre le fond du gouffre, se rejoignent en une seule et puissante nappe, Niagara qui s'arrondit en un vaste demi-cercle, comme la chute du fleuve américain, et s'abîme dans une gorge deux fois plus profonde. Parmi les cascades secondaires, il en est qui semblent s'échapper de la pierre vive, au dessous d'un chaos de roches éboulées ; une autre s'élance d'une fissure en puissante gerbe; une autre encore, la dernière, a été nommée par Farini : Diamond's Fall ou « Chute du Diamant », à cause de quelques pierres précieuses qu'il trouva dans le sable au pied de la cascade.

En amont des Cent Chutes, l'Orange accueille à gauche une rivière de 500 à 600 kilomètres de longueur, la Hartebeest, plus souvent vide que pleine, en raison de la sécheresse des Karroo qu'elle traverse et du ciel d'airain du Grand Bushmen-Land où elle achève son voyage. En aval de ces mêmes Anghrabies lui arrive à droite, du pays des Be-Chuana, un vaste fleuve supérieur en aire drainée au Vaal lui-même, et long d'un millier de kilomètres : il s'appelle Hygap, plus exactement Haïgab, et réunit le Molopo, venu du Transvaal, l'Oub et le Nosob, partis de l'Afrique allemande du Sud-Ouest. Mais c'est en vain que ses trois branches mères et ses affluents drainent un espace égal peut-être à une moitié de la France, il n'amène que rarement des eaux, et encore fort peu, à l'Orange, parce que les cieux du Kalahari, l'espèce de Sahara où il a son cours, ne sont pas moins implacables que ceux des Karroo : alors qu'un de ses affluents s'emplit, un autre se vide; d'ordinaire on n'y rencontre que des mares, ou même simplement des endroits humides, et les voyageurs sont obligés d'en creuser les dépressions pour voir suinter un peu d'eau dans les sables. D'ailleurs la faiblesse de pente du Kalahari n'a pas permis à son bassin fluvial de s'achever en entier; après les orages, une grande quantité des pluies tombées séjourne dans les cuvettes sans écoulement, petits bassins fermés dont l'humidité s'évapore peu à peu. Suivant la saison, ces dépressions sont des lagunes dans lesquelles le chasseur n'ose s'aventurer, ou des fondrières de boue, ou bien encore des plaines nues. Les unes, dont le fond est poreux, se recouvrent de végétation quand l'eau douce s'est évaporée : ce sont les *vleyen* des voyageurs hollandais (au singulier : *vlei*). Les autres, à fond d'argile imperméable, sont plus arides en été que les terres

relativement élevées du pourtour : toutes blanches d'efflorescences salines quand l'eau a disparu, elles ont reçu le nom de *salt-pans* ou cuvettes salines.

L'Orange ne reçoit pas de tributaires permanents dans la partie inférieure de son cours. Les gorges qui s'ouvrent à droite et à gauche de son lit dans des falaises de quartz ne sont que de sinueux chemins de sable. En se rapprochant de la mer le fleuve diminue de volume; quoiqu'il ait 13 mètres de profondeur lors des grandes crues, on peut le passer à gué presque toute l'année là où des ravins, se correspondant de rive à rive, offrent un chemin transversal. Mais dans la cluse profonde où l'Orange traverse la chaîne côtière, ses bords sont presque inaccessibles : en maints endroits les corniches du plateau riverain le dominent de centaines de mètres et les voyageurs pourraient mourir de soif sans trouver une fissure, un escalier de roches qui leur permît d'aller boire au courant d'eau qu'ils voient luire à leurs pieds dans la profondeur.

Le fleuve, rejeté de rocher en rocher, fait de brusques détours entre les escarpements granitiques et se plie même dans la direction du sud, parallèlement à un dernier rempart, avant de s'échapper enfin vers la mer. En amont de la barre ses eaux s'amassent en un grand lac au-dessus duquel les oiseaux tourbillonnent par myriades. Il arrive souvent que ce lac est complètement séparé de la mer par une flèche de sable; lors des crues, le fleuve s'ouvre une large issue, mais des bancs sous-marins, portés par des plateaux de roches où la mer déferle constamment, empêchent les navires d'y pénétrer et, quand les marins veulent prendre terre, il leur faut débarquer au sud de l'embouchure dans la petite baie du cap Voltas. Ainsi finit ce grand fleuve, dont le cours développé dépasse largement 2 000 kilomètres, tandis que, pris à la source de la plus longue branche du Vaal, il atteint presque 2 500. Son bassin, presque égal à deux fois la France, s'étend sur 960 000 kilomètres carrés; mais si l'on en soustrait les régions privées d'eau, les saharas dont il ne reçoit d'eau que très rarement ou jamais, il n'écoule que 47 millions d'hectares, pas même la moitié de la conque totale.

VII
LES FLEUVES COTIERS

Au sud de l'Orange, sur le versant atlantique, et de l'autre côté du cap de Bonne-Espérance, les rivières descendent de montagnes situées à une faible distance dans l'intérieur; elles ne peuvent voyager bien loin, et, malgré l'abondance relative des pluies, elles ne roulent qu'un faible courant.

Sur la côte occidentale, le principal « fleuve » s'appelle

Olifant-river ou « Rivière de l'Eléphant »; bien que parcourant 360 kilomètres jusqu'à l'origine de sa plus longue branche, il verse peu d'eau dans l'Atlantique à l'issue de ses 3 500 000 hectares.

Sur le versant du sud, la Breede-river ou « Rivière Large », emportant les eaux tombées sur les montagnes qui avoisinent le Cap, s'unit à la mer par une embouchure où pénètrent les navires de 150 tonneaux : quoique l'un des faibles cours d'eau de la colonie, c'est le seul qui ait sur son rivage un port maritime. On lui attribue 300 kilomètres, menus détours compris.

Le Gauritz, fleuve de cluses parti du Karroo, fait un pélerinage d'au delà de 300 kilomètres et sa ramure est celle d'un chêne aux branches étendues.

Autre fleuve de cluses dépêché par le Karroo vers la mer du sud, le Gamtoos ou Gamtoa ou Groote-river, franchit les chaînes parallèles des monts par de formidables percées; malgré ses 300 kilomètres, il peut ne pas apporter une seule goutte d'eau à l'Océan dans la baie de Saint-Francis.

La Sunday-river, la Zondag-rivier des Hollandais, se perd dans la baie d'Algoa après 270 kilomètres de tours et détours; et la Great Fish-river après 400 ou plus; elles se déversent dans l'océan des Indes près de l'endroit où commence la côte orientale du continent africain : là déjà se font sentir les effets d'un autre climat, et, quoique moins longues que les torrents de la rive méridionale, les rivières roulent un plus grand volume.

Le Kei, c'est-à-dire le « Grand », qui descend des Stormbergen et des monts Kouatlamba, avait une importance politique considérable comme ancienne limite des tribus hottentotes, puis des possessions anglaises : au delà commençaient les territoires cafres indépendants du « Transkei ». Ce fleuve rapide a de superbes cascades et serpente en de grandioses défilés. Mais de toutes les rivières du littoral de la Cafrerie la plus belle est l'Um-Zimvubu, la Saint-John's-river des Anglais. A l'entrée c'est un fleuve de 600 mètres entre rives, mais il se rétrécit peu à peu dans un haut portail de rochers : de part et d'autre s'élèvent des escarpements boisés, dominés par les falaises verticales d'une terrasse que surmontent d'autres parois à la surface tabulaire; de chaque côté de la vallée les deux monts se regardent, égaux en dimensions et en majesté : c'est la *Gate* ou « Porte » du Saint-John. Une barre ferme l'entrée du fleuve à la grande navigation, mais les petits bâtiments de mer, soutenus par le flot, remontent le cours à une vingtaine de kilomètres, jusqu'aux premiers rapides.

Le versant de la colonie du Natal est coupé de ravins

parallèles ayant chacun sa rivière abondante brisée de cascades : Um-Zimkulu, c'est-à-dire la « Grande Rivière », qui débouche dans le port Shepstone; Um-Komanzi ou Um-Komaas, « Rivière Lente »; Um-Lazi ou « Rivière du Lait »; Um-Geni ou « Rivière de l'Entrée ». D'autres *Um* ou cours d'eau se succèdent jusqu'à la Tugela.

La Tugela au cours relativement puissant vient de conquérir une célébrité funeste, par les sièges, les combats et batailles de la guerre de 1899-1900 entre les Boers et les Anglais. Partie, comme Vaal et Caledon, des hauts ravins du Mont aux Sources, elle se recroqueville tellement qu'elle parcourt 500 bons kilomètres, pour les 250 ou 260 qu'il y a de l'ouest à l'est, en ligne droite, de sa naissance à sa mort. Du pays de Ladysmith et de Colenso, dont les noms ont si souvent résonné dans les deux dernières années du XIX[e] siècle, elle n'arrive à la mer des Indes que par un terrible effort, dans des gorges si creuses que tel escarpement de grès, de trapp, dont la cime domine le fleuve de 750 mètres n'est qu'à 800 mètres en avant de la rive. Le nom de Tugela ou « Rivière qui fait peur », vient peut-être de l'effrayante profondeur de ces gouffres où le fleuve est cassé de rapides et de cascades.

En remontant plus loin vers le nord-est, puis le nord-nord-est, le relief du littoral se modifie et, en conséquence, les allures des rivières : la berge n'est plus rocheuse, les montagnes laissent entre elles et les flots une large zone plate et les cours d'eau serpentent dans la plaine en se repliant vers le nord.

Sur un espace presque rectiligne d'environ 300 kilomètres, la rive n'est qu'une plage sablonneuse, couverte de dunes et séparant de l'Océan de grandes lagunes et des marigots. La plus vaste de ces nappes d'eau qui jadis firent partie de la mer et qui en sont maintenant isolées, c'est la baie de Santa-Lucia, longue de 90 kilomètres, avec largeurs de 16 à 20; elle est obstruée à son issue par une barre où rôdent des requins voraces qui se précipitent souvent sur les avirons et les plombs de sonde des marins. En 1875, lorsque le *Nassau* explorait ces parages, le grau était complètement fermé par une flèche de sable. Même pendant les crues l'entrée périlleuse n'offre qu'un refuge précaire aux embarcations. Cependant, si mauvais qu'il soit, ce havre eût été une précieuse conquête pour les républiques hollandaises, privées de tout port de mer, et l'on comprend le zèle infructueux que mirent les Boers à revendiquer contre l'Angleterre cette région du littoral à laquelle prétendirent aussi les Allemands, en 1884, en vertu d'un traité consenti par un chef zoulou; mais les Anglais tinrent bon, et ils étaient les plus forts.

La baie de Santa-Lucia occupe la partie méridionale de la zone des terres basses, tandis que l'extrémité septentrionale de cette région se termine par des coulées et lagunes qui vont rejoindre la grande baie Delagoa ou Lourenço Marques : le cordon littoral est nettement délimité, au sud par le grau qui donne entrée dans la baie de Santa-Lucia, au nord par le bras de mer qui pénètre dans le golfe Delagoa.

La baie Delagoa est d'extraordinaire importance. Largement ouverte au nord, elle a des fonds d'une vingtaine de mètres et les plus grands navires y pénètrent fort avant par un chenal bien abrité. Aussi le gouvernement anglais a-t-il âprement disputé la possession de ce précieux mouillage aux Portugais, forts de leurs titres séculaires. Il prétendait surtout au droit d'occuper l'île Inyak, à l'entrée de la baie, au prolongement de la presqu'île des Ama-Tonga; mais la décision d'arbitrage prononcée en 1875 par le président de la République Française, le Maréchal de Mac-Mahon, laissa au Portugal la libre disposition de toutes les terres riveraines de la baie. Cependant l'Angleterre convoite plus obstinément que jamais cette issue prédestinée du commerce des États du plateau.

Entre les deux baies de Santa-Lucia et de Lourenço Marques, la forme du littoral bordé de dunes, celle des étangs allongés dans la même direction, la marche de toutes les rivières qui se rejettent vers le nord, semblent indiquer l'action d'un contre-courant côtier se propageant du sud au nord en sens inverse du grand courant de Moçambique et secondé par la houle que les vents alizés du sud-est poussent contre la rive. Ainsi se sera formé le littoral extérieur, longue série de flèches sablonneuses alignées au-devant des eaux basses de la côte et du véritable rivage continental. Au nord de la baie de Lourenço Marques, c'est le phénomène opposé qui se manifeste : un remous ramène le courant dans la direction du sud, et le fleuve N'Komati, au lieu de descendre droit vers la mer, replie son cours inférieur parallèlement à la plage et coule longtemps vers le sud avant de mêler ses eaux à celles de la baie. Ce N'komati, Inkomati, Um-Komati des Cafres, dit aussi la Manissa, est un courant de 400 kilomètres venu des monts du Transvaal à travers une région bosselée, pittoresque ; le missionnaire H. Berthoud, qui a étudié ces pays, la considère comme une voie de pénétration vers l'intérieur plus commode, en tout cas plus courte, que celle du Limpopo.

D'autres rivières convergent vers la baie Delagoa : du côté du midi, c'est la Maputa, également arrivée du Transvaal par les terres des Cafres Souazi, au prix de 350 kilomètres

de tours et retours; du côté de l'ouest, le Tembi et l'Um-Belozi se rencontrent dans l'estuaire même de Lourenço Marques : tous ces courants, Tembi, Um-Belozi, Maputa, N'Komati percent les monts Lebombo dans leur route tortueuse entre le haut socle de l'intérieur et les campagnes basses du littoral; dans tous, les bâtiments peuvent remonter très avant, grâce à la marée et à la profondeur naturelle du lit fluvial. Ainsi, dans le N'Komati, la King George-river des Anglais, qu'on a cru d'abord être le cours inférieur du Limpopo, le marin Hilliard a navigué jusqu'à plus de 220 kilomètres de l'embouchure et nulle part il n'a trouvé moins de 1 m. 08 ; malheureusement les marécages riverains empestent l'atmosphère.

VIII
LE LIMPOPO

Le Limpopo, riche en noms, s'appelle aussi Rivière des Crocodiles, Méti, Ouri, Bembe, Lenape, Lebembe, et, à l'embouchure, Inhampura; les anciennes cartes portugaises le nomment Oira. C'est un des grands fleuves de l'Afrique méridionale, sinon par la masse des eaux, du moins par la longueur du cours. Ses premières sources naissent sur le plateau où les Boers ont bâti Pretoria, capitale de la république Sud-Africaine, à 520 kilomètres de l'océan des Indes; mais, coulant successivement vers le nord-nord-ouest, le nord-est, l'est, le sud-sud-est, en un demi-cercle bossu, il triple presque cette distance à grandes lignes, et il la quadruple certainement toutes sinuosités comprises. Sa première direction l'amènerait dans la dépression dont le lac Ngami et autres mares salines occupent le plus bas, mais il se courbe brusquement au nord, puis au nord-est à partir du confluent du Marico, notable affluent de gauche parti du plus que fameux Witwatersrand. De cluse à cluse il se glisse; il descend en rapides, en cascades, le plan incliné de la haute terrasse sud-africaine et sépare la République transvaalienne (à droite) du Be-Chuana-Land et de la Rhodesia méridionale (à gauche). A la superbe cascade de Tolo Azime il force la dernière carrière de granit que lui opposent les Zoutpans-bergen, et longtemps encore assombri par de hautes roches en gorges creuses, il ne se dégage entièrement de l'étreinte que peu après son entrée dans le pays portugais de Gaza ; il s'y unit à son principal tributaire, la rivière des Éléphants ou Olifants-river, dont on estime le cours à 700 kilomètres; plus bas il est encore rejoint par un long ouâdi, presque toujours sans eau, qui se ramifie au nord dans le territoire de Gaza.

Malgré 2 000 kilomètres de développement, malgré le nombre et la longueur des affluents, le Limpopo n'est pas un grand fleuve;

il perd une partie de ses eaux dans les marécages bordant à droite et à gauche son cours inférieur et se verse dans la mer par une bouche de 300 mètres de largeur seulement, que des bancs de sable obstruent au loin. Chaddock l'a remonté en bateau à vapeur jusqu'à 130 kilomètres de l'embouchure.

IX
CLIMAT

Situés presque en entier dans la zone tempérée du sud, les bassins de l'Orange et des autres rivières du Cap, du Natal et des républiques hollandaises ont un climat qui présente les mêmes contrastes de saisons que celui de l'Europe occidentale, si ce n'est que l'ordre en est renversé, l'hiver du Cap coïncidant avec l'été de l'hémisphère septentrional. Quoique par sa latitude la côte de l'Afrique australe corresponde presque exactement à celle de la Maurétanie, de Cypre, de la Syrie, cependant la température moyenne y est beaucoup moins élevée; elle est identique à celle de villes du monde boréal situées à plusieurs centaines de kilomètres plus loin de l'équateur.

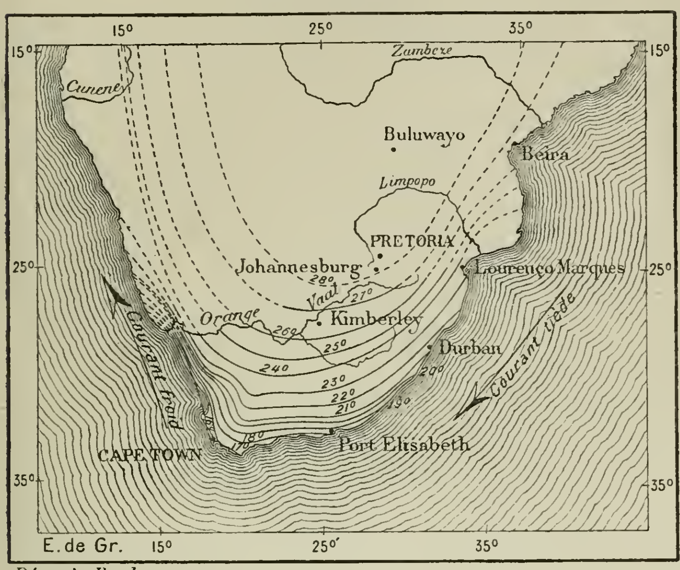
Comparons, par exemple, le Cap à Beïrout, en Syrie : la latitude de ces deux cités est presque exactement la même, 33°56′ pour le Cap, 33°53′ pour Beïrout; or, la moyenne de la ville africaine n'est que de 16°,6 contre les 20°,6 de la ville syrienne. Autre comparaison : Durban et le Caire, celui-ci sous 30°, celui-là sous 29°58′; la métropole commerciale du Natal a pour moyenne 19°,8, et la capitale de l'Egypte 21°,9. Tunis, à 7 degrés environ plus au nord que Durban, résume la température de l'année à peu près par le même chiffre que le grand port natalien, et Constantinople, à plus de 7 degrés au septentrion du Cap, est presque aussi chaude en moyenne que Cape Town.

Dans l'équilibre général des climats, l'hémisphère septentrional est privilégié : c'est lui qui reçoit la plus grande somme de chaleur puisque, grâce à la répartition inégale des terres et des eaux, les courants aériens et maritimes dont la température est le plus élevée viennent se rencontrer dans la zone tropicale du Nord. Une autre cause contribue à refroidir l'extrémité de l'Afrique australe en comparaison des régions méditerranéennes de latitude correspondante : c'est que la pointe de l'Afrique australe regarde les glaces antarctiques, devant un Océan qui porte souvent des convois de glaçons, de banquises, jusque dans le voisinage de la côte.

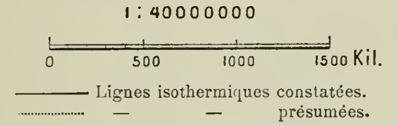
Les courants maritimes qui longent le rivage sont très différents dans leur marche et, des deux côtés du cap de Bonne-Espérance, présentent un contraste des plus curieux par l'écart de leurs températures respectives. Le courant polaire antarc-

tique, venu du sud, passe à l'ouest du promontoire pour suivre la côte occidentale jusqu'au delà de l'estuaire du Congo et de la Gabonie. D'autre part, le courant de Moçambique, issu de l'océan des Indes, longe le littoral du Natal et de la Cafrerie,

LIGNES ISOTHERMIQUES



D'après Buchan.



pénètre dans les baies méridionales du Cap et contourne la pointe du continent : d'où son nom local de courant d'Agulhas ou « des Aiguilles ». En été, quand le courant froid antarctique, poussé par les vents réguliers du sud, se porte le plus rapidement vers le nord, on a constaté que sa température est de 10 à 11 degrés seulement, tandis qu'immédiatement à l'est du Cap, dans la False Bay, l'eau apportée par le courant oriental est de 9 degrés plus chaude, et qu'elle atteint 26°,6 dans les parages

du cap des Aiguilles. Par l'effet de ce contraste du flot qui les baigne, Cape Town et Simon's Town, séparées seulement par le pédoncule de l'isthme, ont un climat différent.

Les vents réguliers qui soufflent sur les côtes de l'Afrique australe se succèdent de manière à diminuer les contrastes des saisons : les variations annuelles sont beaucoup moins fortes en moyenne dans la colonie du Cap que dans les régions à climat correspondant de l'hémisphère boréal. Les alizés du sud-est, qui sont les vents froids, soufflent principalement pendant l'été, dont ils diminuent les chaleurs ; les vents de retour, c'est-à-dire les courants aériens du nord-ouest, refluent au contraire sur la contrée pendant la saison d'hiver, alors que tout le système des alizés a été entraîné vers le nord, à la suite du soleil. D'ailleurs ces vents normaux sont fréquemment infléchis vers les plateaux par les foyers de chaleur. C'est ainsi que sur les côtes orientales le vent alizé se dirige parfois franchement à l'ouest, tandis qu'il souffle au nord sur le littoral du sud et du côté de l'Atlantique se porte à l'est. Quand, pendant la saison chaude, les vents soufflent du nord après avoir parcouru les plateaux déserts, on dirait que l'air est embrasé ; c'est alors qu'on souffre le plus de la chaleur, surtout dans la région des hautes terres, loin de l'influence de l'Océan.

Voici le tableau des températures de diverses villes de l'Afrique australe, telles que déduites d'observations pour la plupart incomplètes et de trop brève durée.

Lieux.	Latit. mérid.	Altitude.	Température moyenne.	Extrêmes moyens.	Écarts.	Années d'observation.
Simon's Town. . .	34°12′	15	17°,9[1]	33°,8 et +6°,6	27°,2	4
Le Cap	33°56′	12	16°,8[2]	32°,9 et +4°,3	28°,6	14
Port-Elisabeth. . .	33°57′	73	17°,6	35°,1 et +5°,9	29°,2	5
Graham's Town . .	33°20′	550	17°	39°,2 et +1°,2	38°	9
Graaf-Reinet. . . .	32°16′	770	18°	39°,5 et −0°,9	40°,4	3
Bloemfontein . . .	28°56′	1370	16°,2	34°,5 et −5°,2	39°,7	3
Pretoria	25°45′	1360	19°,4	33°,5 et −0°,5	38°,5	3
Du Toit's Pan. . .	28°45′	1220	17°,8	40°,2 et −4°,7	44°,9	2
Durban	29°50′	76	19°,8			
Pietermaritzburg. .	29°30′	639	17°,5	35°,2 et −0°,4	34°,8	10

(Hann, *Handbuch der Meteorologie.*)

Si ce n'est en quelques endroits de la côte, comme à Simon's Town et à Pietermaritzburg, l'air est moins humide que dans l'Europe occidentale ; sur les plateaux surtout il est

1. Document plus récent : 18°,1.
2. Document plus récent : 16°,6.

d'une grande sécheresse. La montagne de la Table présente fréquemment pendant l'été un curieux phénomène, qui témoigne de la siccité de la couche aérienne inférieure. Les vents du sud-est qui viennent heurter l'énorme bloc de grès en remontent les pentes sud-orientales, et leurs vapeurs, condensées dans l'air froid du sommet, s'étendent en une strate blanchâtre sur le plateau. Cette « nappe », ainsi que l'appellent les marins, ne finit pas brusquement au rebord du rocher; en plongeant vers la ville, le vent entraîne avec lui, à deux ou trois cents mètres plus bas, de magnifiques cascades de brouillards, qui flottent comme une draperie, puis s'effrangent et se dissolvent dans l'air; l'humidité qu'apporte l'alizé est absorbée; sauf la montagne fumante, toute la contrée reste éclairée par le soleil, brillant dans un ciel pur. En hiver, quand dominent les vents du nord-ouest, c'est le phénomène inverse : alors c'est du côté de Simon's Town que se déploient du haut de la montagne les larges tentures de nuages.

X
PLUIES

Les pluies sont très inégalement réparties sur les côtes et dans l'intérieur de l'Afrique australe; mais, dans l'ensemble, la proportion d'humidité tombée est relativement faible et très inférieure à celle de l'Europe occidentale; les pluies ne sont abondantes qu'en un petit nombre d'endroits privilégiés — telles les pentes de la montagne de la Table — où le relief du sol force les nuages à se rompre en averses. L'année de ces régions de l'Afrique ne se divise pas comme celle de la zone équatoriale en saisons bien tranchées, l'une pluvieuse, l'autre complètement sèche; même sur les plateaux de l'intérieur il n'est pas de mois de l'année où il ne pleuve ou ne puisse pleuvoir; d'ordinaire les pluies se distribuent assez régulièrement tout au long de l'année. Sur les côtes de l'Atlantique les vents de retour apportent l'humidité : c'est donc pendant l'hiver austral, de mai en août, et surtout durant le mois de juillet, qu'il tombe le plus d'eau. Sur le reste du littoral, de False Bay aux côtes du pays des Zoulou, ce sont les alizés du sud-est qui mouillent le sol; or, comme ils soufflent en été, c'est alors de décembre en février que la proportion d'humidité est la plus forte. Les apports d'humidité étant fournis surtout par l'océan Indien, c'est aussi en été, lors de la prédominance des alizés, que les plateaux de l'intérieur, le Karroo et les hautes terres des républiques hollandaises reçoivent leurs trop rares ondées. Sur les côtes du Natal le souffle violent des alizés est accompagné quelquefois par des « pluies de mer » qui ne s'abattent guère que dans le voisinage du littoral, tandis que

les pluies ordinaires sont pour la plupart des averses fouettant vivement les pentes des monts.

C'est surtout sur les versants de l'est, du sud-est, du sud que les pluies tombent dru et, dit Karl Dove, « la plus grande hauteur annuelle de précipitation mesurée jusqu'à présent dans l'Afrique du Sud se trouve être celle de Saint-Michaels (1211 mm. 5), à la pente méridionale de la fameuse montagne de la Table, à 900 mètres d'altitude environ. Les districts relativement bien arrosés de la colonie du Cap reçoivent en moyenne au-dessus de 600 millimètres d'humidité par année ».

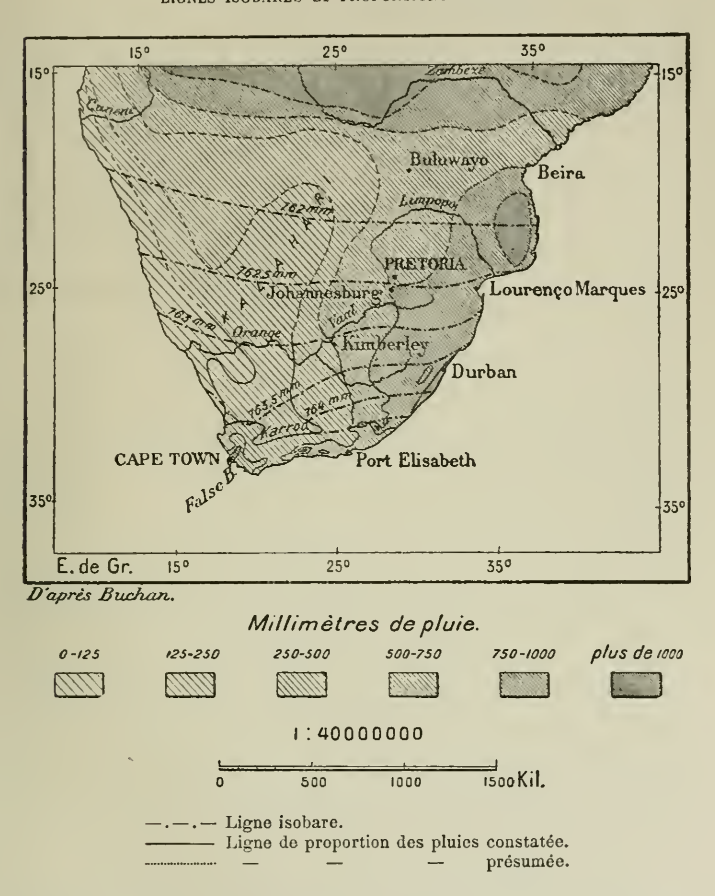
On a remarqué que l'absence de pluie ne sévit pas en même temps sur tout le territoire de la colonie du Cap et que, à ce qu'il semble, une extrême sécheresse dans l'intérieur coïncide souvent avec une grande humidité sur la côte du sud-ouest. La précipitation varie beaucoup suivant les années; ainsi l'an 1888 a été extraordinairement pluvieux comparé à d'autres.

Les régions qui reçoivent la moindre quantité de précipitation sont la plaine du Grand Karroo, le bassin du bas Orange et le désert du Kalahari ; les pluies ne sont pas régulières, mais quand elles tombent, c'est en déluges soudains. Dans ce Dorstveld, ou « Champ de la Soif », de vastes étendues de sables se redressent en dunes comparables aux vagues de la mer et souvent revêtues de végétation. Les sources sont rares et, en certaines contrées, à une centaine de kilomètres les unes des autres ; mais les Bushmen savent utiliser les fonds humides pour s'abreuver, eux et leurs bestiaux. Enfonçant dans le sable, à près d'un mètre de profondeur, un roseau muni d'une éponge à son extrémité inférieure, ils aspirent l'eau qui s'y assemble et en remplissent leurs calebasses. Du reste, les animaux du Kalahari sont accoutumés à boire peu ; les Be-Chuana ne mènent leur bétail à l'abreuvoir que tous les deux ou trois jours ; les chèvres passent des mois entiers sans eau et l'on dit de certaines antilopes qu'elles ne vont jamais aux fontaines.

On a souvent répété que l'Afrique australe est en voie d'assèchement. La plupart des voyageurs s'accordent à dire que le pays des Be-Chuana et des tribus voisines, entre l'Orange et le lac Ngami, a perdu ses ruisseaux réguliers et que la culture a dû reculer en conséquence vers les montagnes. Il n'est pas douteux que dans la période géologique actuelle la part d'humidité n'ait grandement diminué dans la zone australe de l'Afrique : les anciens lacs changés en salines, les lits fluviaux devenus ravins stériles en sont des témoignages certains : « Le pays est mort! Celui d'en Haut a tué le pays! » répètent les Be-Chuana. Mais les observations faites dans ces régions par les missionnaires résidents et les voyageurs de passage ne sont

pas assez précises et n'embrassent pas une période assez longue, une étendue de territoire assez vaste pour qu'on puisse savoir si réellement ces régions ont subi pendant le dix-

LIGNES ISOBARES ET PROPORTIONS DES PLUIES



D'après Buchan.

huitième siècle une diminution d'humidité, ou si le régime des eaux est seulement devenu plus inégal, en sorte que des sécheresses prolongées succèdent à des périodes humides.

Cette dernière alternative est la plus probable : le déboise-

ment dans tous les districts occupés par les colons, les incendies allumés par les pâtres ont dû, nécessairement, rendre les ruisseaux beaucoup plus inconstants, les transformer en *spruits* ou ouâdi : au lieu d'ondes tranquilles serpentant dans un lit bien creusé, des « eaux sauvages » se déversent soudain dans les plaines en grandes inondations, puis, quand elles ont passé, les lits des torrents sont à sec ; la terre dégazonnée, durcie par le soleil, n'absorbe plus l'eau de pluie, et celle-ci s'enfuit aussitôt sans aider à la germination des plantes. Mais depuis un demi-siècle que des observations régulières se poursuivent au Cap et sur quelques autres points de l'Afrique australe, rien n'est venu prouver qu'il y ait diminution de pluie, du moins dans la zone du littoral. Sur les plateaux mainte ferme mourait de soif, tandis que maintenant, grâce à un intelligent captage des sources, des villes entières trouvent, aux mêmes endroits, des quantités d'eau surabondantes.

Ci-dessous les quantités annuelles de pluie en divers lieux de l'Afrique australe, par ordre décroissant :

	Mètres.		Mètres.
Saint-Michaels.	1,21	Port-Elisabeth	0,60
Durban.	1,09	Pretoria.	0,60
Wijnburg.	1,09	Bloemfontein	0,58
Pietermaritzburg . . .	0,77	Du Toit's Pan	0,40
Graham's Town. . . .	0,72	Graaf-Reinet.	0,36
Le Cap	0,68	Upington	0,32
Simon's Town.	0,68	Oudtshoorn.	0,24
Vrijburg	0,65	Au plus sec du Karroo.	0,10

XI
SALUBRITÉ

Les colonies du Cap sont parmi les régions les plus salubres de la Terre, non seulement pour les indigènes, mais aussi pour les immigrants européens : l'acclimatement s'y fait sans peine et souvent avec avantage. Même dans les districts de l'intérieur, où les ardeurs de l'été sont parfois si fortes, les Européens peuvent travailler pendant le jour aussi bien que dans leur propre patrie. Rares sont les épidémies, et jamais aussi graves qu'en Europe ou aux États-Unis. Jusqu'à ce jour ni choléra ni fièvre jaune. Pas de maladies de poitrine, pour ainsi dire, et seulement des rhumatismes et des névralgies parce que, si l'air y est extraordinairement sec, et par cela même extraordinairement vital, l'altitude de la plupart des sites et la brusquerie des vents y amènent parfois, dans la même journée, des écarts de température de 20, 25, et jusqu'à 30 degrés en certains endroits du plateau.

Avant l'ouverture du canal de Suez, la plupart des fonc-

tionnaires et des officiers revenant de l'Inde séjournaient dans les environs du Cap pour rétablir leur santé; maintenant les facilités du voyage leur ont fait prendre le chemin de l'Angleterre. Les rares valétudinaires qui viennent demander au climat de l'Afrique australe la guérison ou l'allègement de leurs maux arrivent directement de la Grande-Bretagne; on les trouve au Cap, à Graham's Town, à Bloemfontein. Mais, si l'air pur de ces régions guérit quelques malades, sa vertu se fait sentir surtout chez les valides, en fortifiant et en embellissant la race.

Aussi bien dans les républiques hollandaises que dans les colonies anglaises les familles prospèrent tellement qu'il n'est pas rare de rencontrer des villages où la natalité triple la mortalité. N'y eût-il aucune immigration, les nations sud-africaines croîtraient rapidement par le surplus des naissances.

XII
FLORE

Sous cet heureux climat de l'Afrique australe, la flore est une des plus riches de la Terre : on dirait que toutes les formes végétales destinées à s'étendre dans la zone tempérée sur toute la largeur d'un hémisphère se sont trouvées refoulées les unes sur les autres par le fait du rétrécissement de l'Afrique et que plusieurs aires de végétation se sont ainsi juxtaposées dans un étroit espace. D'après Armitage, la région du Cap comprendrait au moins 12 000 espèces dans l'ensemble de ses aires de végétation : de deux à trois fois plus que l'Europe. Sur une seule montagne, près de Paarl, au nord-est de Cape Town, Drège a compté, au printemps, 760 plantes vasculaires en fleurs, disposées de façon que pour chaque espace vertical d'environ 325 mètres les éléments de la flore offrent un changement complet. Les types de plantes ont une grande ressemblance générale avec ceux de l'Australie; mais, quoique ce dernier continent ait une superficie près de deux fois et demie plus grande, et que par ses côtes septentrionales il pénètre dans la zone torride, sa flore est à peine plus considérable que celle de l'Afrique australe. Dans l'immense variété des formes, les genres appartenant en propre au domaine floral du Cap sont au nombre de près de 450.

La région botanique qui commence sur la côte atlantique aux plaines de Clan William et de l'Olifant et qui embrasse les montagnes côtières du sud-ouest du continent jusqu'à la baie d'Algoa, constitue une aire bien limitée. Comme la région méditerranéenne, elle se distingue par ses maquis ou ses brousses; presque partout elle offre des plantes ligneuses d'un à deux mètres de hauteur et d'un vert sombre ou bleuâtre :

c'est le *boschjes* ou *boschjesveld* des colons hollandais, le *bush* des Anglais, que parcourent les tribus sauvages, les Bushmen ou « gens de la Brousse ». Quoique dans les premiers temps de la colonisation ces fourrés contrariassent beaucoup les voyages, les immigrants pouvaient arriver cependant à y frayer un passage à leurs attelages de bœufs, tandis qu'ils n'eussent pu traverser les forêts autrement qu'à pied ou à cheval. La végétation forestière est rare dans la région du Cap, excepté sur le versant méridional des montagnes dominant la mer entre les baies de Mossel et de Saint-Francis. La plupart des arbres indigènes blottis dans les ravins ne dépassent pas 8 ou 10 mètres de hauteur. Les formes subtropicales y sont représentées, sur les bords de l'océan du Sud, par un dattier nain, des cycadées et des aloès. Sur les Cedar-mountains, dans la région sud-occidentale de la contrée, croissaient jadis des espèces de « cèdres » ayant plus de 10 mètres de circonférence à la base. Une des essences les plus caractéristiques de la zone du Cap est l'arbre argenté ou *silver-tree* (*leucodendron argenteum*), dont le tronc, les branches, les feuilles ont en effet un éclat métallique rappelant celui de l'argent. On dirait parfois que ces arbres aux rameaux finement découpés sont l'œuvre d'un orfèvre, comme ceux que les Grands Mongols dressaient dans leurs jardins.

Les bruyères, dont on compte plus de 400 espèces dans les brousses du Cap, prédominent parmi les plantes ligneuses. Avec le rhinoster ou bois de rhinocéros (*elytropappus rhinocerotis*), plante d'un à deux pieds de haut, qui se rapproche aussi de la forme des bruyères, elles donnent ses traits principaux à la flore de la contrée ; il arrive souvent, pendant la saison des fleurs, que des montagnes revêtues de bruyères offrent de la base au sommet une teinte uniformément rose. Les iridées, les géraniums et les pélargoniums sont aussi très communs dans la région du Cap, tandis que les rubiacées, cet ordre représenté par un si grand nombre d'espèces dans les autres parties de la Terre, ne constituent même pas en Afrique australe un centième de la flore totale. Les lits des ruisseaux et des rivières sont emplis de joncs palmites (*acorus palmita* ou *prionium*), plantes à racines profondes et à tiges pressées, dont les feuilles terminales se déploient en ombelles si touffues, que l'eau ne se montre nulle part au travers : protégée de la sorte contre le soleil, elle peut se maintenir jusqu'au cœur de l'été; en outre, le retard que les mille petits barrages formés par les fourrés de joncs apportent à l'écoulement de l'eau prolonge la durée du flot de plusieurs semaines ou même de mois entiers. Tandis que les pluies d'averses tombées dans un lit rocheux s'écoulent

aussitôt, laissant la roche à nu quelques heures après l'orage, celles que reçoit un ruisseau obstrué de palmites ne s'en échappent qu'avec lenteur. Dans ces vallées on n'a point à redouter, comme dans les coulées des torrents de l'Éthiopie, d'être surpris tout à coup par une avalanche liquide.

Quoique sous un climat tempéré, correspondant à celui de l'Europe méridionale, la flore du Cap présente un contraste remarquable avec les formes analogues de l'hémisphère opposé : sa période de repos tombe dans la saison des chaleurs et non dans celle des froids. C'est pendant les sécheresses, de mars en mai, que la végétation est dépourvue de feuilles; dès que la pluie tombe, même pendant les froidures, la température, devenue plus tiède, réveille la plante, qui pousse ses feuilles, ouvre ses fleurs. Les plantes empruntées aux autres pays ont pris les mêmes mœurs. D'après M. Bolus elles sont au nombre d'environ 160 espèces, pour la plupart d'origine européenne, mais il s'en trouve aussi quelques-unes apportées de l'Amérique et de l'Inde. Il est rare de rencontrer ces étrangères à une certaine distance des chemins ou des maisons. Dans l'intérieur on n'en voit presque point, et l'on peut dire que, dans l'ensemble, elles n'ont exercé qu'une très faible influence sur la physionomie de la flore : les espèces indigènes ont résisté avec succès aux immigrantes et, laissées à elles seules, il est probable qu'elles finiraient par reconquérir tout le territoire. Deux végétaux de l'hémisphère boréal, deux seulement, ont trouvé dans l'Afrique du Sud un climat et un sol qui leur conviennent parfaitement : le figuier de Berbérie, qui se répand dans les espaces infertiles, et le *pinus pinea*, qui s'empare graduellement de mainte pente pierreuse. Quant aux espèces importées du Cap en Europe, ce sont presque toutes des plantes d'ornement; on les compte par centaines; elles font la gloire des serres où l'on cultive les formes des climats tempérés. A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, les espèces du Cap étaient les plus appréciées, la mode en avait fait les reines des jardins. Dès le milieu du dix-septième siècle, avant que le pays fût colonisé, des marins de passage au Cap de Bonne-Espérance en avaient rapporté des plantes aux amateurs hollandais.

Vers la baie d'Algoa la végétation du versant maritime change de caractère par degrés; les espèces du Cap disparaissent et sont remplacées par des plantes appartenant aux côtes orientales de l'Afrique : à peine voit-on quelques fougères; les géraniums ne sont plus guère représentés. On entre dans la zone côtière de l'océan Indien, dont le climat est plus chaud et plus humide que celui des rivages atlantiques. Quelques espèces

tropicales, telles que les cypéracées, se montrent jusque sur les pentes des montagnes dans les bassins du Great Fish-river et du Great Kei.

La contrée devient de plus en plus verdoyante à mesure qu'on suit la côte dans la direction du nord-est, vers la Cafrerie et la Natalie. Les arbres gagnent en dimension, en puissance de branchage, et la plupart se distinguent par l'éclat des feuilles, la richesse de la floraison. Aucune saison ne manque de fleurs en Natalie. Deux palmiers, le *phœnix reclinata* et une espèce d'hyphæné dont la racine est travaillée comme ivoire végétal, se mêlent çà et là aux massifs d'arbres touffus; la splendide *zamia cycadifolia* dresse ses frondes recourbées, qui ressemblent aux plumes d'autruche. Quoique bien au sud de la ligne tropicale, la flore n'est déjà plus celle de la zone tempérée.

Au delà des montagnes côtières, là où commencent les plateaux arides, rarement arrosés par les pluies, l'aspect de la végétation change soudain : on entre dans la région botanique des Karroo. Bien limitée du côté du sud et du sud-est, elle l'est moins à l'ouest et au nord-ouest vers le plateau des Nama-Koua et au nord vers les déserts que traverse l'Orange. Riche en herbes sèches dont il semble qu'on pourra faire du papier, comme avec l'alfa, la zone des Karroo n'a point d'arbres ni d'arbustes, si ce n'est une espèce d'acacia, le *dornboom* ou « arbre à épines » des colons hollandais (*acacia horrida*), qui croît en rideau sur les berges des ouâdi. Ni les bruyères, ni beaucoup des familles caractéristiques de la flore du Cap n'ont pénétré dans le Karroo; les légumineuses y sont très rares; mais le figuier de Berbérie, après avoir envahi les campagnes du Cap, conquiert aussi les hautes terres du nord, et c'est en vain qu'on cherche à l'exterminer autour des rares fermes. La région est très riche en espèces épineuses, qu'on pourrait appeler toutes comme l'une d'elles, *wait-a-bit*, « attends un peu » (*acacia detinens*), parce que le voyageur s'y accroche souvent par ses vêtements. Les plantes du Cap qui ont réussi à s'accommoder dans le Karroo à la sécheresse du climat par la succulence de leurs racines, de leurs tiges ou de leurs feuilles, représentent environ le tiers de la flore. D'ordinaire l'aspect des plaines et des buttes qui les dominent est uniformément gris, mais, après les pluies, la nature s'embellit soudain : les fleurs s'épanouissent de toutes parts; la terre devient jaune, pourpre, bleue, et se bariole à l'infini; toutefois le charmant décor ne dure pas longtemps, et bientôt la végétation reprend ses teintes cendrées. Nombreuses sont les monocotylédonées qui passent des années sans fleurir : il leur faut des conditions

tout à fait favorables d'humidité, de chaleur et de lumière pour qu'elles se décident à l'épanouissement.

Au nord des montagnes qui limitent le Karroo et dont la flore est d'une remarquable richesse en composées — ces plantes constituant le quart des espèces du pays — s'étend la zone des savanes et des déserts, généralement appelée zone du Kalahari, quoiqu'elle commence en deçà des solitudes de ce nom, au sud du fleuve Orange.

Longtemps on s'est fait de ce Kalahari quelque chose comme un Sahara austral. Mais le désert de l'Afrique du Sud, puisque désert il y a, est presque une terre de promission quand on le compare à celui de l'Afrique du Nord. Tout d'abord il est dix fois moindre, car il ne s'étend guère que sur 700 000 kilomètres carrés; ensuite on ne peut pas le traiter équitablement de désert : demi-désert s'applique mieux à ses sols sablonneux sans eaux courantes, mais arrosés de quelques pluies, dont la quantité diminue de l'est à l'ouest, et pourvus d'un certain nombre de mares, étangs, lagunes où viennent boire des troupeaux nourris d'herbes qui croissent tant bien que mal sur ces sables. Là où coule une faible source, là où l'on dispose d'une mare, là où l'on a creusé quelque puits, le maïs, le « blé cafre » viennent à merveille sur le sable qui est rougeâtre, parce que plus ou moins ferrugineux. Grâce aux ressources qu'elles ont en réalité, ces vastes plaines prendront plus tard quelque importance et, pastorales plutôt qu'agricoles, elles ne manqueront pas toujours de villes et bourgades. Même, des enthousiastes leur prédisent le « vaste » avenir.

En ses espaces fertiles, le Kalahari est une savane de hautes herbes poussant par touffes isolées, et parsemées de quelques arbustes. Dans la région septentrionale on rencontre des forêts clairsemées dont les arbres sont presque tous des acacias armés de formidables épines. Au milieu des sables croissent quelques plantes comestibles qui permettent aux voyageurs de s'aventurer dans le désert : telle la « pomme de terre du Bushman », tubercule d'un goût un peu amer, mais d'un arrière-goût agréable, dont les larges feuilles vertes, tachetées de brun, sont toutes gonflées d'eau. Une espèce d'oignon, à fleur blanche, qui fournit aux singes du Kalahari leur principale nourriture, est aussi fort appréciée des indigènes ; mais la grande ressource pour l'homme et la bête est le *nara* ou *sama* (*acanthosicyos horrida*), dit aussi « melon sauvage », cucurbitacée qui ressemble en effet au melon des jardins et qui renferme à la fois une chair savoureuse et une boisson rafraîchissante : on peut

conserver ce fruit dans le sable pendant des mois entiers. Le melon sauvage croît aussi dans le pays des Nama-Koua et sur les plateaux des Herero.

Des transitions insensibles rattachent la flore du Kalahari à celles de l'Angola au nord-ouest, des plaines du haut Zambèze au nord, du haut bassin du Limpopo à l'est. Les montagnes de Magalies, au-dessus de Pretoria, peuvent être considérées comme la borne de partage entre l'aire de végétation du Kalahari et celle du versant de la mer des Indes.

XIII
FAUNE

Par un étonnant contraste, la région du Cap, si riche en formes végétales qui lui appartiennent en propre, n'a guère d'animaux aborigènes : elle n'est par sa faune qu'un simple prolongement de l'Afrique tropicale. On ne retrouve une opposition aussi tranchée que dans le Tibet, où il n'y a presque pas de flore endémique, mais d'où sont descendues tant d'espèces animales. Toutefois, si la faune de l'Afrique du Sud est fort pauvre en types qui lui soient particuliers, elle était naguère et elle est encore, au nord de l'Orange, d'une richesse étonnante en individus des espèces venues du nord. Encore au commencement de ce siècle les régions septentrionales de la colonie méritaient le nom de « parc de chasse de la Terre » : nulle part on ne trouvait de grands mammifères en si prodigieuses multitudes; les troupeaux d'antilopes pouvaient se comparer « à des nuées de sauterelles ». Une forte part de la littérature relative au Cap se compose d'ouvrages purement cynégétiques.

Mais chaque progrès de la colonisation a refoulé ces bêtes vers le nord; déjà depuis une époque immémoriale l'hippopotame, dont on a retrouvé les restes dans les terres alluviales du Caledon, a cessé de vivre dans le bassin du haut Orange. En même temps que le Bushman, éléphants, rhinocéros, bisons, antilopes, singes et autruches se sont éloignés du littoral. Depuis bientôt deux siècles, on ne voit plus ces animaux dans la banlieue du Cap; maintenant la faune sauvage s'est retirée au delà des montagnes, ou même de l'Orange, à l'exception de quelques traînards, le babouin et l'hyène, le chacal, le chien sauvage, devenus des commensaux de l'homme en rôdant autour des fermes et des parcs à brebis. Les campagnards désignent tous ces pillards sous la dénomination générale de « loups ». On dit que les chiens de garde reconnaissent parfaitement leur parenté de race avec les chiens sauvages : même lancés contre eux, ils les évitent ou craignent de les attaquer. Quelques léopards, bien que traqués par les chasseurs, se cachent çà et là

dans les épais fourrés des ravins, même à proximité du Cap : ce sont les fauves les plus dangereux de l'Afrique australe; on les redoute même plus que les lions.

Ceux-ci étaient jadis si nombreux dans le voisinage du Cap, que les premiers colons hollandais craignaient, disent les anciennes chroniques, de les voir monter quelque nuit « à l'assaut du fort ». Il n'y en a plus un seul dans la région colonisée; mais les voyageurs en rencontrent encore au sud de l'Orange, dans les hautes plaines du pays des Bushmen. Toutefois ce n'est plus un « roi » de la solitude, consternant l'homme et les animaux par son rugissement formidable. Devenu plus timide et plus rusé, il ne cherche plus à effrayer par sa terrible voix, il tâche de surprendre ses victimes en silence; les chasseurs disent unanimement que dans le voisinage des routes et des habitations le lion est désormais un animal taciturne.

Tandis que le grand fauve s'est réfugié vers les confins du désert, l'éléphant et le buffle, qui ont laissé dans les noms géographiques de la colonie tant de témoignages de leur ancien parcours, ont pour dernier refuge les épaisses forêts de Knysna, qui bordent la baie de Plettenberg, et quelques fourrés voisins des Sneeuw-bergen, enclaves où il est défendu de les chasser. Dans l'île de Ceylan, où les éléphants ont abondance d'eau et de nourriture, un petit nombre seulement sont armés de défenses, tandis que dans l'Afrique australe ils en possèdent tous; ils s'en servent pour creuser le sable aride des lits de ruisseaux jusqu'à la nappe souterraine, et pour découper sur les tiges des acacias et autres arbres les lambeaux d'écorce qu'ils mâchent avec lenteur.

Quant aux rhinocéros dont il existait, dont il existe peut-être encore quatre espèces distinctes dans l'Afrique australe, on n'en voit plus un seul au sud du fleuve Orange. On redoutait surtout le « rhinocéros noir », créature très nerveuse et d'attaque imprévue que les indigènes nommaient *pedjami*. Les hippopotames ont mieux échappé à la poursuite de l'homme; on en trouve encore dans les eaux du bas Gariep et, à côté des crocodiles, en des rivières de la Cafrerie et du pays des Zoulou. Au milieu du XIX[e] siècle, quelques représentants de cette ancienne faune s'ébattaient dans le flot du Great Fish-river. La girafe, le zèbre, le couagga, le buffle, le gnou et la plupart des vingt-sept espèces d'antilopes qui vivaient autrefois dans la partie maintenant colonisée de l'Afrique australe se sont retirés dans les régions du nord, dans le Kalahari, le pays des Nama-Koua, le Transvaal. Le gracieux kama (*dorcas*), la plus belle des antilopes, dite « élan » par les Boers, le koudou (*strepsiceros*), l'antilope noire et la plupart de leurs congénères, ne se

voient plus au sud de l'Orange. L'autruche s'est maintenue à l'état sauvage en quelques districts écartés, notamment dans le Kalahari ; d'après Andersson, il en existe deux espèces distinctes, différentes l'une et l'autre de l'autruche maurétanienne. Parmi les autres oiseaux du Cap, les naturalistes ont surtout décrit le *philhetærus* ou « républicain », dont les colonies habitent des nids énormes protégés par une sorte de toit, et le secrétaire (*serpentarius reptilivorus*), qui saisit les serpents et les tue à coups d'aile ou les enlève dans l'air pour leur briser les vertèbres en les laissant retomber sur le sol : il est défendu de chasser cet oiseau. Le monde des reptiles est représenté par de nombreuses espèces, parmi lesquelles plusieurs serpents venimeux, le cobra, le serpent jarretière, le serpent cravate et la redoutable vipère enflée (*puff-adder*), qui, heureusement pour les passants, se meut avec lenteur. Les baies du littoral sont peuplées de plusieurs espèces de raies électriques, de poissons dangereux par leurs dards empoisonnés ou par leur chair vénéneuse.



CHAPITRE DEUXIÈME

LES HOMMES

I. BANTOU. ‖ II. BUSHMEN OU SAN. ‖ III. HOTTENTOTS. ‖ IV. LES HOLLANDAIS. ‖ V. LES FRANÇAIS. ‖ VI. TRIOMPHE DE LA LANGUE HOLLANDAISE. ‖ VII. LES HOLLANDAIS AUSTRAUX A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE. ‖ VIII. ANGLAIS ET HOLLANDAIS. ‖ IX. TREKS ET TREKKERS. ‖ X. LES BOERS EN NATALIE ET SUR LES GRANDS PLATEAUX. ‖ XI. PROPORTIONS, RELATIONS DES DEUX RACES BLANCHES EN AFRIQUE AUSTRALE. ‖ XII. LA LANGUE HOLLANDAISE D'AFRIQUE. ‖ XIII. CARACTÉRISTIQUE DES BOERS.

I
BANTOU

LA très grande majorité des habitants de l'Afrique australe appartient aux races foncées, non pas à la race blanche.

Et parmi ces foncés, les gens de la race des Bantou l'emportent « démesurément » sur les autres.

On peut dire, en gros, qu'une ligne tracée du sud au nord à partir de la baie d'Algoa limite à l'occident les peuples bantou et les sépare des Hottentots du versant atlantique. Les pentes orientales des monts, les vallées du haut Orange, le Natal, tout le bassin du Limpopo, le Kalahari et les plateaux jusqu'au Zambèze, bref un pays immense fait partie de ce vaste domaine ethnique des « Hommes » par excellence, qui occupe en Afrique la zone tropicale du sud et s'étend même au delà de l'équateur jusqu'au golfe de Kameroun. Ainsi que les espèces des régions équatoriales ont graduellement envahi le littoral, conduites, pour ainsi dire, par le tiède courant côtier qui portait leur semence de plage en plage, de même que les animaux du nord se sont propagés le long de l'océan Indien jusqu'à la pointe méridionale de l'Afrique, de même des tribus victorieuses de

Bantou, venues du nord, ont poussé leurs conquêtes de rivage en rivage jusqu'en vue de l'Océan qui s'étend au loin vers la région des glaces.

Les Bantou de l'Afrique anglaise ou hollandaise sont désignés sous le nom de Cafres, donné par les Portugais lors de la découverte. Cette appellation n'est autre que celle de *kafir*, appliquée par les Arabes à tous les « Infidèles » de l'Afrique, c'est-à-dire aux païens ou non musulmans. Toutefois ce nom générique a fini par avoir un sens moins étendu : on ne l'emploie guère que pour les Bantou de l'Afrique australe et, d'une manière plus spéciale, pour les diverses tribus indigènes de la région comprise dans le nord-est de la colonie du Cap et dans le Natal. Parmi ces derniers, ceux qui vivent dans le bassin de la Tugela et jusqu'aux limites des possessions portugaises sont plus connus, depuis le commencement de ce siècle, sous le nom de Zoulou. Les habitants du plateau montueux sur lequel naissent l'Orange et le Caledon sont les Ba-Souto; les Be-Chuana occupent la contrée qui s'étend à l'occident du Vaal, et les Ba-Kalahari parcourent les sables, les savanes et les forêts du pays dont ils ont pris le nom. D'autres groupes de tribus moins considérables, qu'il convient également d'étudier à part, peuplent les divers États ou districts du territoire oriental, tous différents par le degré de civilisation, les mœurs et le régime politique, mais ayant les uns et les autres conservé leurs idiomes de souche bantou, si harmonieux et si logiques de construction, que même le plus petit enfant ne peut se tromper en les parlant.

Les Cafres sont incomparablement les plus nombreux des indigènes de l'Afrique australe.

Qu'ils habitent les plateaux de l'intérieur ou, et en bien plus grand nombre, les monts d'où descend l'Orange et le versant de la mer des Indes, ils se sont rencontrés ici avec les Européens beaucoup plus tard que les Hottentots et Bushmen.

Et jusqu'à ce jour ils ont beaucoup moins souffert du contact avec la race envahissante des blancs.

Cependant, le travail incessant de poussée qui commença avec le débarquement des Hollandais au pied du mont de la Table se continue de force ou de gré, et les deux colonies du Cap et du Natal tendent constamment à se rapprocher à travers le pays des Cafres pour former une zone continue de peuplement européen. La pression ethnique est d'autant plus forte que la Cafrerie est un pays désirable entre tous, à la fois la plus salubre, la plus pittoresque et la plus fertile de toutes les contrées de l'Afrique australe. Ceci pour le littoral. Dans la montagne et sur le plateau, Hollandais et Anglais, allant vive-

ment de l'avant, côtoient ou pénètrent les peuples bantou jusqu'au Zambèze, et même au delà. Partout de petites colonies agricoles, des fermes, des embryons de villes préparent la réelle prise de possession future.

Mais, quoique les Cafres ne soient plus les maîtres politiques dans le pays conquis par leurs ancêtres sur des tribus barbares qui se servaient d'armes et d'instruments en pierre, ils n'en constituent pas moins la population presque entière et, grâce à la paix qui prévaut maintenant entre les tribus, leur accroissement annuel est très considérable. Les statistiques précises font encore défaut, mais la plupart des résidents s'accordent à dire que l'augmentation des Cafres produite par l'excédent de la natalité est un phénomène constant, notamment chez les Ba-Souto et dans la Cafrerie, comme dans le Natal. La Cafrerie est maintenant la région de l'Afrique australe de beaucoup la plus peuplée en regard de son étendue, et elle restera telle, évidemment, en raison de son beau climat, de ses pluies, de sa fécondité. On peut se demander sans aucun parti pris si les « Kafirs », restés païens ou devenus chrétiens, ne finiront pas par reprendre le dessus politiquement, comme d'autres indigènes l'ont fait en Amérique centrale et dans une partie de l'Amérique du Sud.

Dans la grande famille des peuples bantou, les Cafres sont au premier rang par la beauté physique, la force, le courage et l'intelligence. En maint ouvrage ethnologique où sont représentés les divers types du genre humain, les blancs d'Europe sont figurés par des images de dieux et de déesses empruntées à la statuaire antique. Alors que le noble « Caucasien », fils de Prométhée, nous apparaît sous la forme idéale rêvée par les grands artistes, ces mêmes recueils nous font voir les gens des autres races, noirs, jaunes ou rouges, beaux ou laids, jeunes ou vieux, bien portants ou malades, voire infirmes, tels qu'ils se sont succédé devant l'objectif du photographe, ou quelquefois devant le crayon du caricaturiste. Injustice criante contre les races dites inférieures, car il est certain que si l'artiste reproduisait au hasard de la rencontre tous ceux qui se montrent à lui, aussi bien parmi les Européens que parmi les Cafres, c'est chez ces derniers qu'il trouverait le plus d'individus approchant du type de la beauté parfaite par la noblesse des traits et l'équilibre des formes. La supériorité n'appartient aux blancs d'Europe que pour les hommes de choix. Dans ce cas ce sont bien les plus beaux. Entre les deux types on remarque la même différence qu'entre la bête sauvage et l'animal ennobli par l'élève. Les Cafres de forme accomplie seraient précisément ceux qui vivent dans le voisinage des blancs

et sous leur influence : « la civilisation seule peut faire des hommes complets ». Les traits du visage n'ont jamais chez les Cafres la finesse que présentent les beaux visages européens; leurs lèvres sont presque toujours trop bouffies; mais, de même que les Hottentots, ils l'emportent d'ordinaire sur les Européens par la puissance extraordinaire de leur vue : le daltonisme est inconnu chez les indigènes de l'Afrique. Ce que sont la vaillance et surtout la force de résistance des Cafres, les Anglais le savent par les guerres qu'ils ont soutenues contre eux et par la sauvage énergie que les Ama-Kosa montrèrent pendant la terrible année de la famine volontaire. Enfin, tous ceux qui se sont occupés de l'éducation des enfants dans les pays cafres témoignent de la vivacité et de la pénétration de leur esprit ; leur vie mentale est même trop intense, à en juger par le grand nombre d'aliénés que l'on rencontre parmi eux. Les mœurs des Cafres, qui ressemblaient originairement à celles des Be-Chuana, leurs frères de race et de langue, se sont déjà fortement modifiées par le contact avec les blancs. Jadis ceux d'entre eux qui avaient pris quelques notions religieuses dans leurs rapports avec les nations voisines appelaient Dieu : Thiko, du hottentot Outi-ko, « Être qui fait du mal ».

II
BUSHMEN
OU
SAN

L'Occident de la colonie du Cap, sur le versant de l'Atlantique, et les monts, les plaines du penchant de l'océan du Sud, jusqu'à la baie d'Algoa, appartenaient originairement à la race des San, dont les faibles restes sont connus des Européens sous les noms de Bosjesmannen ou Bushmen (Boesmans dans le patois des Boers). Ces noms ont moins le sens de « gens de la Brousse » que celui d'êtres inférieurs, à demi humains par la forme, mais de nature bestiale; d'ailleurs le mot Bachimane a chez les Ba-Souto le sens d' « incirconcis, abject ». — On désigne ainsi, non seulement les Bushmen de race, mais aussi les gens errants, les pillards, les fugitifs, quelle que soit leur origine : san, hottentote ou même cafre. En réalité, il semble probable que le nom de Bosjesman, infligé aux San par les Hollandais, est justement le même que celui qu'ils donnèrent à l'orang-outang dans leurs îles de la Sonde, par traduction fidèle du malais; car orang-outang, c'est exactement : Bosjesman, l'homme des bois.

Les vrais San, qui du reste ne se connaissent eux-mêmes sous aucune appellation générale et n'ont point conscience de leur unité de race, sont, du moins dans la région méridionale de leur domaine ethnique, des gens de petite taille, à peau

relativement claire, qui ressemblent à tous les autres « pygmées » de l'Afrique centrale, aux Akka, Ba-Toua, A-Koua, A-Bongo, parsemés en humbles tribus jusque dans le bassin du Nil parmi les populations nigritiennes ou bantou.

D'après plusieurs anthropologistes, ces diverses peuplades dispersées descendent des premiers occupants de l'Afrique : des envahisseurs, ancêtres des populations devenues maîtresses à leur tour, les auraient graduellement exterminées ou refoulées dans les forêts, les gorges des montagnes et les déserts. Mais les conquérants reconnaissent le privilège d'ancienneté des San; dans les rares occasions où les autres Sud-Africains les prennent pour compagnons de chasse, ils leur cèdent toujours une part de gibier plus considérable que celle de leurs propres chefs : cet hommage leur paraît dû aux propriétaires primitifs du sol.

Y a-t-il sur terre une misérable nation dont on ait dit plus de mal que de ces pauvres « Hommes du Bois »? Non sans doute, à l'exception peut-être des tribus de l'Australie, tout aussi dénuées et déshéritées.

On a vu dans les Bushmen « les restes d'une humanité antérieure à la nôtre », ce qui leur vaudrait, en somme, la noblesse la plus « reculée ». Mais ceux qui les ont décrits se sont certainement laissé entraîner, sous l'influence des préjugés d'origine et de mœurs, à voir dans ces malheureux pourchassés des êtres beaucoup plus en dehors de l'humanité qu'ils ne le sont réellement. Parmi leurs ennemis acharnés, des colons boers allèrent jusqu'à nier aux gens de la Brousse la possession d'un langage articulé.

Les mensurations faites par quelques savants ne sont pas encore assez nombreuses pour qu'on puisse dire quelle est en moyenne la taille des Bushmen; d'ailleurs elles ont presque toutes concerné des individus de la région du sud-ouest, là où les colons étrangers sont le plus nombreux et où la race aborigène vit le plus misérablement, comme un gibier traqué. On peut se demander si dans ces contrées le genre de vie, le froid des hivers, et surtout le manque de nourriture suffisante, n'ont pas eu pour résultat d'amoindrir la taille normale des San. Dans le désert du Kalahari, sur les confins des pays be-chuana, près du lac Ngami et des salines environnantes, dans le bassin du Zambèze, enfin sur les plateaux des Nama-Koua et des Herero, où mainte peuplade de Bushmen ou Ba-Roa vit dans les mêmes conditions que les tribus d'autres races, on ne remarque point cette différence de taille; bien mieux, en quelques endroits les San l'emportent précisément par la stature, autant que par la force et l'adresse. Les « plus beaux hommes »

qu'ait vus le missionnaire Mackenzie dans toute l'Afrique méridionale sont les Ma-Denassana, qui vivent à l'est du Ngami; mais ces naturels, que l'on dit être Bushmen par les traits, la langue, le genre de vie et les coutumes, seraient en réalité, d'après Holub, des Be-Chuana croisés avec des noirs d'outre-Zambèze.

Quoi qu'il en soit, l'aspect rabougri des Bushmen méridionaux s'expliquerait en partie par les conditions de la vie misérable à laquelle ils se sont soumis pour rester libres. Ceux d'entre eux qui vécurent à leur aise dans l'indépendance ou acceptèrent le métier de serfs auprès de Cafres ou de Hottentots purent manger à leur faim, et leurs descendants gardèrent les proportions normales; « les Nama-Koua, dit Galton, sont des Bushmen dégrossis », et ce sont les plus grands des Hottentots. Mais quant aux Bushmen méridionaux, dont quelques malheureux représentants errent encore au sud de l'Orange, ils constituent bien certainement l'une des plus petites races de la terre : la moyenne de taille la plus élevée, celle qui ressort des six mesures faites par Fritsch, est d'un peu plus de 144 centimètres; d'autres savants donnent des chiffres moindres; Burchell et Lichtenstein ne trouvèrent que 122 centimètres. Ainsi, même en admettant les mesures les plus favorables, les Bushmen de l'Orange seraient encore de 6 centimètres moins grands que les Lapons. Leur teint jaunâtre, surtout dans les régions du sud, qui sont les plus éloignées de l'équateur, rappelle celui des Européens atteints de jaunisse ou des Mongols à l'état de santé; à maints égards les San ressemblent à ces Asiatiques des plateaux : comme eux ils se distinguent par la petitesse des yeux brillants, la largeur et la proéminence des pommettes, la conformation de la bouche et du menton, la blancheur et la régularité des dents, l'extrême finesse des attaches. Entre le front et la racine du nez le creux est toujours large et profond, en sorte que l'ensemble du profil se présente plutôt en ligne concave qu'en saillie. Le front, au lieu d'être fuyant comme chez les Mongols, est bombé par le haut, et le crâne, couvert de petites touffes en « grains de poivre », est très dolichocéphale (73°03); quant à la capacité de la boîte osseuse, elle serait relativement minime (1220 centimètres cubes). Mais la physionomie, loin de manquer d'intelligence, témoigne au contraire d'une remarquable sagacité, et certes il faut que l'esprit des San soit toujours en éveil pour qu'ils trouvent moyen de s'accommoder à leur milieu, de résister victorieusement à la misère, aux éléments et aux ennemis. Un des caractères distinctifs des San méridionaux, même chez les jeunes, est la multiplicité des rides; la peau du visage et du corps, trop large our le maigre

individu qu'elle recouvre, se creuse en mille sillons, mais aussi se distend rapidement en cas d'engraissement par l'effet d'un meilleur régime. Enfin, on le sait, les Bushmen, surtout les femmes, même les fillettes, ont une grande tendance à la stéatopygie.

La langue des San n'est pas isolée parmi les idiomes de l'Afrique; elle se rattache au parler des Hottentots et descend évidemment d'une souche commune, quoiqu'elle en diffère maintenant beaucoup par la syntaxe; les radicaux des noms sont les mêmes et les deux langages procèdent par agglutination avec suffixes. Le dictionnaire de Bleek, non terminé, devait contenir onze mille mots; cette richesse de vocabulaire, jointe à la parenté des langues entre San et Khoï-Khoïn ou Hottentots, montre qu'il faut voir dans les premiers une nation déchue de sa puissance, mais appartenant à la même souche que ses voisins, et non point les représentants d'une race, presque d'une humanité distincte.

Comme les Hottentots et les Cafres méridionaux, les Bushmen ont dans leur parler des consonnes spéciales, des « clics » ou claquements que des bouches européennes n'arrivent que très difficilement à prononcer, mais qui se retrouvent à de moindres degrés en quelques autres langues. Certaines tribus de San auraient jusqu'à huit de ces sons. Mais on compte seulement quatre clics fondamentaux : le claquement dental, dont le son ressemble à celui d'un « baiser de nourrice »; le claquement palatal, qui rappelle le coup de bec donné par le pic sur un tronc d'arbre; le claquement cérébral, analogue au bruit que fait un bouchon qui part; le claquement latéral, qu'on ne saurait comparer à rien, si ce n'est peut-être, dit Th. Hahn, au « cri du canard ou de l'oie ». D'ailleurs ces claquements appartiennent, pour ainsi dire, au terroir, puisqu'on les trouve non seulement dans les langues des Bushmen et des Hottentots, mais aussi dans celles des Cafres du sud, excepté dans le se-tlapi (langue des Ba-Tlapi) et le se-rolong (langue des Ba-Rolong), et que même des Boers ajoutent ces consonnes bizarres à certains mots de leur propre langage. Les alphabets introduits par les missionnaires représentent ces clics par des points d'exclamation, des croix et des barres. Ainsi qu'en chinois, les mots san et khoïn prennent diverses significations suivant le ton plus ou moins élevé dont on les prononce.

La vie fugitive des San ne leur permet guère d'exercer une industrie quelconque. Dans les districts où ils ne se sont pas encore emparés de fusils, ils se servent de pierres aiguisées, de verre, de silex éclaté, d'arcs, de flèches empoisonnées de sucs végétaux et aussi « du suc d'une araignée noire, d'une sorte

de tarentule, dont la morsure, dit Francis Galton, est très dangereuse, souvent mortelle ».

Les San riches se bornent au *Kaross* (*! ross*) ou peau de mouton; mais tous aiment à s'orner le corps et le visage avec des colliers d'osselets, des flèches, des plumes d'autruche; ceux du Kalahari se passent des bâtonnets dans la cloison des narines. La plupart n'ont pas de huttes : ils vivent dans les cavernes ou les trous d'animaux, dorment sur les cendres chaudes d'un foyer, et tendent une natte sur des pieux pour se protéger du vent.

Leur existence d'aventures développe chez eux une singulière adresse. Ceux qu'on a capturés dans leur jeunesse et assouplis à la domesticité, apprennent facilement tout ce qu'on leur enseigne; ils deviennent des pêcheurs habiles; comme bergers, ils sont inappréciables; mais que de fois n'ont-ils pas abandonné les demeures civilisées, où ils avaient du moins la nourriture en suffisance, pour reprendre leur sauvage indépendance, leurs courses de hasard et leur misère! D'ailleurs, si besoigneux qu'ils soient, il leur reste encore plus de vitalité qu'à leurs voisins pour la consacrer à la danse, aux chants, à l'improvisation. Ils sont peintres aussi, et sur les rochers de leurs cavernes on a découvert, en maints endroits, des images en rouge d'ocre ou même des peintures polychromes, très tenaces de couleur, représentant des animaux, des scènes de chasse, des combats, des rencontres avec les Boers détestés. Ainsi la vie de ces Bushmen que chacun naguère, Cafre ou Hottentot, Hollandais ou Anglais, se croyait en droit de tuer comme des bêtes féroces, ne s'écoule point sans une sorte d'idéal. Leur trésor de fables, de contes et de mythes étonne les chercheurs par sa richesse.

Quoique distribués en groupes épars, sans cohésion nationale, ils ont de la sympathie les uns pour les autres et se rendent service à l'occasion; après les chasses en commun, aucune dispute ne s'élève pour le partage, quoique nul chef n'y préside. Pas d'organisation politique ou sociale, point de famille régulière; mais les sentiments d'affection naturelle n'en sont pas moins très forts : jadis, quand on voulait s'emparer d'une femme de la tribu, il suffisait de voler l'enfant; la mère venait toujours d'elle-même partager le sort du petit captif.

Si l'on en jugeait par les Bushmen de la « colonie » au sud de l'Orange, on pourrait dire que la race aura prochainement disparu, car dans ces régions on les a chassés comme on chasse les fauves, et la plupart de ceux qu'on n'a pas exterminés se sont enfuis dans les solitudes du nord. Sparrmann raconte que les colons les attendaient à l'affût auprès d'un quartier d'animal

laissé dans la brousse ; ils n'épargnaient ni les femmes enceintes, ni les enfants à la mamelle, sinon pour augmenter le nombre de leurs esclaves. Dès qu'un blanc apercevait un Bushman, il tirait à l'instant sur lui et s'élançait à sa poursuite avec ses chevaux et ses chiens. Le courage même des San leur fut souvent fatal, car il n'y a guère d'exemple qu'ils aient abandonné leurs morts ou leurs blessés : ils restent et se font tuer à côté d'eux. Au nord de l'Orange, sur les confins des républiques hollandaises et des pays be-chuana, les Bushmen ont été également pourchassés; mais dans le Kalahari et plus au nord vers le Zambèze, plusieurs de leurs peuplades, restées libres, ne paraissent pas diminuer. Dans le pays des Herero et des Nama-Koua les San seraient quatre à cinq mille et l'on peut évaluer approximativement au décuple tous leurs frères de race dans l'Afrique australe.

III
HOTTENTOTS

A l'arrivée des Européens, les Hottentots occupaient presque tout l'occident de la colonie du Cap; ils y sont encore fort nombreux, même sans compter leurs métis.

Leur nom paraît n'être qu'un terme de mépris donné par les paysans néerlandais : il aurait à peu près le sens de « Bredouilleurs », dû sans doute à leur étrange manière de parler. Dans le langage courant cette appellation est abrégée et devient celle de « Tots ». Eux-mêmes n'ont pas de nom général pour l'ensemble de leur race, mais le mot de Khoïn, « Hommes », se trouvant dans plusieurs dénominations de tribus, on a étendu ce vocable à la nation tout entière : les Hottentots sont appelés maintenant Khoï-Khoïn, ou les « Hommes des Hommes ».

Beaucoup plus grands de taille que les Bushmen du sud, et contrastant avec eux par leur genre de vie relativement policé, les Hottentots leur ressemblent à d'autres égards. Ils ont la même nuance de peau, la même forme dolichocéphale du crâne, et leurs femmes la même stéatopygie, peut-être en proportions plus grandes encore; naguère à la chasse et dans les combats ils se servaient du même arc et des mêmes flèches empoisonnées; ils ont les mêmes instruments de musique; ils aiment à s'enduire le corps des mêmes peintures et à se parer des mêmes ornements. Enfin, la langue que parlent ceux d'entre eux dont l'idiome habituel n'est pas déjà le hollandais ou l'anglais, provient certainement de la même souche que celle des San; toutefois elle est beaucoup plus riche, plus souple, moins barbare de sons et de formes. Elle possède trois nombres et trois genres et réussit même par l'agglutination de

ses racines monosyllabiques à exprimer les idées abstraites et les diverses nuances du sentiment et de la pensée. Tandis que chez les Bantou les mots se constituent au moyen de préfixes pronominaux, chez les Hottentots les particules s'ajoutent toujours à la fin des racines : leur langue est « suffixo-pronominale ». Elle se divise en de nombreux dialectes, qui se ressemblent assez malgré l'éloignement réciproque des diverses tribus de la famille ethnique; ceux des Nama-Koua paraissent les moins mélangés.

Dans les districts où les Hottentots ne sont pas devenus de simples prolétaires européanisés par le langage et les mœurs, ils habitent des *as*, appelés *kraal* par les colons hollandais, du portugais *corral*, « parc à bestiaux » : ce sont des groupes de huttes hémisphériques, qui font de loin l'effet de champignons poussant en cercle dans une prairie, et assez compactes pour que l'eau n'y puisse pénétrer. Elles n'ont d'autre utilité que de servir d'abri contre les intempéries; on ne peut même pas s'y tenir debout, la hauteur ordinaire du toit ne dépassant pas $1^{m},30$. Les Hottentots ont pour costume un tablier de cuir, un peu plus grand et plus orné pour les femmes que pour les hommes, et le manteau en peau de brebis, le poil en dehors ou en dedans, suivant la saison; chez les riches, le haut du kaross est embelli de broderies et de fourrures. La nourriture habituelle des Khoï-Khoïn se compose surtout de lait et de beurre; ils ne mangent de viande que dans les grandes occasions; mais, quand ils se décident à tuer leurs animaux, ils se gorgent à outrance et pour faire leur digestion se roulent par terre et se massent le ventre. Dans leurs expéditions ils emportent des sachets remplis de viande séchée et réduite en poudre. Ils fument avec passion le tabac ou le chanvre (*dakha*), dont ils avalent la fumée; mais il arrive parfois qu'afin de se punir d'une faute ou de se concilier le sort pour la réalisation d'un vœu, ils se condamnent à se passer de narcotique pendant quelque temps. La chair du lièvre, du porc, de la poule est regardée par eux comme impure.

La part que les Hottentots donnent dans leur vie aux préoccupations du monde surnaturel était naguère fort minime, et des voyageurs pouvaient répéter, sans idées préconçues, que ces peuples n'ont aucune religion; mais leur tempérament est nerveux, très excitable, et souvent des missionnaires wesleyens les ont fait tomber dans une extase religieuse. D'après Bleek, les Hottentots encore païens reconnaissent au moins deux êtres supérieurs, dont l'un peut-être est une personnification de la lune, car il meurt et ressuscite périodiquement. Les amulettes, les fétiches sont rares chez les Hottentots;

il en existe néanmoins, qui pour la plupart se rapportent au culte des morts. Ils attribuent un grand pouvoir à leurs aïeux, soit pour le bien, soit pour le mal, et les invoquent dans les circonstances graves : le nom de Tsou-Goab, qu'emploient les missionnaires pour traduire le mot « Dieu », s'applique probablement à un héros des anciens jours. Les inhumations se font avec beaucoup de solennité, et quand les morts ont été déposés dans la caverne, de préférence en une tanière de porc-épic, on élève des monceaux de pierres sur la tombe. C'est à ces hautes buttes funéraires dressées sur les lieux de sépulture, ainsi qu'aux pierres travaillées employées par les Hottentots, que l'on a reconnu leur ancien passage ou leur séjour en diverses régions du versant oriental peuplées à présent par des immigrants de race bantou.

Chaque tribu de Hottentots a son chef, du moins en dehors des possessions anglaises et des républiques de Boers; toutefois ces chefs n'ont pas grand pouvoir et les affaires importantes se discutent en conseil par tous les membres de la tribu, y compris les adolescents; souvent même la voix de ces derniers est prépondérante. Mais dans les colonies européennes tout groupement politique des Hottentots a été brisé. C'est en 1810 que, dans le territoire du Cap, l'administration anglaise a déposé le dernier chef pour le remplacer par un magistrat européen. Du reste, tous les indigènes soumis à l'action directe des blancs vivaient à l'état d'esclaves : on les enrégimentait de force à la poursuite de leurs frères de race, ou pour travailler à la construction des ponts et des routes. Le respect de leurs droits d'hommes libres ne fut proclamé par le gouvernement anglais qu'en 1828, au grand scandale des colons, qui virent dans cet affranchissement des jaunes méprisés un attentat contre leurs privilèges héréditaires et une menace de ruine pour la colonie. Plusieurs aimèrent mieux quitter le pays que de rester à côté des anciens serfs devenus officiellement des égaux.

Mais, pendant un siècle et demi de voisinage avec les blancs, que de tribus hottentotes avaient été déjà exterminées, plus encore par le fusil que par la petite vérole! Que sont devenus les Kora-Na qui vivaient aux bords de la baie de la Table quand les premiers colons s'établirent dans le pays; et les Gri-Koua qui campaient plus au nord, près de la baie de Sainte-Hélène? Maintes autres peuplades, Gaouri, San, Atta, Haïssé, Soussi, Dama, Doun, Chirigri ont également disparu et il n'en reste plus que des noms donnés aux rivières et aux montagnes. Et ceux mêmes qui massacraient les Hottentots se posaient en agents du destin, presque en justiciers; ils déclaraient que

ces races inférieures sont condamnées à mourir en léguant leur héritage à l'homme blanc. Maintenant encore l'opinion généralement répandue est que les Khoï-Khoïn diminuent rapidement, mais la statistique dément ces idées préconçues.

Sans doute les indigènes paraissent décroître, mais par l'effet d'une illusion d'optique, parce que le nombre des blancs s'accroît beaucoup plus vite que le leur, et surtout parce que le changement des mœurs attire peu à peu les indigènes dans le cercle d'attraction des blancs et en fait des domestiques et des manœuvres vêtus d'habits à l'européenne, parlant la langue des immigrants et s'accommodant à leurs idées, à leur culte, à leurs préjugés, à leur genre de vie. En outre, un grand nombre de Hottentots réfractaires à la civilisation anglaise ont repris, en sens inverse, le chemin par lequel sont venus leurs pères, lorsque, dit la légende, ils descendirent de la contrée du nord, « portés dans un grand panier ». Au pays des Nama-Koua et jusque dans celui des Herero, les Oerlam, c'est-à-dire les Hottentots venus de la « colonie », ont eu souvent la prépondérance politique, et par delà le Cunene ils ont suivi dans le voisinage d'Humpata le mouvement d'émigration des Boers vers la colonie portugaise de l'Angola. Maintenant il ne reste de Hottentots groupés en tribus qu'au nord de l'Orange : Haou-Khoïn et Nama-Koua, Gri-Koua et Kora-Na. Ceux des districts européens, mêlés désormais à la masse de la population, sont néanmoins classés à part dans les recensements. En 1798, les quatre districts du Cap, de Stellenbosch, de Swellendam et de Graaf-Reinet, qui composaient toute la colonie, n'avaient que 13 000 Hottentots sur une population de 32 000 habitants. En 1865, les Khoï-Khoïn étaient au nombre de 81 600 dans tout le territoire colonial ; dix années après, on en comptait 98 560 ; sans nul doute ils ont largement dépassé les cent mille aujourd'hui : le recensement décennal de 1900 nous le dira bientôt.

Il est vrai que la plupart d'entre eux, de race déjà mélangée, ne sont que partiellement Hottentots par l'origine ; mais le sang des Khoï-Khoïn se retrouve aussi chez les 86 540 métis énumérés par ce recensement de 1865. Les Hottentots de l'est sont en grande partie des Gona-Koua ou « Limitrophes », issus de croisements avec les Cafres. Les Gri-Koua (réellement Giri-Giri), qui vivent au nord de l'Orange depuis le commencement du siècle — époque à laquelle les unions entre Boers et Hottentotes furent défendues par la loi —, sont pour la plupart désignés sous le nom de Bastaards, nom qu'ils acceptent d'ailleurs avec orgueil, parce qu'il témoigne de leur parenté avec les blancs : on dit qu'ils ressemblent en général beaucoup plus à leurs mères hottentotes qu'à leurs pères européens.

Il n'est pas de contrée d'Afrique où les missionnaires chrétiens aient été plus actifs et plus heureux que dans la région du Cap. Dès l'année 1736, des Frères Moraves s'établissaient au milieu des Hottentots et, depuis, une quinzaine d'autres sociétés religieuses ont envoyé leurs représentants par centaines parmi Khoï-Khoïn, San et Be-Chuana. Plus de 200 000 indigènes dans la colonie du Cap, plus de 350 000 dans l'Afrique limitée au nord par le Zambèze, professent le christianisme. L'extension de la religion chrétienne, jointe à la prépondérance politique et sociale de l'élément européen, aura certainement pour conséquence d'accroître le mélange de races et de faire classer parmi les blancs un nombre de plus en plus considérable de métis.

Ainsi la colonie du Cap se distingue très heureusement de la Tasmanie et de l'Australie dont les habitants ont procédé de propos délibéré à l'extermination des indigènes. Ici, les races originaires, plus nombreuses, plus énergiques, ont su ou ont pu se défendre plus utilement contre des immigrants arrivés d'ailleurs par petits groupes. Pendant deux siècles et demi de domination ceux-ci, peu à peu, ont fini par s'accommoder à leur nouveau milieu, par tolérer l'existence des anciens maîtres du sol et même, dans une certaine mesure, par s'unir avec eux en une nation nouvelle, où se mêlent les sangs du blanc d'Europe et du jaune d'Afrique.

IV LES HOLLANDAIS

Plus d'un siècle et demi suivit la découverte du cap de Bonne-Espérance sans que les Européens s'y établissent définitivement. La tentative de Francisco d'Almeida suivit d'assez près le doublement du célèbre Cap par Diaz et le « contournement » de l'Afrique par Gama. Mais ce navigateur, lui aussi Portugais, ne réussit pas à planter de colonie lusitanienne dans la baie de Saldanha : il y périt, en 1508, et les siens avec lui. Et un siècle et demi plus tard, cette même baie vit l'avortement de deux entreprises françaises, en 1666 et en 1670; les Hollandais, déjà fixés à cette époque à la pointe australe de l'Afrique, ne supportèrent pas ce voisinage, et Colbert finit par s'en désintéresser. A noter aussi qu'en 1620, des Anglais prirent possession du pays au nom de Jacques Ier, mais sans donner suite à leurs projets, et que, dans la baie de la Table, la petite île des Phoques, Robben Island, qui depuis fut presque toujours un lieu de bannissement, reçut des immigrants temporaires, portugais ou anglais, libres ou déportés.

Les vrais pionniers de la colonisation sur la pointe méridio-

nale du continent ne se présentèrent qu'en 1652. La « Compagnie hollandaise des Indes orientales » avait envoyé le *Haarlem* en reconnaissance au Cap et, quatre ans après, en cette année 1652, le premier gouverneur, Van Riebeck, accompagné d'une centaine de soldats, débarqua au pied du mont de la Table et commença la construction d'un fort; les premières baraques se groupèrent sur l'emplacement où s'élèvent aujourd'hui les édifices de Cape Town et l'on se mit à cultiver quelques jardinets et des champs. Malgré les grandes difficultés du début, la Compagnie réalisa son intention, qui était de faciliter les approvisionnements des navires hollandais sur la route des Indes. Le camp se transforma peu à peu en colonie et, dès 1654, arrivaient des orphelines envoyées d'Amsterdam pour la constitution de familles de cultivateurs. Des soldats et des marins quittaient le service pour cultiver le sol en libres « burghers » : ce que la « noble » Compagnie ne leur permettait qu'après engagement formel de ne vendre leur récolte qu'à elle, Compagnie, et de ne pas trafiquer avec les Hottentots. Aux éléments honorables de la naissante colonie, il s'en mêla de douteux, même de fâcheux, tels que des condamnés à des peines diverses, ou, comme nous dirions aujourd'hui, des transportés, des déportés ou, peut-être plus justement, des relégués.

Peu à peu le nombre des colons s'accrut, et la ville naissante s'entoura d'un cercle de villages et de champs. En quelques endroits les terres furent achetées, parce que les colons se sentaient encore trop faibles pour s'en emparer ; mais dès qu'ils furent assez forts, ils exproprièrent simplement les Hottentots, ou même, en prenant la terre, ils se saisirent aussi de ses possesseurs et les firent travailler comme esclaves.

Cependant les naturels, simples bergers et nullement agriculteurs, ne pouvaient guère aider les Hollandais au travail compliqué des champs de blé, vignobles, orangeries ; et, dès l'année 1658, une première cargaison d'esclaves noirs arrivait dans la rade du Cap. Bientôt le nombre des asservis dépassa dans les plantations celui des hommes libres. Les conséquences de cette importation de « bois d'ébène » furent les mêmes dans l'Afrique méridionale que dans les contrées tropicales : de grands domaines se constituèrent aux dépens des petits propriétaires, les blancs apprirent à considérer le travail comme un déshonneur, l'immigration des hommes libres ne se fit que lentement et la prospérité de la colonie fut entravée par le manque d'initiative. Heureusement, les débarquements de noirs diminuèrent peu à peu dans le courant du XVIIIe siècle, et quand fut aboli l'esclavage, en 1834, le nombre des hommes à

libérer n'atteignit même pas 36 000. Ces noirs affranchis se sont perdus depuis dans la masse de la population métisse.

Ce recrutement de Malais, de Malgaches, d'Africains quelconques eut peu de part à la genèse de la nation néerlandaise de l'Afrique méridionale. Les esclaves entrèrent moins, par leurs femmes et filles, dans la trame de la future nation que les alliances des Hottentotes et autres « Africaines » du pays avec les colons néerlandais, la plupart arrivés sans femmes et n'en trouvant pas au lieu de leur choix ou de leur exil, parce que la compagnie n'y avait pas envoyé suffisamment d'orphelines. Peu à peu, dans des proportions ignorées, quelque sang « austral » se mêla au sang de la Hollande et de la Frise.

En 1680, vingt-huit ans après l'arrivée des premiers immigrants sédentaires, la colonie européenne ne comprenait encore que six cents personnes, avec les employés et les soldats recrutés dans le nord de l'Europe, des Flandres au Danemark.

V
LES FRANÇAIS

Mais bientôt un nouvel élément ethnique vint se mêler aux Hollandais. Des protestants français fuyant leur patrie après la révocation de l'édit de Nantes et quelques Piémontais des vallées vaudoises s'adressèrent à la Compagnie hollandaise des Indes Orientales, qui les envoya dans ses domaines du Cap. Au nombre d'environ trois cents, en comptant les femmes et les enfants, ils arrivèrent dans la colonie en 1688 et 1689, et des terres leur furent distribuées dans les vallées des montagnes qui entourent la cité.

D'autres leur succédèrent. Gens énergiques pour la plupart, puisqu'ils avaient bravé l'exil et la misère par respect pour leur foi, les huguenots français influèrent considérablement sur le progrès agricole de la colonie ; c'est ainsi qu'on leur doit la plantation de la vigne ; beaucoup aussi sur le progrès intellectuel, sur la vie sociale, car les Hollandais du Cap étaient encore peu dégrossis.

La nation néerlandaise australe leur doit bien plus encore. Comme on l'a dit plus haut, les colons envoyés par la Compagnie à la pointe méridionale de l'Afrique y arrivaient presque tous sans femmes. Chaque convoi d'immigrants ressemblait au premier, quand Van Riebeck avait débarqué au Cap, le 7 avril 1652, dit Charles de Coutouly, avec des marins, des soldats et des artisans, plus un jardinier et son épouse, Annetje, qui, chargée de garder les vaches de l'honorable Compagnie, fut surnommée la *boerin*, la « paysanne ». Ainsi, une seule femme parmi ces premiers venus, et il en fut ainsi dans la suite, sauf l'arrivée de quelques orphelines. C'est pourquoi

les Hollandais « versèrent » ici du côté des naturels : ils s'unirent, étant privés de blanches, aux sauvagesses des alentours et constituèrent ainsi des familles métisses à côté de familles européennes.

Tout au contraire, beaucoup des huguenots français, Cévenols, Poitevins, Rochelais et autres, amenèrent avec eux leurs femmes et leurs filles : d'où le résultat qu'ayant bientôt fusionné avec les familles néerlandaises, ils contribuèrent par ces filles à la future nation des Afrikanders et des Boers dans la proportion d'un contre deux, leur nombre relatif étant de trois cents contre six cents, puisqu'ils fournirent plus d'épouses qu'on ne leur en donna.

Du mois d'avril 1688 au mois de décembre 1689, huit navires débarquèrent au Cap environ 130 huguenots et huguenotes dont les noms sont inscrits dans les archives. La liste commence par Jacques de Savoye, sa femme, sa belle-mère, ses enfants, et deux domestiques; elle finit par les trois frères de Villiers, natifs de la Rochelle, et ceux de tous les calvinistes français qui ont à leur avoir posthume le plus d'arrière-petits-fils. En qualité d'enfants du « peuple élu », ce qu'ils croyaient sincèrement être, eux et les autres huguenots, ils eurent, suivant la promesse faite à Abraham, une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que la poussière de la terre.

Puis, arrêt de l'immigration officielle par bâtiments de la Compagnie des Indes Orientales ; ou du moins les documents là-dessus sont muets, à partir de 1689. Mais, dit M. Fabius Féraud, et c'est là un fait de haute importance, « un nombre assez considérable de noms recueillis sur les registres de l'état civil semblent indiquer une immigration libre en dehors du contrôle de la Compagnie ». Noms différant, bien entendu, de ceux des religionnaires arrivés en 1688 et 1689 ; et tous aussi français que possible, tels que Arbouin, Piton, Rouvière, Cauvin, de Roubaix, Léonard, Maynard, Paillard, Taillard, Serrurier. Or, ces noms-là dépassent la centaine. Si, parmi ces protestants-là, il y eut beaucoup de pères de famille, on en pourra conclure une fois de plus que nos « réfugiés » accrurent de plus d'un tiers la tribu néerlandaise australe.

Et même, que serait-il arrivé si à ce ban d'immigrants se fût ajoutée la colonie des réformés français des environs de Nuremberg, forte de six à sept cents personnes, c'est-à-dire égale en nombre, voire supérieure peut-être, à l'ensemble des Hollandais du Cap ? Tout était décidé, ils allaient partir, quand la Chambre d'Amsterdam les récusa parce que « les Français, avec l'esprit remuant de leur nation, pourraient, s'ils se voyaient en nombre, nous créer des difficultés et mettre la nouvelle colonie en péril ».

Parmi les ncms des réfugiés on en remarque trois que vient d'illustrer la guerre du Transvaal : Joubert, Crosnier (Cronje), Botha.

C'est donc un renfort extrêmement puissant que reçut alors la colonie des six cents Hollandais presque dénués de Hollandaises. De fait, si certains de nos noms ont presque disparu dans la suite sous un masque bas-allemand, si d'autres, restés français d'orthographe, se prononcent à la néerlandaise, comme de Villiers, devenu Defidiie, ou Visage, transformé en Vicachié dans la bouche des Afrikanders, si même quelques-uns ont été traduits, que de milliers et de milliers de Boers aiment à rappeler leur descendance huguenote ! La carte de l'Afrique du sud est couverte de lieux qui rappellent leurs migrations des rives de l'Océan aux bords du Limpopo.

VI TRIOMPHE DE LA LANGUE HOLLANDAISE

La Compagnie hollandaise des Indes Orientales, qui avait promis « d'aider les réfugiés en toute chose qui pourrait être particulièrement utile à la Compagnie et à l'Église de Dieu », casa les familles françaises aux environs du Cap — naturellement, puisque c'était alors toute la colonie —. Elle les établit au « pays des vingt-quatre rivières », à Paarl, à Stellenbosch et dans la vallée des Éléphants, qui en a conservé le nom de Fransche Hoek ou « Coin Français ». Mais son zèle pour « l'Église de Dieu » ne l'empêcha pas de proscrire le plus tôt possible l'usage de la langue dans laquelle les pieux huguenots lisaient la Bible, chantaient les psaumes et entendaient le prône de leurs pasteurs : dès 1724, soit trente-deux ans après le premier débarquement des réfugiés, l'usage du français fut interdit à l'église comme à l'école, et l'idiome importé disparut rapidement devant le parler général du pays. La Caille, qui visita la colonie en 1751, ne rencontra qu'un petit nombre de Français parlant encore la langue de leurs pères, et, en 1780, Levaillant n'en vit plus qu'un seul.

On a dit ci-dessus : parler général; et en effet le hollandais le fut immédiatement dans l'Afrique australe, comme l'explique très bien Charles de Coutouly. « Les colons de Van Riebeck avaient enseigné aussitôt leur langue aux esclaves noirs, aux Malais, aux Hottentots et Bushmen; cette adoption du hollandais par les gens de couleur eut d'importantes conséquences; elle fit beaucoup pour conserver et répandre l'idiome des premiers conquérants...; car, appris avant la conquête anglaise es indigènes ne devaient plus l'oublier après...; le malais des premiers esclaves ne leur servait de rien : il devait disparaître...; le hottentot fut bientôt une langue morte (au profit

du hollandais)... Ainsi prit racine dans toutes ces classes inférieures le parler rude des pêcheurs de Scheveningen et des pilotes lamaneurs du Texel. Après tantôt cent ans d'occupation britannique une ménagère anglaise du Cap doit baragouiner le hollandais pour se faire comprendre par sa domesticité.... Comme d'ailleurs les Boers sont les rouliers du désert, ils ont porté leurs accents jusque sur les bords du Zambèze... et, dans ce lointain pays, à 2 000 kilomètres du Cap, le néerlandais passe aux yeux des Ba-Rotsé pour le grand langage des hommes blancs ».

VII — LES HOLLANDAIS AUSTRAUX A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

Peu à peu, durant le cours du XVIIIe siècle, la colonie s'étendit à l'est, au delà des monts, malgré la Compagnie, qui ne voyait dans le Cap qu'un lieu d'escale et d'approvisionnement; et aussi malgré les gouverneurs qui, jaloux de leurs prérogatives, exigeaient que tous les colons fussent rigoureusement astreints aux règles d'une discipline sévère et d'une absurde étiquette. Fréquemment ils lancèrent des édits défendant aux fermiers de sortir des terres qui leur avaient été concédées et de pénétrer dans l'intérieur du pays, « sous peine de punitions corporelles, ou même de la mort, et de confiscation de leur propriété ». Mais la sanction pratique manquait à ces ordonnances, puisqu'il n'y avait point de frontières précises, point de places fortes, point de garnisons dans le pays des Hottentots.

A mesure que les fermiers s'avançaient dans l'intérieur, ils semaient autour d'eux la mort et la vie : la mort parce que leur fusil, déjà presque infaillible, avait bien vite raison des flèches du sauvage. Mais si cruels furent-ils contre les tribus qu'ils décimèrent et détruisirent presque, ou qu'ils traînèrent en esclavage, il ne semble pas qu'ils aient plus sévi, massacré, violé, brûlé que les autres Européens dans la double Amérique, en Australie et Tasmanie, en Afrique, et un peu partout. Quant à la servitude imposée aux naturels, elle sauva des multitudes de familles qu'on aurait extirpées, si l'on n'avait préféré s'en servir, et elle amena un mélange de races qu'accrut encore, et beaucoup, l'incessante pénétration des aventuriers austraux dans l'immense « alentour » de la colonie.

Lorsque le fameux Levaillant, voyageur à la fois français et hollandais par ses origines, visita les pays du Cap, de 1781 à 1784, la nation était presque ce qu'elle est devenue depuis, en vertu de ses trois éléments essentiels, le néerlandais, le français, l'autochtone. D'après les très précieux documents que nous lui devons, le peuple hollandais du sud se divisait nettement

en trois classes : les gens de souche hollandaise, issus des premiers colons, autour du Cap ; plus loin, les familles agricoles de la banlieue plus ou moins rapprochée, tant de descendance calviniste-française que d'origine « nederduisch » ; et au delà de cette banlieue, la bande inquiète, aventurière, nomade, pas toujours très recommandable, de ceux qu'on pourrait appeler à la fois les Bédouins et les Conquistadors, et dont un certain nombre étaient des métis éleveurs ou acheteurs et vendeurs de bœufs.

Cette dernière classe a beaucoup fait pour l'extension de la race et de la langue des Hollandais; elle les a suffisamment pénétrés du sang des indigènes pour qu'on puisse considérer les Afrikanders de langue bas-allemande et les Boers comme ayant trois ascendances : la hollande-frisonne, la française, la nègre, et pour qu'on doive rattacher quelques-unes de leurs qualités, beaucoup de leurs aptitudes pratiques à leurs ancêtres Hottentots plutôt qu'à leurs pères d'Europe. Cependant la principale, la meilleure origine est bien celle des colons de la banlieue, mélange des premiers immigrants et des calvinistes de 1688 et années suivantes.

« En pénétrant dans l'intérieur des terres, dit Levaillant, on trouve les colons cultivateurs, qui, par leurs mœurs, leurs usages et le genre de leurs travaux, forment une classe particulière. Plus éloignés du Cap, ils sont moins riches que les premiers. Leur habitation est un grand hangar couvert de chaume et dont l'intérieur est partagé en trois parties égales par deux cloisons qui ne s'élèvent que jusqu'à une certaine hauteur. La pièce du milieu sert en même temps de salle à manger et de salon. C'est là que pendant le jour se tient toute la famille; c'est là qu'on prend le thé et qu'on reçoit les étrangers. Si l'on se rapproche de la frontière, le hangar est sans division et ne forme plus qu'une seule pièce dans laquelle toute la famille se réunit, sans se séparer ni le jour ni la nuit; on couche sur des peaux de moutons qui servent aussi de couvertures. Les femmes marchent pieds nus pendant une partie de l'année. Quant aux hommes, ils se font des chaussures avec un morceau de peau de bœuf, appliquée et montée sur le pied, lorsqu'elle est encore fraîche. Bien que cultivant la terre, les colons négligent les légumes; ils s'occupent, avant tout, du bétail, bœufs et moutons, ils n'apprécient que la viande. Le colon ne quitte pas son troupeau. Tous les soirs, quand le troupeau rentre, il ne manque jamais de venir sur sa porte, un bâton à la main, et de compter toutes ses bêtes. Comme les colons ont beaucoup de loisirs, ils se visitent entre eux, passent des journées entières à fumer et à conter des histoires. Chaque homme porte toujours sur lui une pipe et un sac à tabac. Dès qu'il est entré chez un

ami ou un voisin, il sort son sac et allume sa pipe. Chacun fume de son côté sans mot dire. Bientôt ces fumées abondantes forment un nuage qui, après s'être d'abord élevé dans la partie supérieure du lieu d'assemblée, finit, en s'accroissant insensiblement, par le remplir en entier et par devenir si épais que les fumeurs ne peuvent plus se voir les uns les autres. Un autre usage consiste dans le lavement des pieds chaque soir, les familles marchant pieds nus la plupart du temps ; avant de se coucher, la hottentote ou la négresse, chargée du service de la maison, apporte au milieu de la salle un baquet rempli d'eau, et de même que du temps de l'Odyssée, lave les pieds de tout le monde, en commençant par le père et la mère, puis elle continue par les enfants et finit par les étrangers. Tous les colons pratiquent l'hospitalité, comme au temps des patriarches, patriarches eux-mêmes. Dès qu'un étranger est accueilli par les maîtres de la maison, à l'instant il devient pour tous un membre de la famille. Les enfants m'appelaient leur cousin, leur oncle, leur grand-père; quand on entre dans une maison, on donne la main aux hommes et on embrasse les femmes et les enfants. Vieilles ou jeunes, l'hôte doit le baiser à chaque femme, sans exception. La bouilloire et la théière se trouvant toujours sur la table, on offre et on prend le thé sans désemparer, jamais d'eau. Un voyageur arrive-t-il à l'heure du dîner, la nappe déjà mise, il donne la main, embrasse et de suite se met à table. Veut-il passer la nuit, il reste, il fume, il prend du thé, demande des nouvelles, débite celles qu'il sait et le lendemain il poursuit sa route. »

Dans un autre passage de ce livre d'un si grand intérêt, d'une observation si profonde, que lui doivent l'ethnographie et l'histoire, l'auteur pense à l'avenir possible de cette race vigoureuse. « Un jour que je m'entretenais avec quelques colons des vexations dont ils poursuivent les Cafres, je les menaçai des soldats du gouverneur. Savez-vous bien, me répondit l'un d'eux, ce qui résulterait d'une pareille tentative? Nous serions tous dans un moment soulevés, nous tuerions la moitié de ces soldats; nous les salerions et les renverrions par ceux qu'on aurait épargnés avec menace d'en faire autant de quiconque oserait se présenter dans la suite. Un peuple de ce caractère ne sera jamais facile à manier; il faudra bien de la souplesse pour le réduire; je ne regarde pas comme impossible qu'un jour, secouant tout à fait le joug, il ne fasse peut-être la loi au chef-lieu de la colonie; il ne faudrait que leur rappeler qu'ils sont environ 10 000, tous chasseurs, déterminés, adroits, que chaque coup qu'ils tirent est la mort : que, sans peine et sans aucuns risques, ils peuvent battre et détruire toutes les

forces que le gouvernement voudrait leur opposer. D'ailleurs le gouvernement n'ignore pas le génie et le caractère de ces hommes robustes, presque tous élevés au milieu des bois. Dans une alarme mal à propos répandue, en moins de vingt-quatre heures, on en vit arriver 1000 à 1200 au Cap pour combattre les Anglais qui menaçaient de faire une descente (1784). Tous les autres allaient suivre; on se hâta de donner contre-ordre ».

Documents en mains, et surtout d'après l'ouvrage très précieux de Levaillant, on peut donc affirmer que les Hollandais austraux, dont les pangermanistes sont si fiers, participent à trois sources de vie, dont une seule est bas-allemande et dont une autre est nègre. Fait horrible à concevoir pour les dits pangermanistes et autres partisans de la division de l'humanité en races supérieures et en races inférieures! Oui, nègre, moins encore peut-être, hottentote : si bien qu'un sang « impur » bat dans les artères de plus d'un des héros de la « guerre de géants » dont nous venons de voir la fin.

Donc les Boers ne cessaient de s'étendre, par irrésistible émigration, avec familles, esclaves et troupeaux. Stellenbosch avait été fondée en 1630; Roodzand ou « Sable rouge », aujourd'hui Tulbagh, le fut en 1743; Zwart-Land ou « Terre noire », devenue Malmesbury, en 1743; Swellendam, en 1746. Cette marche lente, qui se continue de nos jours, entraînant les colons hollandais jusqu'au delà du Cunéné, forçait la main au gouvernement du Cap, qui dut malgré lui proclamer l'annexion de vastes territoires.

En 1745, la frontière officielle de la colonie était la rivière de Gamtoes; en 1786 c'était le Groot Visch-rivier (Great Fish-river). Du pays des Hottentots elle avait atteint le pays des Cafres. Alors les Boers, toujours plus nombreux et aguerris, entrèrent en collision avec des tribus plus compactes, plus redoutables que les Hottentots et les Bushmen.

VIII
ANGLAIS
ET
HOLLANDAIS

Mais déjà l'Angleterre préparait sournoisement la conquête de la colonie du Cap, cette escale centrale des mers qui lui devenait presque indispensable pour assurer à sa propre Compagnie des Indes la possession définitive de la péninsule du Gange. En 1780, une flotte anglaise cingla vers le Cap de Bonne-Espérance pour y surprendre la forteresse et en capturer la garnison; mais elle fut surprise elle-même par une escadre que commandait Suffren. Les Anglais furent battus près de l'archipel du Cap-Vert, et plus de deux mille Français débarquèrent à Simon's Bay pour renforcer leurs alliés hollandais.

L'occasion était manquée. Elle se représenta en 1795, quand les Français se furent emparés de la Hollande et que les Boers de l'intérieur eurent proclamé leur indépendance. Une nouvelle flotte anglaise partit pour le Cap, afin d'y rétablir l'ordre au nom du prince d'Orange et d'occuper la colonie au nom du roi de la Grande-Bretagne. Un nouveau régime politique commença pour l'Afrique australe, celui qui dure encore : sauf une interruption de trois années, causée par la paix d'Amiens, la colonie du Cap n'a cessé d'appartenir à l'Angleterre.

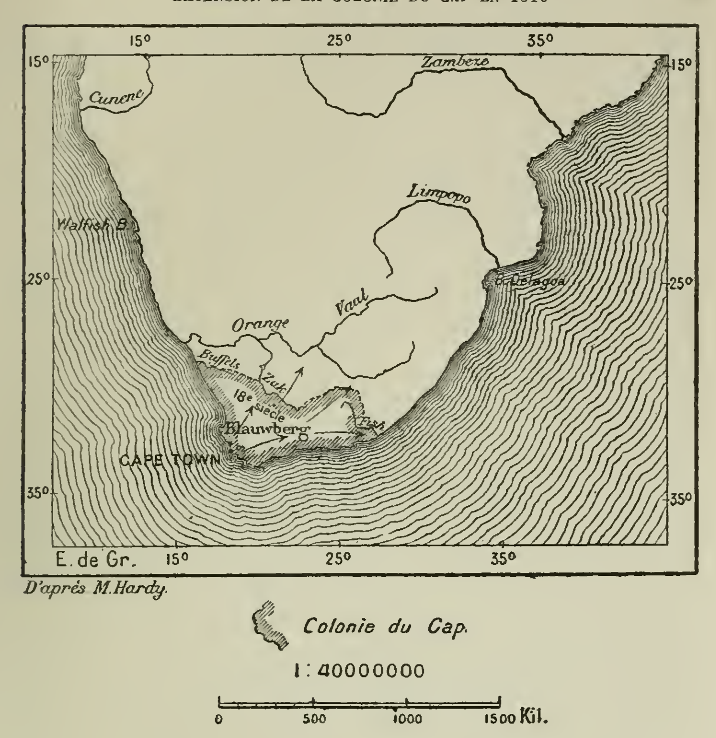
Lorsque la contrée passa sous la domination des Anglais, le nombre des Européens y était d'environ 25 000, commandant à près de 20 000 serfs hottentots et à 30 000 esclaves noirs. Tous les colons, d'origine hollandaise ou française, se considéraient comme formant une même nation, grâce à la communauté de langage. Bien peu nombreux d'abord arrivèrent les immigrants de la Grande-Bretagne : employés ou soldats, tels furent pendant les premières années les seuls Anglais qui vinrent accroître la population du Cap.

Cependant les gouverneurs britanniques préparaient déjà la dénationalisation des Boers. Dès 1809 une proclamation officielle recommandait l'étude de la langue anglaise; cependant on se servait encore du hollandais devant les tribunaux. Les descendants des anciens colons se croyaient encore les véritables maîtres et ne respectaient point les édits lancés par les gouverneurs du Cap. En 1815, ils en vinrent même à une révolte ouverte, qui d'ailleurs fut réprimée avec une impitoyable cruauté. C'est en 1820 seulement que commença l'immigration anglaise, à l'aide de subventions votées par le Parlement. Près de 90 000 individus s'étaient offerts pour aller cultiver les terres arrachées aux Cafres pendant les guerres de frontières. Sur la foule des postulants on fit choix de plus de quatre mille colons, que le gouvernement transporta, aux frais de la nation, à Port-Elisabeth, dans la baie d'Algoa, et de là dans l'intérieur, aux alentours de Graham's Town.

Malgré l'inexpérience de la plupart des colons et les erreurs de toute sorte inhérentes à une entreprise aussi considérable, la tentative réussit, par l'excellence du climat et la fertilité des terres. La colonie anglaise grandit rapidement et s'étendit bien au delà des limites qui lui avaient été tracées d'abord. A côté de l'Afrique hollandaise de l'ouest se développa une Afrique anglaise de l'est, qui, grâce à l'appui du gouvernement, devint bientôt presque aussi puissante que sa rivale, et dont il fut souvent question de faire une division spéciale et privilégiée. Désormais les deux langues se partageaient le territoire et les gouverneurs s'empressèrent d'assurer la prépondérance à celle

qu'ils parlaient eux-mêmes. Les maîtres hollandais avaient interdit l'usage officiel du français; à leur tour les maîtres anglais défendirent l'emploi du hollandais : à partir de 1825, l'anglais devint le langage courant du gouvernement et, en 1827, celui des tribunaux. Mais plus tard, après la constitution du

EXTENSION DE LA COLONIE DU CAP EN 1810



Parlement colonial, les habitants de langue hollandaise reconquirent le droit légal pour leur idiome, et, depuis, leurs mandataires peuvent employer cette langue dans la discussion des affaires publiques.

Tandis que les Anglais créaient de la sorte une Nouvelle-Angleterre à côté d'une Nouvelle-Hollande, les Hollandais austraux étendaient indéfiniment leur première patrie, si petite au début et restreinte à la banlieue du Cap.

Les « Britishers » n'ont jamais passé pour des voisins aimables; on leur a toujours reproché beaucoup de morgue et peu de compréhension de ce qui n'est pas la vieille Angleterre, ses mœurs, sa constitution, ses lois, sa civilisation très spéciale. Dès l'abord, ils jugèrent les Hollandais du Cap comme un peuple grossier, nullement civilisé, et en effet il ne l'était guère, et ne l'est pas encore dans le sens anglais du mot. Quand le gouvernement de la Grande-Bretagne s'empara définitivement de la colonie néerlandaise en 1806, par une victoire à trois contre un de soldats aguerris sur de pauvres milices, il n'y avait dans le pays du Cap qu'une seule ville des plus modestes, la capitale, et rien que de petits bourgs, des villages dénués de luxe, manquant même trop souvent du nécessaire, et d'assez misérables fermes dispersées jusqu'à la frontière indécise entre les blancs et les sauvages. Bref, la nation naissante des Boers était faite d'une foule d'ignorants et d'indisciplinés.

Dans leur zèle sincère pour les naturels et pour les esclaves qu'ils évangélisaient, les missionnaires protestants trouvèrent aux Boers des défauts imaginaires à côté des défauts réels; ils leur reprochèrent et dénoncèrent à Londres des coups, sévices, injures graves et crimes de lèse-humanité commis (ou non commis) par les maîtres hollandais sur leurs serfs. Au lieu de prêcher la paix en haut lieu, les « ministres de Dieu » prêchèrent la guerre, et rapidement ils devinrent odieux aux Boers, eux et le gouvernement qui leur donnait raison; et les Boers devinrent odieux à l'opinion anglaise.

Conseillées par le gouvernement britannique et, tantôt de bon gré, tantôt la main forcée, les autorités du Cap décrétèrent des mesures, les unes justes, d'autres injustes, beaucoup étaient prématurées, qui finirent par irriter très désagréablement les « Afrikanders », c'est-à-dire les colons dès longtemps fixés sur le sol, en d'autres termes, les Hollandais austraux. La libération des esclaves mit le comble à leur exaspération. La valeur du « bétail » nègre de la colonie avait été fixée à 3 041 290 livres sterling, soit environ 76 millions de francs, et cette somme devait être partagée entre les propriétaires au prorata des têtes de leur « domesticité » forcée. Les colons avaient accepté ce dédommagement, et grande fut leur fureur quand ils apprirent que le gouvernement anglais avait abaissé l'indemnité à 1 247 401 livres sterling, ou quelque peu plus de 31 millions de francs, que réduisirent encore, et notablement, les prélèvements d'agents peu scrupuleux.

L'émancipation des esclaves ayant été promulguée en 1833, le Grand Trek, l'événement le plus mémorable dans l'histoire de la nation sud-africaine, commença en 1836.

Ce mouvement d'émigration vers le Grand Est, le Grand Nord, partit des régions orientales de la colonie, des districts de Beaufort, Graaf-Reinet, Somerset, Uitenhage, Albany; des vallées sillonnées par les fleuves Gamtoes, Zondag (Sunday) et Groot Visch-rivier (Great Fish-river). « La moitié occidentale du Cap (et même plus de la moitié) ne contribua que pour deux centièmes à l'exode », dit Marcel Hardy (*Faits de l'histoire Sud-Africaine : les Anglais et les Boers*); et c'est justement celle qui renfermait le plus d'esclaves : environ les cinq sixièmes de tous ceux du pays. L'émancipation ne fut donc pas la seule cause du Grand Trek.

Lors de ce départ d'un peuple élu de Dieu — ce que les Boers croient fermement être — un des « Moïses » de cette émigration « hors d'un pays d'Egypte, d'une maison de servitude », Pieter Retief, manifestait comme suit les doléances, les volontés et l'espoir des « trekkers » :

« Désespérant de sauver notre pays des misères que lui causent des noirs de toute race et ne voyant pour nos enfants aucune paix possible dans une contrée si troublée; ayant tant souffert des lois vexatoires qui ont suivi l'émancipation des esclaves; nos fermes ne cessant pas d'être pillées par les Cafres et autres nègres; les Anglais nous ayant tant calomniés sous des prétextes religieux, et leurs calomnies ayant été crues de tous sans qu'on entende d'autres témoins que les leurs; nous maintiendrons notre liberté; nous nous refusons à toute servitude; nous partons avec l'espoir d'une vie plus tranquille; nous ne nous battrons que si l'on nous vexe ou l'on nous attaque. Nous comptons bien en avoir fini avec les Anglais et jouir dorénavant d'une indépendance absolue ». Mais les Anglais ne devaient pas les lâcher de si tôt!

IX
TREKS ET TREKKERS

Les grands départs des Boers en 1836 et en 1837 laissèrent vides, dans les bassins des trois fleuves Gamtoes, Zondag et Great Fisch-river, de vastes terrains de dépaissance et de culture que les Anglais de la région orientale de la colonie s'empressèrent d'occuper, ce qui ne laissa pas que d'accroître notablement leur domaine ethnique.

Il faudrait des volumes pour conter l'étonnante histoire de ces *treks* ou « pérégrinations » des Hollandais du Cap à la recherche d'une patrie où ils pussent rester libres, hors de toute ingérence des Anglais détestés.

Malheureusement pour eux, les Anglais les ont suivis partout. Dès que les Boers ont eu conquis un pays sur les Cafres, sitôt que ce pays a été paisible, lorsque les premières villes y

sont sorties de terre, les possesseurs du Cap sont arrivés, qui ont réclamé pour leur « très gracieuse reine » la souveraineté franche ou la suzeraineté hypocrite des terres enlevées par les Hollandais à la grande race des Bantou.

L'une des deux bandes d'émigrants prit la route de l'Océan des Indes; elle y avait été déjà précédée. Les premiers Boers s'étaient montrés dès 1834 sur les cols des montagnes qui se lèvent à l'orient du plateau et les avaient franchis, à force de patience et d'énergie, avec leurs longs, larges et lourds vagons attelés de plusieurs paires de bœufs. Ces vagons, ces célèbres chariots, ont été de tout temps et restent encore — on le voit dans la présente guerre — une sorte d'« institution » nationale du peuple des Boers.

Dès que les Hollandais commencèrent à se répandre sur l'Afrique du Sud, ils se trouvèrent dans une contrée sans aucune espèce de routes, avec des sentiers à peine indiqués et moins reconnaissables par le passage des hommes que par les foulées des grosses bêtes allant boire aux fontaines ou aux rivières : pistes inégales à travers le sable ou la boue, la brousse ou les pierres.

Pour la fonction, ils créèrent l'organe. Ils imaginèrent des charrettes d'un bois à la fois très élastique et très dur, grinçant et gémissant à chaque cahot; ils prirent soin de leur donner une grande largeur, pour que la caisse ne versât pas aux secousses violentes, et ils la divisèrent en compartiments pour les vivres, objets de ménage, marchandises et couchettes; une forte toile abrita du vent, de la poussière et des pluies les voyageurs étendus dans la maison roulante.

D'ordinaire, plusieurs familles émigraient ensemble pour se protéger mutuellement en temps d'orage ou bien en cas d'attaque des naturels ou des fauves. Six, dix chariots se suivaient en serpentant sur la piste, attelés chacun de plusieurs paires de bœufs aux longues cornes, à la tête abaissée par le joug, mais le mufle libre de rênes; le conducteur les animait de la voix, appuyant parfois ses ordres d'un coup de son énorme fouet de plusieurs mètres de longueur. Presque toujours un garçon courait devant le premier couple de bœufs, le faisant obliquer à droite ou à gauche, et même nageait devant les animaux, au passage des rivières, les encourageant par son exemple, les empêchant de s'arrêter pour ne pas faire chavirer tout l'attelage poussé par le courant.

Aux escalades de rochers, les bêtes de trait étaient souvent insuffisantes, bien que le chargement de chaque vagon ne dépassât pas une tonne. Il fallait alors doubler le nombre des animaux devant les chariots de tête : dix, douze paires de bœufs

les traînaient au delà du pas difficile, puis revenaient en arrière pour reprendre les chariots de queue abandonnés temporairement sur la route. Parfois même, il fallait démonter les véhicules et les transporter pièce à pièce avec tout le chargement au-dessus des parois de rochers. Fréquemment les bêtes succombaient à la fatigue, et l'on campait alors dans le désert, en attendant que les messagers eussent amené des renforts. Le soir on disposait les vagons en cercle, on allumait de grands feux pour écarter les bêtes féroces dont on apercevait parfois les yeux ardents briller entre les broussailles, et jusqu'aux heures tardives de la nuit on se reposait des fatigues de la journée, par la musique et la danse.

Et malgré les dangers, malgré les ennuis de ces voyages, on se les rappelait toujours avec joie et on les recommençait avec bonheur.

On peut dire sans grande exagération qu'avec le tir du fusil, le maniement des vagons de famille, de ces chariots tricolores, vert, rouge et jaune, fait toujours le fond de l'éducation des Boers. C'est à leur habileté, à leur patience, à leur imperturbable sang-froid dans la conduite des chars à bœufs, que les « commandos » grands ou petits de Joubert, Cronje, Botha, de Wet, Delarey, et de tant d'autres jeunes ou vieux capitaines ont dû d'avancer si souvent à propos ou de reculer si souvent à temps, en 1899 et en 1900.

X
LES BOERS EN NATALIE ET SUR LES GRANDS PLATEAUX

A la fin de 1837, près d'un millier de ces Boers avaient déjà traversé le seuil des Draken-bergen, pour redescendre dans les vallées du versant oriental. Mais le roi des Cafres Zoulou, Dingaan, qui avait d'abord favorisé l'entrée des colons dans le territoire dépeuplé par son frère, prit peur à la vue de ce flot toujours grossissant d'étrangers : sous prétexte de fêter les Boers à l'occasion d'une cession de terres, il les invita dans son camp et les fit égorger. Ainsi commença une guerre sans merci. Dans une première rencontre, sur le bord d'un affluent méridional de la Tugela, qui s'appela depuis lors en néerlandais Moordspruit ou « Ru du Meurtre », près de sept cents Hollandais, hommes, femmes, enfants, furent massacrés : le nom de Weenen ou des « Pleurs » désigne encore le lieu funeste où s'accomplit la tuerie. Cependant les survivants, retranchés dans l'enceinte formée par leurs vagons, et tirant par les ouvertures laissées entre les toiles, finirent par repousser les bandes d'assaillants qui les entouraient. Les balles eurent raison des sagaies, et bientôt les blancs reprirent l'offensive; ils franchirent même la Tugela pour aller

attaquer les Zoulou dans leurs villages. En 1840, ils étaient définitivement les maîtres, détrônaient Dingaan pour le remplacer par son frère Panda, désormais leur allié, et fondaient la libre république de Natalia, nom sous lequel le pays est encore désigné par les Hollandais du Transvaal. Ils donnèrent à leur capitale, Pietermaritzburg, les noms unis des deux principaux pionniers de l'émigration, Pieter Retief et Gevrit Maritz.

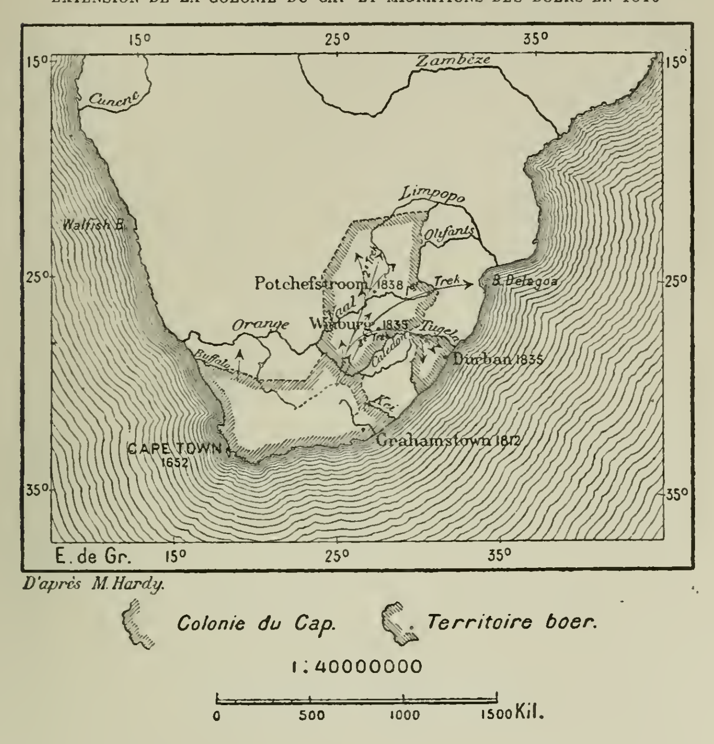
Le gouvernement du Cap ne voulut pas reconnaître le nouvel État et s'empressa d'envoyer des troupes pour en prendre possession au nom de l'Angleterre. Ainsi qu'il arrive ordinairement en matière d'annexion, les prétextes d'humanité servirent à masquer les ambitions de conquête : les Anglais s'emparèrent de Natal par « philanthropie », afin de protéger les Hollandais contre les Zoulou et les Zoulou contre les Hollandais. Mais ceux-ci ne demandaient nullement à être protégés. Après avoir battu les envahisseurs dans une première rencontre, ils furent obligés de céder au nombre et de se retirer dans les hautes vallées. Quelques-uns d'entre eux restèrent; mais la plupart des chefs de famille, irrités d'avoir fait en vain, au prix de tant de sang, la conquête d'un pays qu'on venait de leur ravir, attelèrent leurs bœufs pour un nouveau trek et, remontant les pentes des Draken-bergen, allèrent rejoindre leurs compatriotes de l'Orange.

Une autre bande roula ses convois vers le nord, sous la conduite d'Hendrick Potgieter. Elle eut, comme celle de Retief et de Maritz, de tragiques démêlés avec les Cafres, dès qu'elle eut dépassé le fleuve Orange et qu'elle se fut aventurée au loin parmi les tribus errantes. Cette caravane de pionniers fut suivie de quelques autres et, peu à peu, naquit un nouvel État sur le plateau d'Orange. Mais — et c'est toujours la même conclusion — les agents de l'Angleterre se portèrent à la suite de ces colons qui échappaient à leur pouvoir, et, en 1848, la « souveraineté » britannique fut proclamée au nord de l'Orange. Les Boers résistèrent et, comme au Natal, ils eurent d'abord le dessus; mais, incapables de prolonger la lutte contre les Anglais et les Gri-Koua confédérés, ils durent fuir ou se soumettre. Les uns, se refusant à subir la domination britannique, continuèrent leur exode dans la direction du nord, où ils fondèrent la nouvelle république du Transvaal; les autres restèrent dans le pays, demeuré hollandais grâce à eux jusqu'à ce jour.

Les trekkers qui, fuyant l'Anglais détesté, franchirent le Vaal pour établir le Transvaal, comme ils venaient de fonder ce qu'on pourrait nommer le « Transorange », n'eurent pas moins de terribles aventures que dans le Natal et sur le plateau de ce Transorange ou « Cisvaal ». Quand ils arrivèrent au pays

où s'élève aujourd'hui leur ville de Potchefstroom, ils se heurtèrent contre le terrible chef des Ma-Tabelé, l'un des plus redoutables « mangeurs de peuples » qu'il y eût alors dans l'Afrique australe. La plupart des trekkers furent exterminés, mais ceux qui restèrent réussirent à chasser les indigènes et à se main-

EXTENSION DE LA COLONIE DU CAP ET MIGRATIONS DES BOERS EN 1840



D'après M. Hardy.

tenir sur les terrains occupés. De nouvelles recrues leur arrivèrent chaque année et peu à peu se constitua la célèbre république « Sud-Africaine » qui, conquérant et essaimant à son tour, créa à l'ouest les États de Stella-Land et de Gossen, mais l'Angleterre les a confisqués — et à l'est la « Nouvelle République » que, par hasard, les Anglais ont laissée momentanément aux Boers transvaaliens, sans doute parce qu'elle est petite et surtout qu'elle ne touche pas à la mer.

XI PROPORTIONS, RELATIONS DES DEUX RACES BLANCHES EN AFRIQUE AUSTRALE

Malgré cette aspiration constante de Hollandais du Cap par les républiques du plateau, l'élément néerlandais domine toujours grandement dans l'ancienne colonie, et il est absolument prépondérant dans l'ensemble de l'Afrique australe anglaise. Surtout il s'est « ressaisi ». On comprend combien ces *treks*, ces héroïques équipées des Boers, les victoires que les Transvaaliens ont remportées sur les Anglais en 1880 et 1881 ont exalté le sentiment national de tous les Néerlandais dispersés au sud de l'Afrique. Avant la guerre qui déchire en ce moment la colonie du Cap, le Natal, l'État libre d'Orange et le Transvaal, tous, même ceux du Cap, plus mêlés d'Anglais que les autres — encore sont-ils au moins deux contre un — espéraient bien que les Afrikanders finiraient par conquérir le pouvoir politique dans l'ensemble de ces régions où les gens de souche hollando-française l'emportent si grandement sur les « Saxons » et assimilés : d'autant que les femmes des Boers sont en général bien plus fécondes que celles des Anglais. Les Afrikanders — le nom le dit — ce sont les Africains, et, dans le sens restreint, les Blancs d'origine européenne qui ne sont pas nés en Europe, mais en Afrique, ou dont les pères, les grands-pères, les ancêtres ont vu le jour dans la vaste région qui s'achève au vieux Cap des Tempêtes.

Quoique disloqués en plusieurs États politiquement anglais ou serrés de très près par l'Angleterre, les Afrikanders de souche hollandaise, presque tous parents les uns des autres, forment une grande famille d'une singulière cohésion.

Combien sont-ils? Et combien y a-t-il d'Anglais vis-à-vis d'eux? On ne le sait pas absolument, faute de recensements tenant compte des langues parlées dans les diverses colonies et républiques de l'Afrique australe. Mais on arrive à un à peu près en recourant aux listes des adhérents des diverses sectes protestantes qui se partagent les habitants de la colonie.

A parler vrai, tous les calculateurs n'arrivent pas aux mêmes à peu près, et les résultats varient notablement selon que le calcul a été fait par un Anglais ou par un Germain, par un partisan de la supériorité des Anglo-Saxons ou par un zélateur de la Grande-Allemagne. Une des grosses difficultés de l'évaluation vient de ce que les participants de telle ou telle secte ne sont pas seulement de race blanche : membres de l'église réformée de Hollande, membres de l'église d'Angleterre, Presbytériens, Indépendants, Wesleyens, Méthodistes, Luthériens, Frères moraves, Baptistes, disciples de la mission rhénane — sans rien dire des Catholiques, des Mahométans, des Juifs. Les nombres

exprimant le total de ces diverses manières de comprendre l'incompréhensible n'ont rien d'ethnographique ou de linguistique, ils réunissent tous les blancs venus d'Europe, d'Amérique, d'Australie, les métis de toute espèce, les noirs et les cuivrés, les Hindous, etc.

Tout pris en compte, listes religieuses, fréquentation des temples, registres scolaires, il ne paraît pas possible d'admettre les statistiques anglaises qui concluent à plus de 350 000 Anglais contre un peu plus de 400 000 Boers. Entre autres erreurs, elles élèvent beaucoup trop haut le nombre des « Britishers » dans le Transvaal ; elles admettent en gros que tous les individus attirés par les mines d'or sont des gens de langue anglaise, tandis que beaucoup d'entre eux sont des Allemands, des cosmopolites et aussi, en très grand nombre, des hommes venus des colonies du Cap et qui, par cela même, sont, en forte majorité, des Hollandais.

250 000 Anglais au plus, et 550 000 Boers au moins, voilà probablement la force comparée des deux éléments. Les Afrikanders néerlandais et les Boers dépassent les sept dixièmes, et les cinq centièmes d'Allemands qui vivent en Afrique australe peuvent être ajoutés à leur bloc germanique, en face du bloc anglais.

Un point noir dans l'avenir qu'espèrent les Hollandais austraux, c'est l'influence sociale, commerciale, intellectuelle de la langue anglaise, de ses écoles, de ses collèges, de ses journaux, comme le montre, dès le milieu du siècle, l'écart sans cesse grandissant entre les publications périodiques des deux idiomes. Déjà en 1875 la publicité anglaise était sextuple de celle qui se faisait en langue hollandaise.

Pourtant, il semble que sur ce terrain, là où la lutte est la plus défavorable pour lui, l'Afrikander hollandais n'hésite plus à faire front à l'Anglais.

Les écoles hollandaises se sont multipliées : écoles primaires en grand nombre, et quelques écoles secondaires soutenues par le *taalbond* ou « ligue du langage », fondée en 1890. Deux grandes sociétés nationales sont nées : l'Union sud-africaine et l'Afrikander Bond. Celui-ci, plus modéré que celle-là, compte près de 10 000 membres et il a pour organes les journaux *Ons Land* (Notre pays), publié au Cap, et *Land en Volk* (Pays et Peuple), publié à Prétoria en Transvaal. L'Union sud-africaine a pour devise : « L'Afrique aux Afrikanders »; pour porte-voix l'*Ons Tijdschrift* (Notre Revue) au Cap et la *Volksstem* (la Voix du peuple) à Prétoria ; elle a réuni 11 000 à 12 000 sociétaires. De plus, deux associations se sont fondées en Europe pour le maintien de la langue hollandaise dans

l'Afrique australe : la Nederlandsch Zuidafrikaansche Vereeniging (Société néerlandaise sud-africaine) à Amsterdam, forte de 2 200 membres, dont 424 en Afrique ; et l'Allgemeen Nederlandsch Verbond (Union générale néerlandaise) à Gand, qui comprend 3 000 sociétaires, dont 1 100 en Afrique.

XII LA LANGUE HOLLANDAISE D'AFRIQUE

Aux débuts de la guerre des Anglais contre les Boers en 1899, la presse hollandaise de l'Afrique australe mettait en ligne 72 journaux ou revues, dont 40 dans la colonie du Cap, 25 en Transvaal, 5 dans l'Etat libre d'Orange, 1 en Natal, 1 en Be-Chuana-Land. Là-dessus 15 étaient écrits dans les deux langues hollandaise et anglaise : 10 dans la colonie du Cap, 3 dans l'État d'Orange, 2 en Transvaal ; 9 paraissaient au Cap, 9 également à Prétoria, 5 à Bloemfontein, 5 à Burgersdorp, 4 à Paarl, 3 à Potchefstroom. Ainsi se défend la langue de ce peuple, suivant la devise : *De Taal is gantsch het Volk* ! La langue c'est toute la nation !

Le hollandais austral ne ressemble plus tout à fait au hollandais d'Europe, à l'idiome classique. Il est plus simple, plus normal en ce sens qu'il a perdu plusieurs des irrégularités, des exceptions du néerlandais d'Europe; plus logique, plus clair, plus court également, et plus doux par suite de la chute de consonnes dures ou gutturales. « Ainsi, dit Charles de Coutouly, *Wagen*, voiture, est devenu *Wa*; *dragen*, porter, *dra*; *Krijgen*, acquérir, *kry*; *Morgen avond*, demain soir, s'est changé en *morre aand*. Quant au vocabulaire, il est resté très pur, très germanique, beaucoup moins chargé de scories étrangères que celui de la littérature néerlandaise, et cela se comprend : les Hollandais austraux vécurent longtemps séparés du monde, comme, en Crète, les Sphakiotes, qui parlent encore le vieux dialecte dorien. Les huguenots perdirent de bonne heure toute influence sur la langue, puisqu'on défendit l'usage du français. Nous ne compterions peut-être pas, en *afrikaans*, douze mots d'origine française. Quand les Afrikanders ont fabriqué des mots pour désigner des choses nouvelles, ils en ont toujours demandé les éléments à la langue mère, restant ainsi plus fidèles au hollandais que leurs cousins d'Europe : ils ont inventé notamment *vuurwa*, voiture à feu, et *ysterpaard*, cheval de fer, pour *lokomotief*; une allumette, pour eux, n'est pas un *lucifer*, mais un *vuurhoutje* (brin à feu). Enfin, *verkleurmannetje*, petit homme à couleurs changeantes, est un heureux synonyme de *kameleon*. Cette langue n'est donc pas plus mal bâtie qu'une autre ».

XIII CARACTÉRISTIQUE DES BOERS

Le peuple de cette langue, de cet *afrikaans* austral, est l'un des plus décriés et des plus loués qu'on connaisse : décrié par la plupart des missionnaires, qui voient encore en lui l'ennemi naturel des gens de couleur, et par les Anglais qu'offense son dédain des formes de la civilisation courante, et spécialement de la civilisation anglaise; louangé surtout par les Allemands qui espérèrent en lui comme dans le futur conquérant d'une moitié de l'Afrique au profit du « Deutschtum ». Il paraît bien, à la lumière éclatante de l'histoire, depuis le jour où les Boers se sont heurtés aux Anglais jusqu'à la guerre de 1899-1900, que les panégyristes ont raison contre les dénigrants, et que la race des Boers est du plus solide métal.

Rudes, il se peut, même grossiers, mais simples et virils, et proie d'autant plus facile pour le boutiquier, le marchand, le banquier britannique ou juif qu'ils sont honnêtes, francs, confiants, voire crédules; d'ailleurs ignorants, d'esprit étroit, asservis à la lettre plutôt qu'à l'esprit de leur christianisme.

Physiquement, très grands en moyenne, avec puissantes épaules, muscles solides; moralement, très flegmatiques, mais aussi très persévérants. Les femmes sont, elles aussi, grandes et fortes, et presque toutes laides et osseuses, comme taillées à coups de hache, sans la moindre distinction. Mais elles rachètent leur apparence peu féminine par toutes les vertus domestiques, et telle est leur fécondité qu'elles assureraient la possession future de l'Afrique australe à la race que si rapidement elles augmentent, si ce n'était la terrible poussée de l'immigration anglaise et cosmopolite. Comme les femmes des Canadiens-Français, elles sont la suprême ressource de leur peuple, et heureusement peut-être pour ce peuple, dans un ample territoire qui ne semble pas aussi infailliblement dévolu aux « Anglo-Saxons » que le demi-continent de l'Amérique du Nord.

En somme, ces lents et lourds, ces bigots qui ne lisent guère que la Bible et ne chantent guère que des psaumes, ces colosses qui ont toujours la pipe à la bouche, dans un visage soigneusement rasé, « béatement rusé, sous des cheveux ramenés en avant et coupés au niveau de l'arcade sourcilière », ces sauvages malpropres, comme aiment à dire les Anglais, possèdent quelques-unes des meilleures vertus de leur double origine hollandaise et française, et ils sont dignes de la liberté pour laquelle ils meurent.

A vrai dire, on ne peut plus comprendre les Néerlandais austraux dans une seule catégorie. Les caractéristiques des

Afrikanders nés, élevés dans les districts anciennement colonisés, ne sont plus celles des Boers, plus rudement éduqués, dans un milieu plus dur. Si le Hollandais du plateau a toujours la pipe à la lèvre, il a toujours aussi le fusil à la main et un cheval entre les jambes; ses pères ont chassé le lion, lui il a chassé le Cafre et l'Anglais ; c'est un homme d'action, c'est un guerrier, c'est un centaure, et presque un primitif. Tandis que l'Afrikander du Cap, principalement celui des villes, est un civilisé, un propriétaire, un viticulteur, un bourgeois, donc un homme de beaucoup moins d'endurance et de moins de force d'âme.



CHAPITRE TROISIÈME

TERRITOIRES NOUVELLEMENT ANNEXÉS

I. EXTENSION DE LA COLONIE VERS L'EST : EMPIÉTEMENTS SUR LES CAFRES. || II. EXTENSION DE LA COLONIE VERS LE NORD : LE GRIQUALAND. || III. AUTRE EMPIÉTEMENT VERS LE NORD : LE PAYS DES BE-CHUANA. || IV. POPULATION DES COLONIES DU CAP : NATALITÉ, IMMIGRATION.

I
EXTENSION DE LA COLONIE VERS L'EST : EMPIÉTEMENTS SUR LES CAFRES

PENDANT que les Boers prolongeaient leur patrie au loin sur les plateaux dans la direction du Zambèze, les Anglais gagnaient de plus en plus au nord-est dans la direction du Natal.

De ce côté-là régnaient les Cafres, et, de part et d'autre, les expéditions de pillage, les vols de bestiaux n'avaient pas de terme. A la fin de 1834, la guerre devint générale. Les Anglais n'étaient pas prêts, les Cafres l'étaient : en une semaine toute la marche orientale du Cap fut envahie, les fermes pillées, 250 000 têtes de bétail « britannique » enlevées, les fuyards et les retardataires égorgés.

Aussitôt le gouverneur du Cap, d'Urban, courut à la frontière; la répression fut terrible et un nouveau territoire annexé à la colonie « mère ». Néanmoins les injustices de toute sorte commises à l'égard des indigènes avaient été si flagrantes que le ministère anglais, cédant à la pression de l'opinion publique, refusa de sanctionner les actes du gouverneur, déclarant, avec une franchise bien rare dans l'histoire des gouvernements : que les Cafres avaient « ample justification » pour leur conduite pendant la guerre; qu'ils étaient parfaitement dans leur droit

en résistant aux empiétements de leurs voisins et en essayant « d'arracher par force la réparation qu'ils ne pouvaient obtenir autrement ; qu'enfin la justice première était du côté des vaincus, non des vainqueurs ». Le territoire enlevé aux Cafres leur fut donc rendu, mais pas pour longtemps ; la politique d'empiétement ne tarda pas à l'emporter une fois de plus et la lutte « inexpiable » recommença presque aussitôt après, à la suite de meurtres amenés par le vol d'une hache.

Cette « guerre de la hache » débuta mal pour les colons, mais tout naturellement elle finit bien pour eux, après deux ans de massacres. D'où nouvelle rectification de frontières et le territoire de la colonie du Cap s'agrandit de l'espace qui s'étend du fleuve Great Fish au fleuve Kei sur une largeur d'environ 200 kilomètres. Cependant la partie orientale de cette nouvelle acquisition, à l'ouest de la Keiskamma, fut laissée provisoirement aux naturels, sous la suzeraineté du gouvernement anglais.

Trêve bien courte, malheureusement : deux années à peine. En 1880, violation de sépulture par des soldats anglais, attaque des villages européens établis dans les « confins militaires » ; évacuation forcée du territoire contesté ; deux ans de ravages, de fer, de feu, et victoire de l'Angleterre. Comment le pot de terre triompherait-il du pot de fer ? Les Bantou comprirent que toute résistance était impossible.

Alors advint un des faits les plus extraordinaires que raconte l'histoire des nations. Se sentant impuissants à vaincre les envahisseurs de leur pays par des moyens naturels, les Cafres, saisis d'une folie collective, s'imaginèrent qu'ils le pourraient à l'aide d'un miracle. Les vivants ne suffisant plus, ils comptèrent sur les morts. Un prophète, Mhlakaza, parcourut la contrée, annonçant aux Ama-Kosa, ses compatriotes, qu'à une date prochaine tous les guerriers défunts, tous les héros célébrés par la légende, sortiraient de leurs tombeaux, et qu'eux-mêmes, en ce grand jour, seraient transfigurés, jeunes, forts, superbes, invincibles. Mais, pour assurer la victoire, il leur fallait donner la preuve d'une inébranlable foi, tout sacrifier, tout, sauf leurs armes, tuer leur bétail, brûler leur grain, laisser les champs en friche, rester faméliques et nus en attendant l'heure du signal : alors, les troupeaux égorgés revivraient soudain, bien plus beaux et plus nombreux, et des moissons magnifiques enorgueilliraient la campagne.

La plupart des Ama-Kosa crurent le prophète : ils tuèrent leur bétail, brûlèrent leur grain, préparèrent de vastes étables et des granges pour leurs richesses futures, et des milliers d'entre eux, vingt-cinq mille, disent les uns, cinquante mille ou

le tiers de la nation kosa, disent les autres, se laissèrent mourir d'inanition, dans l'attente du jour annoncé.

Ce jour ne vint pas, le désespoir s'empara des Cafres qui restaient : de guerriers qu'ils étaient, ils devinrent mendiants. Leur volonté de vivre libres était rompue, le dépeuplement du pays fit place nette aux colons, et le gouvernement du Cap introduisit plus de 2 000 Allemands dans les terres vacantes de l'ancienne Cafrerie, annexée définitivement à la colonie du Cap jusqu'au fleuve du Kei. Depuis cette époque, la marche de la conquête ne s'est plus arrêtée, mais les annexions, faciles désormais, se sont faites par voie administrative ; il a suffi d'ordre en Conseil pour en décider.

La colonie du Cap n'a donc plus rien à craindre des Cafres. Dans les pays de nouvelle annexion les indigènes sont encore les propriétaires presque exclusifs du sol, dans tout l'ancien domaine colonial compris entre l'Orange et le Kei, le seul qui soit partagé en divisions électorales et représenté au Parlement, il y a partout une forte population de blancs ; en quelques endroits même, notamment dans les villes et leur banlieue, elle l'emporte par le nombre ; dans les districts où elle est relativement le plus faible, les Européens, organisés, armés, défendus par la police et tout l'appareil administratif et militaire, bravent aisément les naturels appauvris, divisés et sans doute à jamais découragés.

II EXTENSION DE LA COLONIE VERS LE NORD : LE GRIQUA-LAND

Incessamment agrandie au nord-est, sur le littoral de la mer des Indes, la très envahissante colonie, dépassant le fleuve Orange, a fait main basse au nord sur le pays des Gri-Koua.

Le pays des Gri-Koua c'est, officiellement, et à l'anglaise, Griqua-Land West ou « pays des Gri-Koua de l'Ouest », par opposition à une contrée deux fois moins vaste, mais presque deux fois plus peuplée, l'East Griqua-Land ou « pays des Gri-Koua de l'Est », situé « tras os montes », sur le versant de la mer des Indes.

Cette région, annexée à la colonie du Cap en 1877, serait encore abandonnée à ses anciens maîtres indigènes et aux fermiers de race hollandaise ou métisse, si la découverte de diamants n'en avait fait une acquisition précieuse pour les Anglais du Cap.

Depuis longtemps déjà des fermiers riverains de l'Orange recueillaient des pierres fines ; mais c'est en 1867 seulement qu'on en reconnut la valeur. Alors deux traitants se partagèrent le prix du premier « diamant du Cap », enlevé à un jeune

Bushman. Deux ans après, un Gri-Koua trouvait un autre diamant, pierre superbe de 83 carats, qu'on appela « l'Étoile du Sud » et qui fut vendue près de 300 000 francs. Aussitôt les chercheurs de pierres précieuses accoururent vers le district de Hope Town, où s'étaient faites les trouvailles — et où, néanmoins, on n'a pas encore découvert de gisement —, puis on étudia les sables du fleuve jusqu'au confluent du Vaal et l'on remonta les bords de cette rivière; enfin, à 160 kilomètres de la jonction des deux cours d'eau, on atteignit les hautes plages diamantifères, fonds probables d'anciens lacs, et le grand *rush*, la « ruée », commença. Les aventuriers se précipitèrent en foule vers l'Eldorado, qui se trouvait alors presque sans habitants ; soldats, marins, déserteurs, garçons de peine, domestiques, blancs et noirs, arrivèrent en masse, chaque navire apportant au Cap un nouveau contingent d'hommes avides, mineurs et trafiquants, qui s'élancèrent à la recherche des champs d'or à travers les solitudes du plateau ; de mauvaises carrioles transportaient en quelques jours les gens fortunés sur les chemins raboteux, tandis que les pauvres, s'aventurant à pied, cheminant jour et nuit, demandaient leur route aux fermiers et aux pâtres hottentots.

Mais tous n'arrivaient point : des centaines de voyageurs faméliques, malades ou égarés, moururent le long de ce calvaire de plus de mille kilomètres, et les fauves dévorèrent leurs cadavres. Dans les camps des mineurs la mortalité fit rage, par le manque de bien-être, la mauvaise nourriture, le surmenage ; les excès de boisson causèrent de terribles épidémies d'un typhus qu'on appela « fièvre des mineurs », et chaque village se doubla aussitôt d'un cimetière.

De tout cela profita l'Angleterre. Dès l'année 1871, un an après que l'annonce de merveilleuses trouvailles se fut répandue, le gouvernement invita le chef des Gri-Koua, un Bushman nommé Waterboer, à implorer la suzeraineté britannique et s'empressa de se rendre au désir qu'on lui avait fait exprimer. La conduite des Anglais en cette affaire fut « d'un cynisme insolent, et jamais peut-être dans l'histoire coloniale de l'Angleterre transaction ne fut plus déshonorante ». Déjà les mineurs avaient constitué la république indépendante d'Adamanta, mais on ne tint aucun compte de ce fait accompli ; d'autre part, l'État libre d'Orange considérait ce territoire comme lui appartenant. Mais force devait rester au plus puissant des compétiteurs, et, en 1877, les Boers du Vrij-Staat consentirent à céder le territoire contesté moyennant une somme de 2 250 000 francs.

Une ligne conventionnelle tracée à travers le plateau, de la rive droite de l'Orange à la rive gauche du Vaal, sépara

désormais du territoire de la république hollandaise, pour le rattacher à la colonie du Cap, l'espace triangulaire compris entre les deux cours d'eau en amont du confluent. A cette région diamantifère on ajouta, pour compléter le territoire de la province, une partie du plateau montueux qui s'étend au nord de l'Orange vers le Kalahari et une portion notable du pays des Be-Chuana.

Le Griqua-Land occidental est une acquisition de tout près de 40 000 kilomètres carrés peuplés de 83 000 habitants au recensement de 1891, soit d'un peu plus de deux personnes par kilomètre carré.

A l'altitude moyenne d'environ 1 100 mètres, la contrée est fort salubre, en dépit des quelques fièvres causées chez les mineurs par les grands mouvements de terre; et, comme dans la colonie du sud, les Européens y augmentent en nombre par le surplus des naissances.

Bien que la contrée ait sa pente générale vers l'ouest, suivant le cours de l'Orange, c'est dans sa partie occidentale que s'élèvent les plus hautes saillies du sol : là, plusieurs buttes dépassent 1 400 mètres, et même le campement de Daniels-Kuil est à la hauteur de 1 616 mètres, tandis que le point le plus bas du territoire, sur le bord du fleuve, est à l'altitude de 900 mètres environ. Les chaînes de collines, de forme émoussée, d'aspect gris et monotone, qui bombent le plateau, s'orientent pour la plupart du nord-est au sud-ouest, parallèlement au cours du Vaal.

Dans les dépressions des plaines comprises entre les deux fleuves sont épars de nombreux *pans* ou « lagunes », presque tous de forme ovale, assez vastes pendant la saison des pluies pour qu'on puisse y lancer des embarcations et s'y livrer à la chasse des canards sauvages, mais à sec ou même remplacés par une couche de sel pendant le reste de l'année. Des groupes de mimeuses parsèment les pâturages.

Les Gri-Koua, qui ont donné leur nom au pays, sont généralement désignés par les Boers sous le nom de Bastaards : ce sont en effet des métis descendant des colons hollandais et de Hottentotes de diverses tribus, une population mélangée aux types les plus divers, de celui du Bushman à ceux du Cafre et de l'Européen.

En moyenne, on peut dire que les Bastaards sont vigoureux et adroits, audacieux et persévérants; ils dépassent les aborigènes en force, en taille et se distinguent en toutes choses, « soit par leurs vertus, soit par leurs vices ». C'est chez eux, comme chez les « Bois-brûlés » de l'Amérique du Nord, que se rencontrent les gens les plus aventureux, les pionniers les plus

sagaces, les chasseurs les plus hardis; chez eux aussi que se rencontrent les criminels les plus dangereux.

En 1839, ils défendirent vaillamment leur territoire contre les Mantati ou Ba-Souto qui menaçaient de franchir l'Orange et les repoussèrent vers le nord, où les vaincus devinrent à leur tour de fameux conquérants, sous le nom de Ma-Kololo. La population blanche du Griqua-Land, composée en grande partie de mineurs de toute nation, Anglais de Cornwales et du Lancashire, Allemands du Harz, Piémontais, Américains de Californie, Australiens, passe pour la plus énergique, la plus entreprenante et indépendante de l'Afrique australe; plus d'une fois elle a forcé le gouvernement du Cap à retirer des mesures impopulaires. Le recensement de 1891 l'a fixée à près de 30 000, contre plus de 50 000 hommes de couleur.

III AUTRE EMPIÈTEMENT VERS LE NORD : LE PAYS DES BE-CHUANA

Ce n'est pas tout encore : en 1895 l'Angleterre a réuni à sa colonie du Cap le pays des Be-Chuana méridionaux, le « British Be-Chuana-Land », tandis que la région qu'habitent les Be-Chuana du centre et du nord, au septentrion de la rivière Molopo, depuis le Limpopo supérieur jusqu'à la frontière orientale de l'Afrique allemande du Sud-Ouest, devenait le « protectorat des Be-Chuana », le « Be-Chuana-Land protectorate ».

Les Anglais ont annexé le pays des Be-Chuana dans le triple but d'enlever aux Boers — toujours les Boers — deux petites républiques annexes qu'ils venaient d'établir à l'ouest du Transvaal, et de couper toute communication possible entre ce Transvaal et la nouvelle colonie allemande du Sud-Ouest, enfin de s'assurer l'une des routes du fleuve Zambèze.

Les Boers du Grand Trek avaient fondé leurs deux républiques de l'État libre d'Orange et du Transvaal dans le pays des Be-Chuana Orientaux; il leur parut « conforme », il leur sembla bon de s'emparer également des Be-Chuana Occidentaux. En vertu de quoi Pretorius, président du Transvaal, décréta, en 1868, l'annexion du Be-Chuana-Land jusqu'au lointain lac Ngami. Aussitôt, comme il était à prévoir, protestation de l'Angleterre et rappel du décret présidentiel. Moins de quinze ans après, quand de petites victoires sur les Anglais eurent enhardi les « burghers », quelques centaines d'aventuriers transvaaliens, mêlés d'un certain nombre d'Anglais, intervinrent en qualité de condottières dans une guerre qui déchirait deux peuplades de la nation des Be-Chuana, les Ba-Rolong et les Ba-Tlapi. Comme toujours ici, quand il ne s'agissait pas de vols et

de revendications de bétail, des ambitieux se disputaient le pouvoir les armes à la main.

Les blancs ayant fait assurer le triomphe des « candidats » pour lesquels ils avaient pris parti, reçurent des chefs Ba-Rolong et Ba-Tlapi dont ils avaient assuré « l'élection », des bœufs, des vaches et des terres séquestrées sur la faction vaincue. Ces terres, et d'autres, accaparées par les Boers, devinrent le noyau de deux petites républiques d'Afrikanders : la Stella-Land, pour Stille-Land ou « Pays Tranquille », au sud, et, au nord, le Goosen, ainsi nommé sans doute par les Boers, vu la lecture assidue de l' « Écriture sainte », pour rappeler l'heureux pays de Gessen, où vécurent les Juifs, de Jacob à Moïse, dans l'opulence du delta du Nil. Vrijburg, encore petit village, fut choisi pour capitale du Stella-Land, en terre des Ba-Tlapi, et Mafeking pour chef-lieu du Goosen ou Goshen, en terre des Ba-Rolong.

Deux États boers de plus sur la route de l'Orange au Zambèze, c'était une « épine dans l'œil » de l'Angleterre, qui protesta, négocia et, comme de juste, fit prévaloir sa volonté « souveraine » en s'attribuant en 1884 l'immense région des Be-Chuana, moyennant cession au Transvaal d'un mince lambeau du territoire contesté. Les « libres citoyens » des deux jeunes républiques ayant fait mine de protester, une petite armée de 4000 hommes eut raison de leurs objections, et en 1885 se constitua le « protectorat » du Be-Chuana-Land, dont la portion méridionale fut annexée à la colonie du Cap en 1895.

Le Be-Chuana-Land méridional augmente les territoires du Cap de 173160 kil. carrés (?), peuplés, en 1891, de 60333 habitants dont 47650 Be-Chuana, 5211 blancs et 7472 métis de langue hollandaise. Ayant au sud le Griqua-Land West, puis le fleuve Orange, à l'ouest la ligne inflexible qui sépare les terres anglaises de l'Afrique allemande du Sud-Ouest, il confronte du nord au « protectorat » du Be-Chuana-Land dont le séparent les lits, presque éternellement vides, du Nosob et du Molopo, ouadis du bassin droit de l'Orange; à l'est, il a le Transvaal.

La région occidentale de ce nouveau district colonial, celle qui touche au protectorat allemand, de l'Orange au Nosob, est pour ainsi dire comme nulle et non avenue, en tant que pays de trop de sécheresse : aussi bien dans le sud, au bord même de l'Orange, dans le district de Gordonia, que plus au nord dans les « parcours » des Hottentots Kora-Na, et tout à fait au septentrion, dans le district de Dirk Vilander ou district de Mier, à la lisière même du Kalahari, autour du petit bourg de Mier et de la station de missionnaires de Rietfontein. D'un bout à l'autre de la contrée, pas de rivière courante, peu de sources,

et ces sources ne versent qu'une onde rare; par contre, des lagunes, dont quelques-unes fort étendues, autant que peu profondes; la plupart de ces *pans* sont vides presque en tout temps, la plupart aussi ne contiennent qu'une sorte de bourbe saumâtre; à peu d'entre elles on boit une eau pure. Pauvre province, de culture si peu intensive que les fermes n'y prospèrent, et encore, qu'en raison de l' « immensité » de leurs terres de parcours : de 12 000 à 28 000 hectares.

L'orient vaut mieux; il se déroule à de bien plus fortes altitudes, en continuation du haut plateau transvaalien, et surtout il y pleut assez pour la pousse des pâtures, la croissance des arbres, les céréales, le blé, le mil, le maïs, les fruits; et les légumes dès qu'on dispose d'un filet d'arrosage. Ce n'est point le pays de Gessen, comme le crurent naïvement les fondateurs d'une de ces deux républiques éphémères, mais ce n'est pas non plus le désert où les Juifs errèrent quarante ans; ce « sahara » ne se déroule que plus à l'ouest, dans le Kalahari. En somme, contrée à demi féconde, tantôt et le plus souvent steppe, tantôt terre de culture, à la faveur des *pans*, des puits, des fontaines, et de quelques courants qui ne tarissent pas, tel que le Molopo d'en haut. Cette rivière claire, née de bonnes sources, coule en tout temps devant Mafeking et Pitsani; à partir de Lotlokana, plus une goutte d'eau dans son lit.

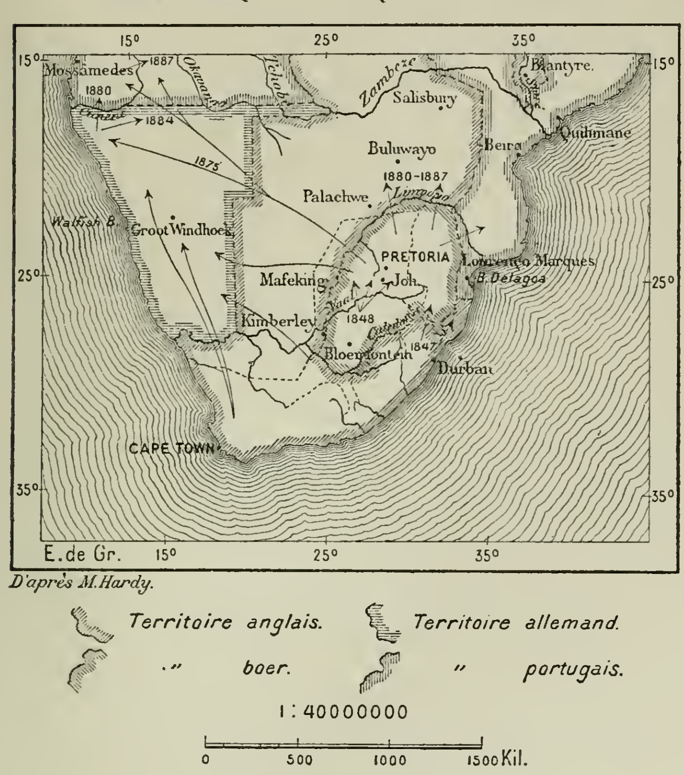
Le missionnaire Arbousset croit que le nom de Be-Chuana est probablement dû à la méprise de quelques voyageurs, auxquels on aura répondu, en parlant des divers peuples de la contrée : *ba chuana*, « ils se ressemblent ». Eux-mêmes n'ont point de nom ethnique dans les divers dialectes de leur langue.

Ils font partie des Bantou. D'après leurs traditions ils arrivèrent en Afrique australe plus tard que les autres Cafres, leurs cousins. Récemment encore ils vivaient en nomades avec leur bétail, poussés par d'autres peuplades de même race fuyant elles-mêmes devant les Boers de l'Orange et du Transvaal. Les deux républiques « blanches » ont pénétré comme un coin dans la chair de cette nation cafre et maintenant les Be-Chuana de l'Ouest se trouvent séparés en deux branches. Comme les Gri-Koua, divisés maintenant en Gri-Koua de l'Ouest et Gri-Koua de l'Est, il y a aujourd'hui des Be-Chuana de l'Ouest et des Be-Chuana de l'Est (Ba-Souto et autres peuplades) n'ayant plus aucun rapport entre eux. Mais, quoique coupés en deux, ils ont conscience de leur commune origine, et, de l'Orange au Zambèze, ils se disent parents, en se classant même par ordre de prééminence. D'après le consentement unanime, les aînés de la famille chuana seraient les Ba-Rotsé, qui vivent à l'ouest du Limpopo naissant, sur

la frontière nord-occidentale de la république Sud-Africaine.

Les Be-Chuana sont parmi les plus beaux des Cafres, tous d'une taille élégante, robustes et bien faits : il est vrai que dans certaines tribus on se débarrasse des enfants infirmes.

DIVISIONS POLITIQUES DE L'*AFRIQUE AUSTRALE* EN 1900



D'après M. Hardy.

Les albinos, les sourds, les muets sont jetés aux panthères; on étouffe l'aveugle-né; le nourrisson dont la mère vient de mourir est, chez certaines tribus, enterré vivant à côté d'elle, parce qu'il ne trouverait pas d'autre nourrice. La pratique de la circoncision est générale chez ceux qui sont restés païens. L'âge où elle s'accomplit n'est pas fixé : on attend quelquefois

l'adolescence; mais les enfants qui naîtraient avant la circoncision du père seraient déclarés inaptes à hériter de tout pouvoir. D'ordinaire c'est entre huit et quatorze ans que les jeunes gens ont à subir, accompagnée de fustigations et parfois même de tortures, l'opération qui doit les faire considérer par les hommes de la tribu comme des égaux, dignes de porter le bouclier et de lancer le javelot. De leur côté, les jeunes filles sont soumises à l'excision et, sous la direction de vieilles matrones, passent une sorte de noviciat en dehors des villages pour apprendre leurs devoirs de futures épouses, et, en premier lieu, l'obéissance absolue. La dernière épreuve est de leur mettre dans les mains une barre de fer chaud, qu'elles doivent tenir quelques instants sans pousser un cri : alors on les déclare femmes, on leur enduit le corps de graisse, on trempe leur chevelure de beurre mêlé d'ocre, et désormais, habillées et parées comme les épouses, elles peuvent attendre l'acheteur.

La circoncision n'est point une pratique religieuse; elle n'est que le symbole de l'entrée dans la vie civile. D'ailleurs, lorsque les missionnaires protestants arrivèrent dans le pays, ils disent avoir cherché vainement chez les Be-Chuana la moindre cérémonie témoignant de leur croyance au monde surnaturel : les indigènes n'avaient ni dieu ni idoles, ne se rassemblaient point pour faire des prières, et même n'évoquaient point les esprits, ne redoutaient point les âmes des morts. Cependant certaines de leurs pratiques restent inexplicables, si elles n'ont pas été suggérées par le désir de conjurer les forces du monde inconnu et de se les rendre favorables. Lorsqu'un arbre est frappé de la foudre, on égorge du bétail; de même, quand on veut faire tomber de la pluie ou guérir un malade. En enterrant les morts, que l'on a emportés de la cabane par une brèche de la paroi, on prend bien soin de les placer accroupis dans la fosse et la face tournée exactement vers le nord, le côté de l'horizon d'où sont venus les ancêtres; puis on jette dans la tombe une branche d'acacia, des fragments de fourmilières et des touffes de gazon, symboles de la vie du chasseur dans la forêt; sur la butte funéraire on dépose les armes du défunt et des semences de plantes nourricières. Mais, dans ces derniers temps, la crainte de fournir sans le vouloir des crânes aux faiseurs de maléfices a fait adopter chez maintes tribus la coutume d'enterrer les morts dans leur cabane même, sous les pieds des vivants.

Après chaque cérémonie, tous les assistants se lavent les mains et les pieds dans un grand baquet d'eau en appelant la pluie : « Poula! Poula! » Souvent aussi des magiciens prétendent attirer les nuages et les faire éclater en averses bienfai-

santes : la chance les favorise-t-elle, ils acquièrent un grand pouvoir; mais leurs prédictions sont-elles démenties par le sort, ils risquent d'être égorgés. Les « faiseurs de pluie » pratiquent même un véritable culte, puisqu'ils prétendent conjurer les maléfices d'un être malfaisant, Mo-Rimo, qui vit dans un creux de rocher. C'est même pour se maintenir dans une sorte de tradition religieuse que les missionnaires ont adopté ce nom de Mo-Rimo, ou « Celui d'en Haut », pour désigner le dieu des chrétiens. La révérence craintive de l'inconnu se manifeste aussi chez les Be-Chuana à propos de certains objets qu'ils s'interdisent de toucher et de mets que leur défend la coutume. Comme la plupart des tribus de Peaux Rouges dans l'Amérique du Nord, chaque peuplade chuana vénère une bête nationale, crocodile, singe, fauve ou poisson, et célèbre des danses en son honneur. Les Ba-Kalahari se garderaient bien de chasser les vieux lions, surtout lorsqu'ils ont pris goût à la chair humaine; quand ces fauves « vénérables » font irruption dans un kraal, ce serait un crime de leur résister; tout au plus peut-on essayer de les effrayer par des cris. On révère aussi le bétail, de même que les branches épineuses de l'*acacia detinens*, qui servent à faire les enclos des bestiaux.

Chaque tribu est gouvernée par un chef ou roi, qui transmet le pouvoir à son fils aîné. Toutefois la monarchie n'est point absolue chez les Be-Chuana; les coutumes sont puissantes et respectées, et tous les chefs secondaires, parfois même tous les hommes libres, peuvent se réunir dans les grandes occasions en *pitcho* ou « parlement » pour discuter les intérêts publics, donner des conseils au roi, approuver ou blâmer sa conduite, la déclarer conforme ou attentatoire aux coutumes.

Ces *pitcho* ne s'occupaient point du jugement des crimes. Avant que les Anglais eussent introduit partiellement leur législation dans le pays, les vols, les meurtres, les adultères n'étaient pas considérés comme des faits intéressant la tribu. C'est à l'offensé qu'incombait le soin de sa vengeance : il répondait au vol par le vol, au meurtre et à l'adultère par le meurtre, à moins qu'une compensation suffisante en bétail ne calmât sa colère. Mais, depuis que des missionnaires se sont établis dans les principaux villages du pays chuana, de très grands changements, du moins extérieurs, se sont faits dans les mœurs des indigènes. Le costume européen prévaut dans toutes les tribus voisines de la frontière et les Ba-Tlapi savent même se tailler des pantalons et des paletots en peaux de bêtes sauvages. Presque tous les villages ont une école, une chapelle et des maisons modernes de style anglais, entourées des huttes rondes à toits coniques habitées encore par les pauvres. Dans

toutes les tribus on rencontre des indigènes qui parlent le hollandais. Le dimanche est un jour de repos, même pour les Be-Chuana qui se flattent de n'être pas convertis au christianisme, et, en l'absence des missionnaires, le chef récite une liturgie et entonne des psaumes dans les lieux d'assemblée. D'une intelligence vive, mais avant tout portés à l'imitation, les Be-Chuana (au singulier Mo-Chuana) cherchent à ressembler à l'Européen, et parfois y réussissent à merveille. Pendant ce contact des blancs et des noirs, qui dure depuis plus de deux générations déjà et qui commença par le pillage et le massacre, la race la moins forte a fini par s'accommoder aux formes de civilisation que lui ont apportées les envahisseurs.

Les Be-Chuana sont très affables et se parlent toujours avec respect. En général ils sont pacifiques de nature; cependant les guerres étaient fréquentes jadis, causées presque toujours par le vol de bétail. « Nos pères ont perdu leur vie en vous pourchassant, ô bœufs, et c'est aussi en vous guettant que nous trouverons la mort! » C'est là ce que chantaient naguère les jeunes Ba-Manguato. Mais dans ces derniers temps la plupart des Be-Chuana ont renoncé aux expéditions guerrières. De pasteurs nomades et de chasseurs, ils se font de plus en plus agriculteurs sédentaires : chaque homme, chaque adolescent, chaque fille même, a son terrain de culture et, dès ses tendres années, l'enfant apprend à bêcher le sol.

Encore au commencement du siècle, les Be-Chuana se livraient à des pratiques d'anthropophagie religieuse. Les vaillants qui pendant la guerre avaient tué leur homme rapportaient un morceau du cadavre, le nombril avec un fragment de la peau du ventre, puis, sous la présidence d'un magicien, se réunissaient pour célébrer leur victoire. Accroupis autour d'un grand feu, ils faisaient griller la chair sous la cendre, et la dévoraient, pour doubler ainsi leur courage du courage de l'ennemi. Puis, afin de témoigner son mépris de la souffrance, chacun tendait sa jambe nue et, d'un coup de sagaie, le prêtre y faisait, de la hanche au genou, une longue estafilade, assez profonde pour que la cicatrice ne s'en effaçât jamais, et, malgré leur blessure, les guerriers devaient se livrer à la danse jusqu'aux heures de la matinée.

La tribu la plus méridionale des Be-Chuana est celle des Ba-Tlaro, établie sur la frontière nord-occidentale du Griqua-Land-West, mais elle s'est en grande partie fondue avec celle des Ba-Tlapi, les « Gens du Poisson », qui ont en effet le poisson pour emblème national, et se garderaient bien de toucher à l'animal sacré. Occupant au nord de la contrée diamantifère une région montueuse rapprochée du Vaal, ils furent de ceux

qui se disputèrent la possession des mines de diamants. Les Ba-Tlapi sont une des nations chuana les plus nombreuses; on les évalue à une trentaine de mille, Ba-Tlaro compris. Ce sont aussi les plus civilisés de leur race, grâce à la fréquence de leurs relations avec les blancs, Anglais ou Hollandais, et déjà dans maint village la nuance de la peau chez les enfants témoigne du mélange des sangs. Ils sont d'ordinaire fort gais et ils possédaient un grand trésor de chants, qui se sont perdus maintenant, remplacés par des cantiques religieux. Les jardins des Ba-Tlapi qui reçoivent l'eau nourricière produisent en abondance tous les légumes et fruits d'Europe; dans les champs on voit des noirs suivre la charrue.

IV
POPULATION DES COLONIES DU CAP : NATALITÉ, IMMIGRATION

Telle a été la croissance du « Cap », sans parler des prolongements que lui vaudra le formidable appétit territorial de l'Angleterre : l'État libre d'Orange et le Transvaal, puisque la guerre de 1900 tourne à l'avantage de « l'impérialisme », le pays des Be-Chuana, la Rhodesia du Nord, et ce que peut-être Albion ambitionne au delà.

Abstraction faite des Anglais et autres « Saxons » qui se ruent présentement vers les champs d'or du Transvaal, on peut s'étonner qu'un si faible courant se détourne annuellement du fleuve énorme de l'émigration britannique pour se porter vers les terres de l'Afrique australe, qui pourtant sont assez vastes et assez fertiles pour donner du pain à des millions d'hommes. La cause en est surtout à l'instinct de sociabilité des émigrants. En quittant l'Angleterre, ils veulent se rendre dans une autre Angleterre, qui ressemble à la première par la langue, les mœurs, la cohésion ethnique, sinon nationale. Ils préfèrent les États-Unis, l'Australie, la Nouvelle-Zélande à la colonie du Cap, où ils se trouveraient en contact avec des Hollandais, des Hottentots, des Cafres, des noirs et des jaunes de toute race. Quoique maîtres politiques, il leur déplaît de ne former avec leurs frères d'idiome qu'une faible minorité, un dixième à peine de la population totale et guère plus du tiers des hommes de race blanche.

Une autre cause, peu connue, point soupçonnée du grand nombre — tant la supériorité coloniale des Anglais est devenue partout un article de foi — c'est que les « Britishers » ne sont justement pas des « colons » dans le vrai sens du mot, des cultivateurs, mais plutôt des mineurs, des industriels, des banquiers, des commerçants, des journalistes et, par destination, pour ainsi dire, des urbains, non des ruraux. Ils vont aux mines

d'or et de diamants, et dans les grandes villes, les ports, les centres d'industrie, et aussi dans les vastes plaines où, l'argent aidant, on peut livrer de grands espaces à d'immenses troupeaux destinés à la tonte et à l'abattoir. Mais peu d'entre eux labourent et sèment; c'est une besogne qu'ils laissent volontiers aux Allemands, aux Italiens, aux Polonais, Galiciens et Tchèques, aux Canadiens Français, aux Mennonites, aux paysans quelconques. Bref, à tous les pays il préfèrent ceux où l'argent se gagne vite. Or, ce n'était pas le cas du Cap avant la découverte des mines d'or et de diamants; ils immigraient donc fort peu dans cette colonie ou n'y venaient guère que pour « faire » du mouton, de l'autruche.

Présentement ils s'y précipitent par dizaines de milliers, pour profiter du diamant, de l'or, et là encore ils piochent moins qu'ils n'exploitent par les bras des Cafres. Les mines épuisées, la ruée cessera : c'est un flux que suivra le reflux.

Tandis que les Afrikanders et les Boers resteront fidèlement plantés dans le sol natal; plus ruraux, ils seront plus stables, et c'est l'espoir de leur avenir.

D'ailleurs l'Afrique hollando-anglaise peut, à la rigueur, se passer d'immigration européenne, en ce sens que la race blanche s'y développe d'elle-même avec une vigueur singulière; les familles y sont très nombreuses, et l'on cite des patriarches qui comptent plus de deux cents descendants en vie. Pour ne prendre que ces dernières années, et en supposant que les registres de l'état civil soient exactement tenus — cas assez rare en pays anglais — en 1895, les Européens ont opposé 14 763 naissances à 6 660 décès; en 1896, c'est 14 789 naissances contre 7 072 morts qu'ils ont enregistrées; en 1897, on a signalé 15 299 venues à la vie contre 6 988 trépas, et en 1898, on n'a que 6 936 morts contre 15 340 naissances. Le total de ces quatre années donne 60 151 naissances en regard de 27 656 décès : les arrivées « naturelles » font donc plus que doubler les départs non moins naturels, et le résumé des quatre ans aboutit à un gain de 32 495 existences.

L'immigration a pris une grande activité depuis l' « invention » des mines d'or du Transvaal; auparavant elle était à peu près nulle. Mais justement parce que le Transvaal l'attire, il n'en reste rien ou presque rien pour le Cap, et, bien au contraire, la colonie se vide quelque peu tous les ans au profit des deux républiques hollandaises de l'Afrique australe, du Transvaal beaucoup plus que de l'État libre d'Orange. En 1894, on a relaté dans les ports de la colonie le débarquement de 18 133 personnes, jusqu'à un certain point contrebalancé par l'embarquement de 10 288 individus; 1895 a vu 27 047 arrivées et

11 637 départs; 1896, année jusqu'à présent culminante, s'est achevée sur 38 669 entrées contre 17 695 sorties; 1897 a opposé 30 203 immigrants à 20 531 émigrants; et 1898 a constaté 28 513 de gain pour 20 638 de perte; soit, pour les cinq années, un débarquement de 142 565 colons (lisez surtout : mineurs), un embarquement de 80 789 personnes, un bénéfice de 61 776 individus, ou un peu plus de 12 000 par an.

Le recensement de 1875 donna 720 984 habitants aux établissements du Cap, dont 236 783 blancs, 98 561 Hottentots, 385 640 Cafres, noirs et métis.

Celui de 1891 y a reconnu, sans le pays des Ba-Souto, qui est un « protectorat », et sans la partie du territoire des Be-Chuana non encore inféodée à la colonie, le dénombrement de 1891 y a constaté la présence de 1 527 224 personnes, auxquelles l'annexion du pays des Pondo en a ajouté 150 000 et celle du Be-Chuana-Land, méridional 72 736. Ci-dessous le tableau :

LE RECENSEMENT DE 1891

PAYS	AIRE en kilomètr. carrés	BLANCS	HOMMES DE COULEUR	TOTAL	HABITANTS par kilomètre carré
Colonie primitive . .	495 747	336 938	619 547	956 485	1.9
Griqua-Land Ouest. .	39 359	29 670	53 705	83 375	2.1
Griqua-Land Est. . .	19 668	4 150	148 468	152 618	8.
Tembu-Land.	10 676	5 179	175 236	180 415	17.
Transkei.	6 609	1 019	152 544	153 563	23.
Walfish Bay.	1 114	31	737	768	0.7
Territoire des Be-Chuana . . . . . . Territoires réservés.	173 160	5 211	67 525	72 736	0.4
Pondo-Land.	10 470	»	150 000	150 000	14.
Total.	756 803	382 198	1 367 762	1 749 960	2.3

Sur les 1 749 960 personnes du recensement de 1891, et en y ajoutant les habitants des pays annexés depuis, il y avait donc 382 198 Européens, ou tout près de 22 p. 100. Les Hottentots dépassaient un peu 50 000, ils étaient 3 p. 100. Les Malais, environ 14 000, ne faisaient même pas 1 p. 100 : ils ne comptent pour ainsi dire point, il n'y en a guère que dans la ville du Cap. Les Métis et « autres », élément de grande importance, comptaient pour 251 000, ou 20 p. 100. Les Cafres, Fingo, Pondo

Be-Chuana, etc., arrivaient à 1 100 000, ou 63 p. 100. Comme l'a si bien dit M. Jules Leclerq : « Ici l'Angleterre gouverne, le Boer possède, le Cafre encombre; l'Angleterre gêne le Boer, le Boer est réfractaire à l'Anglais, le Cafre est dans le chemin de l'un et de l'autre; il est un obstacle à l'immigration, obstacle sans cesse grandissant, car le Cafre est prolifique et s'accroît rapidement. »

Comme religion, ce même recensement de 1891, constata 732 000 protestants, anglicans, luthériens, surtout calvinistes, 17 000 catholiques, 15 000 musulmans, 3000 juifs; tout le reste païen.

Parmi les blancs n'étant pas Afrikanders, ou si l'on veut Créoles, 27 667 avaient vu le jour en Angleterre, 6 646 en Écosse, 4 184 en Irlande; 6 540 venaient d'Allemagne. Très peu arrivaient d'autres pays d'Europe, d'Amérique, d'Australie, et les Français « brillaient » par leur absence à peu près complète.

Quelles sont les probabilités pour le recensement de 1901? Ignorants, comme nous le sommes, de la plupart des éléments du calcul, immigration et émigration réelles, départs des Afrikanders hollandais ou anglais pour l'Orange, le Transvaal, la Rhodesia, le protectorat des Be-Chuana et les mines d'or, poussée et montée des Cafres, on ne peut conjecturer que de loin, de très loin : on peut supposer 2 200 000 à 2 300 000 habitants, dont 450 000, 475 000 blancs, 500 000 au plus.

Une évaluation d'il y a deux ou trois ans, probablement assez peu stricte, comme le sont en général les estimations, admettait que la population totale de tous ces territoires arrivait alors à 2 100 000 personnes environ : soit 27 à 28 individus au kilomètre carré.



CHAPITRE QUATRIÈME

CULTURES, MINES, INDUSTRIES COMMERCE, INSTRUCTION, GOUVERNEMENT, FINANCES

I. AGRICULTURE. ‖ II. CÉRÉALES; FRUITS; VIGNES. ‖ ÉLEVAGE, MÉRINOS, LAINES, AUTRUCHES. ‖ IV. RICHESSES DU SOUS-SOL : LES DIAMANTS; LE CUIVRE; MINES DIVERSES. ‖ V. INDUSTRIE ET COMMERCE. ‖ VI. CHEMINS DE FER. ‖ VII. INSTRUCTION PUBLIQUE. ‖ VIII. GOUVERNEMENT. ‖ IX. FINANCES.

I
AGRICULTURE

LA colonie du Cap est donc bien peu habitée encore, surtout dans son intérieur, en proportion de l'immense étendue du territoire utilisable. L'Afrique australe, du moins dans toute sa région côtière, jouit d'un climat qui permet la culture du sol, et chaque fermier tient à honneur de produire à la fois dans son enclos, « grain et vin, viande et laine ». Les terrains ne sont pas encore très coûteux, si ce n'est dans le voisinage des villes et dans les fonds bien arrosés, où prévalent des prix de spéculation. Ainsi dans les environs d'Oudtshoorn, dans la vallée de l'Olifant, tributaire du fleuve Gaurits, l'hectare vaut jusqu'à 8 400 francs; il est vrai qu'on y récolte le meilleur tabac de la colonie. Le prix des terres dépend surtout, comme en tout pays sec et chaud, de l'humidité du climat ou des facultés d'irrigation : on peut trouver dans les régions arides de l'intérieur, dans l'ouest, sur le Karroo et ailleurs, des terrains à raison de deux francs l'hectare. La valeur marchande des bonnes terres varie entre 30 et 100 francs : on peut donc s'offrir, pour 5 000 francs « l'un dans

l'autre », un domaine d'un kilomètre carré dans les régions passables, et pour 50 francs seulement dans les régions mauvaises.

Déjà la plus grande partie des terrains arables a ses propriétaires; cependant il y a toujours de vastes maquis, des terrains sans maître que la Couronne vend après délimitation par le cadastre. L'acheteur doit s'engager à payer annuellement la vingtième partie du prix d'évaluation, à moins qu'il ne préfère se libérer d'un seul coup. Dans les districts orientaux, anciens territoires de parcours des pasteurs cafres, de grands espaces de terrain confisqués sur l'ennemi ont été découpés en lots de contenance variable, entre 320 ares et 200 hectares, mais pour la plupart de petites dimensions ; ces terres ne sont vendues qu'à des acquéreurs n'étant pas déjà propriétaires de domaines dépassant 200 hectares. On a voulu constituer ainsi la petite propriété, et en effet le sol est relativement très divisé dans cette région où Anglais, Allemands, Hottentots et Cafres vivent à côté les uns des autres en agriculteurs paisibles. Plus à l'ouest, surtout dans les contrées de pâturages, prévaut le régime des *latifundia*, des vastes domaines : là les concessionnaires se sont emparés d'une surface quadruple en moyenne de celle qui leur avait été octroyée par le gouvernement. Même dans le voisinage du Cap les domaines d'un millier d'hectares ou davantage ne sont pas rares : l'Afrique australe a son aristocratie terrienne comme la Grande-Bretagne.

A la date du 31 décembre 1898, près de 52 millions d'hectares avaient leurs possesseurs, plus de 20 attendaient encore des maîtres. Près de 1 400 000 hectares étaient classés comme forêts. Durant cette même année 1898, on avait délivré 1 928 titres de propriété comprenant ensemble environ 140 000 hectares.

II
CÉRÉALES; FRUITS; VIGNES

En général, la culture du blé, qui est ici la céréale favorite, répond à peu près à l'exigence annuelle de la colonie; mais, en telle et telle année, la sécheresse, ce terrible fléau de l'Afrique du Sud, réduit à tel point la récolte qu'il faut avoir recours à l'étranger, souvent pour une forte importation de grains, alors qu'on voit parfois une moisson favorable permettre une exportation minime. C'est à l'occident, dans les comtés du voisinage du Cap, que la culture du blé occupe le plus d'espace, qu'elle s'étend, se perfectionne et produit au mieux en comparaison de la semence; tandis qu'elle perd, au contraire, dans les comtés orientaux, en étendue comme en rendement proportionnel, par suite des ravages de la rouille; mais, en revanche, dans ces mêmes

comtés, plus humides, le maïs (mealies) et le millet ou blé cafre prospèrent.

Dans l'année agricole finissant au 31 mai 1898 — ne pas oublier le renversement des saisons : mai, en Afrique australe, répond à la fin de l'automne — la production des grains a été comme suit : blé, 709 000 hectolitres; avoine, 527 000; orge, 330 000; seigle, 105 000; maïs 749 000; millet, 414 000.

Après les céréales, les arbres fruitiers. Ils viennent à merveille dans la colonie, où l'on en compte environ 4 200 000, tant espèces de l'Europe tempérée ou de l'Europe méridionale que de l'Afrique du Sud, telles qu'ananas, bananiers, goyaviers. Les colons espèrent que dans un prochain avenir ils exporteront au loin des fruits, avec d'autant plus d'avantage que la discordance des saisons les en pourvoit quand les pays de la zone boréale en sont dépourvus.

Le fruit de la vigne est le plus précieux de tous, et le vin du Cap a eu une célébrité qu'il a perdue. La vigne fut l'une des premières plantes européennes introduites par les colons dans les campagnes du Cap; les huguenots fugitifs la retirèrent des jardins pour en constituer de véritables vignobles et les districts où ils s'établirent sont encore aujourd'hui les plus fameux de la colonie pour la qualité des crus. Le climat de l'extrémité sud-occidentale du continent convient d'une manière merveilleuse à la production de la vigne; il est probable qu'à cet égard il n'existe pas une autre partie de la superficie terrestre plus favorablement située : aux pluies du printemps qui développent les bourgeons et les grappes succèdent les chaleurs estivales qui donnent au fruit la maturité, sans le dessécher pourtant, grâce à l'humidité normale de l'atmosphère. Aussi, la production annuelle des vignobles est-elle relativement supérieure à celle de tous les autres pays du monde; elle pourrait même paraître « incroyable » à la plupart des viticulteurs, tant l'écart est considérable. Tandis que dans les diverses contrées viticoles la production varie de 14 à 40 hectolitres par hectare, elle s'élève à 86 hectolitres dans le district côtier du Cap; et dans les districts de l'intérieur, de Worcester à Oudtshoorn, la quantité de liquide fournie par un hectare atteint le prodigieux total de 173 hectolitres. Mais il faut envisager ceci : la culture de la vigne ne s'étendant encore que sur un espace très restreint, quelques milliers d'hectares seulement, on ne doit pas considérer ce chiffre de 86 hectolitres comme une moyenne déduite d'un nombre de cas suffisant. En effet, la moyenne de la France, par exemple, est prise sur 2 millions d'hectares dont bien des centaines de milliers dans des régions défavorables au noble « cep » par leur humidité, leurs gelées, le cou-

lage et mille autres circonstances. Si, au lieu de prendre la moyenne de la France, on se borne, par exemple, à celle de certaines communes de l'Hérault, on arrive à des nombres bien plus incroyables que ceux de l'Afrique australe, à des 200 ou 300 hectolitres à l'hectare ; et même, dans un cas très exceptionnel, à 427.

Quoi qu'il en soit, et malgré cet admirable rendement, on ne cultive encore que bien peu des terrains propices à la vigne, et l'on ne plante guère le cep « divin » que dans l'ouest de la colonie, dans la région du Cap. Le vignoble entier ne couvre peut-être pas 20 000 hectares (?) avec environ 85 millions de pieds ayant donné, en 1898, un peu plus de 2 200 000 hectolitres. Il lutte maintenant, tout comme les vignes européennes, contre les attaques du phylloxera, depuis 1886 : il lui faut aussi recourir à la vigne américaine. Constantia, Bottelary, Moddergat, Jonkers Hoek, Riebecks Kasteel, Paarl, Grœnberg, ainsi se nomment les crus les plus fameux, tous dans les environs de la ville du Cap. Celui de Constance, dont la célébrité s'était répandue jusqu'en Europe, est à peu près tombé dans l'oubli, depuis qu'il ne se boit plus à la cour d'Angleterre, et que n'en usent plus les grands seigneurs et notables personnages qui s'en délectaient béatement par esprit de courtisanerie.

Une culture rémunératrice, celle du tabac, a pour champ principal cette vallée de l'Olifant où se trouvent les terres les plus chères de toute la colonie. On en a récolté, en 1898, environ 1 800 000 kilogrammes, qui tous ont été consommés dans les divers États de l'Afrique australe.

III
ÉLEVAGE, MÉRINOS, LAINES, AUTRUCHES

On évalue au tiers de la population le nombre des habitants de la colonie qui s'occupent de l'élève des animaux ou des industries qui s'y rattachent. La race chevaline, issue d'ancêtres importés de Java, puis de la Plata, embellie ensuite par le sang arabe et anglais, n'est pas de grande taille, pas plus que de formes parfaites, mais elle a de rares qualités de force, d'élan, de résistance, et les éleveurs ont déjà un « livre d'or » pour leurs fameux coureurs. Actuellement le nombre des chevaux de la colonie approche de 400 000; il n'augmente que lentement, par suite des terribles dîmes que prélève sur eux une épizootie dont les causes profondes sont encore à découvrir. Les mulets et les ânes n'arrivent pas à 100 000; ceux-là servent au travail des champs dans les comtés occidentaux.

Les bêtes à cornes, au nombre de plus de 1 200 000, des-

cendent en partie des animaux à longues cornes que possédaient les Hottentots à l'arrivée des premiers colons, mais la race a été depuis longtemps modifiée par des croisements avec les variétés introduites d'Angleterre et de Hollande. Des bœufs par centaines de mille sont employés uniquement au transport des gens et des marchandises dans les districts de la colonie et dans les pays voisins non encore traversés par des voies ferrées; des fermiers s'occupent spécialement de l'élève de ces bœufs porteurs et coureurs. L'Afrique australe est le seul pays du monde qui possède cette industrie, héritage des Hottentots et des Cafres. Récemment encore, il y a douze ou quinze ans, les vachés laitières étaient très peu nombreuses, mais depuis 1888 les fermiers les ont multipliées pour en tirer, en quantités toujours croissantes, du beurre et du fromage qu'ils envoient en Angleterre, par milliers de tonnes chaque année.

Les chèvres, dont il y a plus de 5 millions, paissent et broutent principalement dans l'aride Karroo : chèvres ordinaires et chèvres d'Angora importées dans la colonie par les éleveurs à partir du milieu du XIXe siècle. On prétend que la toison de ces chèvres d'Angora, le « mohair » de l'Afrique australe, dépasse celui de l'Asie Mineure en finesse et en moelleux, sans toutefois l'égaler en éclat. Dans ces derniers temps, les ports du Cap ont exporté, suivant les années, de 10 millions passés à un peu moins de 18 millions de laine ou poil de chèvre par an. Dans les parcs de la colonie paissent aussi par milliers des antilopes domestiques de diverses espèces, principalement celles qu'on appelle *boute-boks*.

Actuellement la principale richesse de la colonie consiste en troupeaux de brebis. Lorsque les Hollandais s'établirent dans la contrée, ils y trouvèrent la brebis à queue grasse et à poil rude qu'on rencontre dans la plus grande partie du continent africain. On évalue à deux ou trois millions de têtes les animaux de cette espèce que possèdent les fermiers blancs, bronzés ou jaunâtres de la colonie; la chair en étant fort appréciée, les colons des régions côtières du sud-ouest les élèvent à grands troupeaux pour les abattoirs du Cap et les boucheries de province.

C'est l'est au contraire, le nord-est, et aussi l'intérieur, le Karroo, qui se livrent à l'élevage du mérinos dans des fermes de très grande étendue, de petits royaumes où pâturent des armées de moutons à fine toison, par 12 000, 10 000, 8 000, 5 000, 3 000 bêtes, et à l'ordinaire 1 500 seulement. Les premières brebis à laine fine ne furent amenées d'Europe qu'en 1790, et en 1830 l'exportation des laines du Cap ne s'élevait encore qu'à une quinzaine de tonnes; le tissage de la laine était inconnu dans le

pays et maintenant même on ne trouverait pas dans les anciennes familles des Boers hollandais une seule femme qui sût tenir une quenouille et tricoter une paire de bas. La production ne prit d'importance que vers le milieu du siècle; mais à partir de cette époque elle s'accrut rapidement. En 1850, la colonie exporta pour plus de 7 millions de laine; en 1860, pour plus de 36 millions; en 1870, pour près de 42 millions, et en 1872, pour près de 82 millions; mais en cette année-là les prix furent très favorables, la tonte extrêmement avantageuse. Heureuse coïncidence qui fit défaut dans la période suivante pendant laquelle le pays souffrit de sécheresses prolongées, ce qui est trop souvent son cas. Les mérinos en pâtirent considérablement, ils diminuèrent de nombre, l'exportation de laine diminua parallèlement; d'ailleurs en apparence plus qu'en réalité, parce que les laines de l'État libre d'Orange, déclarées jadis à la sortie dans les ports d'embarquement de la colonie, le sont maintenant à Port-Durban en Natal, depuis l'ouverture du chemin de fer qui relie cette ville maritime au plateau de l'intérieur. L'année 1880 s'est résumée par une exportation de plus de 60 millions; 1890 par 55 millions; 1895 par plus de 42 millions; 1898 par plus de 44. Les moutons du Cap, au nombre de 12 600 000 en 1898, contre 16 706 000 en 1891, ont été, grâce à leur toison, les principaux agents de dissémination des espèces végétales; partout où ils pénètrent, ils apportent avec eux des semences des pays parcourus; en maints endroits des contrées situées au nord de l'Orange l'aspect de la végétation a complètement changé depuis qu'on s'y est occupé d'oviculture.

Après l'oviculture, l'aviculture. Jusqu'en l'année 1864, l'autruche n'était pour les colons du Cap qu'un gibier, et cet animal était si vivement pourchassé, que l'on prévoyait le temps où il aurait complètement disparu de l'Afrique australe. Mais, dans deux endroits différents de la colonie, deux fermiers s'occupaient déjà de domestiquer ces oiseaux et de remplacer la chasse par l'élève. En 1885, le recensement agricole compta 80 autruches ayant fourni 50 kilogrammes de plumes, d'ailleurs moins belles que celles des autruches libres de la Berbérie. La domestication de l'espèce changea peu à peu le caractère de l'animal sauvage, à la fois si peureux et si emporté, et l'on put sans grand danger soigner les jeunes couvées; mais l'industrie ne prit un essor considérable qu'après l'introduction des incubateurs artificiels.

Le nombre des oiseaux augmenta rapidement, et en 1882 il s'élevait à 150 000 environ; la quantité de plumes exportées fut de 114 000 kilogrammes, d'une valeur totale de 27 350 000 francs.

On payait volontiers 250 francs pour le moindre autruchon au sortir de l'œuf, et c'est par milliers et milliers de francs que s'évaluaient les oiseaux adultes de plumage élégant. D'aucuns poussèrent la folie jusqu'à payer les reproducteurs 200, 500, et même mille livres sterling ou 25 000 francs.

Ce fut un vertige : on ne rêvait qu'autruches et pierres précieuses, car c'était alors aussi la grande ruée vers les champs diamantifères. Les parcs à autruches menaçaient de couvrir l'Afrique australe, et surtout les financiers s'en mêlaient, échafaudant compagnies sur compagnies. Comme toujours, la débâcle arriva, vers 1886, et, avec la débâcle, des maladies nouvelles de l'oiseau aux belles plumes; et surtout, tant par suite de l'inconstance de la mode que de l'excès de production, une extraordinaire diminution du prix de ces plumes : 466 francs le kilogramme en 1860; 150 en 1880; 60 ou même 50 seulement aujourd'hui. Ces magnifiques parures ne sont plus réputées inestimables depuis qu'elles ne sont plus rares. De 1894 à 1898 l'exportation a varié entre 12 millions (1894) et 18 à 19 millions (1898).

La colonie du Cap a gardé jusqu'à maintenant le monopole de ce commerce : les tentatives de domestication de l'autruche en Algérie, dans la Tripolitaine, en Australie, sur les bords de la Plata, en Californie, n'ont guère eu de succès, et, pour empêcher l'exportation de l'animal, le gouvernement du Cap a fixé les droits de sortie à 2500 francs par autruche et à 125 francs par œuf.

Pour l'élève de leurs animaux aussi bien que pour l'agriculture proprement dite les colons du Cap ont besoin d'une grande abondance d'eau; or, les riches fontaines, les ruisseaux permanents sont rares. Des canaux d'irrigation distribuent dans les campagnes riveraines le flot fertilisant de la plupart des rivières; ailleurs des pompes et des norias le puisent directement.

Là où ne jaillissent point de fontaines, où ne coulent pas de rivières, il faut évoquer les eaux cachées, creuser des puits dans les ravins où passent les veines profondes, le long des barrages de rochers qui arrêtent les courants dans leur marche souterraine. Les pâtres du Karroo sont fort habiles à reconnaître, par la végétation de la surface, les « lieux d'eau » qui se sont formés dans les profondeurs. La plupart des propriétaires dont les domaines ont pente suffisante ou ravine bien creusée (et c'est ce qui manque à beaucoup sur l'uniforme plateau) en ont profité pour barrer le bas-fond, retenir les eaux de passage dans des réservoirs. Tels de ces lacs artificiels, bien

petits lacs d'ailleurs, contiennent après les pluies un million de mètres cubes. Grâce à eux mainte région du Karroo s'est transformée; on voit de grands arbres, des vergers, des prairies vertes là où s'étendaient auparavant des terres arides, parsemées de broussailles épineuses.

Ainsi s'est atténué quelque peu le fléau de la sécheresse. Un autre fléau de l'agriculture australe, les sauterelles, s'abat sur les champs, par bonheur à de longs intervalles : tous les quinze ou vingt ans à peu près.

IV RICHESSES DU SOUS-SOL : LES DIAMANTS; LE CUIVRE; MINES DIVERSES

Connue autrefois en Europe par son vin de Constance et sa laine de mérinos, l'Afrique australe, maintenant bien plus célèbre, est surtout vantée pour son or et ses diamants.

L'or, le territoire du Cap n'en donne guère, le renommé Witwatersrand appartenant à la « République sud-africaine » du Transvaal; mais le pays des diamants, enlevé à l'État libre d'Orange, appartient en propre à la colonie.

Commencée en 1867, la « chasse aux diamants », déjà si passionnée, devint une véritable frénésie après que, vers la fin de 1870, on eut appris tout à coup que des poches de diamants avaient été trouvées sur le plateau, loin des alluvions fluviales, à une quarantaine de kilomètres au sud-est de Pniel. Une nouvelle ruée se fit aussitôt vers ce pays de trésors; les fermiers hollandais vendirent leurs terres et, comme par enchantement, s'élevèrent des centaines de tentes et de cabanes, humbles commencements de la ville qui, par ordre d'importance, n'est dépassée dans l'Afrique australe que par Johannesburg, le Cap et Durban.

Les recherches des géologues ont établi que dans cette région du plateau le sol, recouvert uniformément d'une couche de sable rouge reposant sur une strate de tuf calcaire, cache dans ses profondeurs des roches mélaphyriques percées de *pipes* ou puits non encore explorés à 380 mètres au-dessous de la surface. On pense que ces puits, entourés d'un mur de basalte, ne sont autre chose que d'anciens cratères; la terre qui les emplit est précisément la formation diamantifère, que la pression des gaz a poussée à la surface et qui est devenue jaune et friable dans les parties supérieures, tandis qu'elle est restée bleue et compacte dans les fonds où n'a pas pénétré l'action de l'atmosphère. On y trouve encore, surtout dans le voisinage des parois rocheuses, des poches de gaz explosifs assez dangereuses quand l'exploitation se fait par galeries souterraines. Des schistes charbonneux reposent sur les basaltes, et des géologues se

demandent si ces schistes n'ont pas fourni le carbone nécessaire à la formation du diamant. Dans un espace d'environ 18 kilomètres de circonférence s'entr'ouvrent quatre de ces bouches de cratères souterrains, pleines d'une terre où les diamants sont distribués suivant un certain ordre, connu des habiles mineurs. Ces quatre puits diamantifères sont Bultfontein, de Beer, Du Toit's Pan et Kimberley. Ce dernier, à côté duquel s'élève la cité de même nom, est le plus riche du Cap et de la Terre entière. Le géologue Moulle émet l'hypothèse que les *pans* ont la même origine que ces quatre cratères de diamants; mais on ne les a point encore étudiés dans les profondeurs pour y rechercher des coulées diamantifères. Un autre géologue, Chapman, décrit une de ces mares, Saul's kuil, comme une coupe parfaitement régulière, emplie d'un conglomérat où brillent d'innombrables agates.

Dans les premiers temps de l'exploitation des mines, l'espace utilisable à Kimberley formait un damier régulier de lots séparés les uns des autres par des chemins de dégagement; environ cinq cents cavités où grouillaient dix mille travailleurs donnaient à la mine l'aspect d'une immense fourmilière. Mais de part et d'autre les mineurs s'attaquaient aux chemins eux-mêmes pour en extraire les diamants; ces voies s'éboulèrent en maints endroits, et il fallut les remplacer par des ponts. Les effondrements succédant aux effondrements, on prit le parti de déblayer tout l'intérieur de la cavité, qui s'approfondissait de jour en jour en forme de cratère. Pour enlever les terres, on éleva sur tout le pourtour du gouffre (plus de 600 mètres) des échafauds à plusieurs étages, communiquant avec chaque lot de mine par une courroie sans fin, en cuir ou en fil de fer ou d'acier; des cabestans mus à bras d'hommes, et plus tard par la vapeur, transportèrent dans les airs les ouvriers et les seaux de terre du fond de l'abîme aux planchers de triage. Parmi les grands travaux humains nul n'offrait de spectacle plus étrange que celui de l'immense creux entouré de tout ce réseau de fils brillants où se balançaient des fardeaux, et toujours résonnant des cris de l'homme et des grincements de la machine.

Bientôt l'aspect de la mine changea de nouveau. Les éboulis de l'enceinte entraînant les déblais et la roche désagrégée, recouvrirent plus ou moins le fond des puits; souvent la mine se remplissait d'eau pendant les pluies, et souvent aussi les frais d'entretien égalaient presque les bénéfices. Il fallut modifier encore le mode d'exploitation, creuser des puits à travers les roches éboulées, atteindre la terre « bleue » au-dessous des amas qui la recouvrent, et pousser des galeries souterraines

dans l'intérieur de la masse diamantifère : de carrière à ciel ouvert, le trou de Kimberley se transforma en mine proprement dite. L'année la plus prospère, 1881, fournit au commerce des diamants un rendement de 104 millions de francs; depuis lors l'industrie a quelque peu diminué d'importance à cause de la réduction de valeur qu'ont subie les diamants par suite de leur moindre rareté.

On a calculé que du jour de la découverte jusqu'à la fin de 1893, et contrebande comprise (autant qu'on peut la calculer), la colonie avait exporté plus de dix tonnes de diamants (au delà de 50 millions de carats), soit en valeur 1750 millions de francs, quelque chose comme près de deux fois ce qu'a donné le Brésil en cent cinquante ans. Et l'on approchera bientôt de trois milliards, la production annuelle dépassant un peu 100 millions : 107 250 000 francs pour la moyenne des cinq années 1894-1898. Là-dessus plus des neuf dixièmes fournis par les quatre mines de Kimberley, de Beer, Du Toit's pan, Bultfontein.

Pour empêcher les vols de pierres précieuses, on a eu recours aux mesures rigoureuses et les prisons de Kimberley ont été souvent remplies; des grèves se sont soulevées comme dans les mines de l'Europe et la répression en a été violente. D'ailleurs la grande propriété a fini là aussi par l'emporter. Dans les premières années, personne ne pouvait posséder plus de deux lots; puis des sociétés anonymes accaparèrent les terrains, et depuis 1887 un « syndicat » siégeant à Londres et à Paris et disposant d'un capital de 375 millions de francs est devenu propriétaire des deux principaux cratères de diamants, Kimberley, de Beer, ainsi que de la majeure partie des deux autres. C'est la compagnie « *De Beer consolidated Mines* », si célèbre financièrement, et politiquement aussi par suite des actes audacieux de son directeur Cecil Rhodes. A côté de cette puissance colossale, trois autres sociétés font assez piètre figure. Ces quatre associations, qui en réalité se réduisent presque à une seule, ont pris la place des 42 compagnies et des 56 propriétaires de mines de 1885, année qui précéda de peu la « grande concentration ».

Comparées à l'extraction du diamant, les autres industries minérales du Cap ne comptent guère. La houille des Stormbergen, peu exploitée, d'ailleurs pauvre en dégagement de chaleur; les lignites du val de l'Olifant dans le comté d'Oudtshoorn ; ceux du cap Flat, avoisinant des gisements de soufre; des matériaux de construction, ici granitiques, là calcaires; des pierres meulières; des marbres divers : ce serait tout s'il n'y avait aussi les mines du désert des Petits Nama-Koua, dont quelques-unes attirent des mineurs de la Cornouaille chassés

de la mère patrie par l'appauvrissement des gisements anglais. Ces mines de cuivre donnent lieu à une exportation annuelle oscillant ordinairement entre 5 500 000 et 7 500 000 francs. La principale, celle d'Ookiep, est reliée au littoral de l'Atlantique par les 145 kilomètres du chemin de fer de Port-Nolloth; arrivée déjà à près de 250 mètres de profondeur, elle produit environ le quart de ce que la colonie fournit d'un cuivre qui ne vaut pas celui du Chili. Autres gîtes cuprifères en divers lieux, notamment dans le Pondo-Land; galène argentifère en nombreux endroits; minerai de fer un peu partout; minerai de manganèse; mercure dans le pays des Gri-Koua occidentaux, et en général plus de promesses que de réalités. Le sel, excellent pour les salaisons, est employé dans quelques pêcheries qui travaillent pour la consommation locale et même pour l'exportation en Angleterre; on le tire des baies exhaussées du littoral, ainsi que des dépressions du Karroo et du bassin de l'Orange, et aussi de grands dépôts de sel gemme : la principale mine, à Uitenhage, donne annuellement 4000 tonnes.

Une des meilleures richesses des colonies du Cap leur vient également du sol : les sources, thermales ou non, soit sulfureuses, soit ferrugineuses, soit imprégnées d'autres éléments que le fer et le soufre. Il y en a de très fréquentées déjà, dont plusieurs en des sites élevés, dans un air élastique et tonique : d'où, pour les malades, un double espoir de guérison.

V
INDUSTRIE
ET
COMMERCE

Naguère les Anglais et les Hollandais du Cap se bornaient à l'exploitation du sol et à l'expédition des matières premières en Europe; leurs industries locales, peu nombreuses, ne se rapportaient qu'aux objets de consommation usuelle. Il n'en est plus ainsi, la colonie apprend à se passer des produits de la Grande-Bretagne, et, pour aider au développement de l'industrie africaine, elle a même commencé de prendre contre eux des mesures prohibitives. Le Cap a distilleries, brasseries et minoteries, tanneries, mégisseries et savonneries, ateliers pour la fabrication de meubles en bois du pays et de chariots et vagons de Boers, scieries, selleries, ateliers de cordonnerie et autres objets en cuir, manufactures de tabac, fonderies de fer, ateliers de chemins de fer, lavages de laine, fabriques de biscuits, bonbons, conserves, confitures de toute espèce, dont récemment encore les ménagères hollandaises avaient le secret.

Le commerce consiste surtout, quant à l'exportation, en produits du sol; plusieurs de ces produits, dépendant de la mode comme les plumes d'autruche, et de l'année sèche ou pluvieuse

comme la laine, il s'ensuit que le trafic varie fort d'un an à l'autre, comme vente de la colonie à l'étranger, et aussi comme achat, puisqu'on ne fait d'emplettes qu'avec l'argent gagné. Mais, dans l'ensemble, de décade en décade, par exemple, le progrès ne s'arrête pas, et ne peut pas s'arrêter puisque tout ou presque tout se développe constamment, et avant tout la population, soit blanche, soit foncée, soit noire.

Un exemple de ces oscillations du trafic nous est fourni par les années 1882 et 1886 : 1882 s'étant résumé par un commerce de 446 975 475 francs, 1886 n'arriva qu'à 273 115 425. Mais le tassement s'est fait et presque toujours une année quelconque l'emporte maintenant sur la précédente. 1890 a donné 480 106 050 francs, importations et exportations réunies; 1895 s'est totalisé par 900 millions, dont 477 à l'importation et 423 à l'exportation; 1896 par 893 538 825 francs; 1897 par 991 450 000 francs; 1898 par plus de 1 078 millions, dont 417 à l'importation et 661 à l'exportation. On voit que l'importation a baissé de 60 millions depuis 1895, et que l'exportation a haussé de 238 millions : croît énorme qui a sa cause dans les envois en Europe de l'or brut du Transvaal — envois qui ont été de 200 millions en 1895, de 385 millions en 1898.

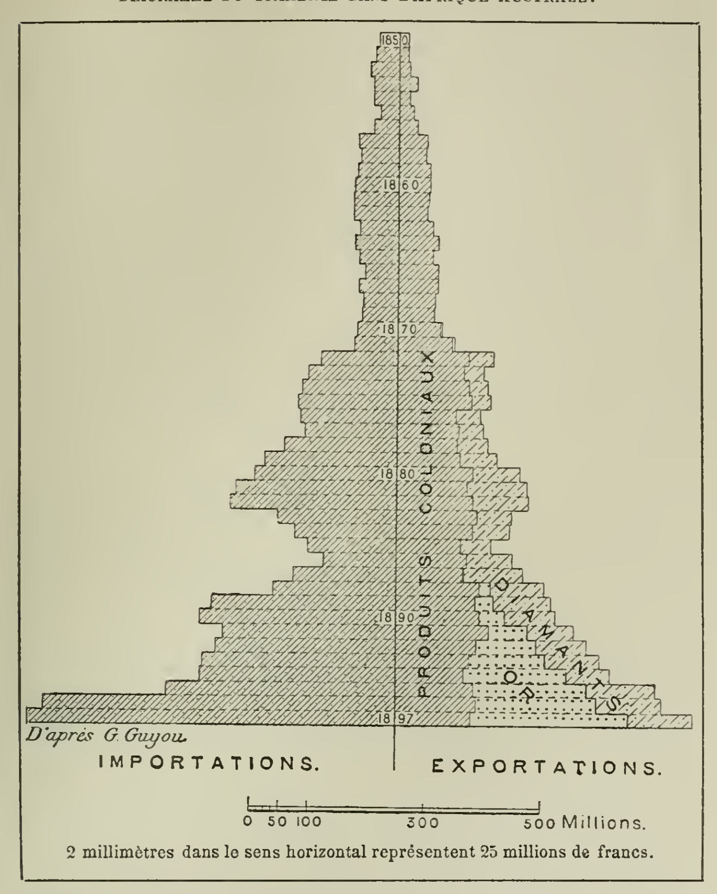
Ici nous constatons un trompe-l'œil : l'or du Transvaal compte au commerce de la colonie comme exporté par les ports du Cap. Il n'y a pas que l'or porté de la sorte indûment sur la liste des échanges du Cap, il y a aussi d'autres produits du Transvaal non embarqués à Lourenço Marquès, et ceux de l'État libre qui ne partent pas d'Afrique par le port de Durban : bref, tout ce que les républiques hollandaises de l'intérieur envoient outre mer, principalement les laines et les peaux, par les divers ports de la colonie.

A l'importation comme à l'exportation presque tout le commerce des colonies du Cap (et des états de l'intérieur) est dans les mains des Anglais; mais le Royaume-Uni laisse quelque part à ses diverses possessions d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie; le reste, peu de chose, est pour l'étranger. Ainsi, en 1898, l'Angleterre a contribué à l'importation pour 70 centièmes, ses colonies pour 5 ou 6 centièmes, les pays non anglais pour 24 ou 25 centièmes; à l'exportation, l'Angleterre a prélevé plus de 90 centièmes! Le commerce direct avec la France est à peu près nul.

Les principales exportations consistent en or, diamants, laines, poils de chèvre angora, peaux, plumes d'autruche, minerai de cuivre; les principales importations, en une infinité d'objets fabriqués, vêtements de toute espèce, lainages, cotonnades, mercerie, cuirs, selles, harnachements et chaussures, fers

et quincaillerie, machines de toute sorte et de toute grandeur.
Ce sont des navires anglais qui servent au transport de presque toutes les marchandises à l'entrée et à la sortie; bien

DIAGRAMME DU COMMERCE DANS L'*AFRIQUE AUSTRALE.*



2 millimètres dans le sens horizontal représentent 25 millions de francs.

que le percement de l'isthme de Suez ait déplacé le Cap, pour ainsi dire, et l'ait écarté de la route maîtresse entre l'Europe occidentale et les Indes, les ports de la colonie voient maintenant passer tout près ou au loin plus de navires qu'à l'époque où la mer Rouge était encore séparée de la mer d'Alexandrie. Les

progrès de la mécanique ont permis aux paquebots voyageant d'Angleterre en Australie de voguer au large du Cap sans y faire escale pour renouveler leur provision de charbon. La part du commerce britannique desservi par les navires qui doublent le cap de Bonne-Espérance sans y faire escale était évaluée, vers 1890, à 1 250 millions par an, somme que la décade écoulée depuis lors ne peut qu'avoir fort augmentée.

En 1898, les ports de la colonie ont reçu 1 045 navires et 2 812 966 tonnes; ils en ont expédié 1 065 avec 2 789 989 tonnes : en tout, 2 110 navires et 5 602 965 tonnes. Là-dessus, la part des Anglais est de 4 847 000 tonnes, sur 1 446 vaisseaux. Tout cela pour la navigation d'outremer; le cabotage a porté, en cette même année, sur 2 581 navires et 7 824 399 tonnes. Le port du Cap arrivait en tête avec une valeur d'échanges plus que double et presque triple de celle de Port-Elisabeth (à cause de l'exportation d'or et de diamants, ses importations étant inférieures à celles de la place rivale); au troisième rang East-London, avec importation également fort notable; au quatrième rang, Port-Nolloth, qui n'envoie que du cuivre; au cinquième, Mossel Bay. N'étaient les diamants et l'or, Port-Elisabeth équilibrerait le Cap, et East-London arriverait à la moitié du trafic de Cape Town ou même la dépasserait.

V
CHEMINS DE FER

Les vagons des Boers ne sont pas encore « périmés » dans l'intérieur, sur le plateau des républiques néerlandaises, chez les Be-Chuana, dans le Kalahari, sur les routes de la Rhodesia, sur les chemins du Zambeze. Mais là aussi leurs jours sont comptés.

Aujourd'hui, dans la colonie du Cap, les charrettes ne servent plus qu'au roulage et au transport des marchandises dans les campagnes écartées. Un réseau de grandes routes carrossables sillonne le territoire dans tous les sens, escaladant les montagnes par des courbes hardies; des travaux d'art tels que les routes du Montague-pass et du Southey's-pass, dans la région sud-occidentale de la colonie, et du Catberg, entre l'Orange et Graham's Town, sont la gloire des ingénieurs du Cap, et les colons les montrent avec orgueil aux étrangers.

Mais surtout le « cheval de fer » a remplacé les paires de bœufs attelés, « au pas tranquille et lent ». Un réseau de voies ferrées se développe, auquel chaque année ajoute de nouvelles mailles. Ces voies partent de Cape Town, de Port-Elisabeth, de Port-Alfred, d'East-London et pénètrent au loin dans l'intérieur, franchissant les remparts successifs des monts à plusieurs centaines et même à plusieurs milliers de mètres d'altitude,

pour atteindre le fleuve, puis le dépasser bien loin, dans la direction du Zambeze.

Déjà richement dotée de voies rapides, la colonie n'avait encore, en 1858, que ses routes et sentiers pour vagons à bœufs.

Aujourd'hui, des villes maritimes de la colonie, du Cap, de Port-Elisabeth, de Port-Alfred, d'East-London, et, hors de la colonie, de Durban ou Port-Natal, et enfin dans l'Afrique australe portugaise, de Lourenço Marquès et de Beira partent des voies ferrées qui, du sud au nord, de l'est à l'ouest, gravissent tous les degrés des montagnes et déjà sillonnent au loin les grands plateaux de l'intérieur.

Le premier coup de pioche fut donné, en 1859, pour le chemin de fer du Cap à Wellington, long de 93 kilomètres. Il n'y eut aucune hâte dans l'établissement du réseau, jusqu'à la découverte des champs diamantifères; mais dès lors on rattrapa le temps perdu. Entre 1873 et 1880, on passa de 101 à 1 419 kilomètres de lignes livrées aux voyageurs; en 1894, il y en avait 2 162; près de 4 000 à la fin de décembre 1898, dont 3 203 propriété de l'État. Elles sont à voie étroite (1 m. 06 à 1 m. 07).

La colonie n'a qu'à se féliciter de son réseau d' « État ». En 1886, par exemple, il lui a rapporté plus de dix millions; en 1894, plus de trente; en 1898, plus de vingt-trois, différence entre une recette de 73 837 250 francs et une dépense de 50 309 750; cette année-là, il a transporté 10 013 432 voyageurs et 1 374 000 tonnes de marchandises, contre 2 428 586 voyageurs et 375 103 tonnes en 1885. Le coût entier du réseau gouvernemental, au 31 décembre 1898, se montait à 505 millions de francs, soit à un peu plus de 150 000 francs le kilomètre. Aux 4 000 kilomètres environ de chemins de fer, il y a lieu d'ajouter près de 14 000 kilomètres de routes de terre.

De même que les voies ferrées, les lignes télégraphiques appartiennent au gouvernement; leur longueur est de 11 626 kilomètres, avec 35 030 kilomètres de fils; leurs 470 bureaux ont expédié 2 321 082 dépêches en 1898.

En ce même 1898, le nombre des bureaux de poste était de 942; ils ont distribué 23 339 379 lettres, 750 568 cartes postales, 9 862 080 journaux, 2 303 000 livres et échantillons, 525 660 paquets.

VII
INSTRUCTION PUBLIQUE

A ce nombre de lettres échangées, de journaux, de livres expédiés, on voit que la population de la colonie du Cap est en moyenne une société cultivée, sans que pourtant la fréquentation de l'école y soit obligatoire pour les enfants.

Quoique les institutions scolaires dépendent surtout des municipes et qu'elles soient entretenues en grande

partie par des cotisations volontaires, le gouvernement contribue au développement des écoles au moyen de bourses pour les élèves indigents, de fournitures de livres, cartes et instruments, et de salaires pour les professeurs.

Les écoles primaires se divisent en trois groupes, suivant l'origine des élèves. Les préjugés de race qui prévalent dans l'Église distribuent les fidèles en des édifices différents, suivant la couleur de leur peau ; ils l'ont également emporté dans le système scolaire, et les législateurs ont pris soin que des fils de Malais ou de Hottentots ne s'asseyent pas à côté des enfants blancs et ne participent point aux mêmes jeux. Les écoles publiques des « Européens » établies dans les villes et les villages sont dirigées par des commissions locales; celles des enfants métis des villes et des districts industriels fonctionnent sous la surveillance des communautés religieuses; enfin, les écoles des aborigènes sont restées aux soins des sociétés des missions qui les ont fondées : ce sont pour la plupart des écoles de métiers, où l'on enseigne surtout la charpenterie, la menuiserie, la charronnerie, la reliure et l'imprimerie. Un grand nombre des instituteurs sont recrutés parmi les indigènes.

Au recensement de 1891, on constata que les enfants ayant l'âge scolaire, considéré comme commençant à 5 ans et finissant à 14, se trouvaient au nombre de 415 432, dont 99 280 blancs et 316 152 de couleur. Parmi les 99 280 de race européenne, 39 280, soit presque exactement les deux cinquièmes, ne fréquentaient pas l'école, et 60 000 la fréquentaient, dont 20 223 n'allaient qu'à l'école du dimanche, laquelle est avant tout religieuse, ou étaient élevés chez eux par leurs parents ou par des professeurs; il y en avait 20 080 dans les écoles du gouvernement et 17 697 dans les établissements particuliers. Parmi les 316 152 enfants indigènes, 272 437 ou plus des 86 centièmes restant dans une ignorance entière, 34 133 allaient dans les écoles du gouvernement, 5 021 aux écoles du dimanche et 4 561 aux écoles privées. Quant aux adultes, près de 29 pour cent des hommes et 28 pour cent des femmes ne savaient ni lire ni écrire. Le 31 décembre 1898, il y avait 2 588 écoles assistées (autrement dit subventionnées par l'État), avec 135 805 inscrits et 105 051 présents, et la subvention gouvernementale fut, dans l'année, de 5 875 500 francs.

En fait d'enseignement supérieur, l'université du Cap, fondée en 1873, a interrogé 339 étudiants en 1893-1894, et 558 en 1897-1898. Sept collèges de lettres, de sciences mathématiques, physiques, naturelles, lui sont affiliés. L'université n'enseigne pas, elle se borne à examiner des candidats, à conférer

des diplômes; et c'est à ces sept collèges que se rattachent les 558 étudiants signalés ci-dessus. En somme, en dépit des facilités offertes à l'éducation dans la colonie du Cap, la proportion des élèves y est très inférieure à la moyenne qu'offrent les nations civilisées.

L'instruction primaire se donne dans les deux langues, qui ont théoriquement des droits égaux, suivant que dominent Hollandais ou Anglais, ou suivant qu'ils se « pénètrent »; elle est ici hollandaise, là anglaise, ailleurs dans les deux idiomes. L'éducation supérieure a pour organe unique l'anglais, et celui-ci, bien que beaucoup moins parlé que son rival dans l'ensemble du pays, et surtout à la campagne, l'emporte décidément comme langue des affaires, du commerce, de l'administration, des chemins de fer, des postes, des salons. « *Dutch and english equal* » — le hollandais et l'anglais égaux —, c'est une formule légale que ne respecte pas la réalité.

L'inégalité de fait entre les deux langages ne se manifeste pas moins dans la littérature et la presse. Tout ou presque tout ce qui se publie d'important a pour verbe l'anglais et, sur plus d'une centaine de journaux et de revues, on n'en compte que 22 en hollandais, plus 10 écrits dans les deux idiomes, contre 70 et plus en anglais : soit, pour la presse néerlandaise, une proportion de trois sur dix seulement, même en comptant comme hollandais les organes bilingues. La grande presse surtout, les grands journaux sont « *english* ».

En 1897, la colonie comptait 116 bibliothèques, ayant ensemble 376 000 volumes.

VIII GOUVERNEMENT

Pendant toute la première moitié du XIXe siècle, la colonie du Cap était une simple dépendance de la « Couronne »; les gouverneurs exerçaient le pouvoir au nom du souverain, seuls dans les premières années, puis avec l'appui d'un Conseil exécutif et d'un Conseil législatif, nommés directement par le gouvernement anglais. Le parlement colonial n'existe que depuis 1853, mais la nomination du gouverneur et du lieutenant-gouverneur appartient toujours à la Couronne, et celle-ci a gardé le droit de veto, dont on peut dire qu'elle n'use guère, ou qu'elle n'use pas.

En vertu de la constitution, copiée en grande partie sur le modèle britannique, la législature comprend deux chambres, la « Chambre basse », ou l'Assemblée (*house of Assembly*), et la « Chambre haute », ou Conseil législatif. La première est composée de 95 membres, élus pour une période de cinq années et rétribués au taux de 25 francs par jour de séance; plus une

indemnité de 18 francs par jour, pendant une période qui ne peut dépasser trois mois, pour ceux qui habitent à 24 kilomètres au moins du Cap. La seconde n'a que 23 membres, désignés par le titre d' « honorables » et choisis pour sept années parmi les riches ayant au moins 50 000 francs d'immeubles ou 100 000 francs de propriétés mobilières. Ces 23 membres sont élus à raison de trois pour chacune des sept provinces électorales (elles-mêmes partagées en 77 divisions envoyant chacune un membre à la Chambre basse); plus deux membres pour les territoires annexés en temps « moderne » à la colonie : un pour le Griqua-Land Occidental, l'autre pour le Be-Chuana-Land.

Sont électeurs pour les deux chambres tous les sujets britanniques, blancs ou noirs, propriétaires d'un domaine d'une valeur d'au moins 1 875 francs ou touchant un salaire d'au moins 1 250 francs sans nourriture ou 625 francs avec vivres et couvert; mais, il y a une douzaine d'années, une délibération du gouvernement colonial a privé du droit de vote les noirs qui sont propriétaires en commun avec d'autres natifs. D'ailleurs, comme on ne peut mettre de bulletin dans l'urne qu'à condition de savoir écrire au moins son nom, sa profession, son adresse, la plupart des noirs ou « colorés » et un certain nombre de blancs se trouvent par cela même exclus des scrutins. Puis, à dire vrai, les électeurs ne tiennent guère à voter; les seuls noirs qui s'approchent des bureaux de vote sont ceux que les divers partis enrôlent (et paient). L'Assemblée ou « Chambre des députés » élit son président et son bureau, tandis que la Chambre haute a pour président de droit un des fonctionnaires qui sont à la nomination du gouvernement central, le chief justice.

Le gouverneur ouvre les sessions par un discours du trône, au nom de Sa Très Gracieuse Majesté la Reine. Comme gouverneur il touche 125 000 francs par an, et comme « Haut Commissaire de Sa Majesté » 75 000. Il choisit les ministres parmi les mandataires du corps électoral, ministres responsables devant les chambres : le trésorier général, qui est en même temps premier ministre, le secrétaire de la colonie, l'avocat général (*attorney general*) ou ministre de la justice, le commissaire des terres et des travaux publics et le secrétaire des affaires indigènes. Sous la présidence d'un des leurs ils constituent le cabinet. Les débats se font dans l'une ou l'autre langue, anglais ou hollandais, au choix de l'orateur.

L'exercice de la justice dépend encore du gouvernement anglais : c'est lui qui nomme les *field-cornets* (*veld-kornets*), ou magistrats de campagne, et les juges de paix; il choisit aussi

les membres des cours de circuit, de la cour d'appel et de la cour suprême. L'on peut même, dans les circonstances graves, porter les affaires hors de la colonie du Cap à la reine elle-même, en son Conseil privé. Le nombre des circonscrip tions judiciaires monte à 77, plus 29 districts dans les « dépendances », en pays cafre, en Ba-Suto-Land, en Be-Chuana-Land. « La cour suprême, devenue depuis 1889 également la cour d'appel, réside (naturellement) à Cape Town; elle se compose de neuf juges, dont le juge supérieur. Trois parmi ces juges forment la cour des districts orientaux, résidant à Graham's Town; trois autres constituent la haute-cour du Griqua-Land, résidant à Kimberley. La cour du Cap et des districts occidentaux comprend le juge supérieur et deux assesseurs. Des cours de circuit se tiennent périodiquement dans les villes de la colonie; au-dessous de ces cours, chaque comté a son magistrat-résident... Des cours de justice périodiques se tiennent aussi dans les villages; enfin les juges de paix exercent leur ministère dans les affaires de moindre importance... Le droit romain, tel qu'interprété en Hollande et modifié par les statuts de la colonie, est la base de la justice au Cap ».

A la tête des circonscriptions judiciaires, qui sont en même temps des divisions électorales, en un mot à la tête des comtés, se trouve un commissaire civil, qui presque toujours est aussi magistrat-résident. A l'exception de trois comtés, chacun d'eux possède un conseil d'au moins six membres (quatorze pour le comté du Cap), nommé tous les trois ans par les mêmes électeurs que ceux qui choisissent les membres de la Chambre des députés ; ce conseil s'occupe des routes, des questions diverses, des intérêts locaux. Il y avait, en 1898, près de cent municipalités de villes (exactement : 94) et 77 villages « constitués », les villes ayant leur maire et leur conseil municipal, et les villages leur « management board » ou comité d'administration.

Le gouvernement anglais, qui préside ainsi à la justice, est aussi le directeur des forces militaires de la colonie. Avant que la guerre dite du Transvaal ne vînt tout bouleverser, il n'entretenait qu'un petit nombre d'hommes au Cap et à Simon's Town, dans la péninsule de Bonne-Espérance défendue contre les attaques par un système de forts et de batteries : toute l'armée « impériale » se bornait aux 1 003 officiers et soldats du régiment des fusiliers à cheval du Cap (*Cape mounted riflemen*).

Depuis une loi de 1878, tout homme de 18 à 50 ans né dans la colonie est astreint au service militaire en dehors du territoire; mais cette obligation est « contemplative », théorique,

réservée pour les cas de guerre, invasion, révolution. Il y a tout de même un corps de volontaires, plus ou moins organisé, qui comprenait, en 1898, tout près de 7 000 hommes (6 953). La police montée du Cap consistait, cette année-là, en 1 922 hommes et 1 572 chevaux; elle est aussi considérée comme devant contribuer, en cas d'urgence, à la défense du pays.

Comme défense maritime la Colonie a, suivant l'occurrence, sa part plus ou moins grande de l'escadre de treize vaisseaux de guerre chargée de la protection du Cap et de l'Afrique occidentale anglaise (Cape and West-African Station).

Le gouvernement anglais et le gouvernement local ont abandonné tout pouvoir sur l'Église, qui était naguère inféodée à l'État (mais alors toutes les différentes sectes ne participaient pas aux faveurs du budget). Depuis 1875, le principe de la séparation est voté : les fidèles doivent s'occuper de l'entretien de leurs églises; les traitements sont maintenus pour les seuls membres du clergé nommés avant que le vote eût force de loi. Le budget ecclésiastique diminue d'année en année par voie d'extinction : en 1898, il n'était plus que de 150600 francs.

Les communautés religieuses de blancs les plus considérables sont celles qui avaient autrefois un caractère privilégié : l'église réformée hollandaise et l'église anglicane. Mais les wesleyens font une propagande beaucoup plus active parmi les indigènes, et c'est à leur confession que se rattachent la plupart des Hottentots et des Cafres de la colonie. Les Malais sont restés mahométans et même ils ont fait des prosélytes : Cape Town et Port-Elisabeth ont des mosquées.

IX
FINANCES

Les droits de douane, d'accise, de mutation, d'héritage, de timbre et quelques autres taxes fournissent plus de la moitié du budget; le reste provient des bénéfices que donnent au gouvernement les chemins de fer, postes, télégraphes, etc., etc., ainsi que la vente des terres et des gisements miniers.

L'ascension des revenus de la colonie est régulière : 78 979 775 francs dans l'année fiscale 1886-1887, — 135 715 300 en 1894-1895, — 190 305 500 en 1897-1898.

Régulière aussi l'augmentation annuelle des dépenses : 79 869 150 francs en 1886-1887, — 135 410 000 en 1894-1895, — 210 784 950 en 1897-1898.

La dette publique, elle aussi, croît et prospère : en 1887, elle se montait à 561 332 325 francs y compris les emprunts locaux garantis par la colonie; au 1er janvier 1899, elle atteignait

709 598 500 francs, dont 77 661 900 pour les sommes empruntées par les villes, corporations, commissions maritimes des ports, etc. Près de la moitié des emprunts a été consacrée aux grands travaux d'utilité publique, et là-dessus 462 500 000 aux seuls chemins de fer. A ajouter à la dette coloniale, ou nationale, celle des comtés, qui est peu de chose, et celle des municipalités, qui se chiffre par 46 485 650 francs.





CHAPITRE CINQUIÈME

VILLES ET LIEUX REMARQUABLES

I. VILLES; LIEUX REMARQUABLES DANS L'ANCIENNE COLONIE. II II. DANS LA CAFRERIE ANNEXÉE. II III. PAYS DES BA-SOUTO. II IV. PAYS DE WALFISH.

I
VILLES; LIEUX REMARQUABLES DANS L'ANCIENNE COLONIE

CAPE TOWN, à la française le Cap, a rang de métropole de la colonie, et aussi de toute l'Afrique australe; c'est une cité d'une soixantaine de mille âmes : cent mille peut-être avec les faubourgs.

Ce Kaap des Hollandais est la plus ancienne ville fondée par les Européens au sud de Benguela. Vue de la mer, elle se présente avec grandeur, grâce au superbe amphithéâtre des montagnes qui l'entourent, et surtout à la masse imposante du mont de la Table. A l'ouest de la ville, les pattes du Lion, s'avançant au loin dans la mer, protègent la rade contre la puissante houle du large; le môle, les appontements et les quais s'appuient à ces rochers, et là s'ouvre le grand bassin où viennent s'amarrer les navires. La cité, découpée en carrés réguliers par de larges rues, s'élève en pente douce vers les racines de la montagne et parsème de maisonnettes les premières collines. A l'est, au milieu d'une vaste prairie qui fut le marais où les premiers colons bâtirent leur fortin, se montrent les constructions basses du « château », propriété du gouvernement et symbole de la domination anglaise; au delà, sur le pourtour de la baie, un faubourg se prolonge jusqu'à la bouche de la sinueuse Saltriver; de beaux jardins et des parcs entourent la ville et pénètrent dans les vallons de la montagne.

Il n'y avait, pour ainsi dire, pas de port au Cap quand on a

construit un bassin de 4 hectares (ou très peu plus), avec profondeur de 6 m. 10 à 7 m. 32 à mer basse, ouvert en 1870. Ce port est dit intérieur, par opposition à l'extérieur, récemment terminé, qui s'abrite derrière un môle de 525 mètres de long, et qui offre aux navires des fonds de 8 m. 23 en minimum, au plus bas du reflux. En avant de ce nouveau bassin, un brise-lames de 1110 mètres abrite des vents l'aire d'ancrage des grands vapeurs à l'entrée de la baie de la Table. Place de commerce de beaucoup la plus affairée de la colonie, le Cap échangeait en 1886, importation et exportation réunies, pour une valeur d'environ 60 millions de francs; en 1894, pour 261 383 400 francs, dont 74 747 375 à l'importation et 185 636 025 à l'exportation; en 1898, pour plus de 525 millions, dont 128 à l'entrée, 397 à la sortie. C'est l'exportation qui lui donne sa grande supériorité sur les autres ports de la colonie, et cela, grâce à la valeur énorme de l'or et du diamant sous un petit poids, et aussi grâce à la quantité de laines qu'on y embarque pour l'Europe.

Devenue cité anglaise, Cape Town n'a conservé qu'un petit nombre d'édifices datant de l'époque des Hollandais. La rue principale n'est plus complétée par un canal bordé d'arbres comme les avenues d'Amsterdam; mais les physionomies, la langue, les noms rappellent encore l'origine néerlandaise de la moitié des Européens. Aux blancs se mêlent des gens de toutes les nuances de peau, des noirs descendant d'esclaves, des Hottentots, des Cafres, des Malais, offrant toutes les dégradations de teintes entre le noir, le rouge brique et le jaune, des Bastaards grisâtres et des immigrants métis de Sainte-Hélène au teint bronzé. Parmi les Malais, fils des serviteurs que les Hollandais avaient amenés des îles de la Sonde, quelques-uns portent le turban et les longues draperies flottantes : ce sont des pèlerins de la Mecque, regardant avec mépris la multitude des infidèles, noirs et blancs, tous également « Cafres » à leurs yeux.

Centre de rayonnement pour la civilisation de l'Europe en Afrique australe, le Cap possède un musée très riche en spécimens et curiosités de minéralogie, de flore, de faune africaines; une bibliothèque de près de 50 000 volumes, qui renferme non seulement tous les ouvrages relatifs à la colonie, mais aussi des livres rares et des manuscrits; un jardin botanique de près de 6 hectares, où l'on voit des représentants de toute la flore indigène et des milliers de plantes étrangères.

De par sa position près de la pointe du continent d'Afrique, c'est une des stations les plus importantes à la surface de la Planète pour les études géodésiques. Dès l'année 1685, des

18° 19° 20°

33° 34° 35°

St Helena Bay

Saldanha Bay

Piquetberg

Tulbagh

Pr Alfred

Ceres

Malmesbury

Wellington

Worcester

Breede R.

Robertson

Drakenstein

PAARL

Robben I.

CAPE TOWN

Table Mt

STELLENBOSCH

Fransche Hoek

Genadendal

Somerset

Zwarte Bergen

Caledon

Babylon's Mt

Simonstown

FALSE BAY

CAP DE BONNE ESPÉRANCE

C. Hanglip

Bredesdorp

Danger Pt

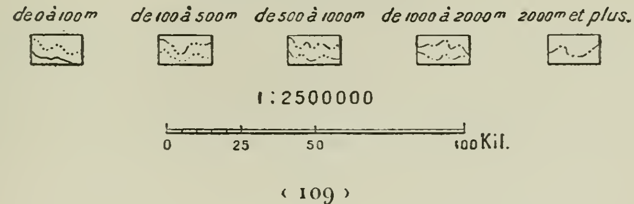
CAP DES AIGUILLES

LOURENÇO MARQUES

CAPE TOWN

0 1000K

Est de Greenwich



astronomes français y érigèrent un poste temporaire pour l'observation des étoiles; en 1751, La Caille y fit ses mémorables recherches pour la mesure d'un degré du méridien et la fixation de la parallaxe lunaire; lors de la deuxième expédition de Cook, les astronomes anglais reprirent ces études; Maclear, Herschell ont dressé à l'observatoire du Cap le catalogue des étoiles du ciel antarctique, et maintenant on s'occupe de poursuivre la triangulation du littoral sur les plateaux du Karroo et par delà l'Orange, dans les pays des Be-Chuana jusqu'au Zambeze. Le projet de l'astronome Gill est d'arriver ainsi graduellement à la mesure du méridien d'Afrique, des bords de l'Océan méridional au port d'Alexandrie. L'observatoire actuel est situé à 5 kilomètres à l'est de la ville, à Mowbray.

Le Cap se complète par de nombreux villages de plaisance épars dans les vallées environnantes. Les négociants, les fonctionnaires riches demeurent à la campagne et ne viennent en ville que pour leurs affaires. En été, presque toute la population blanche, suivie de fournisseurs et de serviteurs, se porte vers les bains de mer et les pentes ombragées; les chemins de fer de banlieue ont un mouvement comparable à celui des grandes cités européennes. Au nord de la ville, le bourg de Sea-Point aligne ses villas sur une plage ébranlée par les vagues de l'Atlantique; à l'est, un collier de villages entoure le Pic du Diable et continue la ville, sur une trentaine de kilomètres, jusqu'aux bains de mer de Kalkbay. Un des groupes d'habitations les plus charmants, dans la gracieuse vallée qui réunit les deux baies et que dominent à l'ouest les superbes murailles de la montagne de la Table, Wijnberg (Winberg) se cache à demi sous la verdure des chênes et des pins. Non loin de là, vers le sud, le manoir de Constance donne son nom au cru le plus fameux de l'Afrique. Au sud, on aperçoit, vaste d'au moins 60 000 hectares, le golfe de False Bay, qui est d'une grande régularité de formes; une de ses criques occidentales, Simon's Bay, reflète dans ses eaux la ville de Simon's Town, poste naval de magasins et d'arsenaux fortifiés que le gouvernement anglais a conservé sur les côtes du territoire colonial. Simon's Town occupe un des sites les plus beaux de l'Afrique australe, sur le promontoire en faucille qui porte à son extrémité le phare du Cap de Bonne-Espérance.

Quelques villes appartenant à la grande banlieue du Cap sont éparses dans les vallons, sur le versant atlantique des monts qui bornent à l'est la baie de la Table. Stellenbosch, réunie à Cape Town par une voie ferrée, est, après la capitale, la plus ancienne ville de la colonie (1684), et aussi l'une des plus hollandaises. Les écoles sont nombreuses dans cette « Athènes »

de l'Afrique australe. C'est aux alentours, notamment dans l'amphithéâtre de montagnes du Fransche Hoek ou « Quartier Français », que s'établirent la plupart des réfugiés huguenots arrivés à la fin du XVIIe siècle. Paarl, village de 12 kilomètres en longueur, qui borde la route à la base des monts Drakensteen (Pierre du Dragon), date aussi des premiers temps de la colonisation, et les jardins, les orangeries, les bosquets qui entourent cette « Perle », — ainsi nommée d'un bloc de granit dressé sur un rocher comme une perle sur un diadème — en font un charmant lieu de villégiature. Le pays environnant est le district viticole le plus considérable de la région du Cap. Plus au nord, c'est le bourg bien ombragé de Wellington, au delà duquel le chemin de fer qui pénètre dans l'intérieur décrit une grande courbe et gagne par une dépression des montagnes le versant de l'Océan méridional, dans le val de la Breede. Paarl et Wellington se trouvent dans le haut bassin du Great Berg, qui, après avoir reçu les affluents du district fertile, demeuré si foncièrement hollandais, de Tulbagh et des « Vingt-Quatre Rivières », va se déverser dans l'Atlantique à la baie de Saint-Helena. Au sud du promontoire qui limite l'hémicycle régulier de ce golfe presque toujours houleux, s'ouvre la baie ou plutôt le lac de Saldanha, ainsi désigné d'après un amiral portugais dont le nom s'appliqua jadis à la baie de la Table. C'est près de là que Vasco de Gama fut blessé en 1497 par les Hottentots, et que Francisco d'Almeida fut massacré en 1508 avec ses compagnons. L'entrée en est facile, ses eaux sont profondes et plusieurs bassins abrités par des levées de granit, môles naturels, offrent aux navires un excellent mouillage. Cet admirable havre, dont les Hollandais avaient fait le lieu de rendez-vous pour leurs vaisseaux de guerre et le centre des communications postales entre les Provinces-Unies et les Indes Orientales, est à peine utilisé; quelques fermes seulement, des stations de pêche se montrent sur ses bords. Il ne s'y trouve pas même de village; le bourg le moins éloigné, Malmesbury, est à plus de 50 kilomètres au sud-est dans l'intérieur des terres, au milieu de vastes champs de blé. L'attraction exercée par Cape Town a détourné tout commerce de la baie de Saldanha.

Au nord de la vallée du Great Berg, le campagnes, arides dans la plus grande partie de leur étendue, sont très faiblement peuplées; les chefs-lieux de district, Piquetberg, Clanwilliam, la « fournaise », mais aussi le « grenier à blé » du Cap, et Calvinia, ne sont que des villages où viennent s'approvisionner les pâtres des alentours. Calvinia, située à 1 000 mètres d'altitude, dans une haute vallée des montagnes, entre le Roggeveld et les Hantam, se rattache encore par une grande route aux

régions civilisées du Cap; mais au delà, vers le nord, s'étendent les solitudes du Bushmen-Land, où gîtent en effet quelques San, au bord des lagunes. Le district des Petits Nama-Koua, occupant l'extrémité nord-occidentale du territoire de la colonie, entre l'Atlantique et le cours inférieur de l'Orange, serait également abandonné aux populations aborigènes, si la région montagneuse n'était d'une grande richesse en gisements de cuivre. Dans le voisinage du principal sommet, le Vogel-Klip ou « roc des Oiseaux » (1 324 mètres), une compagnie anglaise, qui possède un territoire de 54 000 hectares, fait exploiter depuis 1863 les mines « inépuisables » d'Ookiep, bourg à 960 mètres au-dessus des mers. Port-Nolloth, havre de l'Atlantique où une voie ferrée emporte les minerais d'Ookiep, était fréquentée jadis par les baleiniers américains.

Les montagnes d'Ookiep commandent à l'ouest la plaine des Bushmen qui s'allonge, infinie en apparence, vers l'est, à la rencontre du Karroo, jusqu'au delà de la rivière Hartebeest, tributaire gauche de l'Orange. Cette rivière, presque toujours sans une goutte d'eau, s'enfle et déborde dans la saison des pluies. Alors, c'est un Nil au limon vivifiant où, dès la crue passée, on sème du blé, et ce froment croît si vite, à deux mètres de haut, qu'on a le temps de faire deux moissons, même quelquefois trois. « Tant, dit Noble, tant est grande l'activité, la fertilité de ce sol vierge; la production s'élève ainsi à 50 fois la semence, voire à 70 fois ». C'est la raison de la présence de hameaux, de villages boers dans ce pays tantôt plantureux, tantôt désespérément steppe ou désert.

A l'orient du Cap et de la False Bay, la partie du territoire qui s'avance au sud des montagnes vers le cap des Aiguilles, pointe méridionale du continent, est une région de pâturages où ne se trouvent que deux bourgs sans importance, Bredesdorp et Caledon, ce dernier ayant quelque espoir d'accroissement en ville à cause de sources carbonatées ferrugineuses, thermales, (43°,3) déjà fréquentées. Mais le bassin de la Breede, dont les affluents supérieurs naissent au nord des montagnes côtières, est plus peuplé, grâce à la plus grande abondance des pluies qui l'arrosent. Le chef-lieu de la haute vallée, Worcester, est situé sur la voie maîtresse de communication, le chemin de fer qui réunira bientôt le Cap au Zambeze, et c'est là que commence la rampe pour l'ascension du plateau. Pénétrant dans une vallée latérale que parcourt la rivière Hex ou « des Sorcières », et dont les défilés, croit-on, vidèrent jadis le lac sous lequel se déposa le Karroo, la voie s'élève par une série de courbes jusqu'à l'arête des terrasses qui dominent à une hauteur de 600 mètres les campagnes de Worcester. Le point le

plus élevé de la ligne, à 124 kilomètres au nord-ouest de Worcester, est à 1 094 mètres d'altitude. Une abondante fontaine d'eau thermale jaillit dans le voisinage de cette ville; les colons la vantent comme une merveille de la nature. Très curieuse en effet, son nom hollandais de Brandvlei ou « Lac de Feu » indique d'avance qu'elle est fortement thermale (62°,8), elle a 270 mètres de long sur 10 de large. En aval de Worcester, la rivière Breede parcourt les campagnes de Robertson, bourg qui a dans son voisinage (à quelque distance cependant) les eaux minérales de Montagu, auxquelles commencent d'accourir buveurs et baigneurs. Plus bas, sur le même fleuve, on rencontre Swellendam, l'une des anciennes villes de la colonie, puisqu'elle était déjà fondée au milieu du XVIIIe siècle. Des avenues de chênes rayonnent autour de la ville vers les *kloofs* ou ravins sauvages qui pénètrent dans le cœur de la montagne. Le village de Port-Beaufort, situé sur la rive gauche de la rivière, en amont de la barre, reçoit quelques petites embarcations : des havres ouverts officiellement au commerce extérieur de la colonie du Cap, Port-Beaufort est le moins utilisé de tous.

Le vaste bassin du Gaurits, qui succède, à l'est, à celui de la Breede-rivier, renferme plusieurs des villes secondaires de la colonie. Beaufort-West, la capitale commerciale du Grand Karroo, en même temps que la principale station de chemin de fer entre le Cap et le fleuve Orange, a son site à 893 mètres d'altitude. Elle arrête les eaux qui descendent du versant méridional des Nieuwveld par un barrage de moins de 250 mètres de longueur, de 5 mètres seulement d'épaisseur et de 3 mètres de hauteur. Une si faible digue ne résisterait pas à une énorme masse d'eau, à un vrai lac, comme tels ou tels des réservoirs d'irrigation de France, d'Algérie, d'Espagne, des États-Unis. C'est qu'aussi la réserve est médiocre, sur un sol sans pente; pourtant, elle suffit à transformer un coin du pays, elle arrose les jardins, elle entretient des palmiers, des eucalyptus et une petite forêt qui envoie des piliers de mines à Johannesburg; si bien que l'hectare irrigué se loue ici jusqu'à 600, 700 francs. De Beaufort-West à Prince-Albert, bourg au pied septentrional des Zwartebergen, c'est le plus sec du Grand Karroo, avec une pluie toute saharienne, qui ne dépasse pas 10 centimètres par an, d'après Rehbock.

Au sud de ce haut rempart des « Montagnes Noires », sur un des affluents du fleuve, sont les deux bourgs de Ladysmith et d'Oudtshoorn. Ce dernier est fameux par ses tabacs, qui croissent dans les meilleures terres de la colonie, encore fécondes malgré cent années de culture ininterrompue, grâce à la puissance

souveraine des arrosements. Encore que la chute annuelle des pluies ne soit que de 235 millimètres dans la région d'Oudtshoorn, on a transformé la vallée en un jardin de haute production où des eaux retenues par dix-huit levées le long de la rivière Grobelaars vivifient 1 600 hectares. Ce sera bien autre chose plus tard, quand 7 200 hectares de plus seront abreuvés par les 78 millions de mètres cubes qu'on se propose d'arrêter dans trois grands barrages-réservoirs. Au nord d'Oudtshoorn, dans une haute vallée latérale, s'ouvrent les grottes de Cango, galeries à stalactites non encore explorées en entier; on y a pénétré jusqu'à près de 2 kilomètres, et reconnu 10 kilomètres de couloirs, de superbes stalactites; cette caverne n'est pas « la première venue ».

Pas de villes ou seulement de gros bourgs sur le cours inférieur du Gaurits, et point de place pour eux dans ses cluses. Riversdale, au milieu des riches pâturages du Grasveld, est à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest du fleuve, dans un vallon dont les eaux s'écoulent directement vers la mer. Aliwal-South, le port maritime de la région, est bâtie sur le rivage occidental de la Mossel Bay, à la racine de la péninsule rocheuse du cap Saint-Blaise, qui l'abrite des vents du sud. Le mouvement des échanges est assez actif dans le port de cette ville, le quatrième de la colonie par ordre d'importance, après le Cap, Port-Elisabeth, East-London. En 1886, la valeur des échanges n'y atteignait même pas 3 900 000 francs; elle a presque atteint 11 millions en 1898. Dans la zone riveraine se succèdent plusieurs bourgades, au pied de montagnes que Trollope com pare aux Pyrénées occidentales et où se trouvent, d'après lui, les plus beaux sites de l'Afrique australe. La gracieuse George se niche dans la verdure; Melville se reflète dans les flots aurifères de la Knysna, issue des Outeniqua tout verts de forêts, et qui s'achève par un estuaire profond où peuvent entrer les grands navires; Humansdorp est entourée d'un amphithéâtre de monts également boisés. Dans les vallées intérieures des montagnes côtières, Uniondale et Willowmore sont les deux chefs-lieux de district. Plus au nord, dans la zone aride du Karroo, mais sur le versant de l'océan du Sud, les deux centres administratifs sont ceux d'Aberdeen et de Murraysburg.

Le bassin de la rivière Sunday, quoique l'un des moins vastes de la colonie, est un des mieux cultivés et des plus riches, grâce à sa situation dans la zone relativement humide, qui regarde vers l'océan des Indes, et aux voies de communication qui le traversent, d'un côté vers le fleuve Orange et les républiques hollandaises, de l'autre vers le pays des Cafres. Graaf-Reinet, ville hollandaise de plus d'un siècle d'existence,

étend le damier de ses constructions basses au bord de la rivière naissante, qui se divise en canaux dans les avenues et les jardins. Le contraste de sa vallée avec les arides plateaux de l'ouest lui a valu le titre de « Joyau du Désert ». Ainsi que leurs noms l'indiquent, Jansenville et Uitenhage, qui se succèdent au sud sur la route de Port-Elisabeth, ont été fondées par les Hollandais; mais Uitenhage a pris la physionomie d'une ville anglaise, depuis qu'en 1820, elle reçut un grand nombre de colons britanniques. Actuellement elle est fort appréciée comme lieu de résidence par les négociants retirés des affaires, et aux jours de fête elle est visitée par des multitudes de pros meneurs qui viennent se reposer sous ses ombrages, au bord des eaux courantes. Cependant Uitenhage est aussi une ville d'industrie, avec de nombreuses petites usines éparses dans les vallons des alentours, où des ouvriers noirs, presque tous Cafres, lavent à la machine les toisons importées par millions des pâturages orientaux de la colonie.

Port-Elisabeth, situé à 32 kilomètres au sud-est d'Uitenhage, sur la rive occidentale de la baie d'Algoa, date de 1820 seulement; c'est la ville anglaise par excellence de la colonie du Cap, et à la moindre occasion elle étale bruyamment son « loyalisme ». Couvrant de ses maisons une longue colline à pente douce, elle développe sa rue maîtresse sur 4 kilomètres, parallèlement à la plage, devant la rade, qui ne vaut pas celle de la baie de la Table. Les faubourgs grandissants de cette cité de 25 000 à 30 000 âmes font peu à peu « tache d'huile » le long des routes de l'intérieur; en dehors de la haute ville, sur un plateau nu, se groupent les tentes de la « location », cité des indigènes habitée surtout par des Cafres, immigrants temporaires qui viennent gagner leur vie aux travaux du port. Naguère mourante de soif, Port-Elisabeth n'avait que de pauvres jardins autour de ses villas; mais, grâce à un aqueduc d'une cinquantaine de kilomètres qui lui amène des eaux de source, une riche verdure embellit le plateau, le jardin botanique est devenu splendide, et des parcs touffus contrastent par l'éclat de leur feuillage avec les tristes pâtis d'herbes maigres et rares qui entourent la ville.

Le commerce de Port-Elisabeth a beaucoup souffert dans le temps, à la suite de spéculations forcenées; il consiste surtout dans l'exportation des laines et des plumes d'autruche, que payent, à l'importation, les objets manufacturés de l'Angleterre. La rade d'Algoa Bay est protégée dans le voisinage de la ville par le cap qui porte encore le nom portugais de Recife. Mais pendant les mois de l'été austral, d'octobre à avril, alors que soufflent les vents du sud et du nord-est, la houle se brise

avec violence sur les plages, et les matelots ont à veiller avec grand soin à la sécurité de leurs navires; seules les embarcations d'un faible tonnage peuvent s'abriter derrière un briselames de 300 mètres de longueur. Quelques îles et des récifs sont épars dans la baie. L'un d'eux, Sainte-Croix (Santa Cruz), autour duquel tourbillonnent les oiseaux, fut visité par Bartholomeu Diaz, lors de son mémorable voyage de découverte au sud de l'Afrique; sur cette terre, la première qu'un pied européen foulait au bord de l'océan Austral, il dressa le pilier de São-Gregorio pour indiquer sa prise de possession. Deux sources qui jaillissent sur cet îlot lui ont valu son autre nom de Fountain-Rock.

Malgré les désavantages de sa rade, Port-Elisabeth reçoit beaucoup de vapeurs (très peu de voiliers) et même un service de paquebots l'unit à l'Angleterre sans passer par le Cap. En 1898, l'ensemble de ses échanges, inférieur à celui de 1897 et de 1896, a été de 208 745 000 francs, dont 156 161 000 à l'importation, 52 584 000 à l'exportation : presque trois fois les 76 695 225 francs de son commerce total en 1886.

Port-Elisabeth communique avec l'intérieur par deux chemins de fer, celui de Graaf-Reinet et une voie plus importante qui se bifurque ensuite, d'un côté vers les pays d'outre-Orange, de l'autre vers Graham's Town et la Cafrerie. Graham's Town, moins grande, moins commerçante que Port-Elisabeth, lui est supérieure en rang; c'est la capitale de l'Est, la résidence des principales autorités administratives, judiciaires et religieuses des districts orientaux. Aussi, en 1878, quand les fédéralistes cherchaient à consolider la puissance de la mère patrie en unissant les provinces anglaises et les républiques hollandaises en un seul État, Graham's Town fut indiquée comme le chef-lieu politique des colonies fédérées. Cette ville ambitieuse n'a pas l'avantage d'être assise au bord de la mer et même il n'y coule qu'un faible ruisseau; elle est située à 527 mètres d'altitude, dans un cirque entouré de coteaux nus, mais on a pris soin de planter des arbres dans toutes les avenues de la cité. Elle est propre et gracieuse, bien bâtie, et parmi les villes de la colonie, presque toutes remarquables par leur salubrité, elle se distingue par une salubrité plus grande encore, grâce à la modération des chaleurs estivales et au faible écart des températures d'hiver : nombre de malades viennent y prolonger leur vie. Fondée en 1812, village jusqu'en 1820, ville dès que l'immigration anglaise eut commencé dans le Cap oriental, elle devint et resta longtemps le grand poste militaire contre les Cafres et servit maintes fois de refuge aux colons de la frontière. Maintenant que personne ne la menace plus, ses casernes logent les services

25°35′ 25°40

33° 50′

Zwartkop r.

Betheldorp Salt Lake

Vers Uitenhage

LOURENÇO MARQUES

PORT ELISABETH

0 1000 K

B A Y

A O G

33° 55′

Ancrage

PORT ELISABETH

St George's Park

Baaken r.

Beacon Pt

Dispatch Rock

34°

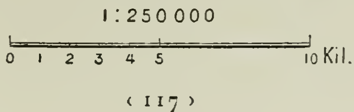
Cape Recife

Chelsea Pt

Est de Greenwich 25°40′

D'après l'Amirauté Anglaise et autres.

Profondeurs en mètres.



1 : 250 000

0 1 2 3 4 5 10 Kil.

administratifs, et les Cafres des environs sont devenus de pacifiques laboureurs ou d'industrieux ouvriers. La population blanche de Graham's Town et du district environnant est anglaise en grande majorité. L'élève des moutons fut autrefois sa principale industrie, mais la région, dite Zuur-veld, ne produit qu'une herbe « sure » — c'est ce que signifie le mot hollandais *zuur* —. Cette herbe ne convient guère aux troupeaux; pour cette raison, on la réserve en maints endroits au pacage des autruches : c'est même là que l'élève de ces oiseaux et la préparation des plumes ont eu le plus de succès.

Graham's Town dépend de Port-Elisabeth pour son commerce extérieur; cependant elle a voulu posséder un havre pour elle seule. Sur le point de la côte le plus rapproché, à la bouche de la petite rivière Kowie, elle a mené à bout de grands travaux pour le creusement de la barre et l'établissement d'entrepôts. Les navires ayant plus de deux mètres et demi de calaison peuvent entrer désormais dans la rivière et décharger leurs marchandises sur les quais de Port-Alfred, ce nouveau port, qu'un chemin de fer rattache à Graham's Town par le bourg agricole de Bathurst. Celui-ci, première colonie fondée en Afrique australe par les Anglais, date de 1820 : il était destiné dans le principe à devenir le chef-lieu de la « province orientale »; puis on lui préféra Graham's Town. En été, les baigneurs sont nombreux sur les plages voisines. Près d'Alexandria, le promontoire qu'on aperçoit à l'ouest et qui limite l'échancrure de la baie d'Algoa est appelé le cap Padrone, sans doute parce que les Portugais y élevèrent jadis un *padrão* (colonne) en signe de possession, comme sur tant d'autres caps du littoral.

Le bassin de la Great Fish-river, le fleuve qui serpente à l'est des collines de Graham's Town, commence à l'arête des hautes montagnes du nord, dans le voisinage de l'Orange et se divise en plusieurs circonscriptions électorales. Middelburg, situé sur un haut affluent du fleuve, se trouve sur la rampe par laquelle le chemin de fer de Port-Elisabeth gravit la montagne pour la franchir au col de Bosworth, à la hauteur de 1 580 mètres, supérieure à celle des voies ferrées des Alpes; après quoi la voie redescend dans les plaines riveraines de l'Orange. Cradock, sur la rive même de la Great Fish-river, de même que Tarka-stad, bâtie sur l'un de ses tributaires, est un des marchés de la colonie pour l'expédition des laines; à 865 mètres d'altitude, on la vante pour l'excellence de son climat. Dans les environs se sont maintenues quelques familles de couagga, protégées maintenant par des règlements contre les chasseurs. Somerset et Bedford sont aussi des centres agricoles, tandis que Fort-Beaufort a gardé quelque peu de son aspect militaire, quand

c'était un poste d'avant-garde en pays cafre et qu'en 1851, il repoussait les assauts des indigènes. Le district qui s'étend au nord, sur le versant méridional de l'Elands-berg, s'appelle actuellement Stockenstrom. Ce fut la colonie de Kat-river, exclusivement réservée aux Hottentots avant la guerre de 1851; mais les terres en sont si fertiles et si bien arrosées par la Kat-river, que les blancs invoquèrent les prétextes ordinaires pour s'en emparer. Seymour, bourg anglais, s'élève au milieu de cette enclave hottentote. Plus au sud, Lovedale, centre de missions et d'écoles, puis Alice se suivent dans la vallée de la Keiskamma, et près du littoral un ancien poste de guerre, Fort-Peddie, est devenu le bourg principal de la « zone neutre », limitée jadis d'un côté par la Great Fish-river, de l'autre par la Keiskamma.

A l'est, les pays de la marche disputée plus récemment encore ont également leurs colonies de blancs. La capitale de ce territoire conquis est King William's Town, généralement désignée sous le simple nom de King : c'est un grand entrepôt de commerce et l'intermédiaire principal du trafic entre la colonie anglaise et les Cafres. Presque toutes les fermes qui bordent le cours d'eau de King William's Town, la Buffalo-river, appartiennent à des Allemands, descendants de soldats de la « légion anglo-germanique » congédiée après la guerre de Crimée. Berlin, Potsdam, Braunschweig, Frankfurt, etc., ainsi se nomment les bourgs de la contrée. Des observations qu'on a faites sur le régime de la rivière Buffalo qui, devant King William's Town, roule rarement un mètre cube par seconde, au bout d'un cours de 112 kilomètres en un bassin de 125 000 hectares, et souvent ne roule même pas 50 litres, il semble résulter que l'extirpation de la brousse contribue notablement à l'irrégularité du débit des torrents et, en somme, à leur indigence.

De même que Graham's Town, King a voulu avoir son port. Elle est unie par chemin de fer à l'escale d'East-London, l'une des plus dangereuses de la côte méridionale; souvent le port est inabordable pendant plusieurs jours consécutifs. On a fait de grands travaux, jetées, quais et brise-lames, pour approfondir l'entrée, mais sans succès. La rivière Buffalo, qui se jette en cet endroit dans la mer, emportait quelquefois la barre dans ses crues soudaines, et les navires de 6 mètres de calaison pouvaient entrer dans le port; maintenant la barre s'est fixée et n'offre guère plus qu'une épaisseur d'eau de 2 mètres et demi. Il est passé en proverbe dans l'Afrique australe qu'East-London est un des ports choisis de préférence par les armateurs qui veulent perdre leurs navires — y compris les matelots —, pour en toucher le prix d'assurance. Cependant

East-London expédie beaucoup de laines et c'est le troisième port de la colonie : en 1898 il a fait pour près de 112 millions d'échanges (contre 30 millions en 1886); et là-dessus environ 24 millions pour l'exportation, 88 pour l'importation.

King William's Town, comme les capitales de l'ouest, est unie à la vallée de l'Orange par une voie ferrée « audacieuse », qui escalade les montagnes, passe à Stutterheim, à Cathcart, à Queen's Town, dans le pays bien arrosé appartenant jadis aux Cafres Tambouki, puis contourne la masse pyramidale du Hang-klip, et franchit la crête du Stormberg à l'altitude considérable de 1 702 mètres, 237 mètres plus haut que le Puy de Dôme. A la descente, ce chemin de fer traverse les gisements houillers de Molteno, qui fournissent le charbon au réseau ferré de la colonie, puis, arrivé dans la plaine, passe à Burghers et rejoint le fleuve Orange à la station d'Aliwal-North, lieu de commerce très actif avec la république d'Orange, dont le territoire commence de l'autre côté du fleuve. Un pont de 260 mètres unit Aliwal-North au faubourg de la rive opposée. A l'est, la région comprise entre le cours de l'Orange, la Tolle-rivier et la crête des montagnes de Kouatlamba est aussi territoire de la colonie du Cap. Les deux villages principaux de ce pays alpestre sont Herschel, bâti sur la rive gauche de l'Orange, et Barkly, situé dans un vallon des montagnes, près de la rivière Kraal, qui débouche dans le fleuve à une petite distance en amont d'Aliwal-North.

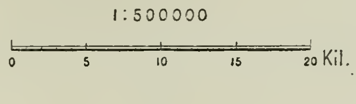
A l'ouest, la zone du territoire colonial appartenant au bassin de l'Orange s'élargit graduellement, mais sur ces hautes plaines, jadis habitées par des myriades de grands mammifères et maintenant livrées au parcours du bétail, les villes et les villages sont rares. Colesberg, à 1 230 mètres d'altitude, au pied du Towerberg, sous un climat très sec, dans un air élastique, attire et guérit les poitrinaires, et des fontaines sulfureuses jaillissent dans ses environs. C'est un des entrepôts des marchandises destinées à la république d'Orange; un pont international traverse le fleuve à une trentaine de kilomètres au nord-est de la ville. Deux autres ponts se succèdent au nord-ouest, entre le territoire de la colonie et celui de son annexe de Griqualand-West : l'un est celui du chemin de fer qui se dirige du Cap vers le pays des Diamants; l'autre, à Hopetown, a 487 mètres de longueur. A plus de 1 000 kilomètres de l'Atlantique, Hopetown est la dernière ville riveraine de l'Orange, à moins qu'on ne veuille bien qualifier de cité le bourg de Prieska, chef-lieu d'une région dont les Boers ont aidé leurs frères de l'Orange et du Transvaal, en 1899 et 1900.

En aval, il n'y a plus que des fermes isolées, des kraal de

24°40'
24°50'
Barkly
Vaal
Macfarlane
Dronfield
Tafel kop
Tacantaal kop
Kamfers Dam
Kenilworth
De Beers
Otto's kopje
Taylor's kopje
KIMBERLEY
Du Toit's Pan
Beaconsfield
Bultfontein
Wesselton
Wimbledon
Spijtfontein
Lange berg
Scholtz Nek Fme
Merton Siding
Magersfontein
Modder River
GRIQUALAND OUEST
ORANGE
MOSSAMEDES
KIMBERLEY
0 1000 K
28° 40'
28° 50'
29°
Est de Greenwich

D'après le War Office et autres.

Kopje = Butte généralement isolée.
Vlei = Nappe d'eau qui s'assèche en été.
o *Mine de diamant.*



Hottentots, des stations de missionnaires, la « colonie » germanique de Stolzenfels (d'ailleurs dans le Sud-Ouest allemand) et des campements de Bushmen. Au loin dans l'intérieur, à la base des montagnes, se trouvent quelques villages de marché pour les bergers des alentours : Hanover, Richmond, Victoria-West, Fraserburg, Carnavon, l'ancien Schietfontein des missionnaires, dans les monts Karree, à plus de 1 000 mètres au-dessus des mers.

Dans le Griqua-Land occidental, la capitale, Kimberley, est une ville d'une trentaine de mille âmes, une grande station du chemin de fer qui s'avance toujours plus vers le Zambeze; elle regagne peu à peu, comme place de commerce, ce qu'elle a perdu par la baisse de prix des diamants. Grâce à l'eau du Vaal amenée à grands frais sur le plateau jadis aride, on a planté d'arbres les rues et les places de Kimberley, transformé en jardins des amas de débris. Née d'hier, la ville africaine n'est plus une *tin-town* ou « ville en fer-blanc » bâtie en doublages de caisses; elle est éclairée à la lumière électrique. Dans la banlieue de Kimberley, Beaconsfield, à côté de la mine de diamants de Du Toit's Pan, dépasse bien des vieilles villes d'Europe par le nombre, la puissance de ses machines, la richesse de ses magasins, le luxe de ses édifices : il y a dix ans, en 1890, elle avait plus de 10 000 habitants, sans la population flottante.

Pniel, sur le Vaal, à l'endroit où l'on lava les premiers diamants dans les alluvions du fleuve, a cessé d'être un pôle d'attraction, les gisements s'y sont appauvris et le gouvernement, n'ayant plus qu'un petit nombre de demandes à satisfaire, a pu accroître les dimensions des *claims* ou « lots de fouille ». Deux ou trois centaines de mineurs, noirs et blancs, travaillent isolément, non encore asservis au monopole d'une grande compagnie. Le bourg de Barkly, l'ancien Klip-drift, qui fait face à Pniel, de l'autre côté du Vaal, est un lieu de marché très animé pour tous les *diggers* ou « piocheurs » qui exploitent les terres riveraines du courant sur un espace de plus de 100 kilomètres. Klipdam, au nord de Barkly, possède de très riches fonds diamantifères dans les anciennes alluvions de la rivière. Là aussi se trouve la mine de Leicester : elle est très vaste et l'on prétend qu'elle donnera plus que celle même de Kimberley dont les « pierres » ne sont pas aussi belles.

A l'ouest du Vaal, la bourgade la plus peuplée porte le nom de la province : c'est Griqua Town, fondée en effet par des Gri-Koua, en 1802, lors du grand exode de ces métis hollandais. Jadis capitale du territoire, elle n'est maintenant que le chef-lieu de l'un des quatre districts.

Dans la région méridionale de la contrée plus qu'immense qu'habite la nation des Be-Chuana, région définitivement annexée à la colonie, chez les Ba-Tlapi et les Ba-Rolong, quelques cités nègres ne manquaient pas d'importance. Plusieurs, dans le pays tlapi, ont eu quelque renom comme stations, lieux de marché sur le chemin de l'Orange au Zambeze. Et les résidences des chefs sont, pour la plupart, des centres populeux dont les habitants s'unissent (ou s'unissaient) en masse compacte pour se mieux défendre des attaques de l'ennemi.

En 1801, Truter et Somerville évaluaient à 15 000 individus la population de Latakou (Litakou), la ville fondée au bord de la source de Takoun par les Ba-Tlapi et les Ba-Rolong confédérés. Après la séparation des deux tribus, Kuruman, la nouvelle capitale des Ba-Tlapi, devint rapidement une véritable ville de près de 900 maisons, peuplée de 5 000 habitants. Les résidences royales qui succédèrent à Kuruman : Taungs, située sur la rive droite du Katong ou Hart's river, à l'issue d'un ouâdi; Mamusa, bâtie à une centaine de kilomètres en amont sur la rive gauche de la même rivière; Likatong, groupant également ses cabanes aux bords du Katong, non loin de son confluent avec le Vaal, et dans la province actuelle de Griqualand-West, sont ou furent aussi des bourgs populeux, car dans ce pays les demeures se déplacent facilement, chaque nouveau roi tenant à honneur de donner son nom à une résidence. Des pieux en bois d'acacia, de l'argile, des herbes pour le toit sont des matériaux suffisants.

La principale bourgade du pays tlapi, Kuruman, se groupe autour d'une mission religieuse, au milieu des jardins et des verdures, à la base orientale d'une colline de grès, d'où l'on contemple une vaste étendue du plateau moucheté de bois. Les missionnaires y sont devenus possesseurs de grands domaines de culture, qu'ils ne louent qu'à des indigènes monogames. Ces jardins tirent leur flot d'arrosage de la rivière Kuruman, née tout près, au sud-est, d'une fontaine puissante, bouche de caverne : au pied d'un roc de peu de hauteur, l'eau fuit avec tant d'abondance qu'un bateau pourrait voguer sur le courant; à côté de l'antre principal, des galeries décorées de stalactites permettent de pénétrer fort avant dans la grotte de la source, sur des pierres glissantes. On conte qu'un serpent sacré, protecteur de la fontaine, vit dans la caverne; si on lui donnait la mort, l'eau tarirait aussitôt. Au commencement du siècle, les lions étaient si audacieux dans ces régions que nombre de Be-Chuana dormaient en d'étroites cabanes sur les branches de grands arbres étayées par des pieux. Le missionnaire Moffat

parle d'un arbre des environs de Latakou qui portait dix-sept de ces demeures.

Au nord des Ba-Tlapi, dans le « Stella-Land », sur un torrent du bassin du Vaal, Vrijburg est la capitale du Be-Chuana-Land annexé. Son nom hollandais de « Ville libre » lui vient des Boers transvaaliens qui la fondèrent en 1842. Station du chemin de fer du Cap au Zambeze, c'est encore une modeste bourgade, mais sous un climat très salubre, avec de l'eau en « suffisance » plutôt qu'en surabondance.

Au septentrion du Stella-Land, on entre chez les Ba-Rolong, anciens alliés des Ba-Tlapi et divisés maintenant en plusieurs tribus indépendantes les unes des autres. Ils habitent, dans la partie septentrionale du territoire spécialement protégé, la contrée comprise entre les lits presque toujours à sec du Molopo et des affluents du Kuruman; mais c'est dans le voisinage des sources du Molopo, où les ravins fournissent assez d'eau pour arroser leurs champs, que se trouvent leurs principaux villages, dont un devenu ville, ou à peu près. Mafeking, vainement assiégé pendant de longs mois par les Boers en 1899 et 1900, est comme Vrijburg une station de la grande ligne intercoloniale et la résidence d'un commissaire anglais. On estime les Ba-Rolong à 18 000, non compris ceux qui se sont mêlés d'éléments étrangers. Entre leur domaine et celui des Ba-Tlapi se sont réfugiés les débris d'une tribu de Hottentots Kora-Na, environ 5 000 individus, avec des Be-Chuana de diverses peuplades. Des Bastaards, refoulés au nord par l'irruption des Anglais dans le Griqua-Land, se sont également établis sur le territoire chuana, pour y vivre en petites communautés républicaines.

II DANS LA CAFRERIE ANNEXÉE

En franchissant le Grand Kei on passe du pays des Cafres annexés antérieurement à celui dont la prise de possession officielle est récente, de 1885 à 1894.

Il n'y a pas encore de vraies villes dans cette région inféodée, ici depuis moins de vingt ans, là depuis moins de dix. Encore aujourd'hui les immigrants et les traitants anglais ne s'y aventurent qu'avec prudence, et même le séjour de certains districts leur est provisoirement interdit. Des magistrats, résidant à côté des chefs, représentent le pouvoir suzerain de la colonie et veillent en même temps à ce que leurs compatriotes ne s'emparent pas des terres réservées aux Cafres.

Les premiers Cafres qu'on rencontre dans cette « Cafrerie », dans ce « Transkei », sont les Fingo.

Les Fingo, les Ama-Fingo ou les « Errants », qui vivaient jadis beaucoup plus au nord, dans la vallée de la rivière Tugela, et qui en furent chassés par Tchaka, le conquérant zoulou, ne sont guère plus Cafres que de nom. Après leur fuite, ils étaient tombés sous la dépendance des Ama-Kosa, qui en avaient fait peu à peu de véritables esclaves et avaient assimilé leur nom à celui de « Chiens ». De là une haine mortelle entre les deux nations, et pour les colons anglais l'occasion favorable d'intervenir. Profitant de l'offre de terres qui leur était faite par leurs voisins de la colonie, les Fingo émigrèrent en masse pour aller s'établir sur les bords de la Great Fish-river : là du moins ils devenaient propriétaires du sol cultivé par eux, moyennant une taxe de 12 francs 50 centimes par cabane. Bien plus, ils s'alliaient aux Anglais contre les anciens maîtres, et c'est grâce à leur concours que les Ama-Kosa, s'avouant enfin vaincus, cédèrent, à l'est du Kei, de vastes territoires qui furent transmis en grande partie à ces « Chiens » dont ils avaient avec tant d'imprudence fait l'avant-garde des blancs.

Tant dans l'ancienne Cafrerie, au bord de la Great Fish-river, que dans le lambeau confisqué depuis peu sur la nation des Cafres, on estime à cent mille ces Fingo, d'ailleurs fortement mêlés de sang anglais, et qui portent le costume des blancs. Ils dirigent à l'européenne des charrues européennes, envoient leurs enfants à des écoles qu'ils entretiennent de leurs contributions volontaires, rédigent des journaux, traduisent des chansons européennes, composent des airs de musique; presque tous se disent chrétiens; ils constituent la caste des prolétaires dans les régions orientales de la colonie sud-africaine. Les deux bourgs principaux du pays des Fingo, à l'est du Kei, sont Namaqua et Butterworth, situés l'un et l'autre sur des affluents de cette rivière.

Les Ama-Kosa, Koça ou Xosa, qui furent d'abord les maîtres des Fingo, puis durent leur abandonner de force les terres occidentales du Transkei et les vallées situées au delà jusqu'à la Great Fish-river, sont les Cafres qui ont le plus souffert de la haine des blancs. Placés dans le voisinage immédiat des Anglais, ils attaquaient les premiers, les premiers ils étaient décimés, et c'est par eux que commençait l'œuvre d'extermination. Aussi les Kosa, fiers de leur gloire passée, se considèrent-ils comme les plus nobles des Cafres, et les tribus voisines leur accordent en effet le rang supérieur. D'ailleurs, ils ne diffèrent guère des autres peuplades que par le groupement et les traditions politiques; le dialecte qu'ils parlent est à peine distinct de ceux qu'on emploie jusqu'à

la baie Delagoa, et leur nom même n'a point de valeur ethnique, la plupart des tribus cafres, celle des Kosa en particulier, ayant été désignées d'après quelque prince fameux dans l'histoire de la nation. C'est également d'après des chefs illustres que sont dénommées les principales divisions des Kosa : les Galeka et les Gaïka. Ces derniers ont presque disparu comme groupe distinct : déportés en 1851 à l'ouest de la rivière Kei, dans un territoire depuis longtemps envahi par les Anglais, ils sont épars dans les fermes et les faubourgs des villes, comme ouvriers, laboureurs ou domestiques, et se confondent peu à peu avec les autres habitants. Quant aux Galeka, ils occupent un domaine qui leur appartient en propre, environ la moitié du territoire compris entre les rivières Kei et Bashee. En 1875, ils formaient une population compacte de près de soixante-dix mille individus. Tout compté, la nation des Kosa comprend plus de cent mille Cafres.

La plupart des Galeka ont conservé les anciennes coutumes. Le futur achète encore sa femme pour un certain nombre de bestiaux, et le chiffre de ses épouses varie en proportion de sa richesse. Au contraire de la pratique chuana, c'est le jeune homme qui trait les vaches en Cafrerie; aucune femme n'a le droit d'entrer dans l'enclos sacré où l'on garde le bétail : elle le souillerait de sa présence. La femme est serve et méprisée; il lui est interdit de prononcer le nom d'un homme de la famille; les sons analogues à ce nom lui sont même défendus, il faut qu'elle invente une langue nouvelle, différente de celle du mari. Les enfants mal venus sont tués; ceux qui sont bien conformés, on les pique en divers endroits du corps et une petite amulette protectrice leur est introduite sous la peau, puis on les frotte de terre rouge, ainsi que la mère. Les chefs, grands personnages au-dessus des lois qui régissent les autres hommes, ont droit de confiscation sur leurs sujets, et leurs fils aussi ont tout pouvoir de vol et pillage sur les gens de la tribu qui doivent se sentir très honorés des choix ou des caprices du maître et de ses héritiers. Naguère les chefs seuls étaient enterrés ; les cadavres des sujets étaient jetés dans la brousse; parfois même on n'attendait pas leur fin pour traîner le corps en dehors de la cabane par une brèche faite violemment dans le treillis. Mais quand il s'agissait d'un grand chef, les cérémonies nationales duraient des semaines entières. Des amis veillaient autour du tombeau pour le défendre contre les esprits de l'air, l'inclémence du temps; parfois même la veillée du sépulcre durait une année et les gardiens devenaient sacrés pour leurs compatriotes; des vaches étaient amenées dans l'enclos du tombeau, et, désormais saintes, on les con-

sidérait comme des génies protecteurs qu'on n'avait plus le droit de manger ni de vendre ; cet enclos était aussi un lieu de refuge, un sanctuaire à la limite duquel s'arrêtait la vengeance ou la justice.

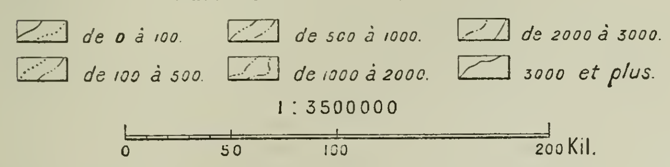
On pourrait croire à l'absence totale d'esprit public chez

PAYS DES CAFRES.



D'après Bartholomew et le "War Office"

Hauteurs et Profondeurs en mètres.



un peuple tel que celui-ci, capable d'un respect si bas, si superstitieux pour la personne de son chef. On ferait erreur, car les Ama-Kosa savent au besoin défendre leurs droits coutumiers contre leurs seigneurs ; ils font preuve en toute circonstance

d'une grande solidarité familiale : celui qui doit payer une amende en bestiaux et qui ne les possède pas peut compter sur les siens pour acquitter sa dette.

Le pays habité par les Tembou, Tembu-Land, se développe en demi-cercle au nord et à l'est du territoire des Fingo et des Galeka; il commence aux montagnes de Kouathlamba, et comprenant plusieurs hautes vallées tributaires du Kei, il se prolonge au sud-est par une partie de la zone riveraine que limitent les rivières Bashee et Um-Tata. Désignés généralement sous le nom de Tambouki (Tambookies), les Tembu ou Aba-Tembu sont au moins cent mille. Quoique les vicissitudes des guerres les aient maintes fois forcés à se déplacer avec leurs troupeaux, ils ont relativement peu souffert des changements amenés par l'invasion graduelle des blancs, et reconnaissent sans trop d'impatience le pouvoir des magistrats britanniques. Des routes, des lignes de télégraphe traversent leur territoire, on exploite la houille de leurs montagnes, et même une véritable ville, Umtata, s'est fondée dans leur pays, sur la berge orientale de la rivière de même nom, en amont de superbes cascades. Les Bomvana, qui habitent, au nombre de quinze à vingt mille, la région maritime comprise entre le Bashee et l'Um-Tata, sont restés plus en dehors de l'attraction commerciale des Anglais, et l'on connaît peu leur domaine.

Le territoire des Pondo (Pondo-Land) occupe plus de la moitié du littoral de la Cafrerie, entre l'Um-Tata et la rivière Um-Tafuna, frontière du Natal. Grâce à la distance qui les sépare de la colonie du Cap, ces indigènes ont pu se maintenir sans peine dans leurs riches vallées : au nombre de plus de deux cent mille, ils passent sans secousse de l'état d'indépendance à celui de vassalité.

Leurs tribus, Ama-Kongwe, Ama-Kongwela, Ama-Kobala, Ama-Kwera, Ama-Nyati, Ama-Bala, Ama-Yali, d'autres encore, ont chacune son chef et ne reconnaissent aucun lien fédéral; cependant elles admettent la suzeraineté de la Grande-Bretagne, représentée naguère par la veuve d'un missionnaire, à laquelle tous venaient demander conseil. Plusieurs bourgades, destinées à se transformer peu à peu en villes anglaises, parsèment déjà la surface de la contrée, et c'est aussi dans le territoire des Pondo, à la bouche de la rivière Saint-John, que s'est établi le port destiné à devenir un jour le marché de tout le littoral entre East-London et Durban. Palmerton est une station de missionnaires qui se transforme en bourgade et deviendra ville un jour.

La région de la Cafrerie séparée du pays des Ba-Souto, à l'ouest, par l'arête des Draken-bergen et qui, sans aucune relation territoriale avec la mer, est limitée de ce côté par le Pondoland, a pris officiellement le nom d'East-Griqualand ou terre des Gri-Koua de l'Est. Ce nom est peu mérité, puisque les Gri-Koua y sont en minorité, et que même cette minorité est dérisoire : à peine sont-ils quelques milliers sur les 152 618 personnes trouvées ici par le recensement de 1891, en un territoire de 19 668 kilomètres carrés. Tout le reste consiste en Cafres de diverses nations : Pondomisi, Ama-Baka, Ama-Xesibi, Fingo.

Ces Gri-Koua de l'Est vivaient jadis avec les autres Gri-Koua ou Bastaards sur les plateaux que parcourt l'Orange; mais, après de longues migrations en divers sens, ils se séparèrent du reste de la nation, et, sous le commandement d'un chef portant le nom hollandais d'Adam Kok, allèrent s'établir, en 1862, sur le versant oriental des Draken-bergen. Le territoire désigné longtemps sous le nom de No man's Land ou « Pays de personne », et que l'on pourrait appeler le « Pays de tout le monde », en raison de la multitude des immigrés de toute tribu qu'on y rencontre, finit par devenir leur domaine, sous la suzeraineté de l'Angleterre.

La route du Cap au Natal traverse la contrée en longeant la frontière du pays des Pondo et passe au chef-lieu, au bourg hollandais de Kokstad, situé à plus de 1 500 mètres d'altitude sur un haut affluent de la rivière Saint-John. Un autre gros village, Matatiel, est placé dans le district montagneux de l'ouest, au point de rencontre de plusieurs sentiers descendus de la crête de partage. De nombreuses familles de Ba-Souto, à l'étroit dans leur pays, ont franchi la chaîne pour mener leurs troupeaux dans les hautes vallées du versant oriental.

III PAYS DES BA-SOUTO

Avant l'invasion des Boers dans les contrées au nord de l'Orange, Be-Chuana de l'Ouest et Be-Chuana de l'Est vivaient à côté les uns des autres, errant en des pâturages limitrophes. Mais le coin s'enfonça graduellement dans le cœur du chêne. Les colons de race blanche, remontant les bords de l'Orange et du Caledon, puis gagnant au nord le faîte de passage entre l'Orange et le Vaal, s'emparèrent peu à peu des pâturages et du bétail, et de part et d'autre les anciens habitants du sol s'écartèrent de gré ou de force. A mesure que les Be-Chuana occidentaux franchissaient le Vaal, les tribus orientales de même race, comprises sous le nom collectif de

Ba-Souto, « Ventrus » ou « Gens à ceinture », étaient refoulées par degrés dans les hautes vallées des Maluti et des Drakenbergen. Après avoir constitué leur république d'Orange, dont tout le sol appartenait primitivement aux Ba-Souto, les Boers auraient fini sans doute par arracher aux indigènes leurs dernières retraites des montagnes, car la guerre des frontières n'était interrompue que par de rares trêves; mais les Anglais intervinrent à leur tour, d'abord pour « assurer l'indépendance des Ba-Souto », puis pour la confisquer à leur profit. La guerre éclata entre les protecteurs et les protégés; les premiers ayant exigé le désarmement des montagnards, plus d'une fois ceux-ci repoussèrent vaillamment les troupes anglaises, notamment à Qualabane en 1880. — La première syllabe de ce nom, *qua*, est un claquement emprunté par les Cafres aux Hottentots —. Ce conflit coûta plus de cent millions de francs à la métropole. Le-Souto ou pays des Ba-Souto, bien limité au sud-est, à l'est et au nord-est par la principale arête des monts sud-africains, au nord-ouest et à l'ouest par le cours de la rivière Caledon, est maintenant annexé au territoire colonial depuis 1871; à part quoi, il est administré directement par un résident que nomme le gouvernement anglais. Les Blancs y sont encore peu nombreux : six cents environ (578 au recensement de 1891).

On évalue sa surface à 31 490 kilomètres carrés, sa population à 263 600 habitants (218 324 en 1891), soit 8 personnes par 100 hectares, ce qui, pour l'Afrique australe, est « énorme »; d'autres documents concluraient à 11 personnes au kilomètre carré. Sur ces 263 600 individus, il y a quelques milliers de Ba-Rolong réfugiés de la république d'Orange.

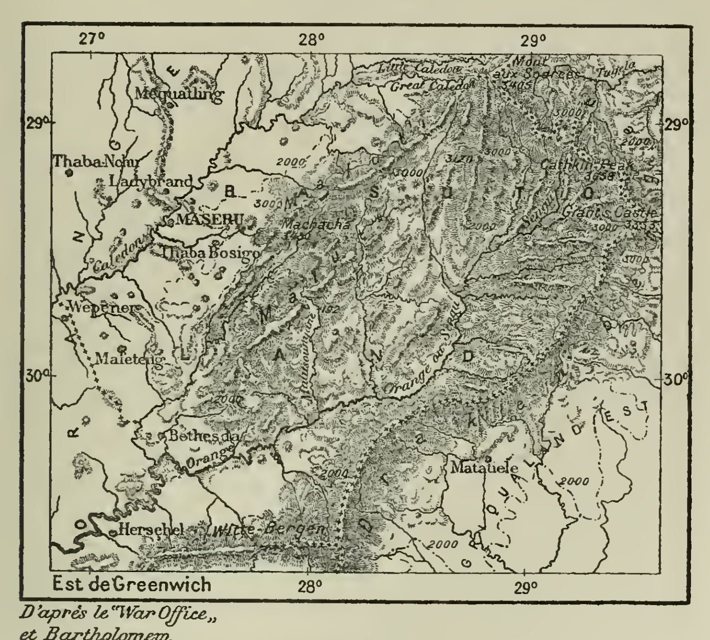
Les Ba-Souto sont les Be-Chuana le mieux étudiés jusqu'à ce jour, par la raison que des *baroutis*, c'est-à-dire des missionnaires, protestants et français, établis au milieu d'eux depuis 1833, nous ont amplement renseignés sur l'esprit et les mœurs de cette intéressante nation dont ils ont réussi à modifier en partie l'intelligence et les coutumes.

« Enchaînés » qu'ils sont entre la colonie du Cap, la Natalie, le Transvaal, tous pays appartenant aux Européens, les Ba-Souto ont dû s'accommoder au milieu nouveau et l'ont fait avec une remarquable intelligence. Tandis qu'en tant d'autres contrées le contact des Blancs et des autres races a pour conséquence l'appauvrissement, la déchéance et la mort des indigènes, les Ba-Souto ont heureusement traversé la crise d'assimilation, et, tout en gagnant en connaissances et en industrie, ils se sont extrêmement accrus en nombre dans leur pays, presque désert en hommes il y a soixante ans, mais alors

fort peuplé d'animaux : gnous, buffles, hippopotames, éléphants et lions qui ont à peu près disparu ; les antilopes aussi, devenues très rares, et les singes, qui ont presque tous émigré dans la haute montagne.

Chez eux la civilisation n'est pas simplement extérieure, elle

PAYS DES BA-SOUTO.



D'après le "War Office" et Bartholomew.

Hauteurs.

2000 m 3000 m

1 : 3300000

0 25 50 100 150 Kil.

ne consiste pas uniquement à remplacer les *kaross* de peau par des vêtements de laine et de coton importés d'Angleterre et à bâtir des maisonnettes de brique ou de pierre au lieu de huttes en branchage. Grâce aux écoles, dont l'entretien est la principale dépense de la nation, ils jouissent déjà d'une instruction

moyenne supérieure à celle de mainte population européenne, et, lors des examens, nombre de Ba-Souto réussissent beaucoup mieux que les élèves de race blanche. Des milliers d'entre eux parlent le hollandais et l'anglais; ils lisent des livres et des journaux se-chuana, et quoique presque tous les chrétiens — environ le sixième de la nation — soient les élèves des missionnaires, ils ne se bornent pas à répéter servilement ce qu'ils ont entendu; il est des Ba-Souto qui réfléchissent, discutent les idées et suivent leur voie personnelle. Enfin leurs diverses tribus ont cessé de s'entrebatailler; plus de guerre toujours recommençante. Les pâtres, privés de leurs bestiaux, n'en sont plus réduits au cannibalisme, qui jadis « était partout », et ces noirs regardent avec la même horreur que les blancs les « cavernes des mangeurs d'hommes », désormais abandonnées. Un sentiment de cohésion nationale a remplacé les rancunes de village à village, et c'est grâce à cet esprit de solidarité, soutenu par la vaillance dans les combats, que les Ba-Souto ont pu conserver en grande partie, mais rien que momentanément sans doute, quelque autonomie politique en face de leurs suzerains anglais.

Jadis les Ba-Souto se mariaient entre parents, ce qui paraissait une abomination aux Cafres de la côte, tous exogames et refusant même de prendre femme dans une famille étrangère portant le même nom que le leur. Bien plus riches en bétail qu'il y a un demi-siècle, quand les fauves guettaient leurs troupeaux, ils considèrent toujours le soin des bêtes à cornes, et celui de leur nouvelle conquête, le cheval, comme la plus digne occupation d'un homme. Pendant une partie de leur jeunesse les fils des chefs mènent la vie de simples bergers, et les rois eux-mêmes quittent leur cour pour aller surveiller les troupeaux et les guider vers de nouveaux pâturages; dans les villages, à côté de la khotla ou « résidence » du roi, l'espace central est toujours réservé au bétail. Mais à cette industrie nationale, source première de la prospérité des Ba-Souto, ceux-ci joignent une culture bien entendue de leurs champs; déjà plusieurs milliers de charrues ont été introduites dans les vallées du Le-Souto. Tel est le nom du pays des Souto, tout comme se-souto, c'est la langue des Souto.

Comme ils le disent eux-mêmes, il n'y a plus guère dans la contrée de terrains qui « s'ennuient », qui restent en friche autour des villages, des nombreux hameaux dont chacun a son *ba motsé*, son père de la bourgade, son chef. On ne se borne plus chez eux, ainsi qu'autrefois, à semer le sorgho, céréale préférée; on cultive ici maintenant tous les grains, tous les

fruits de provenance européenne dont l'exportation contribue chaque année aux besoins de la colonie du Cap. Des vergers entourent aujourd'hui tous les villages : grand régal pour les « amants de la verdure », car le pays manque presque absolument d'arbres, tellement que, faute de bois, on s'y chauffe avec du *dison*, c'est-à-dire avec de la bouse de vache. La fertilité du pays, toujours bien arrosé, en fait l'un des greniers de l'Afrique australe, et l'accaparement de la terre, qui diviserait la nation en riches et en misérables, n'a pas encore eu lieu : le sol nourricier appartient à la communauté tout entière. Le travailleur seul a droit aux produits du champ; en cessant de le cultiver pour aller s'établir ailleurs, il doit le remettre au chef, qui le prêtera au nom de la commune à un autre cultivateur. Dans les bonnes années, la valeur des denrées vendues par les Ba-Souto dans la colonie du Cap et dans la région diamantifère s'est élevée à plus de 5 millions de francs.

De même que Savoyards, Auvergnats, Kabyles, ils envoient dans les régions environnantes de jeunes émigrants, qui tôt ou tard reviennent dans la patrie avec un petit pécule; il leur est en général facile de trouver de l'ouvrage, car ils sont persévérants au labeur, avec une réputation de probité depuis longtemps établie. Mais, quand on ne leur donne pas le salaire convenu, ils emmènent le bétail de leurs débiteurs : de là de fréquentes difficultés avec la république d'Orange, où travaillaient la plupart des émigrants souto avant qu'un fort grand nombre d'entre eux ne se dirigeât vers les mines d'or du Transvaal, les cratères à diamants du West Griqualand, les divers chemins de fer en construction çà et là dans l'Afrique Australe, etc., etc. En 1899, pas moins de 37 371 ont ainsi quitté le pays, la plupart pour y revenir avec de notables économies : là-dessus, 24 175 sont partis comme domestiques ou comme valets de ferme pour divers pays de leur voisinage, 5 771 pour les mines d'or de Johannesburg, 4 494 pour les champs de diamants de Jagersfontein, 1 096 pour ceux de Kimberley, 1 635 pour les houillères de la colonie du Cap.

Ainsi donc, travailleurs chez eux et travailleurs au dehors : qualité moins innée qu'acquise, car, disait le missionnaire Frédéric Christel (*Au sud de l'Afrique*), « ce ne sont pas des travailleurs acharnés et l'on peut dire sans leur faire tort que les mots « travailler comme un Nègre » n'ont pas été faits spécialement pour eux ».

Si les Ba-Souto cultivent avec zèle le blé, les autres céréales, le maïs, le sorgho, s'ils avaient en 1891 plus de 80 000 chevaux et de 320 000 bœufs (diminués de plus des trois quarts par la peste bovine de 1897), ils n'ont encore d'autre industrie que les

petits métiers domestiques, et ils n'exploitent guère leurs mines, qui sont nombreuses, platine, cuivre, fer, houille. Quelques bonnes routes pénètrent dans l'intérieur des vallées, la culture gagne d'année en année sur les pentes des montagnes, et peu à peu se constitue un budget provincial pour l'entretien de la viabilité et la fondation des écoles.

Les chefs ba-souto ne sont plus que les subordonnés des magistrats européens : leurs jugements peuvent être frappés d'appel et portés devant le tribunal anglais, qui juge définitivement, et tous les ans s'assemble un *pitso* général des tribus, un palabre, un kabary, qui discute les affaires d'intérêt commun. Les lois du mariage ont changé et les polygames ne peuvent faire enregistrer le payement du bétail que pour leur premier achat de femme ; les mariages subséquents ne sont pas reconnus par la loi. L'impôt, comme chez les Cafres du versant oriental des monts, a été fixé à 10 shillings par cabane. L'usage des spiritueux est officiellement interdit. — Comme le disait un chef bantou au sud du Zambeze : « Je redoute la boisson des blancs plus que toutes les lances des Ma-Tabele ». — Mais la contrebande est active entre le pays des Ba-Souto et la république d'Orange. Même avant le régime actuel, l'usage de la bière était défendu aux grands chefs : en leur qualité de juges, ils devaient toujours garder la lucidité parfaite de leur esprit.

La force de police qui maintient la tranquillité dans la contrée consiste en 253 hommes, dont 28 Européens.

Le budget de l'État s'est résumé, en l'année fiscale 1898-1899, par un revenu de 1 171 200 francs, une dépense de 1 160 625, dont 591 950 pour la taxe d'habitation, « qui est la clé de voûte des impositions coloniales britanniques ».

Le commerce varie considérablement, suivant les récoltes de l'année ; importations, exportations fléchissent grandement quand l'année est sèche, car les Ba-Souto n'ont pas encore su profiter suffisamment de leurs cours d'eau intarissables pour l'arrosage de leurs champs, ni retenir par des barrages-réservoirs l'eau passagère des orages. En 1899, l'importation a été de 2 342 075 francs répondant à des achats de vêtements, couvertures, harnachements, charrues et machines, ferronnerie, ferblanterie, épicerie ; l'exportation, de 2 065 375 francs, surtout en grains, bétail, laine, etc. Or, en 1898, l'importation avait atteint 2 507 000 francs, l'exportation 3 462 475 francs. « Pas un sou » de dette publique. La colonie du Cap subventionne de 450 000 francs le Ba-Souto-Land ; mais elle s'est attribué les recettes douanières du pays qui ont été de 286 175 francs en 1899, d'où, pour le

pays des Ba-Souto, 163 225 francs seulement payés à titre de subside par la colonie mère.

La capitale du pays des Ba-Souto (puisque c'est la résidence du commissaire anglais), Maseru, se trouve tout à l'occident du « protectorat », vis-à-vis de l'État d'Orange, non loin de la rive gauche du Caledon, dans le district de Thaba-Bossigo, c'est-à-dire du « Mont de la Nuit ». Thaba-Bossigo a son site à plus de 1 500 mètres d'altitude, au pied d'une roche tabulaire dominant à l'est la vallée d'un affluent du Caledon. Du haut de ce rocher le fameux roi Mochech ou le « Raseur », ainsi nommé parce qu'il avait fini par « raser » tous ses rivaux, brava les attaques des Zoulou, en faisant rouler sur eux des blocs de pierre; ensuite il sut se concilier les fuyards en leur envoyant des bestiaux et en leur offrant son amitié. Thabo-Bossigo, autrement Thaba-Bossiou, possède, en tant que « ville historique », des tombes d'anciens chefs ba-souto, et en tant que « ville intellectuelle », une école supérieure, une sorte de faculté pour jeunes gens et jeunes filles fondée par les missionnaires protestants français, dont Thaba-Bossigo est la station principale.

La plupart des autres bourgs de la contrée ont été des résidences de chefs et furent ou sont des stations de missionnaires français : Morija, la première qu'aient établi les missionnaires chez leurs « frères » ba-souto, en 1833; Léribé, Cana, Bérée, la charmante petite Bethesda, Hermon, Siloë, Thaba-Morena, etc. A 7 ou 8 kilomètres de Morija, Matsieng est un des plus grands villages ba-souto et la résidence du grand chef. A Kebaleng, école industrielle instituée par les missionnaires.

On le voit, les baroutis français ont beaucoup fait pour ce peuple africain; mais en vain a-t-on prétendu en France qu'ils ont heureusement travaillé à propager l'influence française dans ce coin de l'Afrique australe. Le nom de Mont aux Sources, deux ou trois autres noms et « bonchour mocheux », c'est-à-dire : bonjour, monsieur! salutation qui tombe parfois des lèvres de quelques chefs, c'est à quoi se borne notre « influence » chez les Ventrus ou Gens à Ceinture.

Cette intéressante nation, pressée de tous côtés par les Européens, pourra-t-elle garder longtemps son originalité « bantou »? On en peut douter : ce serait une merveille qu'elle résistât longtemps à l'invasion du plateau de l'Orange et de la Natalie par les idées, les industries, les avidités des blancs. Déjà sa langue a vieilli, des termes y ont changé de signification, des locutions sont surannées, et de plus en plus elle se « zèbre » de mots empruntés à l'anglais, plus encore au hollandais.

IV
BAIE
DE
WALFISH

Dans le territoire de plus de 80 millions d'hectares que l'Allemagne a ravi si soudainement à la colonie du Cap et à l'Angleterre qui s'en croyaient à tout jamais propriétaires, les Anglais ont conservé les 1 114 kilomètres carrés de la baie de Walfish, un peu au nord du tropique du Capricorne.

Cette belle et large baie est la meilleure porte d'entrée de l'Afrique allemande du Sud-Ouest, et à peu près au milieu de sa ligne de rivages sur l'Atlantique entre le fleuve Cunene au nord et le fleuve Orange au sud.

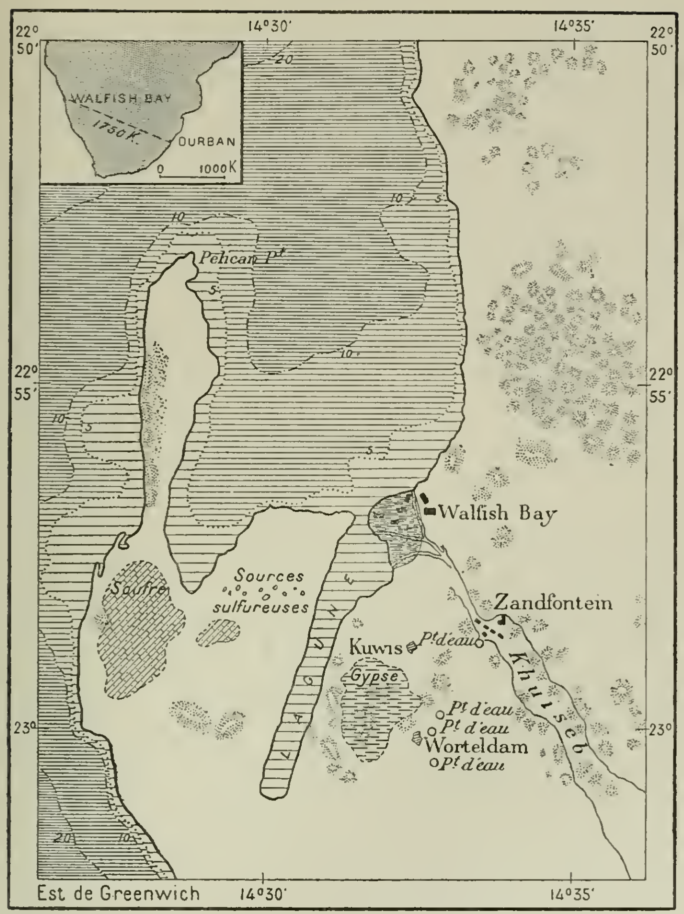
Un fleuve y meurt, pourrait-on dire, si ce fleuve n'était déjà mort. C'est le Khuiseb ou Guiseb, qui descend des montagnes « allemandes » des Dama-Ra et traverse, avant d'arriver au littoral, le désert éternellement altéré du Namib. Si peu « fleuve » est-il qu'il peut se passer dix, douze années sans qu'il y ait une goutte d'eau, une seule, dans son lit de pierre et de sable. C'est que le Namib est un des pays les moins pluvieux de l'Afrique australe, voire du monde entier.

Les grands navires entrent sans peine dans cette « baie de la Baleine » — c'est ce que veut dire son nom anglais — protégée du sud, de l'est par le continent, et de l'ouest par une levée sablonneuse. Ils y pénètrent par un chenal de 7 mètres de profondeur et mouillent par 7 à 8 mètres à quelques encâblures de la côte : là ils sont parfaitement abrités, si ce n'est à des époques très rares, quand soufflent les vents du nord ou du nord-ouest.

La baie ainsi donc appelée des cétacés, jadis fort nombreux dans ces parages, est encore visitée par des souffleurs, et n'a pas perdu de sa richesse en poissons; le flux en amène des bancs qui s'avancent au loin dans les terres et restent parfois emprisonnés dans les flaques à marée basse. Autrefois, un grand commerce d'ivoire et de plumes d'autruche se faisait par l'intermédiaire de ce port et depuis longtemps les marchands du Cap y viennent chercher du bétail pour l'alimentation de leur ville.

Aussi le gouvernement colonial s'était-il assuré la possession de ce point vital sur la côte des Dama-Ra et des Nama-Koua, et en s'emparant du territoire, l'Allemagne a dû, bon gré malgré, respecter cette enclave.

L'Angleterre, craignant que le trafic des nouveaux venus ne contournât la baie pour se porter sur quelque autre point du littoral, a proclamé la franchise de la baie de Walfish; toutes les denrées en sont expédiées librement; et librement aussi les marchandises de l'Europe et du Cap se dirigent de là vers les postes de l'intérieur.



D'après Langhans.

Profondeurs en mètres.

de 0 à 5. — de 10 à 20. — Région inondée.

de 5 à 10. — 20 et plus. — Sable mouvant.

1:200000

0 1 2 3 4 5 10 Kil.

Le recensement de 1891 y a reconnu 768 habitants dont 660 Hottentots, 77 Cafres, 31 Blancs. La ville s'est peu développée depuis lors : elle manque d'eau douce; il n'y pleut en moyenne que cinq à six fois par année, souvent ces pluies sont de vagues ondées que les instruments ont peine à enregistrer; et le territoire, presque dénué de tout, n'est guère qu'une haute dune écrêtée, bouleversée par les vents du sud-ouest.

Les Allemands ayant créé tout près de là leur port de Swakopmund, qu'ils ont relié par un chemin de fer à Windhoek, la capitale de leur colonie, il y a lieu de croire que l'avenir de Walfish Bay ne sera pas plus brillant que son présent, que son passé.



CHAPITRE SIXIÈME

NATAL OU NATALIE

I. AIRE ET POPULATION. ‖ II. GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION, FINANCES, INSTRUCTION PUBLIQUE. ‖ III. VILLES ET BOURGS. ‖ IV. ZULULAND OU PAYS DES ZOULOU.

I AIRE ET POPULATION

Le « Cap » doit son nom à Bartholomeu Diaz; Natal a reçu le sien d'un navigateur plus illustre encore, Vasco de Gama, qui aperçut un promontoire verdoyant de cette contrée le jour de Noël 1497; or, le jour de la Nativité s'appelle Natal en portugais.

Plus de trois siècles se passèrent sans que ce lieu d'étape sur la route océanique de l'Europe aux Indes fût utilisé d'une manière permanente. Des marins portugais vinrent s'y approvisionner plusieurs fois; puis les Hollandais, devenus maîtres de la mer après les Portugais, essayèrent à plusieurs reprises de s'établir à Port-Natal; mais ces tentatives ne réussirent point, et c'est en 1824 seulement, 327 ans après la découverte, qu'une vingtaine d'Anglais du Cap fondèrent à Durban le premier centre européen.

En cette année-là, le pays, ravagé à fond par le terrible conquérant Tchaka, grand chef des Cafres zoulou, était presque entièrement désert. Les tribus des indigènes avaient été exterminées ou forcées d'émigrer vers le sud. De la mer aux montagnes la solitude était profonde, et c'est très lentement d'abord qu'elle s'est animée : d'abord par l'arrivée des Hollandais de petits treks familiaux, puis par l'irruption de bandes du « grand trek », à partir de 1837. Mais, comme on l'a conté plus haut, dans l'histoire de ce mémorable exode, les Néerlandais semèrent

ici pour ne pas récolter, et au bout de guerres, de massacres, de pitoyables avanies, quand ils avaient définitivement acquis le pays au prix de flots de sang répandu, le leur autant que celui des Cafres, les Anglais leur enlevèrent les belles vallées du Natal *manu militari*, comme eux, les Boers, venaient de les ravir aux tribus bronzées.

Ils avaient naïvement cru assurer leur indépendance vis-à-vis de ces « Britishers » détestés en mettant leur conquête sous la protection du roi de Hollande : suzeraineté platonique dont les Anglais ne tinrent aucun compte, et qui ne les empêcha pas de confisquer la Batavisch Afrikaansche Maatschappy — la « Société », la République Batave-Africaine. — Ainsi les Boers avaient-ils nommé le pays soumis par eux de haute lutte.

Quand les Anglais furent devenus les maîtres, ce fut bien leur langue et leur civilisation qui s'empara du pays, mais leur race domina très peu, pas plus que celle des Hollandais restés dans la contrée. Le Natal devint une terre d'appel pour les Cafres, Zoulou et autres, bien plus que pour les hommes de race blanche.

Les indigènes n'ont cessé d'affluer dans le Natal qui leur offrait, après des guerres d'extermination, tant de terres vacantes pour leurs troupeaux. De trois mille qu'ils étaient en 1824, lors de la première arrivée des Anglais, leur nombre s'était élevé en 1848 à près de cent mille individus. Depuis il s'est octuplé, pas moins, par une immigration formidable, et par une grande supériorité des naissances.

100 000, pas même, en 1848; 320 000 en 1879; 456 000 en 1891; 788 000 en 1898 : certes, c'est une fière croissance.

Et encore ces nombres sont-ils probablement inférieurs à la réalité : ce n'est pas par un recensement strict qu'on dénombre les Cafres de la Natalie, mais par des estimations sommaires. Les registres de l'état civil n'ont pas encore été introduits dans les tribus pour la statistique des naissances et des décès; les mariages seulement sont enregistrés; et l'on compte les cabanes pour la rentrée des impôts.

Il convient d'ailleurs de remarquer que le Natal de 1898 n'est pas le même que celui de 1848. Sans avoir atteint des dimensions « impériales » (il s'en faut, c'est un petit pays) il a grandi dans l'intervalle par des annexions sur la Cafrerie dite auparavant « indépendante », et, de 48 560 kilomètres carrés, soit l'étendue de huit départements français moyens, il a passé à 70 890, soit l'étendue de onze à douze.

Ces 800 000 Cafres, ou soi disant tels, relèvent d'un très grand nombre de tribus, mais le mouvement d'immigration a suivi

celui de la conquête, dans le sens du nord au sud, et ce sont pour la plupart des noirs de type et de langue zoulou qui sont devenus les sujets du gouvernement britannique. Ils se groupent encore en clans, mais sans aucun lien politique, et l'administration a pris bien soin de les fragmenter en une foule de peuplades distinctes : en 1886, on ne comptait pas moins de 173 chefs dans le Natal, et sur ce nombre près de la moitié avaient été nommés directement par le gouvernement, sans aucun titre héréditaire. Ces chefs eux-mêmes sont sous la dépendance immédiate d'administrateurs anglais, qui tolèrent l'observation des coutumes indigènes, « pourvu qu'elles ne soient pas de nature à causer quelque injustice manifeste et qu'elles ne répugnent pas aux principes établis et à l'équité naturelle ».

Les Blancs, comme nombre, n'arrivent même pas au second rang ; les Hindous sont plus nombreux qu'eux : au delà de 61 000 en 1898, contre moins de 54 000 Européens.

Vers le milieu du siècle, il n'y avait guère dans le Natal que le peu de Hollandais restés dans la région haute du pays, autour de Pietermaritzburg, et surtout de Newcastle, et un fort petit nombre d'Anglais, pour la plupart venus de la colonie du Cap. Après 1850, l'immigration européenne prit quelque importance, mais les colons n'arrivèrent jamais à grands flots. Ce fut d'abord un groupe de fermiers anglais, principalement du comté d'York ; puis des paysans allemands qui s'installèrent sur des terres concédées au voisinage de Durban ; des Norvégiens ont également accru la population blanche, ainsi que des créoles de Maurice et de la Réunion. Mais, en dépit des avantages de climat que présente la contrée, si ce n'est aux gens nerveux et d'un tempérament apoplectique, l'immigration annuelle spontanée n'a jamais dépassé le chiffre de quelques centaines d'individus, et même un mouvement contraire a porté des Nataliens en Australie et en Nouvelle-Zélande.

Cet abandon relatif d'une aussi belle contrée a pour principale cause le régime de la grande propriété. Toute exception faite des Boers de la montagne, les soi-disant colons blancs ne travaillent pas eux-mêmes leurs terres, ils les surveillent seulement et en « palpent » les revenus ; s'ils cultivaient de leurs bras ou se livraient au labeur manuel, ils se feraient mépriser des autres Blancs et des Cafres ; en outre, les Européens ne se sentent pas à l'aise au milieu de tant d'indigènes.

Mais, par contre-coup, cet écart même entre les races ayant effrayé les propriétaires anglais, des compagnies se fondèrent pour introduire dans la colonie des artisans, des ouvriers et

des domestiques d'Europe, auxquels on accorda le passage gratuit moyennant des engagements de plus ou moins longue durée. Dans la période septennale de 1878 à 1884, les navires amenèrent 4 526 de ces immigrants invités, soit une moyenne annuelle de 646 individus, qui aidèrent à la création graduelle d'une classe médiane entre les grands propriétaires blancs et les indigènes; et ce mouvement, d'ailleurs peu violent, ne s'est pas arrêté depuis.

Les hommes étant plus nombreux que les femmes, celles-ci trouvent rapidement à se marier; il n'y a point de vieilles filles au Natal comme en Angleterre, et la population blanche s'accroît régulièrement par l'excédent des naissances, qui est considérable, les « nouveaux venus » doublant souvent, et parfois triplant presque le nombre des « en allés ».

Les Européens ne daignant pas toucher à la charrue, à la pioche, à la bêche, ont donc eu principalement recours au travail d'engagés hindous, coulis des provinces de Calcutta et de Madras. D'abord ils essayèrent d'employer les Cafres, et en maints endroits ils sont bien obligés de recruter leurs travailleurs parmi ces indigènes. Mais en général on se hait de part et d'autre, et dès que leur engagement, d'une ou deux années, est terminé, les Cafres se hâtent de retourner dans leur tribu; parfois même ils se font rappeler par leurs chefs avant que le temps de service soit expiré. C'est avec mauvaise grâce qu'ils travaillent pour un maître; la plupart ont leur hutte, leur champ de maïs, un peu de bétail, et quand l'Européen leur propose de peiner pour un salaire, ils répondent fièrement en offrant aussi des gages au blanc pour entrer à leur service à eux, les noirs.

Voilà pourquoi la caste des planteurs européens s'est décidée à recruter des travailleurs d'un esprit moins indépendant : elle a introduit des Hottentots et des gens des tribus septentrionales; mais les ouvriers qui leur conviennent le mieux sont les dociles Hindous. Le gouvernement colonial avance les fonds nécessaires pour le recrutement de ces Asiatiques, et ceux-ci, répartis dans les plantations suivant l'ordre des demandes, sont tenus de travailler pendant dix années chez le maître qui leur est assigné; un humble trousseau, les vivres strictement nécessaires et des gages de 15 francs par mois, tel est le salaire que reçoit le couli pour son travail journalier de huit à dix heures. Ceux d'entre eux qui arrivent à la fin de leur engagement sont libres de se faire rapatrier ou de vendre leurs bras suivant les conditions ordinaires du marché; la plupart restent dans le pays et se marient avec une de leurs compatriotes, car les importateurs de coulis sont tenus d'amener aussi des femmes,

dans la proportion de quarante pour cent hommes. Quelques-uns deviennent jardiniers ou petits propriétaires dans le voisinage des villes; d'autres ont des boutiques de mercerie ou de denrées comestibles, et, grâce à leur extrême sobriété, ils font une heureuse concurrence aux marchands européens, qui se plaignent fort de l'importation de ces dangereux rivaux. En 1879, le nombre des Hindous résidant à Natal était de 16 999; de 27 276 en 1884; de 41 141 en 1891; de 61 103 en 1898.

Dans le kaléidoscope d'hétérogènes, les Cafres, qui ont donc, et de beaucoup, la royauté du nombre, s'occupent de l'entretien des troupeaux, du soin des bœufs, de la petite culture, de la chasse et de la pêche; les Hindous cultivent à gages pour les gros propriétaires et, de plus en plus, tiennent boutique en ville; les blancs détiennent ou surveillent la grande propriété, ils ont en mains l'industrie, le grand commerce, la banque et les finances, ils exercent les professions libérales et certains métiers. Spécialement, les Hollandais sont pasteurs de bétail; les Allemands, commis — mais beaucoup d'entre eux sont aussi des colons réels, travaillant de leurs mains à la terre —; les Norvégiens pêchent en mer; les insulaires venus de Sainte-Hélène sont cochers. Puis il y a des Malais issus du Cap, des Chinois, les créoles français de Maurice, de Bourbon, négociants en ville, propriétaires à la campagne, etc. Sur tout ce monde règne la langue anglaise, l'idiome commun, qu'on parle aux indigènes et dans lequel ils répondent, la langue des écoles, des tribunaux, de la vie politique et sociale. Cependant les Boers, appuyés sur leurs voisins de même langue des républiques du plateau, tiennent fermement à leur hollandais.

En somme, la population de la Natalie se composait comme suit, aux trois dates de 1879, 1891, 1898 :

POPULATION DU NATAL

	1879	1891	1898
Blancs . .	22 654, plus de 6 p. 100	46 788, 8 à 9 p. 100	53 688, près de 6 p. 100
Hindous. .	16 999, 4 à 5 p. 100	41 142, 7 à 8 p. 100	61 103, 6 à 7 p. 100
Cafres. . .	319 934, 89 p. 100	451 983, 83 à 84 p. 100	787 574, 87 p. 100
TOTAL. .	359 587	539 913	902 365

Le croît excessif entre 1891 et 1898, soixante pour cent, en sept ou huit années, tient à l'annexion du pays des Zoulou à la Natalie, le 30 décembre 1897.

902 365 personnes sur 70 890 kilomètres carrés, cela donne une densité de population de 12 à 13 personnes par 100 hectares.

Il reste encore de vastes espaces inoccupés, sans maîtres dont le gouvernement peut disposer pour le pacage des bestiaux ou pour la culture. Dans l'ancienne Natalie, le pays des Zoulou à part, lequel est annexé depuis trop peu de temps pour qu'on sache encore ce qu'il y aura de terres disponibles quand les Cafres auront été pourvus; dans l'ancien Natal, sur un espace de 4 856 000 hectares, qui comprend, il est vrai, des rochers, des éboulis, quelques sommets infertiles, un domaine total de 900 000 hectares a été mis à part pour les indigènes. 2 800 000 ont été concédés ou vendus par le gouvernement aux colons européens; un peu plus de 600 000 ont été cédés par lui contre paiements échelonnés, et il en reste environ 400 000 à la disposition des acheteurs, tandis qu'en 1885 il en restait encore environ 1 100 000.

Le Natal, comme ces nombres le montrent, sera bientôt entièrement occupé, ce qui ne veut pas dire cultivé; bien loin de là. En effet, en 1898, les Blancs n'avaient soumis au labourage et autres façons agricoles que 63 000 hectares, soit seulement le cinquante-quatrième de ce qu'ils possèdent; en 1885, ils n'en avaient défriché que le centième environ; le progrès est donc visible, quoiqu'il y ait quelque chose de peu louable dans une disproportion pareille entre ce qu'on a fait et ce qui demeure à faire. La faute en est aux vastes domaines. Les lots de vente ou de fermage ont varié de grandeur suivant les oscillations de la politique coloniale; les premiers colons hollandais s'étaient attribué à chacun 2 400 hectares ou davantage, en sorte qu'un nombre de deux mille propriétaires eût suffi pour accaparer toute la contrée. Depuis cette époque, les lots ont été de moindre étendue, quoiqu'il y en ait beaucoup qui comprennent plusieurs centaines ou même un millier d'hectares; mais dans le voisinage des villes la propriété se divise peu à peu.

Quant aux indigènes, ils sont bien loin, eux aussi, d'avoir « dompté » toutes leurs terres : sur les 900 000 hectares de leurs lots et réserves, on estime qu'ils en ont défriché 164 000, c'est-à-dire un peu moins du cinquième. Les Hindous n'en cultivent encore que 10 000 au plus.

La principale culture du Natal est le mealie ou « maïs ». Cette céréale fournit en surabondance la nourriture des Cafres, des Hindous, des animaux domestiques; elle-même s'exporte en quantités notables.

Le blé, l'avoine, les autres céréales, les légumes et « verdures » sont également cultivés dans ce pays que les pluies favorisent. Toutes les autres céréales d'Europe aussi, et chaque ville, chaque village s'entoure de vergers, qui remplacent l'ancienne parure de forêts, presque entièrement détruite par la

hache et l'incendie; même, on a presque partout exterminé les palétuviers du littoral, leur bois incorruptible étant des plus appréciés pour les travaux de charpente. Dès 1880, la Natalie ne possédait plus que 66 360 hectares de forêts, avec 736 400 hectares de brousses épineuses où dominent diverses espèces de mimosa, aires de sylve ou de brousse auxquelles il faut ajouter ce que possède encore de maquis et forêts le Zululand récemment incorporé.

Grâce à son climat semi-tropical, la Natalie produit aussi des plantes qu'on ne trouve pas dans l'Europe tempérée. Naguère elle avait d'importantes plantations de cafiers; à partir de 1872, à la suite de la maladie de l'arbuste, cette culture fut presque abandonnée, mais elle a quelque peu repris, et l'année 1896 a donné 360 tonnes, récoltées sur 930 hectares. On l'a remplacée en partie par celle de l'arbuste à thé : en 1885, l'étendue des plantations ne dépassait pas 160 hectares et l'exportation du thé avait été de 14 000 kilogrammes seulement; mais en 1898, on arrivait déjà à une production de plus de 500 000 kilogrammes sur près de 1100 hectares. On cultive aussi le chanvre, le phormium tenax et autres plantes à fibres textiles.

La grande culture industrielle a été dès l'origine et reste celle de la canne à sucre. Introduite dès 1851, elle doit, par infortune, lutter contre celle de tant de pays sucriers. En 1884, l'aire des champs de cannes, habités de pythons inoffensifs pour l'homme, mais qui chassent les souris et les mulots, était de 11 625 hectares et la récolte atteignait 18 771 tonnes, dont plus d'un tiers était exporté *over-berg*, c'est-à-dire « au delà des montagnes », dans les républiques hollandaises. En outre, les planteurs avaient fabriqué plus de 10 000 hectolitres de rhum. Les résultats de la « campagne » de 1896 indiquent un recul dans cette culture, dû sans doute à l'extrême concurrence : 5 650 tonnes seulement.

En ce pays de belles et savoureuses pâtures, l'élève du bétail fut la seule industrie aux premiers temps de l'occupation hollandaise. Elle a diminué d'importance relative depuis 1855, époque où une épizootie fit périr 96 bêtes sur 100 dans les troupeaux attaqués. Mais la pratique de l'inoculation, l'introduction de nouvelles espèces, une meilleure hygiène ont reconstitué les parcs, et les Nataliens, tant indigènes qu'Européens, disposaient, en 1896, de 736 567 bœufs, dont 242 165 aux blancs; de 807 391 moutons, dont aux blancs une vingtaine de mille; de 308 300 chèvres, propriété des indigènes; de 62 878 chèvres à long poil angora, unique propriété des Européens; de 50 456 chevaux, dont plus de la moitié aux Blancs. Des documents de 1898 montrent, s'ils sont bien exacts, un grand recul en fait

de bêtes à cornes (172 533 seulement?), un recul moindre sur les moutons (600 022), une augmentation en fait de chèvres (450 038) et de chevaux (57 382). Ne sont pas compris, évidemment, dans ces nombres, les bestiaux du Zululand. Et il convient d'ajouter que c'est par millions que l'on compte parfois les bêtes ovines dans les pâturages nataliens, parce que les pasteurs hollandais des plateaux de l'Orange et du Transvaal transhument suivant les saisons : en été ils paissent leurs troupeaux dans les hautes vallées occidentales; en hiver ils redescendent les pentes vers les plaines tempérées du Natal. C'est aussi par le port de la colonie anglaise qu'ils expédient leurs laines. Les éleveurs ont introduit la chèvre d'Angora dans leurs troupeaux, mais ils ne se sont guère occupés de l'autruche domestique, et l'insuccès relatif de leurs voisins du Cap n'est pas de nature à les encourager.

Natal a quelques gisements de cuivre, d'or, de graphite, mais trop peu rémunérateurs pour qu'on songe à les exploiter. Ses richesses minérales sont le fer et le charbon, dans la partie septentrionale de la colonie, principalement sur les deux versants de la chaîne de Biggarsberg, près de la ville appelée Newcastle, comme si elle devait rivaliser un jour avec la cité houillère de la Grande-Bretagne. L'espace exploitable est supérieur à 3 500 kilomètres carrés et quelques-unes des couches ont plus de 3 mètres d'épaisseur. En ne comptant que les strates horizontales reconnues par des fouilles peu profondes, et seulement sur le versant britannique des Draken-bergen, l'ingénieur North a trouvé que la masse de combustible de bonne qualité à extraire du sol dépasse 2 milliards de tonnes. Toutefois les quelques forgerons de la contrée étaient naguère les seuls qui en fissent usage; depuis que le chemin de fer a pénétré dans ces régions, on l'utilise aussi pour les locomotives. L'exploitation des houillères ne peut que s'accroître en proportion du réseau des voies ferrées et des établissements industriels, sucreries, raffineries, forges et fabriques d'instruments; déjà elles ont fourni 219 106 tonnes en 1896, et 387 811 en 1898.

187 kilomètres de voies ferrées en 1885; 347 en 1887; 925 en 1898, ainsi s'est développé le réseau du Natal, qui est dans les mains de l'État et lui donne de notables profits. Il consiste avant tout en une grande ligne intercoloniale ou, si l'on préfère, internationale, qui part de Durban ou Port-Natal, monte à Pietermaritzburg, coupe la Tugela, passe à Ladysmith, à Newcastle et, après de rudes ascensions, franchit

les Draken-bergen au col de Laing's Neck et se déroule plus paisiblement à travers les hautes plaines du Transvaal, jusqu'à Johannesburg et Pretoria. Sur cette ligne se greffent des embranchements : tel celui qui, commençant à Ladysmith, gravit aussi la chaîne du Dragon, puis, de la cime, descend sur le plateau de la république d'Orange, dans la direction de Bethlehem et de Kronstad; il n'a que 58 kilomètres de développement en Natalie. Une ligne de 111 kilomètres, suivant d'assez près la côte, relie Durban à la Tugela près de son embouchure; une autre, voisine aussi du rivage et qui n'a pas même 60 kilomètres, va de Durban à Park Rynie, etc.

La construction des chemins de fer de la Natalie se fait avec toute l'économie possible : les fortes rampes dépassent trois centimètres par mètre, les courbes les plus brusques n'ont pas même 100 mètres de rayon, et tous les travaux d'art sont faits pour une seule voie étroite. Le chemin de fer escalade successivement toutes les chaînes transversales du versant : près du village de Westown, il passe à 1 570 mètres d'altitude et c'est à 1 676 mètres qu'il franchit la crête des Draken-bergen pour entrer dans la république d'Orange, après un parcours de 494 kilomètres.

A la date du 31 décembre 1898, la totalité du réseau coûtait à l'État une somme de 173 765 500 francs, soit 187 000 à 188 000 francs par kilomètre; dépense élevée qui s'explique, malgré toute économie, par les difficultés d'un pays grandement montagneux. En 1896, les bénéfices bruts ont été de 18 642 575 francs, les dépenses de 9 770 325 : d'où un gain net de 8 866 250 francs pour le trésor public; en 1898, les recettes ont atteint 24 660 000 francs, les dépenses 14 750 000 : soit un encaissement définitif de 9 910 000 francs.

Quant aux routes carrossables, qui complètent le réseau des voies de communication de la Natalie, elles sont aussi tracées avec une grande hardiesse au-dessus des gorges et sur les flancs des montagnes, jusqu'au rebord du plateau de l'Orange. Presque tout le commerce extérieur de la contrée se fait par Port-Natal.

On ne peut pas encore dire de la Natalie que c'est un pays industriel : en dehors de l'extraction de la houille, des métiers usuels, des industries domestiques et menues fabriques, elle se borne à la culture (presque infinitésimale) du sol. Et, par cela même, le commerce consiste dans l'échange des produits de la terre natalienne contre les objets manufacturés de diverses contrées, surtout de la Grande-Bretagne qui, dans l'ensemble, contribue à l'importation pour 70 du cent, et à l'exportation pour 68.

Ci-dessous le tableau du commerce natalien en 1890, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898, nombres ronds.

LE COMMERCE NATALIEN

ANNÉES	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	TOTAL
1890.	110 000 000 fr.	34 500 000 fr.	144 500 000 fr.
1894.	53 000 000	30 000 000	88 000 000
1895.	62 000 000	33 000 000	95 000 000
1896.	136 000 000	45 000 000	181 000 000
1897.	150 000 000	40 500 000	190 500 000
1898.	133 000 000	31 000 000	164 000 000

Ces nombres manquent d'intérêt réel parce qu'ils n'expriment pas exactement le commerce du Natal; ils sont majorés de ce que les deux républiques hollandaises du plateau envoient ou reçoivent par Durban, qui est l'entrepôt le plus commode pour elles, avec celui de Lourenço Marques en ce qui concerne le Transvaal. Durban est le lieu marin le plus rapproché de l'État libre d'Orange, et le plus rapproché du Transvaal est Lourenço Marques. Ni le Cap, ni Port-Elisabeth ne sont les marchés naturels des Boers du haut plateau.

L'importation consiste principalement en fers, machines et quincaillerie, objets de mercerie, objets en cuir et harnachements, vêtements, grains et farines, vins et spiritueux; l'exportation en laines, peaux et cuirs, charbon de terre, poil de chèvre angora, or en barres, sucre, etc. On admet qu'un cinquième de l'importation est à destination des deux républiques, et que leur part à l'exportation est notable, surtout en ce qui concerne les laines.

Ces échanges ont été faits en 1898 : à l'importation par 690 navires jaugeant 1 264 561 tonnes, à l'exportation par 687 navires d'une capacité de 1 262 231 tonneaux.

II
GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION, FINANCES, INSTRUCTION PUBLIQUE

La Natalie n'est pas une colonie autonome, se gouvernant elle-même, nommant ses ministres et pourvoyant à sa propre défense. C'est une « colonie de la Couronne », dépendant encore du gouvernement britannique, bien que s'essayant déjà à une certaine indépendance.

La raison pour laquelle cette colonie est encore « sous le joug » britannique, joug d'ailleurs léger et facile à porter, c'est la difficulté, l'on peut dire l'impossibilité où se trouve le Natal de pourvoir à sa propre défense. Les colons ne sont pas en force : un sur

dix-huit, cela ne suffit pas, même à des Blancs, dans un pays de Bronzés, de Cafres, d'Hindous. Ils sont entourés ici de populations dont l'hostilité pourrait parfaitement se raviver : au sud-ouest les Pondo, à l'ouest les Ba-Souto, au nord-ouest les Boers, au nord-est les Zoulou, et dans le pays même ils pourraient avoir à lutter contre une insurrection des noirs. A tant de dangers il leur faut opposer le secours de la mère patrie.

Le gouverneur du Natal, dont l'assentiment (rarement ou jamais refusé) est indispensable aux projets de loi, le gouverneur est nommé par la reine, de même que le Conseil exécutif, composé du *chief-justice*, du commandant des troupes, du secrétaire colonial, du trésorier, de l'avocat général, du secrétaire des affaires indigènes et de l'ingénieur en chef, auxquels sont adjoints deux membres du Conseil législatif.

Le Conseil législatif, sorte de sénat, est à la nomination du gouverneur; il se compose de 12 membres, dont un pour le pays des Zoulou, choisis parmi les Nataliens âgés de plus de trente ans, riches d'au moins 500 livres sterling (12 500 francs) et ayant résidé dans la colonie pendant dix années au moins.

L'Assemblée législative comprend 39 membres, dont un pour le Zululand, élus par un collège dont ne font partie que les possesseurs d'une propriété valant au moins 1 250 francs, les hommes payant un fermage de 250 francs ou dont le revenu atteint 2 400 francs, appointements compris, si l'on est fonctionnaire ou employé. Ces membres sont nommés pour quatre ans, sauf dissolution de la Chambre avant le terme légal du mandat.

Personne n'est officiellement exclu du scrutin en vertu de sa couleur, de son origine ou de sa religion. Mais, sans renvoyer en masse Africains et Asiatiques, on a obtenu le même résultat par des artifices légaux : « Aucune personne appartenant à une classe placée par législation spéciale sous la juridiction de cours spéciales ou sujette à des lois et à des tribunaux spéciaux ne sera inscrite sur la liste des votants ». Il eût été plus honnête de dire : « Les blancs seuls pourront voter ».

Le gouvernement désigne les juges de la Cour suprême, les magistrats résidents et les *field-cornets*, qui surveillent les différents districts. Il nomme aussi les administrateurs et employés et choisit même la plupart des professeurs et instituteurs, car c'est en grande partie du budget colonial que dépendent les écoles.

Pour défendre la colonie à l'extérieur, et surtout à l'intérieur où, en somme, le danger est plus grand, une petite armée anglaise d'un peu plus de mille hommes campe, en trois divisions, à Pietermaritzburg, Estcourt et Greyton; à côté d'elle

agit une police montée de plus de 2 000 hommes, dont 659 blancs; enfin un régiment de volontaires (plus ou moins exercés) se compose de plus de 1 500 Nataliens, et dans chaque ville ou bourgade les Européens ont fondé des sociétés de tir que le gouvernement favorise par des distributions de prix; d'autre part, la vente d'armes de guerre et de munitions aux indigènes est strictement interdite. Interdite aussi la vente de l'eau-de-vie, depuis 1856, sous peine d'amende ou d'emprisonnement; mais la loi est constamment violée, principalement par les marchands hindous.

Le budget colonial puise surtout aux droits de douane, aux recettes des chemins de fer, aux revenus de la poste, à la taxe sur les cabanes indigènes, à la vente des terres du domaine, etc. Pendant longtemps, il s'est soldé en déficit. Ce n'est plus le cas maintenant : tandis que, par exemple, en 1884, les recettes étaient de 15 237 200 francs seulement contre 18 670 200 francs de dépenses, les années fiscales 1895-1896, 1896-1897, 1897-1898 se sont réglées comme suit, nombres ronds :

BUDGETS DU NATAL

ANNÉES FISCALES	REVENUS	DÉPENSES
1895-1896	36 500 000 fr.	32 000 000 fr.
1896-1897	55 000 000	40 500 000
1897-1898	49 000 000	45 000 000

La dette publique a déjà quelque ampleur; elle se montait à plus de 200 millions en 1898.

Durban et Pietermaritzburg ont chacune leur école supérieure (*high school*), d'où les élèves boursiers peuvent être envoyés aux universités britanniques. Les gros bourgs sont tous pourvus d'écoles primaires, entretenues sur les fonds coloniaux; en outre, un grand nombre d'écoles particulières, notamment celles qui appartiennent aux missions, reçoivent des subventions du gouvernement, soit en argent, soit en terres. Edendale, près de Pietermaritzburg, est le centre principal de la propagande d'éducation dirigée par les missionnaires wesleyens : ceux-ci sont les plus actifs parmi les instituteurs et prêcheurs que subventionnent les diverses sectes, et le tiers des stations de mission a été fondé par eux.

Aux dernières nouvelles scolaires (1898) le nombre des élèves blancs inscrits sur les listes était de 8 675. On calcule que 96 pour 100 des Européens ont reçu de l'instruction, plus ou moins. En cette même année il y avait 10 248 enfants de

couleur sur les bancs de 182 écoles natives, et 3 214 enfants hindous dans 32 écoles.

III VILLES ET BOURGS

Dans le Natal méridional, près des limites de la colonie du Cap, entre les fleuves Um-Tavana et Um-Zinkulu, il y a peu d'habitants encore, et les blancs sont fort clairsemés au milieu des Pondo, des Zoulou. Marburg, colonie agricole fondée par des Norvégiens, a son site à 9 kilomètres de l'embouchure de l'Um-Zinkulu susnommé, estuaire où s'ouvre, d'accès souvent périlleux, le petit port de Shepstone. D'autres prétendus « ports », évités des marins, se succèdent au nord sur le parcours rectiligne de la côte, le Port Harding, à l'embouchure de l'Um-Zumbi, le Port Scott (Scottsburg), à celle de l'Um-Pambynioni.

La seule partie de la côte natalienne qui soit découpée de manière à offrir un large bassin aux navires est celle que Vasco de Gama reconnut en 1497, le Port Natal. En cet endroit, une chaîne de rochers, d'environ 80 mètres de hauteur moyenne, parallèle à la côte primitive et rattachée depuis au continent par l'exhaussement des terres, se termine à son extrémité septentrionale par un *bluff*, ou brusque falaise, qui protège une large baie, reste de l'ancien détroit, contre les vents et la houle. A l'entrée de cette baie, le mouvement des vagues a fini par former une flèche de sable qui se relie à la plage septentrionale et se dirige vers le sud-est, à la rencontre de la falaise, ne laissant aux navires qu'un étroit passage, dont le seuil change de position et de profondeur suivant marées et tempêtes. Jadis l'épaisseur d'eau y variait, à marée basse, de 2 mètres et demi à 5 mètres et demi, et rarement les bâtiments calant plus de 3 mètres osaient s'aventurer sur la barre. Un brise-lames enraciné sur la flèche de sable et se dirigeant au nord-est a eu pour résultat d'accroître la force d'érosion du reflux et d'abaisser en conséquence le seuil de 60 centimètres, tout en le rendant moins mobile lors des changements de l'air et du flot.

La ville bâtie sur les rives du Port Natal a été fondée en 1846 dans un fourré que parcouraient les éléphants. C'était le Pampoen Kraal des Boers, nom que des Afrikanders « exaspérés » se proposaient de lui rendre un jour ; en attendant, on l'appelle Durban (d'Urban), en l'honneur d'un gouverneur du Cap. Elle se compose en réalité de deux villes distinctes, unies par un chemin de fer : le quartier marin, Port-Natal, avec ses appontements, ses magasins, ses entrepôts ; et le quartier bourgeois, Durban, sur la colline, avec ses larges rues plantées d'arbres, ses magnifiques jardins à végétation tropicale, bana-

niers, bambous, figuiers multipliants. La plupart des riches marchands résident à l'ouest de la ville sur la colline boisée de Berea, parsemée de maisons de campagne d'où l'on contemple le beau spectacle de la baie, de ses îlots et de ses rivages. C'est à Congella, bourgade voisine, que les premiers trekkers hollandais avaient établi leur campement.

Peuplée, banlieue comprise, d'une quarantaine de mille hommes en 1898 (contre un peu plus de 25 000 en 1891), Durban est, en sa petitesse, une ville cosmopolite, avec Anglais, Allemands, Hollandais, créoles français, Hindous, Arabes, Chinois, Zoulou, etc. Ce sont les Hindous qui fournissent le marché aux poissons, les Hindous également qui approvisionnent de fruits, de légumes la ville, à laquelle un aqueduc de 13 kilomètres verse journellement 1 100 000 litres de bonne eau.

Donc, première cité du Natal pour la population (bien avant la capitale administrative et gouvernementale), Durban en est aussi le principal et en réalité le seul marché, grâce à la bonté relative de son port, à ses chemins de fer, aux champs de cannes à sucre de sa banlieue autour d'Isipingo et de Verulam, à sa qualité de lieu favorable aux transactions de l'Overberg ou de « l'Outre-Montagne », c'est-à-dire des républiques du plateau, avec les pays transatlantiques. Grâce à cet Overberg, elle fait même un commerce supérieur à tout le commerce réel de la Natalie, mais le chemin de fer de Pretoria à Lourenço Marques a détourné, comme cela devait être, de Durban vers le port lusitanien, une très notable part des échanges du Transvaal. C'est avec l'Angleterre que Port-Natal fait le plus d'affaires; vient ensuite l'Australie, qui lui envoie des farines; la colonie du Cap, bien que fort rapprochée, a moins de relations avec la Natalie que l'Inde, les États-Unis et le Brésil.

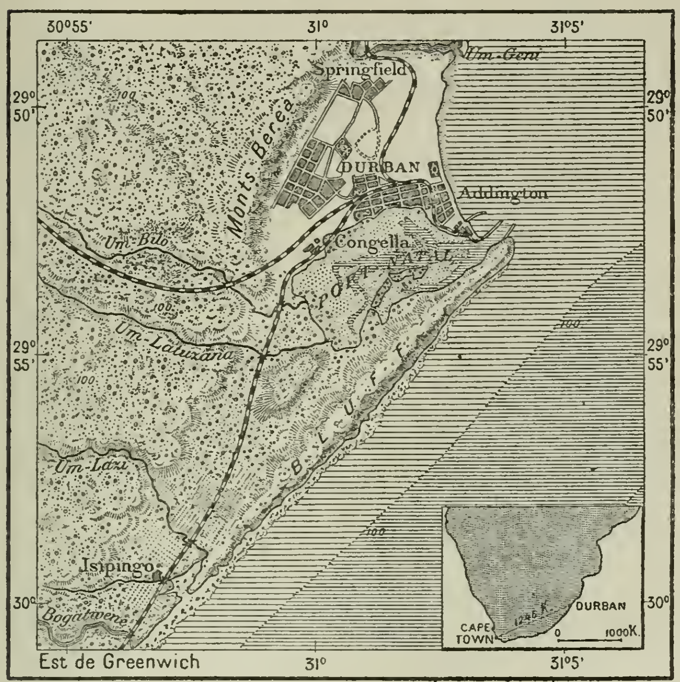
Sur le chemin de fer de Durban à la Tugela et au pays des Zoulou, on rencontre Verulam, la « sucrière », fondée par les wesleyens, et Stanger, établie par les Norvégiens. Sur la route de Durban à Pietermaritzburg, la seule bourgade qui tende au nom de ville est Pinetown, centre de la population germanique de la Natalie; une mission du voisinage porte le nom de Neu-Deutschland, et près de là des trappistes autrichiens ont fondé l'établissement agricole de Marianhill.

Pietermaritzburg, ou plus brièvement Maritzburg, capitale de la Natalie, est fort agréablement située, à 625 mètres d'altitude, dans une plaine qu'arrose un affluent méridional de l'Um-Geni et qu'entourent de toutes parts des collines au profil gracieux. C'est une des villes les plus propres, les plus agréables de l'Afrique; la végétation des bosquets y est plutôt

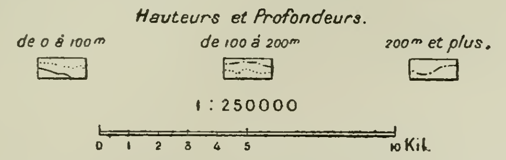
celle de l'Europe tempérée que celle des régions tropicales.

Moins peuplée que Durban (25 500 habitants en 1898 contre 17 500 en 1891), elle a l'avantage d'être bien plus européenne,

DURBAN ET SES ENVIRONS.



D'après Johnston et autres



avec une moindre proportion d'éléments peu ou point civilisés, et, comme elle devient de plus en plus une cité de rentiers, de « retraités », avec banlieue de villas toujours grandissante, ce caractère de ville « blanche » dans un pays « noir » ne pourra que s'affirmer plus encore. Déjà en tant que capi-

tale de la Natalie, elle renferme une foule d'employés et de personnages officiels. C'est aussi la principale garnison de la colonie : placée au centre du pays, à côté même du palais du gouverneur, la petite armée peut se porter immédiatement sur les points menacés. La colonie agricole de Wilgefontein, fondée dans le voisinage de Maritzburg, s'enrichit rapidement par la culture des primeurs. Au nord, de l'autre côté de la chaîne du Zwart-kop, coule l'Um-Geni, fameux par ses magnifiques cascades : l'une d'elles, près de Howick, plonge du haut d'une paroi de basalte en une seule masse écumeuse dont la hauteur est diversement évaluée de 85 à 98 mètres; plus bas, le fleuve se divise en plusieurs bras, et de nouvelles chutes, séparées les unes des autres par des rochers et des bouquets d'arbres, s'alignent en une longue rangée sur les parois d'une falaise.

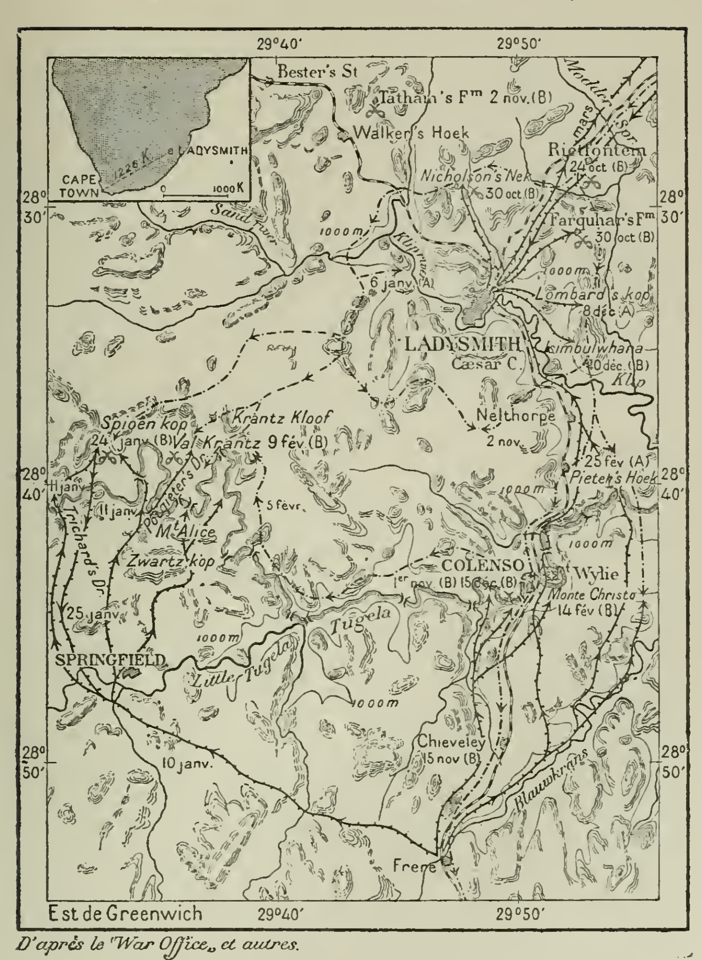
Au nord de Maritzburg, Lidgettown se trouve, comme la capitale et Howick, dans le bassin de l'Um-Geni; Greyton la « hollandaise » est située sur le haut Um-Voti, mais toutes les autres villes appartiennent au versant de la Tugela, le principal cours d'eau du Natal. Estcourt et Weenen, la ville des « Pleurs », se succèdent sur la rive gauche de la rivière Bushman; Colenso a été fondée sur le fleuve lui-même, et Ladysmith, que les Boers ont inutilement assiégée en 1899-1900, s'est établie sur le Klip-river, son affluent; enfin Newcastle, tout au nord de la colonie, à 1 254 mètres d'altitude, borde un petit affluent de la Buffalo-river, qui est le tributaire majeur de la Tugela.

C'est au nord de Newcastle, à la pointe même qu'enfonce le territoire du Natal entre la république d'Orange et celle de Transvaal, que s'élève la colline escarpée de Majuba, réellement : Ama-Djouba ou les « Nuées de colombes », fameuse par l'assaut qu'après leurs victoires de Laing's Neck et d'Ingoyo-River les Boers y livrèrent en 1881 aux soldats anglais retranchés sur la cime. Sur ces hautes terres, les crêtes, tables ou dômes des montagnes se montrent à peine au-dessus des longues ondulations du plateau; les villages se mettent à l'abri du vent dans les dépressions du sol herbeux.

IV
PAYS DES ZOULOU : ZULULAND

Encore que partie intégrante du Natal depuis le 30 décembre 1897, le pays des Zoulou n'a pu perdre en trois ans sa physionomie spéciale; les Blancs, d'ailleurs encore extrêmement clairsemés, en partiraient aujourd'hui qu'ils n'y laisseraient guère trace de leur passage, et cette contrée « soumise » reste encore pour quelque temps une Cafrerie presque indépendante.

CHAMPS DE BATAILLE AUTOUR DE LADYSMITH EN 1900.



D'après le "War Office" et autres.

Marche des Anglais. — Date (A) victoire anglaise.

" " Boers. — " (B) " boer.

Bataille

1 : 500000

0 5 10 15 20 Kil.

Le pays des Zoulou se divise en deux régions distinctes, la région littorale, la région montagneuse.

La région littorale est plate; fort étroite au sud, elle gagne en largeur à mesure qu'on se rapproche, au nord, des frontières du pays portugais de Gaza; le climat y est chaud-humide, et pas trop favorable aux Blancs qui y contractent aisément les fièvres d'accès dans la saison d'été, soit d'octobre en avril, quand les pluies tombent sur la contrée. L'acacia et nombre de plantes épineuses y sont les arbres les plus communs; l'homme y est assez rare, mais les animaux sauvages y sont encore très nombreux; on en voit passer constamment, en grandes bandes, et des lions se montrent çà et là.

La région montagneuse commence, en venant de la mer des Indes, par un escarpement continuant au sud la chaîne des Lebombo, suite de hauteurs porphyriques qui, en arrière de la baie Delagoa et au loin vers le nord, sépare nettement le pays de Gaza (à l'est) du Transvaal (à l'ouest). Puis, derrière cet escarpement, des groupes de montagnes s'élèvent, qui ne paraissent pas se distribuer en chaînes régulières, mais bombent à l'aventure, et parmi lesquelles on remarque, ainsi qu'en toute l'Afrique australe, un certain nombre de monts à table à talus raides ou perpendiculaires, forteresses naturelles dont n'ont pas manqué de profiter les Zoulou dans leurs guerres civiles ou nationales. Les fleuves côtiers et les tributaires de ces fleuves, tous torrents à bonds soudains et rapides continuels, divisent naturellement ces massifs en divers sous-massifs. Sauf dans le bas des vallées avant le débouché des fleuves sur la plaine, le pays est sain, et d'autant plus l'est-il à mesure qu'il s'élève et que, de ressaut en ressaut, il va s'ajuster au haut plateau transvaalien. Les herbages y sont excellents et comme faits pour le pâturage hivernal des troupeaux des Boers. En somme, c'est une belle et bonne contrée, parfaitement adaptée à la colonisation blanche, qui, sans nul doute, ne tardera pas à s'en emparer en tout ou en partie.

L'histoire du pays des Zoulou s'accorde exactement avec celle des autres régions de l'Afrique australe : guerre civile continue entre les roitelets et capitaines indigènes; arrivée presque simultanée des Boers et des Anglais; levée de boucliers des pasteurs noirs contre les pasteurs hollandais; intervention des Anglais; confiscation du pays au profit de l'Angleterre.

A maintes reprises les Blancs et les Cafres conclurent ici

des traités de paix et « d'éternelle amitié », mais ces conventions n'empêchaient pas qu'entre blancs et noirs l'état d'hostilité ne fût constant : parfois guerre ouverte, ou bien incursions passagères à main armée, d'ordinaire simples vols de terre et de bétail. Peu à peu le territoire des Zoulou se rapetissait. Descendant de leurs plateaux, les Boers prenaient pâturage après pâturage ; une « Nouvelle République » hollandaise se constituait, destinée à devenir bientôt une province maritime du Transvaal. Pour empêcher les Hollandais d'étendre leur domaine politique jusqu'à la mer et de s'affranchir ainsi de l'état de dépendance commerciale dans lequel ils se trouvaient à l'égard des Anglais du Cap et du Natal, le gouvernement britannique se hâta de faire main basse sur le territoire des Zoulou du littoral. De la bouche de la Tugela à la rivière Maputa, qui se jette dans la baie de Lourenço Marques, toute la zone côtière appartient désormais à la Grande-Bretagne, mais les hauts versants maritimes des montagnes bordières sont devenus partie intégrante de la république Sud-Africaine, et le pays des trois peuples cafres, Zoulou, Tonga, Souazi, a cessé de vivre de sa vie nationale. Les Souazi dépendent maintenant du Transvaal ; les Zoulou et les Tonga, de la Natalie, qui se trouve ainsi accrue de plus de 21 000 kilomètres carrés et de peut-être 200 000 âmes : 163 000 d'après une estimation de 1895 ; plus 857 blancs, dont moitié de Boers.

C'est en 1879 que les Zoulou, tout au long les Ama-Zoulou, osèrent se mesurer avec les Anglais. Malgré l'infériorité de la discipline et de l'armement, ils furent vainqueurs en quelques rencontres, notamment à Isandhlouana, lieu situé près de la rive gauche de la Buffalo-river, à l'est de son confluent avec la Bloed-river ou « rivière du Sang ». En cet endroit se trouve un gué, Rorke's Drift, fréquemment disputé comme l'un des points les plus stratégiques de la contrée. Les Anglais, qui s'en étaient emparés, avaient gagné les terrasses orientales de la vallée, lorsque leur avant-garde surprise dut battre précipitamment en retraite. Quelques-uns des leurs restaient dans la brousse, percés de sagaies, entre autres l'héritier des Napoléon. Mais les premiers échecs d'avant-garde furent bientôt réparés, et l'armée des Zoulou succomba sur les bords de la rivière Um-Folosi, précisément à l'endroit où, d'après la tradition, était née, à une époque immémoriale, la famille de Zoulou, le fondateur de la tribu. Devenus les maîtres, les Anglais divisèrent le pays en treize chefferies « protégées », puis procédèrent à un nouveau remaniement après que les divers petits États se furent épuisés dans les guerres civiles.

Les Zoulou sont beaucoup moins nombreux dans le pays où ils étaient naguère indépendants que dans la colonie du Natal, où ils sont tenus sous une stricte surveillance, mais où ils peuvent largement gagner leur vie par le travail. On ne les évalue guère qu'à cent ou cent cinquante mille dans le pays limité au sud par la Tugela : il est vrai que des guerres de succession, après lesquelles est venue l'invasion étrangère, ont longtemps ensanglanté le territoire et fait le vide en des provinces entières.

Les Ama-Zoulou ou « Gens de Zoulou », c'est-à-dire du « Céleste », n'ont point un type distinct parmi les autres Cafres du versant oriental de l'Afrique.

Ce peuple, devenu puissant par la guerre au commencement du siècle, lors des conquêtes de Tchaka, se compose en réalité de toutes les tribus qui ont été successivement « mangées ». Les peuplades que dévorait le « Grand Lion » n'étaient pas complètement exterminées; d'ordinaire il épargnait les femmes et les enfants, qui appartenaient aussitôt à la nation conquérante; quant aux jeunes hommes, on les enrôlait dans l'armée.

Tchaka avait interdit le mariage à ses guerriers; seuls les vétérans pouvaient prendre femme, et même plus d'une : autant qu'ils avaient massacré de combattants. Pour soustraire les soldats à tout sentiment d'affection qui eût pu les amollir dans leur œuvre de destruction féroce, il avait ordonné le massacre des nouveau-nés; lui-même, prêchant d'exemple, ne célébra pas d'épousailles suivant les anciennes coutumes et fit mettre à mort tous ses enfants dès leur naissance; comme roi, il voyait en chaque fils qui lui naissait un ennemi futur à combattre et préférait le détruire d'avance.

Ce maître atroce, dressant sa nation comme une machine de guerre, avait sacrifié tous les autres intérêts de l'État à la furie des conquêtes. Sa capitale n'était qu'un camp, et d'autres camps étaient distribués sur tout le territoire. Dans les villages qui entouraient les kraal des guerriers, les femmes et les esclaves emmagasinaient les approvisionnements de l'armée, nourrie exclusivement de la chair des animaux; le lait, aliment des pacifiques, leur était interdit.

Les Zoulou, redoutables surtout par leur manière de combattre, avaient abandonné le javelot, qu'on lance de loin, et pris pour arme le court épieu, avec lequel on frappe l'ennemi de près. Les bandes de soldats ne se ruaient plus en désordre à la bataille : disposées en « front de bœuf », les troupes enveloppaient lentement leurs adversaires, les attaquant d'abord par une corne, puis par l'autre, et les rejetant peu à peu sur

le corps central, qui procédait au massacre final. Après la victoire, il s'agissait surtout de capturer le bétail, que les pasteurs avaient éloigné du lieu de la bataille; mais les Zoulou exerçaient leurs bœufs à de soudaines retraites en ordre discipliné.

L'organisation purement militaire de la nation devait fatalement amener sa ruine. Fondé par la guerre, l'empire s'écroula par la guerre; né en quelques années, il périt en très peu de temps. En 1810, les Zoulou étaient presque moins que rien, à peine 2 000 hommes et, dit le missionnaire Grandjean, « une tribu insignifiante de marchands de tabac, soumise à une autre tribu, celle des Oumtétana ; dix ans plus tard, ils levaient déjà 100 000 guerriers, et à partir de 1820, leurs dévastations eurent leur contre coup dans toute l'Afrique australe, jusqu'au Zambeze, et même jusqu'aux confins de l'Afrique équatoriale, sur les deux rives des lacs Nyassa et Tanganyika ». Tout cela, l'œuvre d'un seul homme : ou de deux, car Tchaka continua ce qu'avait commencé Dinghisouayo, chef de tribu qui avait habité la colonie du Cap et en était revenu avec deux chevaux, animaux alors inconnus des Zoulou, et avec des idées de derrière la tête sur la stratégie, la discipline, les armées permanentes. Quand Tchaka fut tué par Dingaan, son frère, en 1828, il avait en dix ans consommé près d'un million de ses frères indigènes. Pour son malheur, Dingaan se heurta aux Boers, dont, comme on sait, il massacra d'abord quelques centaines; mais cette victoire était le commencement de la fin. Après s'être heurtés contre les enceintes de vagons où s'étaient retranchés les Boers, les Zoulou, ne pouvant plus tenter l'extermination des Blancs, s'acharnèrent les uns contre les autres en guerres frénétiques; puis, et ce fut le dernier fait du drame sanglant, Cetiwayo, neveu de Tchaka et de Dingaan, batailleur et cruel comme eux, entra en lutte avec les Anglais et fut vaincu (1879), non sans leur avoir infligé de cruelles déroutes, et tué, par exemple, un millier d'hommes blancs à Isandhlouana. Une terrible défaite, à Kamboula Kop, trancha enfin la tête de l'hydre zoulou.

Les Zoulou ne sont pas médiocrement fiers de ce passé de conquête, de batailles, d'extermination dans le seul but d'exterminer; passé funeste, puisqu'il a fait leur perte et les a rendus momentanément moins aptes que d'autres à continuer par le travail la lutte pour l'existence. Formés de tant d'éléments divers, les Zoulou n'avaient parmi les Cafres d'autre caractère distinctif que leurs mœurs guerrières, fruit de l'éducation reçue. Mais, fils d'hommes choisis, ils sont en général beaux, grands, adroits et forts, habiles à tous les exercices et se pré-

sentant avec dignité; tout costume leur va bien, tant ils ont de grâce naturelle.

Ils sont d'ailleurs assez vains de leurs avantages physiques, ces Cafres, et ils cherchent à les rehausser en drapant élégamment leur toge, en s'ornant les bras, les jambes, la poitrine, d'anneaux et de perles, en dressant sur leur tête des panaches et des bouquets.

Les hommes mariés ont l'habitude de se faire une espèce de couronne en gommant leurs cheveux ou en les mélangeant d'argile et d'ocre. Bienveillants et rieurs, ils semblent n'avoir point de rancune contre les Blancs, leurs vainqueurs; mais, quand ils ont été victimes d'une injustice personnelle, ils ne pardonnent jamais.

Jadis leurs principaux fétiches étaient la sagaie et le bouclier de guerre; les voyageurs de la génération précédente décrivent avec une sorte d'effroi les danses et les processions militaires, alors que les guerriers zoulou, ornés de cornes et de queues de bœuf, défilaient devant leur roi en chantant « la nouvelle de la sagaie ».

L'obligation de vivre désormais en paix profonde, sous la menace d'autres fétiches bien autrement puissants, qui sont le fusil et le canon des Blancs, modifiera sans nul doute leurs superstitions, et, quoique rebelles pour la plupart aux discours des missionnaires, ils cesseront bientôt de voir les âmes de leurs aïeux dans les serpents familiers qui habitent leurs demeures.

De même que les Zoulou de la Natalie proprement dite, ceux du territoire d'outre-Tugela deviennent agriculteurs en cessant d'être guerriers et les métiers de l'industrie commune, naguère presque inconnus chez eux, se développent. D'ailleurs leurs forgerons savaient depuis longtemps forger un fer plus résistant que le métal importé chez eux par les Anglais, et leurs joailliers fondaient le cuivre vendu par les Portugais de Lourenço Marques.

Au nord du pays des Zoulou, le pays des Tonga, plus exactement Ama-Tonga, prolonge la Natalie jusqu'aux frontières de l'Afrique portugaise.

30 000 ou 40 000 peut-être, on ne sait guère, sur quelque 5 000 kilomètres carrés, c'est une petite nation en une contrée de végétation pauvre, sur sol sablonneux. Le climat est insalubre au bord des lagunes littorales, notamment de cette baie de Santa Lucia qui faillit devenir partie intégrante de la « plus Grande Allemagne », grâce à l'initiative du négociant

Lüderitz, acquéreur d'Angra-Pequena et fondateur du Lüderitzland, aujourd'hui Deutsch Süd-West Afrika.

Ces Ama-Tonga, qui pèsent d'un si petit poids dans le nord de la Natalie, ont une importance fort considérable plus haut, dans la colonie portugaise, où sous différents noms, avec divers dialectes, et mêlés à d'autres peuplades, ils forment le gros de la population des côtes, et un peu de l'intérieur, jusqu'au fleuve Zambeze.

A l'ouest des Ama-Tonga, les Ama-Souazi relèvent presque tous du Transvaal.

Actuellement la population européenne est encore presque nulle dans le territoire des Zoulou, et d'ailleurs il est provisoirement interdit aux Blancs d'y acheter des terres, d'y établir des plantations.

Des missionnaires protestants, quelques pasteurs de bétail, des chercheurs d'or, deux ou trois marchands dans le voisinage de la côte, quelques familles de Boers autour de Melmoth, tout à côté des frontières du Transvaal, tels sont les seuls colons du Zululand.

Il n'y a donc encore d'autres constructions européennes que des fortins sur des points stratégiques, et un petit nombre de chapelles et d'écoles, noyaux autour desquels s'établiront un jour des villages et des villes.

Le centre naturel de la contrée des Zoulou, c'est la région où se rencontrent les deux Um-Folosi. Là se trouvait jadis le chef-lieu du royaume zoulou, Ounodouengo, auquel succéda Ouloundi, ville de plus d'un millier de huttes disposées en forme d'anneau fortifié autour d'une place de plusieurs kilomètres de circonférence où le bétail était parqué. Ouloundi a été détruite à son tour; il n'en reste qu'un kraal sans importance.

Les autres agglomérations urbaines des Zoulou, de même que celles des Ama-Souazi, sont également construites sur le modèle d'un parc à bestiaux.

La capitale présente, résidence du commissaire anglais, Eshowe, n'est encore qu'un village, à quelque distance dans l'intérieur, entre la mer des Indes et les fleuves Tugela et Um-Hlatoos.

Çà et là, quelques forts ou fortins : Fort Cradock, Fort Chelmsford, Fort Napoleon, Fort Curtis, Fort Argyle, Fort Evelin, Fort Albert, Fort Holland. Il va sans dire que ces forteresses n'ont aucune prétention « scientifique », qu'aucune d'elles ne résisterait dix minutes à un bombardement « à l'euro-

péenne »; qu'on les a élevées, aux lieux plus ou moins dominants, pour résister à quelques soudaines entreprises des Cafres, et non pas à quelque attaque savante d'un corps d'armée ayant un état-major et des canons. Port-Durnford, à l'est d'Eshowe, n'a guère d'un port que le nom; c'est purement et simplement une rade ouverte. De même en est-il des autres soi-disant ports de cette côte où il n'y a nulle part de refuge sûr pour les grands navires.



CHAPITRE SEPTIÈME

RÉPUBLIQUE D'ORANGE

I. AIRE ET POPULATION : LES BOERS DE L'ORANGE. ‖ II. AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE. ‖ III. GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION, FINANCES. ‖ IV. VILLES OU BOURGADES.

I AIRE ET POPULATION : LES BOERS DE L'ORANGE

C'EST, officiellement, et nationalement, à la hollandaise, le ORANJE VRIJ STAAT ou « État libre d'Orange ».

La moindre des deux républiques néerlandaises du plateau, en étendue comme en population, l'État libre d'Orange est borné par des territoires britanniques sur les deux tiers de son pourtour : à l'ouest il confine au Griqualand-West; au sud il touche à la colonie du Cap, tandis qu'à l'est il est limitrophe du pays des Ba-Souto et de la Natalie.

Avant la découverte des gisements diamantifères, la grande enclave de forme ovale attribuée à l'État libre d'Orange était bien délimitée de tous les côtés par des frontières naturelles. La haute chaîne des Draken-bergen le sépare du Natal entre les sources du Vaal et celles du Caledon; ce dernier cours d'eau, puis des avant-monts forment la frontière du pays des Ba-Souto ; au sud l'Orange, qui a donné son nom à la république, marque la limite par les méandres de son lit, tandis qu'au nord-ouest et à l'ouest le cours du Vaal avait été choisi pour ligne de partage. Mais l'espace péninsulaire compris entre l'Orange et le Vaal, en amont du confluent, a été détaché du territoire de la République et confisqué par l'Angleterre avec ses gîtes de diamants.

Dans son ensemble, le pays est un plateau de pâturages

peu accidenté, d'une altitude moyenne de 1 300 à 1 400 mètres, s'inclinant en pentes insensibles du nord-est vers le sud-ouest et n'offrant de terres fertiles que dans les régions orientales voisines de la montagne. La superficie de l'État est évaluée à 131 070 kilomètres carrés, soit tout près du quart de la France, avec une population qu'on peut supposer voisine de 250 000 âmes, et que le recensement du 31 mars 1890 avait fixée à 207 503, soit moins de deux personnes par cent hectares.

Le Vrij Staat doit son origine, en tant que pays de Blancs, d'Européens, au Grand Trek d'avant 1840.

Comme on le sait, l'État libre ne fut pas plutôt établi que l'Angleterre se l'appropria.

Mais, en héritant de ce nouveau domaine par voie de contrainte, les Anglais durent en même temps prendre à leur charge des guerres contre les Ba-Souto et autres indigènes, et le budget annuel de la métropole se trouva grevé de dépenses considérables, qui firent regretter l'annexion. Le gouvernement britannique finit par proposer aux Boers de leur rendre l'autonomie politique, moyennant la promesse formelle que l'esclavage ne serait pas rétabli chez eux. Les Hollandais acceptèrent ces conditions, et, en 1854, le Vrij Staat d'Orange était reconstitué. Depuis cette époque il n'a cessé de prospérer, jusqu'aux malheurs immérités de 1899 et 1900.

Les Boers sont ici ce que partout ils sont; cependant on leur reconnaît moins de « civilisation » qu'aux Hollandais du Cap, moins de rudesse et de primitivité qu'à leurs frères du Transvaal. Cela « va de soi » : à la marche des contrées sauvages, les Transvaaliens sont forcés de s'accoutumer un peu à la sauvagerie, tandis que les gens de l'Orange sont à la frontière du pays depuis longtemps colonisé, policé, devenu presque « européen ».

Le recensement de 1890 compta dans l'État libre 77 716 Blancs, 129 787 Noirs (des Cafres), soit donc 207 503, avec prédominance des hommes sur les femmes : 40 571 contre 37 145 chez les Blancs; 67 791 contre 61 996 parmi les Bantou.

Parmi les Blancs, 51 910 étaient nés dans le Vrij Staat, 21 116 dans la colonie du Cap, 1 002 dans le Transvaal, 869 dans le Natal, 56 dans le Griqua-Land occidental, 2 549 en Europe, 214 dans le reste du monde.

Ces nombres sont du plus grand intérêt, en ce qu'ils montrent à quel degré l'élément néerlandais domine dans l'Orange. Les 51 910 personnes qui ont vu le jour dans l'État libre sont naturellement des Hollandais issus des errants et batailleurs du Grand Trek. Les 23 000, ou environ, qui sont arrivés du Cap, du

Transvaal, du Natal et du Griqua-Land occidental ne peuvent pas ne pas être en immense majorité des Afrikanders de langue bas-allemande attirés vers le plateau de l'Orange par la communauté de langue, de mœurs, d'idées, de secte, et il ne doit y avoir que très peu d'Anglais parmi eux. Enfin, les 2 549 immigrants d'Europe se sont certainement recrutés autant en Allemagne et en Hollande qu'en Angleterre. Le recensement des confessions confirme toutes ces probabilités : on a noté 68 940 membres de l'église réformée de Hollande, contre 1 353 anglicans, 753 wesleyens, 312 luthériens, 466 catholiques, 113 juifs, 1 809 individus d'autres cultes (mahométans, etc.) et 3 970 de « religion inconnue », soit des sceptiques, soit des gens dont on a oublié de s'enquérir à ce point de vue spécial.

Cette prépondérance de l'élément hollandais austral n'a pas dû s'affaiblir durant la décade 1890-1900. Il est venu des immigrants de la Grande-Bretagne, mais pas en grand nombre, et contrebalancés par des arrivants d'Allemagne et des Pays-Bas qui se fondent plus volontiers dans le « magma » néerlandais que dans le « magma » anglais; et surtout les Afrikanders du Cap ont continué à essaimer vers l'État libre. Par contre-partie, une foule de gens de l'Orange ont été sans nul doute attirés vers le Transvaal, les mines d'or, Johannesburg et autres lieux de vie et d'appel.

Il n'est pas probable que le dénombrement de 1900 trouve ici cent mille Blancs : d'ailleurs la guerre maudite qui termine le siècle aura certainement fait de douloureux vides parmi les Boers de l'Orange.

Ces Boers habitent presque tous la campagne, tandis que les Anglais et assimilés vivent à peu près tous dans les villes et bourgades, aux croisements de route, aux lieux de marché, partout où peut vivre ou seulement vivoter un boutiquier.

Les fermes où les Boers demeurent ne sont guère aimables et le plateau n'est pas gai non plus. Les voyageurs en déplorent unanimement la monotonie « grise, noire, ou brûlée, excepté en septembre et en octobre, alors que les premières pluies ont vêtu d'une verte parure la plaine immense et ses montagnes désolées. Ici pas de printemps odorant, pas d'automne fécond en fruits; les jours et les nuits de l'été, avec leurs chaleurs terribles, succèdent presque sans transition à un hiver sec et même assez froid..., mais le ciel est toujours limpide, l'air admirablement clair et pur ». C'est en haut qu'est la féerie, la magie, la beauté; en bas, l'uniformité, la banalité, la tristesse, autour des fermes, qui sont des maisons basses à côté des eaux d'un ruisseau (quand le ruisseau coule, et c'est rare) ou d'une

source qui ne tarit pas (cas plus rare encore) ou d'une mare prompte à la sécheresse.

La profusion de vie animale, qui, avec l'extrême et presque trop constante beauté du ciel, faisait jadis le grand charme du pays d'Orange, en a presque entièrement disparu. Au milieu du XIXe siècle on tirait encore 75 à 80 lions par an dans le district de Bloemfontein; en 1860, en une seule chasse, autour d'une ferme voisine de la capitale de l'État, 3 000 bêtes mordirent la poussière.

Le paysan, le pasteur qui vit dans ces fermes ayant pour tout plancher une terre battue, « liée et durcie par du sang de bœuf et des fourmis-termites pilées, le tout recouvert toutes les semaines de bouse de vache étendue d'eau », le Boer de l'État d'Orange est un calviniste aussi zélé que ses ancêtres français de la Révocation de l'édit de Nantes, et ceux qui le connaissent pour l'avoir fréquenté s'accordent à déplorer son fanatisme (d'ailleurs sans intolérance pratique) et son étroitesse d'esprit. Ce qu'il lit, et il ne lit guère autre chose, « c'est quelque vieille bible usée de 1637, des livres de psaumes, le calendrier de l'année passée, les actes de synode de Dordrecht et quelques traités religieux en langue hollandaise, tels que *la Trompette de l'Éternité*, *le Coup de tonnerre atteignant l'impie*, *le Baume miraculeux de Bethlehem*, etc.; tous traités datant de la fin du XVIIe ou du XVIIIe siècle, car les théologiens plus récents sont portés à la nouveauté et par cela même antipathiques au Boer de l'Orange, le plus entêté et le plus puritain de tous les calvinistes... » Ce n'est pas le Nouveau Testament qui l'intéresse, mais l'Ancien, et surtout les cinq livres de Moïse; Abraham, Isaac, Jacob, Moïse sont les modèles qu'on cherche à imiter, et l'on ne cesse de se dire : « Quel bonheur si nous avions ici les lois de Moïse! » L'histoire des patriarches l'attire et lui plaît parce que la vie d'Abraham était semblable à la sienne : les troupeaux, l'existence nomade, les sécheresses, le désert, tout ce qui l'entoure se retrouve peint au vif dans la Bible.

Imbus ainsi des livres de l' « Ancienne alliance », errants comme les Juifs à la recherche d'une « terre promise », les Boers ont cru de bonne foi que les indigènes ont été créés et mis au monde pour les servir; ils voyaient, ils ont vu en eux autant de « Chananéens, Amorrhéens et Jébuséens » voués d'avance à l'esclavage ou à la mort. A l'exception d'une seule peuplade de Ba-Rolong qui, par haine des Ba-Souto, s'était alliée aux Hollandais, ceux-ci ont exterminé ou chassé toutes les tribus, hottentotes ou bantou, qui vivaient sur le territoire de leur répu-

blique. Ils ont fait le vide devant eux, brisant toute organisation politique des indigènes et ne les admettant que comme serviteurs, sans aucun lien commun de solidarité nationale. Les Noirs, il est vrai, sont plus nombreux que les Blancs dans les limites de l'État, mais ce sont presque tous des immigrants pauvrement salariés, Cafres, Be-Chuana, Hottentots ou métis de Sainte-Hélène. La loi leur défend de voter, de porter des armes, de posséder un lopin de terre en propre; la coutume leur interdit de demeurer à côté des Blancs.

Les Boers du Vrij Staat rachètent ces défauts d'esprit, étroitesse, rudesse, et jusqu'à un certain point inintelligence, par toutes les vertus de leur race, vertus de famille, patriotisme, énergie, tenacité, fécondité qui leur garantit la durée.

II
AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE

Agriculture n'est pas ici le mot propre; pastorat répond mieux à la vérité des choses, car les 6 000 fermes que l'État libre comprenait en 1890, les 10 500 de l'an 1898 sont beaucoup moins vouées au labourage qu'au pâturage. Le ciel trop aride le commande, qui tarit les moissons dans leur sève partout où ne les sauve pas l'irrigation artificielle; là où celle-ci les vivifie le sol donne d'opulentes récoltes, dans une terre rouge naturellement féconde; mais ces lieux privilégiés sont, il va de soi, fort rares, puisque le climat de l'État libre a la sécheresse pour caractéristique. On y sème le maïs, l'avoine, on y plante la pomme de terre, on y soigne le melon, la citrouille, les divers légumes; on y cueille la figue, la pêche, la grenade, l'orange quand le froid de l'hiver n'a pas gelé la fleur de l'oranger.

Les 6 000 fermes de 1890 occupaient tout près de 10 millions d'hectares, dont 101 400 seulement cultivés, le reste en pacages pour 250 000 chevaux, 276 000 bœufs de travail, 619 000 bœufs porteurs ou bœufs de charroi et 6 620 000 moutons, plus 858 000 chèvres et 1 461 autruches.

Les 10 500 fermes de 1898 répondent ensemble à près de 12 millions d'hectares. Aucune statistique ne nous renseigne sur les progrès ou les reculs de la gent « bestiale » entre ces deux dates. De 1880 à 1890, les chevaux avaient presque doublé, les bœufs plus que doublé, les moutons s'étaient augmentés de près de 1 600 000, les chèvres de près de 200 000; dans le même laps de temps l'étendue des terres cultivées avait doublé : 10 500 fermes pour 12 millions d'hectares contre 6 000 fermes pour 10 millions d'hectares, il y a là une preuve vivante d'une grande tendance au morcellement de la propriété.

Des nombres ci-dessus il appert que la « moutonnerie » est la principale richesse du Vrij Staat. Plus des neuf dixièmes de la laine que les marchands anglais exportent de Durban proviennent des troupeaux qui paissent l'herbe de la « Trans-Montagne », laquelle herbe, nous dit-on, est réellement bleue, plutôt que verte.

L'agriculture n'a pris quelque importance que dans les districts orientaux qu'arrosent les eaux divisées du Caledon et de ses affluents; dans les régions de l'intérieur et de l'occident, où les eaux sont rares, les propriétaires prennent grand soin de les capter au moyen de barrages; aucune goutte ne se perd, et des jardins verdoyants, des bouquets d'arbres embellissent les abords des maisons de ferme, au milieu des mornes pâturages. Ce sont les agriculteurs de l'État d'Orange et du pays des Ba-Souto qui ont nourri les chercheurs de diamants à l'époque où la fièvre minière attirait les immigrants par milliers vers les terres infertiles des Gri-Koua.

Fournisseur agricole du Cap et du Natal, l'État libre exporte aussi le plus luxueux de tous les produits et que, bien sûr, il ne saurait comment consommer lui-même : les diamants; d'ailleurs en quantités bien moindres que ce Griqua-Land occidental dont les Anglais l'ont dépouillé. Si nous nous en tenons aux dernières années, il en a fourni pour 11 704 125 francs en 1896; pour 10 353 675 francs en 1897; pour 37 700 000 francs en 1898 : en cela, comme on voit, les années se suivent et ne se ressemblent pas. Le sous-sol paraît assez riche; on y a trouvé de l'or et surtout de la houille en abondance; mais, comme de juste, ces trésors ne s'ouvriront largement que le jour où le réseau des routes, notamment des voies ferrées, aura suffisamment resserré ses mailles.

En 1898, la république d'Orange disposait de 821 kilomètres de chemins de fer, dont 550 environ pour la ligne « mère » qui traverse le pays dans sa plus grande longueur, du pont de Norval, jeté sur le fleuve Orange entre le territoire du Cap et celui de l'État libre, jusqu'au pont qui franchit le Vaal à Viljoensdrift entre l'État libre et le Transvaal. Ce chemin de fer « capital » passe par Bloemfontein et Kronstad; il envoie des embranchements sur Fauresmith, sur Béthulie et sur Burghersdorp (dans la colonie du Cap), sur Winburg, sur Vierfontein, sur Heilbron. A noter aussi la ligne de Bethlehem au col de Van Reenen qui troue les Draken-bergen à 1 650 mètres d'altitude : là cette voie passe dans le Natal pour s'y continuer jusqu'à Durban par Ladysmith. Sauf le chemin de fer de Bethlehem aux Draken-bergen, toutes ces voies ferrées sont propriété de

l'État depuis le 1er janvier 1897. En outre, plus de 500 kilomètres sont en construction, ou à l'étude.

Il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de donner les vrais chiffres exprimant le commerce de l'État libre qui, de tous côtés environné de terres, ne communique avec le monde européen et américain, au delà des mers, que par les ports du Cap, de la Natalie, et sans doute aussi déjà quelque peu par Lourenço Marques. Cependant, depuis la Convention de 1889 avec la colonie du Cap et celle de 1898 avec la Natalie, on peut se rapprocher de la vérité, quant à l'exportation, car ces deux pays tiennent compte des marchandises destinées au Vrij Staat; moyennant un droit de trois pour cent comme frais de perception, elles recueillent et totalisent pour lui les droits d'entrée qui sont une des principales recettes du gouvernement de Bloemfontein (3 055 000 francs en 1898). Le tableau ci-dessous donne le détail des transactions dudit Vrij Staat avec les pays environnants. Il est bien entendu que le commerce avec la colonie du Cap et avec le Natal ne représente pas seulement ce qui va vers ces deux pays ou ce qui en provient, mais aussi ce qui y transite, allant outre mer, ou bien en venant :

MOUVEMENT COMMERCIAL 1897-1898

PAYS	1897		1898	
	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS
Colonie du Cap. .	22 830 000 fr.	18 397 000 fr.	21 240 000 fr.	20 510 000 fr.
Natal.	4 640 000	3 180 000	5 600 000	3 675 000
Pays des Ba-Souto.	2 700 000	1 485 000	1 718 000	1 137 500
Transvaal.	627 000	21 795 000	1 215 000	22 750 000
TOTAUX. . .	30 797 000 fr.	44 857 000 fr.	29 773 000 fr.	48 072 000 fr.

En 1895, l'importation avait été de 23 163 775 francs, l'exportation de 57 896 125; et en 1896, on avait noté 29 661 425 francs à l'entrée, contre 43 611 600 à la sortie.

III GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION, FINANCES

En nous reportant à ce qu'était la République d'Orange avant la guerre de 1899-1900, et sans préjudice de ce que décideront les Anglais victorieux, le pays est gouverné par une Chambre unique, le *Volks-raad* ou « Conseil du peuple », composé de soixante membres, un par chef-lieu de province et par district de campagne (*veldkornetij*). L'Assemblée est nommée pour quatre ans, mais renou-

velable par moitié tous les deux ans. Pendant la session les membres reçoivent un traitement de 50 francs par jour. Ils élisent leur président, à côté duquel siège, avec voix consultative, mais non délibérative, le président de la République, élu pour un terme de cinq ans par le vote populaire, et rééligible. Il est assisté dans l'exercice du pouvoir exécutif par cinq membres qui sont : le secrétaire d'État, le landdrost ou chef-magistrat du district de la capitale, et trois assesseurs choisis par le Volks-raad à raison d'un par an pour trois ans.

Sont éligibles au Volks-raad tous les burghers ou citoyens âgés d'au moins vingt-cinq ans possédant une propriété d'une valeur minima de 12 500 francs; sont électeurs les citoyens d'origine blanche nés dans les limites de l'État, ceux qui y ont résidé trois années, et ceux qui, après une année de séjour, remplissent certaines conditions de cens comme propriétaires ou rentiers : posséder un domaine quelconque d'une valeur d'au moins 3 750 francs, ou payer un fermage d'au moins 900 francs, ou jouir d'un revenu d'au moins 500 francs, etc. Dès l'âge de dix-huit ans, les citoyens peuvent voter pour les *veld-kornets* ou juges de district, mais le vote politique pour l'élection des membres du Volks-raad ou celle du président n'est admis qu'à vingt et un ans révolus.

La justice a pour base le droit romain tel qu'interprété et modifié en Hollande. Elle est dans les mains d'une Haute cour de justice et des cours de district. La Haute cour de justice comprend trois juges, c'est la magistrature suprême. Les cours de district sont composées d'un landdrost ou sénéchal, magistrat rétribué, et de deux *heemraden* ou « conseillers secrets », qui sont ses assesseurs; elles siègent quatre fois par an à Bloemfontein et deux fois par an dans les autres chefs-lieux de district; elles jugent en première instance au civil et au criminel. Au bas de l'échelle judiciaire il y a les juges de paix.

En ce qui la concerne, l'Église est libre et l'État ne la subventionne que de 262 500 francs par an, à titre gratuit; il y a 30 districts paroissiaux et environ 80 lieux de culte.

L'instruction est à peu près obligatoire; elle est gratuite pour les indigents. L'école supérieure, dite collège Grey, à Bloemfontein, prépare des candidats aux examens de l'Université du Cap; l'institut « Eunice » est l'école supérieure des filles. En 1878, le nombre des écoles était de 200 environ, avec 293 instituteurs et professeurs, et 8 157 élèves; plus 42 écoles privées subventionnées avec 753 « disciples ». L'éducation est en progrès avec 1890, année du dernier recensement, où 45 015 blancs furent reconnus comme sachant lire et écrire, 2 721 comme sachant lire seulement, 4 214 au-dessus de sept

ans ignorants de l'un et de l'autre, et 6 258 « non spécifiés ». Elle se donne en hollandais et en anglais : car, si les Anglais sont ici en minorité infime, leur idiome est le véhicule de l'instruction secondaire et de l'instruction supérieure. La plupart des instituteurs étant Anglais ou Écossais jusqu'à ce jour, leur langue est devenue celle de l'école beaucoup plus que ne l'aurait permis leur petit nombre, et aussi celle de Bloemfontein et autres villes où s'établissent les marchands et les boutiquiers, anglais généralement, venus de Port-Elisabeth ou d'ailleurs. Un grand mouvement de réaction s'était prononcé dans ces quinze ou vingt dernières années au profit de la langue nationale hollandaise; mais qu'en adviendra-t-il après la guerre?

Militairement, le Vrij Staat n'a point d'armée permanente, pas plus que de forteresses sur son tour de frontière d'environ 1 450 kilomètres. De seize à soixante ans tout homme valide est astreint au service en cas de défense du sol, et dès l'appel aux armes il est tenu d'aller se mettre sous les ordres de son veldcornet ou capitaine. En 1899, le nombre des burghers susceptibles, de par leur âge, d'être convoqués pour l'entrée en campagne était de 22 000 hommes. On sait quelle endurance, quelle force de résistance, quel courage ont déployés ces « soldats citoyens » écrasés par le nombre.

Le budget de l'État libre tire ses revenus des douanes, des patentes, du timbre, des postes et télégraphes, des chemins de fer depuis le 1er janvier 1897, d'une taxe sur les indigènes, etc.

Depuis un certain nombre d'années, les dépenses ont régulièrement dépassé les recettes, comme l'indique le tableau qui suit :

BUDGET DE L'ÉTAT LIBRE

ANNÉES	RECETTES EN FRANCS (nombres ronds)	DÉPENSES EN FRANCS (nombres ronds)
1892	7 760 000	9 475 000
1893	7 350 000	8 100 000
1894	7 670 000	7 980 000
1895	6 490 000	6 800 000
1896	9 370 000	9 550 000
1897	10 550 000	9 540 000
1898	20 000 000	23 920 000

La différence extraordinaire entre les deux années 1897 et 1898, recettes presque doubles, dépenses plus que doublées,

provient de l'achat des chemins de fer, devenus propriété de l'État, et de l'annexion des dits chemins de fer au budget du revenu. Ceux-ci ont été acquis de diverses compagnies au moyen d'un emprunt de 43 750 000 francs, qui se sont ajoutés au million, chiffre à peu près juste, qui constituait alors la dette de l'État. La dette totale n'atteint donc pas 45 millions et le gouvernement possède les voies ferrées, ce qui reste des terres nationales, les télégraphes, les édifices publics, etc., et 1 750 000 francs à la banque nationale. Il n'est donc pas obéré, il est même riche, ou plutôt il l'était : depuis la guerre il est à vau-l'eau.

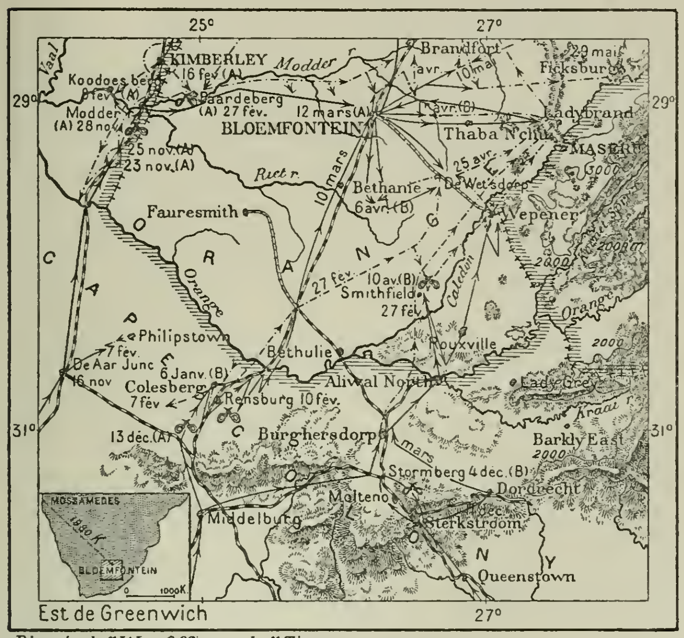
IV VILLES OU BOURGADES

La seule ville qui mérite vraiment le nom de cité, et encore bien juste, c'est la capitale, Bloemfontein, autrement dit, en français : la Fontaine des fleurs. On estimait ses habitants à 12 000 au commencement de la guerre, contre 5 817 en 1892, dont 3 115 Blancs et 2 702 Noirs. Elle a son site à 1 370 mètres d'altitude, dans une plaine dénudée, au bord d'un tributaire gauche de la Modder ou « Rivière de la Boue », elle-même affluent gauche du Vaal. Ce Vaal, en saison sèche, n'est que l'ombre de lui-même. Cette Modder a droit à peine au titre de ruisseau en temps caniculaire, tandis qu'après les grandes pluies c'est « un Mississipi roulant des processions d'arbres entre berges de vase glissante et noire »; et le ru de Bloemfontein est presque toujours vide. D'une petite colline qui domine cette « métropole » à l'est, la ville se présente fort bien avec ses rues régulières bordées de maisons noires et blanches; près de la résidence des Blancs se groupent les maisonnettes plus modestes du village de Wray-Hook, où tous les indigènes de Bloemfontein sont tenus de passer la nuit. Un grand édifice de style grec, orgueil de la capitale, réunit le Volks-raad ou « Chambre des députés », le Raad-zaal ou « Conseil d'État » et le palais présidentiel. Siège de la vie politique du Vrij Staat, en même temps centre social, centre commercial, centre d'éducation, la ville se recommande surtout par l'admirable salubrité de son climat, très conseillé aux phtisiques; l'on y vient se guérir de maints lieux du Cap, et même de l'Europe.

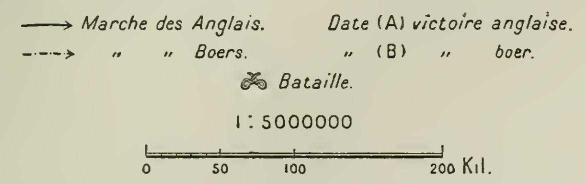
A l'orient de Bloemfontein se trouvait un petit territoire indigène, naguère indépendant, enclavé dans la république hollandaise, comme celle-ci est elle-même enclavée dans les autres États sud-africains : c'est le pays des Ba-Rolong. Quinze mille d'entre eux vivaient pacifiquement sur ce territoire et près de sept mille se groupaient dans l'enceinte d'une seule ville, dite Thaba-Nchou ou « Coteau Noir », de la colline dont elle occupe la cime et le versant. Une décision du Volks-raad de

Bloemfontein mit un terme en 1884 à l'autonomie de la petite république indigène, et des centaines de Ba-Rolong, irrités du manque de foi des Blancs, abandonnèrent leur pays pour

CHAMPS DE BATAILLE DE L'ORANGE EN 1900.



D'après le "War Office" et le "Times"



aller demander asile à leurs voisins orientaux, naguère leurs ennemis, les Ba-Souto. Thaba-Nchou a donc cessé d'être l'agglomération urbaine la plus considérable de tout le territoire non britannique compris entre le Vaal et l'Orange. Du reste, même avec tous ses Ba-Rolong d'autrefois, elle serait mainte-

nant dépassée par Bloemfontein. Elle a été vaillamment défendue par les Boers en 1900.

Les divers chefs-lieux de province de la république ne sont pour la plupart que de modestes villages, de simples lieux de marché. Ladybrand, au nord-est de Thaba-Nchou, a de l'importance comme centre de la province la plus fertile de l'État libre, aux deux rives du Caledon. Wepener est un bourg commerçant, sur ce même Caledon. Smithfield et Rouxville sont de modestes entrepôts agricoles. Béthulie avoisine l'Orange, un peu en aval de la rencontre du Caledon : un beau pont y franchit le fleuve, de l'État libre à la colonie du Cap. Philippolis est peu éloignée du fleuve; elle correspond activement avec Colesberg, ville de la colonie « mère ». Fauresmith est à une soixantaine de kilomètres de l'Orange, sur un de ces plateaux « où l'âme est oppressée par le vide du paysage africain, par les éternelles grandes cimes chauves de couleur chocolat » ; le peu qu'elle a d'importance lui vient des gisements de diamants de Jagersfontein, à l'est-sud-est desquels Boomplaats fut, en 1848, le lieu d'une défaite des Boers de l'État libre.

A peu près vers le centre de la république, Winburg est un entrepôt agricole sur la route de terre de Bloemfontein à Kronstad ou Kroonstad. Celle-ci, station de la ligne de Bloemfontein à Pretoria, remplaça un moment la capitale de l'État libre quand les Anglais y furent entrés, et l'on croyait que les Boers la défendraient à outrance; mais, menacés d'être cernés, ils l'abandonnèrent à son malheureux sort.

Dans la région orientale, Bethlehem centralise les produits d'une région relativement riche, et Harrismith est une des « portes » de la république sur la Natalie par le col de Van Reenen et le chemin de fer de Durban.



CHAPITRE HUITIÈME

RÉPUBLIQUE SUD-AFRICAINE OU TRANSVAAL

I. HISTOIRE TRAGIQUE DU TRANSVAAL ‖ II. LE PAYS; LES HABITANTS. ‖ III. CULTURE DU SOL, PRODUITS, MINES D'OR, COMMERCE. ‖ IV. GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION, FINANCES. ‖ V. VILLES ET BOURGADES.

I HISTOIRE TRAGIQUE DU TRANSVAAL

De tous les Boers, aucuns n'ont autant souffert de l'animosité des Anglais que ceux du malheureux Transvaal.

Les premiers Boers qui apparurent dans le pays devenu la célèbre république arrivèrent sous les ordres de Rosenburg et de Louis Trichart, Hollandais austral dont le nom trahit l'origine française.

Mais en réalité, le Transvaal est issu du Grand Trek, ainsi que le Vrij Staat. Il date de 1837, année où des « Grands Trekkers » qui venaient d'errer sur le plateau d'Orange franchirent le Vaal dans leur route vers le Nord, et se heurtèrent, sur une haute plaine continuant celle qu'ils venaient de traverser, à des Bantou belliqueux, aux fameux Ma-Tabelé. Les premières rencontres ensanglantèrent les environs d'un lieu qui devint ensuite la première capitale du nouvel État, Potschefstroom, réellement Potscherfstroom, sur un affluent de droite et pas très loin du Vaal. Si la ville natalienne de Pietermaritzburg réunit deux noms de chefs de l'exode, Potscherfstroom en englobe trois, dont un seul, celui du milieu, est complet : Potgieter, Scherf et Stockenstroom.

Contre de pareils adversaires, si résolus et si nombreux

(eux, les Boers, l'étant si peu), la lutte fut très dure, avec « des hauts et des bas »; mais les trekkers, mieux armés et disciplinés, et tenus en main par de vaillants capitaines, eurent le dessus dès les premiers temps, on peut dire dès la première année, puisque c'est en 1837 qu'ils vainquirent le terrible potentat cafre Mousselekatzi, à la bataille de Mosiga.

Puis, le temps et la patience aidant, constamment ravivés par des familles qui, comme les premiers d'entre eux, passaient d'un plateau à l'autre en traversant le Vaal, ils devinrent une petite république d'aventuriers errants, vivant dans leurs vagons, sous la tente, ou sous des huttes de branchages. Toujours le fusil à la main, à la suite de leurs troupeaux, ils étendaient dans tous les sens le domaine de leur nouvelle patrie, sauf du côté du sud, dont ils venaient, et où leurs frères du Vrij Staat faisaient aussi « la tache d'huile ». D'*uitspan* en *uitspan*, c'est-à-dire d'arrêt en arrêt, d'étape en étape, littéralement d'un lieu où l'on détèle les vagons à un autre lieu de dételage, ces conquistadores rustiques allaient toujours de l'avant.

Ils étaient pour l'instant trop loin de l'Angleterre pour qu'elle leur cherchât noise, car avant de jeter le Transvaal « dans le sac », il convenait d'y mettre d'abord l'État d'Orange : ce qui se fit en 1848 après la bataille de Boomplaats, perdue par les burghers orangiens.

L'annexion de l'État libre par les Anglais détermina un nouvel exode : un grand nombre de familles orangiennes passèrent à leur tour le Vaal et renforcèrent d'autant le Transvaal qui avait alors pour « président » un Boer énergique, Pretorius, dont le gouvernement britannique avait mis la tête à prix pour la somme de cinquante mille francs. Quatre ans après, en 1852, le gouvernement britannique reconnaissait lui-même l'indépendance du Transvaal par la convention de Zand-rivier ou Sand-river.

Pour parler congrûment, il n'y avait pas alors qu'un président en Transvaal, et le pays comprit tout d'abord quatre républiques au lieu d'une : la république dite Hollandsche Afrikaansche Republik, qui devint en 1853 la Zuid Afrikaansche Republik. Au cas où il serait nécessaire de traduire en français ces deux noms transparents, le premier signifie République Africaine-Hollandaise; le second, République Sud-Africaine. Elle avait pour chef-lieu Potschefstroom. Les autres républiques, ou mieux : républiquettes avaient leurs capitales à Lijdenburg, Zoutpansberg, Utrecht.

C'est en 1856 qu'une Assemblée générale des Boers trans-

vaaliens vota le Grondwet ou « loi fondamentale », pacte d'union auquel adhérèrent aussitôt les républiquettes d'Utrecht et de Zoutpansberg; celle de Lijdenburg n'adhéra qu'en 1859.

Et la guerre continuait toujours entre les Boers et les indigènes, accompagnée parfois de massacres atroces, d'exterminations en masse : chaque progrès des Blancs dans la direction du nord devait s'acheter par le sang. La conciliation n'était pas facile : d'une part les Cafres étaient belliqueux; d'autre part, comme on sait, les Hollandais austraux n'ont jamais eu de condescendance pour leurs frères « inférieurs ». S'estimant un peuple élu de Dieu, ils se donnent à eux-mêmes, dans le langage courant, le nom de Menschen, « les Hommes », et ne daignent attribuer aux gens de couleur que celui de Schepsels, ou « Créatures ».

Les prétextes d'intervention pour arbitrage ne manquaient donc point aux voisins anglais du Transvaal, surtout après la découverte des mines d'or sur le territoire de la république; mais ils ne se contentèrent point d'offrir leurs bons offices, et soudain, en 1877, un commissaire britannique, sir Theophilus Shepstone, suivi d'une trentaine d'hommes armés, apparut à Pretoria, capitale de l'État, et de son autorité privée proclama l'annexion du Transvaal au territoire colonial de la Grande-Bretagne.

Les Boers acceptèrent passivement ce coup de force. Ils étaient alors harassés de leurs guerres avec les Zoulou, en pleine anarchie, en déroute financière, incapables de payer régulièrement les impôts courants et l'intérêt d'une dette contractée en Hollande pour aider à l'établissement du chemin de fer de Pretoria à Lourenço Marques : à tel point que de nombreuses familles de burghers, dégoûtées du Transvaal, s'étaient mises en route pour un nouveau trek au loin dans l'intérieur, vers « l'infini » du Nord-Ouest, et semaient de cadavres le désert du Kalahari. Ce trek aboutit après d'incroyables misères à « l'Upingtonia », qui fait aujourd'hui partie du Deutsch Süd-West Afrika; puis, encore au delà, à la province de Mossâmedes, dans la colonie portugaise de l'Angola.

Donc les Boers se tinrent d'abord cois; ils n'ignoraient pas que les gens des villes, les boutiquiers anglais et allemands avaient désiré l'annexion, et derrière les trente hommes de police de Theophilus Shepstone, ils voyaient clairement la puissance anglaise et ses inépuisables ressources. Pourtant ce n'est pas sans protester qu'ils acceptèrent la domination de l'étranger, et le mécontentement grandit quand ils constatèrent qu'on voulait leur défendre jusqu'à l'usage de leur langue

devant les tribunaux et dans les écoles. A deux reprises, deux députations partirent pour Londres, avec mission de demander le maintien des usages locaux, l'autonomie administrative, le droit d'employer officiellement l'idiome hollandais. Ces députations furent mal reçues et tous les Boers se sentirent offensés avec elles : d'autant que le célèbre orateur et ministre Gladstone, duquel ils imploraient le retrait de l'annexion et qui refusait de l'accorder, l'avait blâmée comme souverainement injuste, quand il était chef de la « loyale opposition de Sa Majesté ». Ils se préparèrent au combat, mais sans grand espoir de vaincre, voulant au moins que la lutte leur assurât le respect du vainqueur. A la surprise de tous, à la leur propre, ils triomphèrent des troupes anglaises en cinq rencontres, à Bronkersspruit, à Zwartkopjes (près Pretoria), à Laing's Nek, à Schuinshoogte (près de la rivière Ingogo), enfin à la célèbre colline de Majuba (1880-1881).

La guerre allait peut-être changer l'Afrique australe en un champ de bataille d'Anglais contre Hollandais, quand Gladstone revint sur son refus. Soudain le gouverneur du Cap reçut de Londres une dépêche telle que l'histoire en enregistre bien peu : « Nous avons fait tort aux Boers. Faites la paix! » Malgré la supériorité de leurs forces, les Anglais furent contraints à se retirer sans avoir réparé leurs désastres. Le 3 août 1881 un traité de paix reconnut « l'autonomie complète du Transvaal sous la suzeraineté de Sa Majesté la Reine d'Angleterre »; suzeraineté qui conférait à la Reine, c'est-à-dire à la Grande-Bretagne, le droit d'installer en Transvaal un résident anglais; le droit d'y faire passer des troupes en cas de guerre ou de menace de guerre entre la puissance suzeraine et tout État étranger ou tribu indigène de l'Afrique australe; enfin (et surtout) la conduite des affaires extérieures de la république Sud-Africaine, « y compris la conclusion des traités, la conduite des relations diplomatiques avec les puissances étrangères, de telles relations devant se faire par l'entremise des agents diplomatiques ou consulaires de Sa Majesté au dehors ».

Cette suzeraineté gênait, bien mieux, elle blessait au vif les Transvaaliens qui, se sentant forts, souhaitaient ardemment l'indépendance entière, et négocièrent pour l'obtenir. Un nouveau traité fut signé à Londres, en 1884, entre le gouvernement anglais et le célèbre Krüger, président du Transvaal : traité, ou, si l'on veut, convention qui ne souffle pas un mot de la suzeraineté britannique, mais qui, par malheur, déclare que la république Sud-Africaine sera tenue de soumettre à l'appréciation et approbation de la Grande-Bretagne les traités passés avec des puissances étrangères, moins l'État d'Orange, avec

lequel l'Angleterre reconnaît que le Transvaal peut délibérer et conclure en toute indépendance.

« Donner et retenir ne vaut ». Ce traité de 1884 qui supprimait la suzeraineté de la Reine, sans le déclarer expressément, et contenait d'ailleurs diverses clauses périlleuses pour le libre exercice de l'indépendance transvaalienne, était comme un nid à procès entre les deux nations; or l'Anglais, héritier des Normands, ne craint pas les procès, et, de par sa force, il est juge autant que partie.

De même que la république d'Orange dut la perte d'un coin de son territoire à la découverte des mines de diamants, le Transvaal fut la victime de ses « déplorables » mines, les plus riches de la Terre. Quand il fut bien démontré que les roches du Witwatersrand renfermaient milliards sur milliards de métal fauve; quand, du fait de ces roches, extérieurement arides et pauvres, Johannesburg, la voisine de Pretoria, devint dix fois plus peuplée et infiniment plus animée, plus vivante et plus opulente que la capitale de l'État néo-hollandais; quand on put croire que la majorité « blanche » allait passer des Boers aux Anglais renforcés des cosmopolites, alors l'Angleterre invoqua les considérations électorales, parlementaires, constitutionnelles, qui sont l'essence même de son organisation et de sa compréhension philosophique des choses; et elle les interpréta pharisaïquement. Elle exigea pour ces « Uitlanders », ces étrangers (le mot hollandais le dit expressément), l'octroi des droits politiques, de manière à remettre immédiatement ou dans un temps prochain le gouvernement de la république Sud-Africaine aux mains d'une majorité anglaise. Comme de juste, le Transvaal résista, au nom de ses droits « antérieurs », et pour le salut de sa nationalité.

Entre temps, une tentative à main armée avait tourné au dam et à la confusion de ses initiateurs, à la suite d'un complot où il semble bien qu'agirent de concert le gouvernement anglais, le gouverneur du Cap et le grand homme d'affaires, accapareur de finances et de territoires, qu'on a surnommé le Napoléon du Cap, le Napoléon de l'Afrique du Sud : Cecil Rhodes. Subitement, on apprit, à la fin de 1895, qu'un certain docteur Jameson, accompagné de 700 partisans, marchait sur Johannesburg pour y soulever les Uitlanders au nom de leurs droits méconnus. Les Boers, aussitôt debout pour la défense de leurs droits à eux, enveloppèrent la petite armée du flibustier, la battirent près de Krugersdorp, le 1er janvier 1896, et l'écrasèrent peu après à Vlakfontein.

Cette équipée, ridicule en ses résultats immédiats, a été ter-

rible en ses résultats lointains; encore ce mot de lointain est-il disproportionné puisqu'elle a conduit en quatre ans à la guerre « nationale » de 1899-1900. Les Boers du Transvaal, craignant tout des Anglais, s'allièrent à leurs frères de l'Orange par un traité signé à Bloemfontein, en 1896. Le président Kruger s'arma du mieux qu'il put. De son côté, l'Angleterre se précautionnait d'arguments juridiques pour obtenir l'adhésion de l'opinion universelle; elle discuta obstinément sur la suzeraineté britannique, sur les droits des Uitlanders, sur les convenances des compagnies aurifères, et d'un ton de plus en plus cassant, jusqu'au jour où, après avoir obtenu des Boers à peu près toutes les satisfactions qu'elle exigeait, elle se montra si raide, si démesurément arrogante que toute transaction devint impossible. A l'ultimatum britannique du 12 septembre 1898 succéda l'ultimatum transvaalien du 11 octobre et la guerre éclata entre les Boers des deux États confédérés d'une part, et toutes les forces de l'immense empire anglais, d'autre part.

Peut-être le président Kruger eût-il mieux fait de céder, en se fiant pour l'avenir à la rusticité, à la fécondité de sa nation, plus solidement enracinée que l'anglaise dans le sol de l'Afrique australe; il aurait pu ou dû se dire que la ruée anglaise et cosmopolite en Transvaal ne durera que ce que dureront les mines et qu'on a pu justement la comparer à cette foire de Beaucaire qui submergeait brusquement les Beaucairois sous un flot d'étrangers, puis, le marché fini, il ne restait que des Français dans cette ville du Rhône inférieur; il eût pu même penser que le plus gros de l'invasion était arrivé, puisque les mines emploient surtout des bras indigènes et que les Blancs d'Europe, d'Australie, d'Amérique viennent en Transvaal moins en mineurs qu'en « prospecteurs », surveillants, contre-maîtres, mécaniciens, hommes d'affaires, boursiers, banquiers, spéculateurs, hôteliers, marchands, ouvriers, boutiquiers, sans compter les filous et les filles de joie.

Mais il espérait évidemment en sa grande amie, l'Allemagne du « Pangermanisme », ennemie naturelle du « Pansaxonisme », de l'impérialisme et de tout ce qu'on flétrit maintenant sous le nom de « jingoïsme »; il croyait à l'intervention de l'empereur germain qui lui avait envoyé, au lendemain de la déroute de Jameson, un télégramme de félicitations, exubérant d'amitié, de confiance en l'avenir; il pensait que l'Europe suivrait l'Allemagne. Mais l'empereur des Teutons n'a pas « bronché », l'Europe n'a pas saisi la meilleure, on peut dire la plus juste occasion de ramener l'Angleterre à un sentiment moins exagéré de ses droits, à une connaissance plus juste de ses devoirs. Le forfait

s'est accompli, sans étonner aucunement ceux qui ont lu l'histoire de l'Angleterre en la dépouillant des fleurs de la rhétorique. Et une fois de plus la « féodalité financière » a prouvé que présentement elle gouverne le monde.

Quelle terrible histoire que celle du peuple des Trekkers! Pour qui comprend le hollandais elle est écrite sur la carte par des noms qui parlent de sang, de douleurs, et quelquefois, par contraste, de paix et de repos. C'est Bloed-rivier, la rivière du Sang; Brandfort, le fort de l'Incendie; Moorddrift, le ru du Meurtre; Moordspruit, la rivière du Meurtre; Strijdkraal, le kraal du Combat; Strijdpoort, le col de la Guerre; Lijdenburg, le bourg des Tourments; Slagternek, le col de la Boucherie; Weenen, les Pleurs.

Et ailleurs, en témoignage de joie, de reconnaissance, de béatitude, on peut lire : Reddersburg, la ville du Sauveur, du Salut; Vrijburg, la cité Libre; Vrijheid, la Liberté; Helpmaakar, le Secoureur; Volksrust, le repos du Peuple; Rustenberg, la ville du Repos; Vrede, la Paix; Vredefort, le fort de la Paix.

II
LE PAYS; LES HABITANTS

Entièrement enclavée, avec la république sœur, État libre d'Orange, entre des possessions anglaises, sauf d'un seul côté, à l'orient, où c'est une colonie portugaise qui la sépare de la mer, la république Sud-Africaine a des frontières naturelles sur plus d'une moitié de son pourtour. Au sud, elle est divisée du Vrij Staat d'Orange par un des affluents du Vaal, puis par cette rivière elle-même; au nord-ouest et au nord, du côté des Ma-Tabelé, le cours du Limpopo borne son territoire; enfin une partie de sa frontière orientale est indiquée par le faîte des monts porphyriques de Lebombo, moins montagnes que collines de 200 à 300 mètres d'élévation, dont le versant maritime appartient au Portugal; au sud-est, elle a le cours supérieur de la Buffalo-river (affluent de la Tugela), comme ligne séparative avec la colonie du Natal.

Dans les intervalles du pourtour non marqués par des rivières ou des montagnes le territoire de la république s'est considérablement étendu aux dépens des contrées voisines : à l'ouest il a empiété sur le pays des Be-Chuana, dans le bassin de la Harts-rivier ou Kheng, affluent droit du Vaal. En 1870, un arbitre anglais avait tracé à l'ouest des montagnes de Makouasi, dans le district de Potchefstroom, une limite que les Boers ne devaient pas franchir; mais ils ne tinrent pas compte de cette défense, et quand les Anglais eux-mêmes eurent annexé pour un temps le territoire de la république, ils se gardèrent bien de rendre aux indigènes le district dont ils avaient interdit l'occu-

pation aux Blancs hollandais. En 1884, une convention avec l'Angleterre, qui venait de ravir aux Boers les petites républiques de Stella-Land et de Goosen, fondées par eux dans le pays des Be-Chuana, leur valut un léger accroissement dans l'ouest, en dédommagement de ce qui leur était enlevé ; et, du côté opposé de leur territoire, sur le versant de la mer des Indes, non plus sur celui de l'Atlantique, ils s'incorporèrent en 1887 la Nieuwe Republik, qui forme aujourd'hui les districts de Vrijheid et d'Utrecht.

Tel que délimité avant la guerre de la fin du XIXe siècle, le Transvaal s'étend sur 308 560 kilomètres carrés, soit près des trois cinquièmes de la France; en lui ajoutant l'État libre, qui lui est confédéré et avec lequel il compose la « Nouvelle Hollande » jusqu'à ces derniers jours indépendante, on arrive à 440 000 kilomètres carrés, les quatre cinquièmes de la république française. La plus longue ligne qu'on puisse tirer sur son territoire, du nord-est au sud-ouest, de la commune frontière du Moçambique portugais, de la Rhodésie et du Transvaal lui-même à celle de ce même Transvaal, du Griqua-Land Ouest et de l'État libre d'Orange, approche de 900 kilomètres; la plus grande longueur, du nord au sud, de la Rhodésie au Natal, est presque de 700 kilomètres; d'est en ouest, la largeur varie entre 400 et 600; enfin le pourtour, mesuré à grandes lignes, sans la foule des sinuosités secondaires, est de 2 700 kilomètres. De la frontière orientale à la mer des Indes, but des ambitions constantes du Transvaal, il n'y a dans le sud, dans l'ancien pays des Souazi, que 80 kilomètres de distance, et seulement 50 le long du 26° degré de latitude, jusqu'à la ville de Lourenço Marques. C'était le supplice de Tantale.

Plateau fort élevé d'où divergent les bassins de l'Orange, du Limpopo et des fleuves côtiers, le Transvaal est beaucoup plus montagneux, bien plus raviné, bien plus divers à l'orient, là où se lève jusqu'à 2 660 mètres (au mont Mauch) la chaîne de prolongement des Draken-bergen, qu'il ne l'est à l'occident, au centre, au sud, où prévaut la forme de haute plaine.

Les Transvaaliens divisent leur pays en Hooge Veld, Bosch Veld et Banken Veld.

Le Hooge Veld, c'est-à-dire « le Haut Pays, la Haute Campagne », continue par delà le Vaal, en Transvaal, le monotone plateau de l'État d'Orange, à des altitudes généralement comprises entre 1 300 ou 1 400 et 2 300 ou 2 400 mètres, avec 1 500 pour hauteur la plus ordinaire; donc région véritablement élevée et par cela même sous un climat où l'altitude combat l'influence

de la latitude. Sans sa grande élévation au-dessus des mers, la contrée serait franchement torride, tandis qu'elle ne l'est aucunement, sinon, et comme en toute région, au fort de la saison sèche et seulement dans la journée. Alors, en décembre, en janvier, en février (puisque notre hiver est l'été des Africains austraux), on subit des chaleurs qui tendent à l'intolérable, mais les nuits sont fraîches; et en juin, juillet, août (notre été, leur hiver), la fraîcheur est diurne et nocturne, avec de vrais froids, quelques neiges, un peu de glace.

Au nord du Witwatersrand, et de la ligne des hauteurs qui va de Johannesburg au prolongement septentrional des Drakenbergen, c'est le Bosch Veld ou « la Brousse », le pays de Pretoria et du haut Limpopo, le centre, le nord-ouest et le nord de la république; l'altitude y est moindre que dans le Hooge Veld, le ciel plus clément, la température moins brusque et le climat se rapproche peu à peu du tropical à mesure qu'on descend la pente des tributaires de droite du Limpopo. La « Brousse » est le pâturage des troupeaux du Hooge Veld dès que l'herbe de cette « Haute Campagne » souffre de la sécheresse ou du froid; d'où le second nom, le nom « épisodique » du Bosch Veld : Winter Veld, « pays de l'Hiver », c'est-à-dire : pays où l'on « trekke » en hiver. Son nom général, que nous avons traduit par Brousse, ne lui vient ni de ses forêts (il n'en a guère, ou il n'en a pas), ni de ses maquis ou broussailles, mais plutôt de ses bois de hêtres, les *boschjes* des Hollandais d'Afrique; il a pour essences les plus communes des mimeuses, des euphorbes, des acacias. Plus doux que le Hooge Veld, il est aussi mieux arrosé par les pluies du ciel, le jet des fontaines, et presque partout les champs peuvent s'y passer de l'irrigation, ce qui n'est pas le cas dans la région comprise entre le Witwatersrand et la rive droite du Vaal. Jusqu'à ce jour, bien que plus doux de climat, il est moins peuplé de Blancs que le Hooge Veld et l'on y voit plus souvent poindre les huttes des kraal bantou qui contenaient autrefois toute la population du pays.

Le Banken Veld s'appelle aussi Gebroken Veld, autrement dit le « pays brisé, accidenté »; c'est la région montagneuse, autour de Ljddenburg, la terre élevée d'où découlent l'Olifant, maître tributaire du Limpopo, et le N'Komati, « feudataire » de la baie Delagoa. Des trois divisions naturelles du Transvaal, le Banken Veld l'emporte par sa beauté, ses torrents, ses pluies, ses forêts.

Comme ensemble, et en dehors de ses monts et sylves, le Transvaal est un plateau assez monotone, d'une terre le plus souvent rouge, en tant que ferrugineuse, et d'où les arbres sont trop absents. Les Boers en ont certainement coupé, brûlé

des milliers sans compter, et ils n'en ont guère planté, sinon de fruitiers dans leurs jardins; pasteurs itinérants et en cela pareils aux Arabes, grands destructeurs de forêts, ce n'est pas l'arbre qui leur importe, mais le pâturage.

Le peuple de ces trois « Veld », les Boers du Transvaal, se sont développés très rapidement, grâce à la salubrité générale du climat, à la fécondité de leurs familles, et les non-Hollandais y ont été appelés à nombreuses dizaines de milliers par la richesse prodigieuse des mines d'or : aussi la population blanche, jadis presque perdue au milieu des Noirs, y est-elle devenue une imposante minorité.

Mais, au fait, quelle est la population du Transvaal? Le *Staat Almanach*, de 1898, publication officielle, admet 1 094 156 habitants, dont 748 759 Noirs contre 300 000, d'autres disent 400 000, voire près de 500 000 en 1890, et 622 500 en 1896 : il va sans dire que ces nombres ne viennent pas d'un recensement, mais d'estimations peut-être un peu vagues. Ce qui est sûr, bien sûr, c'est l'accroissement constant, rapide de l'élément blanc comme de l'élément coloré. Restent donc 245 397 Transvaaliens blancs.

Qu'y a-t-il de Boers, d'Anglais et de « ni les uns ni les autres », sur les 245 397 personnes de souche européenne? Les appréciations varient fort.

Il est certain que les débuts des Hollandais austraux dans le Transvaal furent assez malheureux. Les trekkers allaient à l'aventure, évitant les Cafres, s'il se pouvait; ils ignoraient absolument le relief du pays; parcourant surtout l'occident du plateau, bien moins sain que son orient, comme plus bas, moins bocager, dénué de fontaines; ils souffrirent grandement des fièvres, beaucoup moururent, et dans certaines vallées infestées par la mouche tsétsé, leurs troupeaux furent, les uns décimés, d'autres presque détruits. Ce n'est que plus tard que les Boers connurent le vrai pays de culture et de santé, le Hooge Veld révigorant.

Aussi, en 1875, après une quarantaine d'années de séjour, le dénombrement des burghers en état de porter les armes ne donna pas plus de 7 326 individus : soit, en multipliant par cinq, coefficient probable, chaque famille ayant en moyenne beaucoup d'enfants en bas âge, dont moitié de filles, 36 600 Transvaaliens. En 1895, on admettait, plus ou moins, 65 000 à 70 000 Boers, contre 45 000 à 50 000 Anglais attirés déjà en grand nombre par les mines d'or. Depuis lors, la ruée des mineurs dans le Witwatersrand, autour de Johannesburg, a considérablement augmenté la force de l'élément anglais; mais l'élément hollandais

s'est, lui aussi, plus ou moins renforcé grâce à une immigration attirée tout naturellement de l'État libre, et surtout des vieux districts purement néerlandais de la colonie du Cap de Bonne-Espérance, par l'éclatante prospérité du pays de l'or.

La preuve que les Hollandais ont maintenu bien plus qu'on ne le croit leurs positions dans le Transvaal nous est fournie par le nombre des burghers de 1899 en état de porter les armes : 29 279. En multipliant ce chiffre par cinq, comme ci-dessus, on arriverait à 150 000, mais il y a plus de vraisemblance à multiplier par quatre seulement, parce que les nouveaux arrivés sont en grand nombre des jeunes gens dont beaucoup n'ont que peu d'enfants ou n'en ont pas encore. En ce cas le Transvaal aurait ses 120 000 Boers, ce qui revient à peu près à la moitié de la population blanche.

Il ne faut donc pas prendre trop au sérieux les documents allemands, résolument pangermaniques, qui donnent au Transvaal 200 000 Boers (!) contre 55 000 Anglais et 35 000 « autres », sur 290 000 blancs; ou même encore 200 000 Boers, renforcés de 15 000 Allemands, contre 40 000 Anglais seulement (!); mais il ne convient pas non plus d'accepter les documents anglais qui parlent bruyamment de la supériorité de nombre déjà acquise à l'élément « impérial », autrement dit à l'élément anglais.

Le recensement de Johannesburg en 1896 montre un développement extraordinaire des étrangers venus en Transvaal pour se juxtaposer, sinon se superposer aux Boers. C'est une vraie merveille qu'une cité installée dans un désert, en septembre 1886, ait eu 3 000 habitants au printemps de 1887; 26 300 au début de 1890; et 102 078 au dénombrement du 15 juillet 1896, la ville étant recensée avec sa banlieue, dans un rayon de 4 800 mètres autour de la place du marché, soit sur une aire de 7 300 hectares, presque exactement égale à la surface occupée par Paris *intra muros*.

Il y a là, sans contredit, un miracle de la finance, de l'activité, de l'initiative anglaise; mais au point de vue tout spécial de la numération, pour la comparaison des deux éléments de la population transvaalienne, Boers et Britishers, ces 102 078 habitants — sur lesquels il n'y avait d'ailleurs que 22 763 femmes, moins du quart — ne doivent pas être portés du premier au dernier au compte des « Saxons ». Il faut d'abord en extraire 42 533 Cafres, 4 807 Hindous et Chinois, 952 Malais, 2 879 Métis, etc. Bref, il reste 57 907 blancs, dont 34 000 « Anglais » : les « Bretons » formeraient donc le tiers seulement des Johannesbourgeois.

Mais, si peu qu'on y regarde de plus près, on voit qu'ils n'en sont ni le tiers, ni le quart, peut-être moins encore. On a compris sous le titre d'Anglais non seulement les immigrants d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, mais aussi toute personne née dans les colonies anglaises, comme, par exemple, à Maurice ou île de France. Cette terre, spécialement française, envoie justement beaucoup de ses Mauriciens en Afrique australe, elle en envoyait en foule surtout avant que la conquête de Madagascar détournât leur activité vers la grande île malgache. Cette inscription des gens de l'Ile de France parmi les « Anglo-Saxons » rappelle de très près celle qui « ornait » autrefois nos recensements de l'Algérie, quand on y faisait entrer sous le nom d' « Anglais » les Maltais, qui sont des insulaires de sang mêlé, de patois arabe avec l'italien pour langue civilisée; plus tard on les a qualifiés Anglo-Maltais, et c'est tout récemment qu'on a préféré les traiter de Maltais, tout simplement.

Parmi les Anglais de Johannesburg, le dénombrement de 1896 compte les 15 162 individus provenant de la colonie du Cap, lesquels, étant donné la proportion des deux éléments dans ce plus ancien établissement de l'Afrique australe, ont toute chance d'être surtout des Hollandais.

En réalité, sur les 102 000 résidents de Johannesburg et banlieue, il y a d'abord 15 162 originaires du Cap, 6 205 nés dans le Transvaal même, 1734 de l'État d'Orange, 819 des Pays-Bas, première métropole des Boers : soit près de 24 000 hommes qui sont en grande majorité de même sang et de même langue que les dits Boers; plus 2 262 Allemands qui ont plus d'affinités pour leurs cousins bas-allemands que pour les Anglais; en second lieu 16 265 natifs de la Grande-Bretagne et 2 593 venus des colonies anglaises, Anglais ou non; plus 3 335 Russes, probablement juifs pour la plus grande part; 616 Yankees, 402 Français, 331 Scandinaves, 200 Italiens, etc. Ainsi, et sans nier que Johannesburg est une grande création anglaise, les Britishers n'y font même pas la moitié des Blancs. Il y a donc erreur à coter comme « Saxons » tous les Blancs du Witwatersrand ou autres lieux de mines d'or, et le nombre des Anglais transvaaliens en est diminué d'autant.

Ceci dit, où donc trouver les cent mille Anglais et bien plus encore invoqués par les hommes d'État, publicistes, journalistes, négociateurs « impériaux » à propos des Uitlanders et de leurs droits méconnus? Car enfin, l'immense majorité des Britishers se concentre à Johannesburg et dans le Witwatersrand. Dès qu'on sort de ce qui a été le « nid de guêpes » pour le Transvaal, les Anglais sont fort clairsemés; on n'en trouve de

çà, de là, que des centaines, ou moins encore, dans les divers placers ou dans les régions supposées aurifères, et un peu partout comme prospecteurs; mais, bien qu'il y en ait beaucoup, ces prospecteurs ne sont pas légion.

Il semblait bien, quand la guerre advint, qu'à moins de nouvelles et extraordinaires découvertes de mines pareilles à celles du Witwatersrand, la « vague anglaise » avait atteint le plus haut de son flux. D'abord parce que les mines avaient attiré dans le pays à peu près tout le personnel que comportent la direction industrielle, commerciale, financière et la main d'œuvre supérieure; le gros du travail et toute la basse besogne revenant aux naturels de l'Afrique du Sud; ensuite, et les grandes compagnies ne s'en cachent pas, parce que les directeurs des mines ont l'intention bien arrêtée d'employer les gens de couleur jusqu'à l'extrême limite du possible, au détriment des Blancs, par la raison que des Européens se paient plus cher que des Nègres.

En réalité, nous ignorons le nombre réel des Boers, des Anglais, des Noirs, et il ne paraît pas probable qu'il y ait 250 000 Blancs au Transvaal : des milliers d'hommes ont passé et repassé sur la scène, comme les figurants.

Les Boers du Transvaal, plus éloignés des centres de civilisation que leurs frères du Vrij Staat d'Orange, sont aussi moins policés, et leurs visiteurs anglais, de même que les Hollandais du Cap, les qualifient de barbares. Il est certain que vers le milieu du siècle nombre d'entre eux en étaient encore, comme les Cafres, à se vêtir de peaux de bêtes; privés de tous les conforts de la vie des cités, ils n'en avaient pas non plus les besoins; ils campaient à la belle étoile pendant des semaines entières, n'avaient point de meubles dans leurs masures, se contentaient des aliments les plus simples, et pour toute littérature ils avaient la Bible de famille, que nombre d'entre eux ne savaient même pas lire.

Une des causes qui maintenaient les Boers dans leur isolement farouche est l'énorme superficie des domaines qu'ils s'étaient octroyés dans les premiers temps de l'occupation. Le *plaats*, c'est-à-dire l'étendue de terrain que s'attribuait chaque famille de colons était de 3 000 *morgen*, soit environ 2 400 hectares, et, nulle délimitation rigoureuse n'étant tracée entre les propriétés, plusieurs d'entre elles se trouvaient occuper une aire beaucoup plus vaste que la superficie réglementaire. Le Boer qui ne disposait pas d'un de ces grands domaines se croyait lésé par le sort et s'expatriait, comme l'avait fait son père, pour aller fonder plus loin un petit royaume à sa conve-

nance : d'étape en étape se continuait ainsi vers le Zambeze le grand mouvement de migration commencé à la baie de la Table.

C'est du Transvaal que sont partis les trekkers qui, du Limpopo au Ngami, et du Ngami au Cunene, décimés en route par la soif et la faim, finirent, après un voyage de cinq années, par atteindre le district de Huilla, dans l'Angola portugais. La plupart de ces émigrants appartenaient à la secte des *doppers*, calvinistes zélés qui gardent les mœurs, même le costume des aïeux, et pour qui sont une abomination les idées modernes introduites dans leur pays par les journaux et les livres. Gens « pratiques », les Boers dédaignent tout ce qui ne contribue pas à la prospérité matérielle de leur famille, ils ignorent la musique, l'art, la littérature. Malgré leurs nombreux voyages, leur part dans l'exploration scientifique de la contrée a été presque nulle. L'éducation des enfants et le journalisme étaient presque entièrement dans les mains des Anglais avant le réveil du sentiment national provoqué par les petites victoires de 1880 et 1881.

La vie solitaire avec la famille et les esclaves ou serviteurs, dans un domaine dépassant l'horizon des coteaux environnants, telle était donc l'existence normale du patriarche hollandais, avant la prodigieuse invasion des affamés de l'or qui a si brusquement et si durement bouleversé l'idéal de ce peuple de pasteurs. Il n'y a pas quinze ans, quelques passants par hasard, des rôdeurs cafres, et parfois le propriétaire voisin sur les confins de son plaats, c'étaient les seules figures humaines qu'il aperçût pendant plusieurs mois. Mais quatre fois par an il lui fallait le spectacle de la foule. Les Boers harnachaient leurs chevaux, attelaient leurs vagons et, de toutes parts, hommes, femmes, enfants, ils se rendaient vers la chapelle qui servait de centre à leur immense paroisse de vingt ou cinquante lieues en diamètre.

C'est encore le plus beau jour pour ces bons et sincères dévots, cette journée de la « nachtmaal » ou de la communion. Le voyage fini, quelquefois si dur, et les vagons dételés, les campagnards se pressent autour de l'église, sur le champ de foire; les services religieux se succèdent dans l'étroit édifice, les époux communient, les fiancés font bénir leur mariage, les jeunes gens sont reçus membres de l'Église, on baptise les enfants. Dans les boutiques environnantes se font les emplettes; les comptes se règlent entre créanciers et débiteurs; maquignons et propriétaires se disputent; puis la place se vide peu à peu, le tumulte s'apaise, et chaque groupe familial s'éloigne, pour aller retrouver la solitude et le silence dans les grandes plaines.

Mais, quand bien même cinquante à cent mille prospecteurs, mineurs, aventuriers n'auraient pas brutalement troublé la paix de leurs fermes, de leurs bourgades, la force des choses les transforme d'année en année en un peuple qui n'est déjà plus tout à fait ce qu'il fut. Les terres finissent par se diviser, les Boers, devenus plus nombreux, se rapprochent les uns des autres. Tous les jeunes gens se marient, toutes les femmes ont plusieurs enfants, et les domaines se partagent : maint paysan se plaint de n'avoir plus qu'une moitié ou un quart de plaats, quoiqu'un centième de cet espace soit plus que suffisant pour nourrir largement une famille, si la culture est faite avec soin. D'autre part, viennent des immigrants étrangers, et, s'ils ne trouvent pas immédiatement de terres à acheter pour s'y établir comme colons, il arrive cependant qu'à la longue un certain nombre de propriétés, entières ou dépecées en parcelles, changent de mains, et très fréquemment les acheteurs sont des Européens ou des Afrikanders d'origine non hollandaise. Il est presque sans exemple que des Boers s'établissent dans les villes ou les villages comme artisans ou boutiquiers; ce sont des Anglais et des Allemands qui s'occupent ainsi de gagner leur vie, et nombre d'entre eux, devenus plus riches que les propriétaires hollandais des alentours, achètent une partie de leur domaine. C'est ainsi que l'aristocratie terrienne se recrute peu à peu d'éléments étrangers à la classe primitive des Boers.

Parmi tous les autres Blancs, ceux que les Hollandais de l'Afrique australe voient d'ordinaire avec le plus de déplaisir sont précisément leurs frères de race et de langue, les Néerlandais de la mère patrie. Une sympathie lointaine unit les deux peuples, ainsi que la littérature contemporaine en témoigne; mais de près le souvenir des origines communes fait place à une certaine aversion. Le Boer est fort susceptible; il n'aime pas que le Hollandais civilisé sourie des mœurs africaines et réponde avec affectation dans la langue d'Amsterdam et de la Haye à l'idiome plus rustique des campagnards du Vaal et du Limpopo.

On a fort souvent parlé d'une immigration de la Hollande et des Flandres vers la « Nouvelle Hollande » d'Afrique. Cette infusion du sang, des idées et pratiques de la métropole, très désirable pour l'avancement des Boers en nombre et en « civilisation », devrait d'abord se composer surtout de gens de métier, maçons, charpentiers, forgerons, tailleurs, plutôt que de vrais colons. Les Européens des Pays-Bas seraient tout à fait déroutés devant le climat différent, les plantes nouvelles, les méthodes imprévues, d'ailleurs rationnelles, adaptées au

climat; et s'il arrive des paysans de la Meuse et du Rhin, il faudra les installer dans les régions vraiment agricoles ayant abondance d'eau, et non sur le plateau fait pour les pasteurs et les trekkers conducteurs de vagons. Puis il y a la difficulté religieuse : les Boers sont des protestants bigots, une part des Hollandais et tous les Flamands sont catholiques.

Tandis que dans les districts méridionaux les indigènes ne se groupent plus en tribus et que, comme dans le Vrij Staat, on les tolère seulement en qualité de serviteurs et de manœuvres, ils sont encore constitués en peuplades distinctes dans les provinces de l'ouest, du nord et du nord-est. Ba-Rolong, Ba-Tlapi, Ba-Katla, Ba-Mapela, Ba-Hlokoa, Ba-Venda, Ba-Soetla, appartiennent à la grande famille des Ba-Souto, et sont désignés parfois sous le nom méprisant de *Vaalpens*. L'arête bordière des Draken-bergen sépare ces indigènes des Ba-Roka, gens des avant-monts et des plaines, qui paraissent être de même provenance que les Zoulou et les Ma-Tabelé. En général les tribus du Transvaal ne se composent pas de clans apparentés par l'origine; ce sont des agrégations d'individus de provenances diverses, placées sous un même joug par un chef conquérant. Suivant les hasards de la guerre, elles s'accroissent ou diminuent, se dispersent ou se groupent à nouveau, modifiant à l'infini leurs éléments ethniques. D'ailleurs aucune de ces tribus n'a eu le loisir de s'asseoir à demeure dans un territoire quelconque pour une longue période d'années. Aux mouvements de migration des Boers ont correspondu chez les indigènes des mouvements en sens inverse, suivis parfois de retours offensifs; leurs populations se déplacent incessamment, comme les eaux entraînées dans un remous, et de plus en plus elles se disloquent.

Parmi les Noirs des vallées tributaires du Limpopo, tous soumis et dont quelques-uns font même payer le tribut aux Boers du voisinage, ceux qui paraissent être depuis le plus longtemps établis dans le pays sont les Ma-Gouamba ou « Gens du Diable », ainsi nommés par leurs voisins parce que les imprécations, très fréquentes dans leur bouche, contiennent toutes un appel au démon. D'après leur langue, ils se rapprochent plus des Zoulou que des Be-Chuana. Les premiers colons hollandais désignaient ces indigènes par l'appellation de Knob-nuizen ou Knob-noses, « Nez boutonnés », de ce que, par des entailles, ils se faisaient pousser une rangée de pois charnus du haut du front au bout du nez; mais cette mode a presque entièrement disparu, et l'on ne rencontre plus guère que des vieillards méritant ce nom de Knob-nuizen. Les

Ma-Gouamba ressemblent aux autres Cafres par leur force corporelle, leur beauté de proportions; on les tient pour de braves gens aimant l'agriculture, ayant le génie du commerce et la passion du voyage. Au nord du Limpopo, la race gouamba se désigne par le nom de Ba-Hlengoué ou Ba-Hloekoua, et jusque sur les bords du Nyassa on rencontre des gens parlant le même langage qu'elle.

III CULTURE DU SOL, PRODUITS, MINES D'OR, COMMERCE

Le Transvaal, qui fut le paradis des Chasseurs, qui est aujourd'hui celui des chercheurs d'or, pourra devenir celui des agriculteurs, vu l'excellence du sol, du climat dans une grande partie de son territoire.

Comme parc de plaisance à des chasseurs tuant pour le plaisir de tuer ou pour le profit de la vente des peaux et de l'ivoire, la décadence du Transvaal est grande; on y a beaucoup trop massacré, à l'époque, encore bien récente, où la poussière, l'ondulation des herbes et un bruit de tonnerre signalaient le passage ou la fuite soudaine de milliers de zèbres ou de 50 000 antilopes à la fois! Les meurtres, bien moins nombreux, bien moins faciles par suite de la diminution du gibier, qu'on a tué ou qui s'est éloigné, sont maintenant une œuvre systématique; on poursuit ces animaux pour leur peau, qui se vend très bien. Parmi les bêtes soit énormes, soit redoutables, le lion, la panthère, le léopard ont fui vers les lieux inhabités et l'on ne les rencontre plus guère aux environs des villes, des fermes, même en pays reculé, non plus que la hyène et le chien sauvage; il y a aussi moins d'éléphants, de rhinocéros qu'autrefois, mais dans les rivières de la région demi-tropicale du Limpopo inférieur, de ses affluents et sous-affluents folâtrent encore des hippopotames et flottent toujours de vastes crocodiles.

Un jour viendra où l'on tirera parti (trop peut-être) des forêts des Draken-bergen, et plus encore des sylves magnifiques du versant oriental, notamment au nord de la rivière Olifant, qui se verse dans le Limpopo. Là se lèvent « le bois jaune (*Podocarpus Thunbergii*) dont le tronc, atteignant jusqu'à 30 mètres de hauteur, est enlacé d'un inextricable réseau de lianes, et le bois de fer (*Olea Capensis* et autres *Oleæ*), et les bois puant (*Anagara fœtida*) ». Pour l'instant les forêts ne servent guère qu'à l'installation des colons, aux poteaux de mines et à de toutes petites industries.

Le sol du Transvaal est beaucoup plus utilisé pour l'élevage que pour la culture proprement dite. Cependant il n'offre pas autant d'avantages au bétail que l'État libre d'Orange,

justement parce qu'il réserve plus de profits à l'agriculture. Malheureusement les animaux domestiques y souffrent de deux fléaux terribles.

La peste bovine, qui a fait des ravages extraordinaires en Afrique australe dans ces dernières années, a sévi tout autant, ou presque autant qu'ailleurs en Transvaal; elle y a dépeuplé les étables, et c'est trop souvent qu'elle y fait le vide.

Puis dans beaucoup de districts l'homme ne peut s'aventurer avec bœufs, chevaux ou moutons : car la mouche tsétsé (*Glossina morsitans*) règne dans ces contrées, qui défend le passage à ces animaux domestiques, et aussi à notre fidèle ami le chien, tandis qu'elle ne fait aucun dommage aux cousins du cheval, aux ânes, aux mulets, aux zèbres, non plus qu'aux buffles, parents des bœufs, aux antilopes, aux chèvres, et aux grosses bêtes telles que l'éléphant. Ceux qu'elle pique en meurent parfois dans les vingt-quatre heures, mais en général ce n'est qu'au bout de plus ou moins de jours ou semaines de dépérissement et de maladie qu'ils expirent. La tsétsé n'est point d'aspect redoutable; on dirait de notre mouche commune, à nous Européens; elle est de couleur grise, gris foncé plutôt, tirant sur le noirâtre, avec ventre à rayures brunes et noires transversales.

Elle ne sévit pas uniquement dans certains districts du Transvaal; c'est bien plus loin qu'elle exerce aussi son funeste empire, et l'on note comme de son domaine : les pays du Zambeze et de son grand affluent de gauche le Chiré; la région bas-nigérienne de Lokodja; la contrée qui s'étend dans l'Afrique Orientale anglaise au pied du plateau de l'Ouganda, à quarante lieues environ du rivage de la mer des Indes, sur une profondeur de quarante lieues également, etc. Elle ne bourdonne, en présage de mort, que dans les pays couverts, surtout là où croît le monstrueux baobab; et dès qu'on arrive sur les plateaux herbeux, en longue et large clairière, principalement si le sol est de roche, on en est enfin débarrassé.

Pour en revenir au Transvaal, la vallée du Limpopo, sur les deux rives du fleuve, jusqu'à une certaine hauteur en remontant l'un et l'autre versant, et cela jusqu'au nord-est de Pretoria, est en proie aux piqûres de la « Glossina morsitans » : c'est à la distance variable de 10 à 130 kilomètres de la rive droite (la rive gauche étant soit Rhodésie méridionale, soit Be-Chuana-Land) qu'on entre dans la région funeste aux troupeaux. Arrivés à l'endroit précis où va commencer la zone de la tsétsé, les voyageurs dételent leurs bœufs, descendent de leurs chevaux et renvoient le tout sur les plateaux du sud. Dans les régions situées près de la limite, les éléphants savent par-

faitement que pour fuir la poursuite des cavaliers ils doivent se mettre sous la protection de la mouche tsétsé et ils se réfugient dans les campagnes riveraines du Limpopo, où l'homme n'ose les suivre qu'à pied ou bien sur un cheval habillé d'une toile épaisse que ne peut traverser le dard de l'insecte. On croit que la mouche disparaîtra du pays avec le gros gibier, surtout avec le buffle et certaines espèces d'antilopes qu'elle accompagne toujours. Les voyageurs citent des exemples de districts d'où l'insecte redoutable a été ainsi chassé. Il est donc probable que les progrès du peuplement et de la culture dans le bassin inférieur du Limpopo permettront un jour à l'homme d'y mener aussi ses animaux domestiques. Mais sur ce versant oriental la différence de climat entre les vallées tournées vers l'Océan et le haut plateau du Transvaal suffit pour que l'on ne puisse mener sans danger le gros bétail, bœufs et chevaux, de l'un à l'autre pays : de là le prix considérable que payent les convoyeurs pour les animaux « salés », c'est-à-dire habitués aux deux climats. La pleuro-pneumonie, très commune sur les plateaux, se traite par l'inoculation et l'amputation de la queue.

Le Transvaal s'élevant dans la direction de l'ouest à l'est, on trouve naturellement les régions agricoles à l'orient, en même temps que les montagnes, l'air plus frais, le ruissellement des sources. Les régions pastorales s'étendent à l'occident et au sud : à l'occident elles s'en vont, plus ou moins arides, et jamais assez mouillées, jusqu'aux lieux où le pays confronte au Protectorat des Be-Chuana; au sud, en tirant sur l'État libre, elles ondulent dans le Hooge Veld dont l'altitude comporte des herbages moins secs que ceux de l'ouest. Au printemps, les pâturages « ressemblent à un champ de blé couleur vert émeraude; en hiver à un champ de grains mûrs ondoyant, jusqu'à ce qu'enfin le feu commence son œuvre de destruction et recouvre toute la contrée d'un tapis noir : car, pendant que l'herbe dépérit, les Boers y mettent souvent le feu, pour qu'elle repousse durant la saison des pluies avec une nouvelle vigueur ». Comme partout ailleurs en Afrique australe, les troupeaux sont de bœufs, de moutons, de chèvres, de chevaux. On a essayé, non sans quelque succès, de domestiquer les charmants zèbres et de les croiser avec la race chevaline; même une diligence traînée par quatre zèbres a fait, à la satisfaction générale, le service entre Pretoria et le fort Tuli dans la Rhodésie méridionale.

Si favorable que soit à la culture une vaste étendue des terres transvaaliennes, on estime que 20 000 hectares seulement sont voués aux céréales, aux plantes industrielles, aux arbres

fruitiers, au jardinage. En général, tout ce qu'on cultive en Europe réussit admirablement au Transvaal, depuis les citrons et les oranges jusqu'à nos fruits du nord pommes et poires. Suffisante autrefois pour la consommation locale, la récolte des grains ne l'est plus depuis l'afflux des mineurs. Ce déficit pourrait ou devrait exciter le zèle des fermiers des douze ou treize mille fermes constituées en Transvaal, desquelles le gouvernement détient encore près de quatre mille. — Mais, on vient de le dire, la plupart de ces fermiers ne sont que des propriétaires de bétail, surtout dans les districts méridionaux du Vaal et de la Tugela : Bloemhof, Potchefstroom, Pretoria, Heidelberg, Wakkerstroom, Utrecht, Vrijheid, et dans celui de Middelburg, sur le haut de l'Olifant. D'après un rapport circonstancié de M. Hubert, consul général de France en Transvaal, voici quelles sont les capacités agricoles des diverses parties du pays. Dans le district de Potschefstroom, le sol est spécialement propre à la culture des céréales, du tabac, de la vigne et des arbres fruitiers. Le sol du district de Pretoria se prête surtout à la culture des céréales, il peut produire légumes, tabac, fruits et beaucoup de fourrages. Le district de Rustenburg, au climat semi-tropical, fournit les céréales, les arachides, le tabac, le café, la canne à sucre, les bananes, les oranges et les mandarines. Celui de Lijdenburg produit des céréales et des tabacs renommés ; les terres y peuvent être aussi utilisées, dans la partie orientale, à la culture de la canne à sucre et du café. Dans la vallée du Kaap prospère la culture des céréales, du tabac, du café, de l'ananas, des orangers. Le district de Marico, comme celui de Rustenburg, se prête à la culture du tabac, du café, des arachides ; celui de Middelburg à la culture des céréales et autres produits agricoles ; celui de Waterberg à la culture des céréales, du tabac, du café, de la canne à sucre, des arachides. On voit à quel degré éminent le Transvaal est un pays de ressources agricoles, mais tout s'efface présentement devant sa gloire « minérale ».

L'or, qui a fait la richesse soudaine du Transvaal et la ruine politique des Boers, se trouve en quantité dans les veines du quartz blanc. C'est en 1867 que le célèbre explorateur et géologue Mauch découvrit le précieux métal sur les bords du Tati, rivière qui coule dans le pays des Ma-Kalaka, en dehors du Transvaal, en Rhodésie, et va rejoindre, par le Chacha, le fleuve Limpopo en amont de sa grande courbe vers le sud-est. Quatre années plus tard, Button reconnut l'existence d'autres mines d'or, sur le territoire même de la république, près d'Eersteling, dans les collines dévoniennes de Makapana, situées

à 200 kilomètres environ au nord-est de Pretoria. En 1873, nouvelles découvertes d'or, dans les montagnes de Lijdenburg, qui terminent au nord la chaîne bordière des Draken-bergen. En 1881, commencements, assez modestes, de l'exploitation; puis, à partir de 1882, les efforts des prospecteurs, couronnés de succès, attirent les aventuriers vers les collines et plateaux du Kaap, région coupée de torrents du bassin du N'Komati, tributaire de la baie de Delagoa; et alors on se rue de partout vers l'or de Pioneer's Hill et de Sheba, qui à pied, qui sur sa monture, qui en vagon attelé à la boer, du Cap comme du Natal et de Kimberley. Barberton et Eureka deviennent subitement des villes animées, des Johannesburg d'avant le Witwatersrand; elles se sont grandement dépeuplées dès que la richesse bien plus grande des placers de ce Witwatersrand fut connue des mineurs, peuple essentiellement errant, fasciné par les pépites, quel que soit le pays où on les trouve, serait-ce un enfer de chaleur, ou comme au Klondyke, une sorte de lieu polaire. Comme le district aurifère du Kaap est longé au nord par le chemin de fer de Pretoria à Lourenço Marques, et que d'ailleurs ses quartz sont très riches, il se repeuple maintenant, et Barberton, Eureka, ne sont plus tout à fait des campements déserts.

Dans les placers du Kaap, la formation rocheuse consiste surtout en schistes ardoisés, en grès et conglomérats, percés çà et là de granits, de quartz et de roches ignées. Les mines du Witwatersrand sont ouvertes dans une sorte de conglomérat auquel on donne le nom local de « nougat », et partout les *reefs* ou « bancs aurifères » se dirigent dans le sens de l'est à l'ouest. Les sables à pépites sont rares et c'est par de puissantes machines qu'il faut briser la pierre pour en retirer le métal : aussi n'y a-t-il guère de mineurs isolés dans le Transvaal; l'exploitation se fait au profit de riches compagnies ayant leur siège à Londres, à Kimberley, à Durban, etc. Grandes ou petites, les sociétés sont près de 300, avec tendance à diminuer par concentration dans les mains puissantes des hauts barons de la finance.

Ce Witwatersrand, qui est au moment présent le plus grand producteur d'or du monde entier, n'occupe pas une grande surface. Sur une aire concédée de quelque 600 kilomètres carrés, il n'y en a pas 1 000 d'exploités, d'ailleurs sans trop de peine (car le conglomérat s'y travaille aisément), suivant une ligne à peu près continue d'un peu plus de 50 kilomètres où le filon aurifère compte quatre à cinq veines parallèles, peu « distantes les unes des autres ». En réalité l'extraction est peu de chose, et ce sont exclusivement des indigènes qui s'y emploient, les-

quels proviennent d'un peu partout en Afrique australe, mais surtout des colonies portugaises; ce qui importe, ce qui coûte, ce qui demande des Européens, des Blancs, c'est le concassage et broyage, la machinerie, les réactions chimiques. Les mines d'or du Witwatersrand sont moins une affaire de mineurs que de spéculateurs, d'industriels, de surveillants et comptables; elles n'attireront pas en Transvaal autant de « Saxons » qu'on se l'imagine : point de millions, certes, et pas beaucoup de centaines de mille.

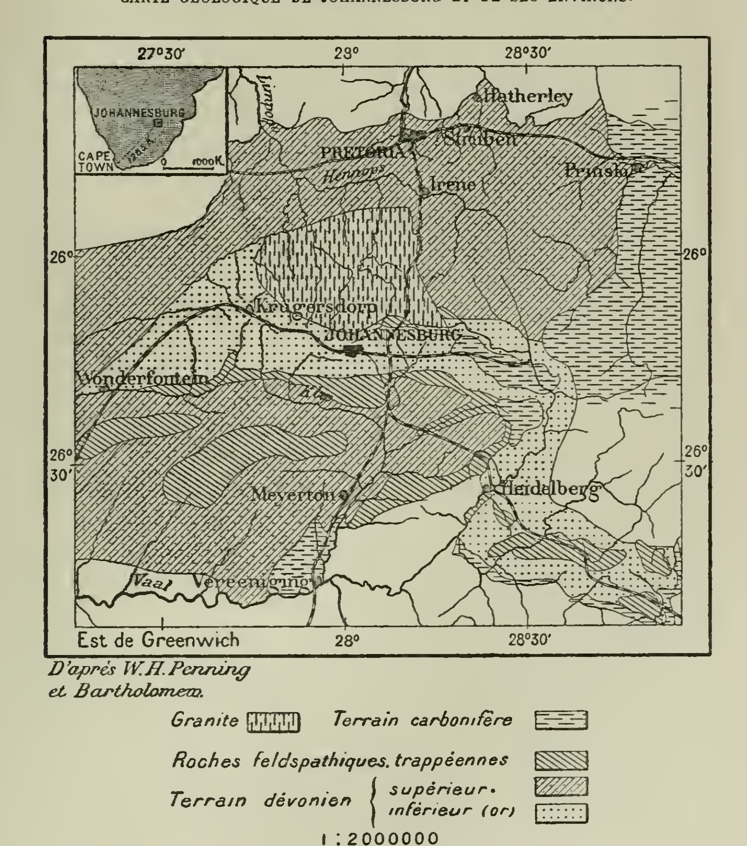
A quel degré le Witwatersrand l'emporte « aurifèrement » sur les autres gisements d'or du Transvaal, cela ressort, par exemple, de la valeur extraite en 1898 dans les divers districts où l'on broie le quartz « opime ». En cette année-là, le Witwatersrand a produit pour environ 378 500 000 francs; les placers du Kaap, 9 800 000; ceux de Lijdenburg près de 7 900 000; viennent ensuite, pour des sommes relativement très faibles, ceux de Klerksdorp, qui sont près de la rive droite du Vaal, à l'ouest de Potschefstroom, autour du lieu dit Schoonspruit; et le reste « ne vaut pas l'honneur d'être nommé ». Disons seulement que les champs d'or des monts Murchison ou placers de la Letaba, les premiers découverts en Transvaal (ceux que révéla Mauch), sur la Letaba, tributaire gauche de l'Olifant, ont toute apparence de s'étendre sur de vastes espaces; ajoutons qu'on prospecte ou qu'on exploite plus ou moins en plusieurs autres districts.

Le total des sommes extraites de ces fameux champs d'or du Transvaal, de 1884 à 1898, ces deux années incluses, a été de 1 750 000 000 environ, dont plus de 400 pour l'année 1898; sans préjudice des fraudes, dissimulations, vols et diverses manières de s'enrichir « subrepticement ». Des déclarations faites par 86 compagnies (sans compter les autres, mais celles-ci bien moins importantes), il résulte que ces diverses sociétés employaient 88 627 ouvriers noirs au 31 décembre 1898, et une dizaine de milliers de blancs.

On estime que l'année 1899 aurait dû donner, sans l'éclosion de la malheureuse guerre des Uitlanders, quelque 500 millions de francs, et 1900, quelque 600 millions. C'est une fantasmagorie, et le Transvaal a dépassé comme pays d'or les États-Unis, l'Australie et toute autre terre aurifère. A noter que les Blancs seuls ont le droit d'acquérir des placers, car le travail des mines est interdit aux Noirs, si ce n'est en qualité de manœuvres, et, sous peine de la prison et du fouet, ils ne peuvent recevoir d'or en payement; quant aux Hindous et aux Chinois, ils ne sont admis qu'après avoir payé un permis de séjour de 625 francs.

Terrible vie que celle des Cafres et autres cuivrés ou noirs qui fouillent et piochent le conglomérat du Witwatersrand,

CARTE GÉOLOGIQUE DE JOHANNESBURG ET DE SES ENVIRONS.



D'après W. H. Penning et Bartholomew.

et bien digne, en son ignominie, de la fin de ce siècle d'or, qui est un siècle de fer! Ils sont parqués dans des *compounds* ou « enclos » dont ils ne peuvent sortir que rarement, par permission expresse, et fouillés, voire, dit-on, parfois purgés, pour

libération des pépites qu'ils pourraient avoir subtilisées *intus et extra*. La discipline est d'airain, et l'homme du compound est moins prisé qu'une machine, qu'une chaudière, qu'un boulon, qu'un écrou, puisqu'il coûte moins cher. Les compagnies d'actionnaires n'ont pas d'entrailles, leurs sociétaires ne pensent qu'aux dividendes, leurs directeurs qu'à la gestion la plus strictement économique quant aux ouvriers, donc la plus lucrative quant aux administrateurs, régents, sous-régents, chefs et bureaucrates. Mais les Noirs supportent gaîment leur esclavage; bien payés (à leur idée), bien entretenus, sûrs de sortir un jour de l'enclos avec assez d'argent pour acheter un fusil et une ou deux femmes dont le travail fera leur indolence, ils chantent parce qu'on les paie.

Le sous-sol du pays ne fournit pas seulement le métal fauve, mais aussi les diamants, la houille, et il pourra donner l'argent, le plomb, le cuivre, le cobalt, l'étain, etc. La valeur des diamants recueillis en 1898 à Rietfontein, près Bloemhof, et à Christiana, dans ce même pays, à la rive droite du Vaal, a été de près de 1 100 000 francs. La houille, dont les gîtes continuent ceux de la Natalie septentrionale, est de bonne qualité, brûle d'une flamme claire et ne laisse pas de cendres. Il y en a plusieurs exploitations, notamment près du Witwatersrand et autres cantons miniers; on en a extrait 1 437 297 tonnes en 1896; 16 000 212 en 1897, d'une valeur d'environ 15 300 000 francs; en 1898, 1 907 880 tonnes valant 16 700 000 francs.

Plus tard, l'abondance de combustible facilitera les efforts de l'industrie, mais présentement, et en dehors de tout ce qui se rattache à l'exploitation de l'or (ainsi la grande usine de dynamite de Zuurfontein), le Transvaal n'est point industriel. Ce qu'il produit principalement c'est l'eau-de-vie; à part quoi, des moulins y tournent, des scieries y coupent le bois, et il y a des ateliers de construction, des fabriques de tuiles, des fours à chaux, des brasseries, etc.; ce qui n'est pas de l'industrie à proprement parler, mais la modeste activité des métiers usuels qui font vivre petitement leur homme avec sa famille.

Les mines d'or ont commercialement, financièrement, relevé le Transvaal, qui était bien bas avant l'afflux des aventuriers, des hommes d'affaires, et avant l'établissement des chemins de fer qui a été la conséquence de la « ruée ». En 1886 il n'importa que pour une valeur de 12 à 13 millions de francs, mais en 1890 l'importation dépassait déjà 90 millions, 1895 atteignit presque 250 millions; 1896 se clôtura par 352 millions; 1897 par 339 millions; 1898, par 266 millions à peine; que dire de 1899 et de 1900 quand nous en connaîtrons les résultats?

Quelles sont les causes de cette subite décroissance des

échanges du Transvaal avec le reste de l'Afrique australe, la Grande-Bretagne, le monde? Visibles comme la lumière du soleil : avant la guerre, c'est la flibusterie de Jameson, puis l'appréhension du conflit qui a paralysé le commerce; ensuite la guerre elle-même a eu ses conséquences naturelles.

Le revenu des douanes, comme de juste, a suivi très fidèlement ces fluctuations : de moins de 8 millions de francs en 1891, il a monté jusqu'à bien près de 34 en 1896, et descendu à moins de 22 millions et demi en 1898. En s'en tenant à cette dernière année, le Transvaal a surtout reçu de l'étranger : des machines (à cause des mines du Witwatersrand), pour plus de 36 millions; du bétail et des volailles pour plus de 27; des vêtements pour 24; des grains et farines pour près de 16; des comestibles, légumes et conserves pour près de 15; de la quincaillerie et des objets en fer pour plus de 14; des produits chimiques et pharmaceutiques pour plus de 13; des étoffes et tissus pour près de 12, etc., tous les autres objets d'importation restant au-dessous d'une valeur de 10 millions. Sur les 266 millions de l'importation, l'Europe en avait fourni 158 les autres pays d'outre-mer, 12; la Natalie, 30; la colonie du Cap, 29; l'État libre d'Orange, 23; l'Afrique portugaise, 13 1/2. 109 millions étaient arrivés par la voie du Cap, 76 par Durban, 58 par la baie Delagoa, le reste par la république d'Orange.

Comme les bureaux des douanes des ports s'abstiennent de mentionner les exportations, on ne connaît leur importance, et seulement en poids, non pas en valeur, que par la statistique des chemins de fer : 51 378 tonnes en 1898; et là-dessus 38 775 rien que pour la houille, 2 537 pour les laines, 2 101 pour les peaux et cuirs, 1 920 pour les minerais. Près de 28 000 tonnes ont pris la voie du Cap, près de 19 000 celle de Lourenço Marques, près de 5 000 celle de Durban; c'est surtout la houille qui prend la direction de la baie Delagoa, où elle s'entrepose pour la consommation des navires des compagnies de navigation régulière.

Les Transvaaliens hollandais ont longtemps manifesté une vive répugnance à s'unir au réseau du Cap et du Natal, tandis qu'ils désiraient passionnément se relier par voie ferrée à Lourenço Marques. On les en a vivement blâmés, traités de Béotiens, de lourdauds, de sauvages, d'improgressifs. En somme, ils avaient tort commercialement, industriellement, socialement; mais ils avaient raison au point de vue de ce qu'ils avaient de plus cher au monde, leur indépendance. Aujourd'hui, les voici définitivement « agglutinés » avec leurs voisins du Sud et de l'Est, en relations rapides avec le Cap et Port-Elisabeth, avec Durban, avec la baie Delagoa; et, comme ils le craignaient,

asservis à plus puissants qu'eux, surtout grâce à ces voies ferrées qui ont rendu possible, mieux encore facile (à force d'or), l'investissement et l'envahissement des deux républiques du plateau.

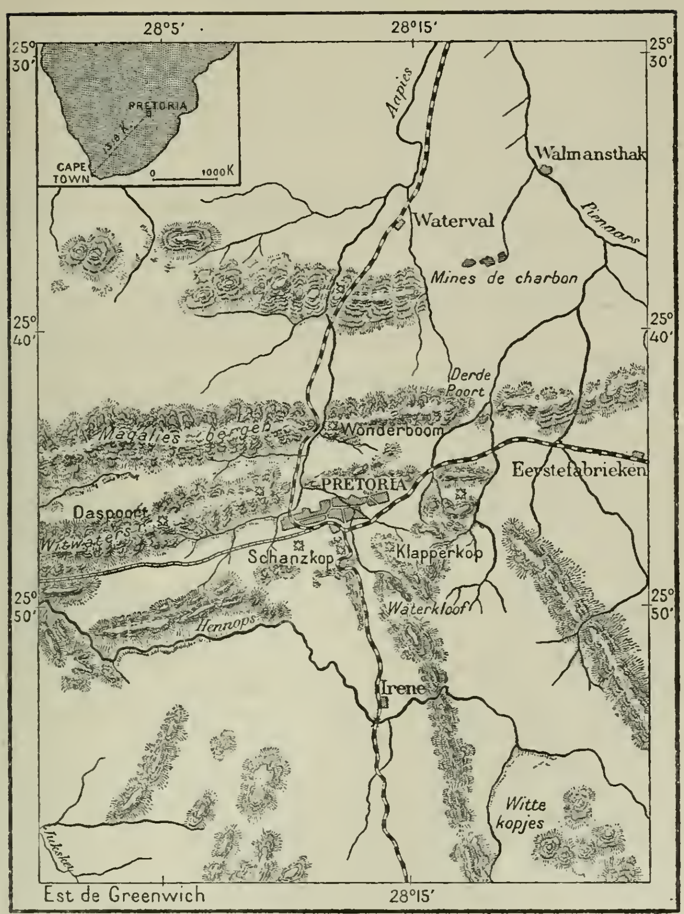
En prenant Johannesburg comme centre vivant de la république, il part de cette ville une ligne qui ne tarde pas à pénétrer dans l'État libre où elle passe à Bloemfontein et se ramifie par des voies qui aboutissent au Cap, à Port-Elisabeth, à Port-Alfred, à East-London; une autre ligne, prolongement septentrional de la précédente, se dirige vers Pretoria, puis vers Nylstroom, Pietersburg et doit atteindre plus tard le Limpopo, frontière du pays; une troisième ligne tire au S.-O. vers Potschefstroom et les champs d'or de Klerksdorp; enfin une ligne, vers le S.-E., dessert Heidelberg, Standerton et, arrivée au col de Laing's Neck, descend dans la Natalie et s'achève à Durban. De Pretoria part le chemin de fer de l'Est, qui passe à Middelburg et a son terme à Lourenço Marques; c'est par 1 950 mètres au-dessus des mers qu'il franchit le faîte, à partir duquel il dévale dans le bassin du N'Komati, ce grand tributaire de la baie Delagoa.

Ces lignes et quelques embranchements, généralement construits pour le service des placers, faisaient, à la fin de 1898 un réseau de 1 245 kilomètres; plus 435 kilomètres en construction et 405 en études ou en projet.

IV GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION, FINANCES.

C'est au passé, sans doute, qu'il faudrait parler de l'organisation politique du Transvaal, puisque la guerre des deux dernières années du XIXe siècle la bouleversera vraisemblablement du tout au tout. Parlant tout de même au présent, la république Sud-Africaine — c'est son nom officiel — est comme son voisin et confédéré le Vrij-Staat, un État dans lequel les Blancs se sont réservé tous les droits politiques; les anciens propriétaires de la contrée ne peuvent avoir de la part de leurs maîtres que des libertés de faveur ou de tolérance.

La constitution a été plusieurs fois amendée, la dernière modification datant de janvier 1897. Elle se base sur deux Chambres de 27 membres chacune, élus par les districts, et qui doivent être âgés de trente ans au moins, être nés en Transvaal, professer le protestantisme, posséder une propriété et n'avoir jamais été condamnés pour crime ou délit. La première Chambre est élue par les burghers de la première « catégorie », c'est-à-dire par tous les Blancs résidant dans le pays à la date du 29 mai 1876, ou ayant pris une part active à la guerre de



D'après le War Office et autres.

Fort.

Chemin de fer.

" " " en construction.

Kopje = Butte généralement isolée.

1 : 500000

0 5 10 15 20 Kil.

l'indépendance en 1881, ou à la guerre de 1894, dite « de Malaboch », ou ayant fait partie de l'expédition contre les Souazi en 1894, ou contribué à mater le « raid » du docteur Jameson en 1896, ou ayant pris les armes en diverses circonstances, contre diverses peuplades indigènes; plus, les fils de ces burghers de première classe, dès qu'ils ont atteint l'âge de seize ans.

Les membres de la seconde Chambre sont nommés à la fois par les bourgeois de la première et de la seconde catégorie : ceux-ci comprennent les étrangers naturalisés et leurs fils au-dessus de seize ans.

La naturalisation en Transvaal s'obtient après un minimum de deux ans de résidence, serment d'allégeance, versement de 50 francs, inscription sur le registre du veld-kornet ou juge de district; après douze ans de naturalisation les naturalisés peuvent passer de la seconde à la première classe des électeurs sur avis conforme de la Chambre supérieure. Les fils d'étrangers nés sur le sol transvaalien n'ont aucun droit politique, mais en se faisant enregistrer à seize ans, ils deviennent burghers à dix-huit, et peuvent entrer dans la première catégorie des citoyens dix ans après les trente années réglementaires pour être éligibles à la seconde Chambre, c'est-à-dire à quarante ans.

C'est la première catégorie des burghers qui nomme le président et le commandant-général; les deux catégories réunies choisissent les chefs de district et les veld-kornets. Le président est élu pour cinq années et assisté d'un Conseil de six membres, le secrétaire d'État, le commandant des forces militaires, le ministre des affaires indigènes, le garde des sceaux et deux délégués nommés par le premier des deux Volks-raad ou des deux Chambres.

Sont exclus de toutes les fonctions publiques et du droit de suffrage tous les signataires d'une pétition pour l'annexion du Transvaal à l'Angleterre.

Le hollandais, avec exclusion formelle de l'anglais, est la langue officielle du Parlement de Pretoria.

Militairement, pas d'armée permanente : avant la guerre, la république Sud-Africaine n'avait sur pied que 289 soldats avec 790 officiers sans solde et 32 officiers d'artillerie. Quand le pays est en danger tous les hommes valides sont requis entre seize et soixante ans. D'après un rapport transmis au Parlement de Londres le 1er février 1900, les hommes susceptibles du service militaire étaient 29 279, et en ajoutant les 22 314 de l'État libre confédéré, 51 593. La force de cette milice,

si peu exercée qu'elle soit, est très effective, parce que presque tous les Boers sont montés, qu'ils manient très bien les chevaux, les bœufs de charroi, qu'ils sont calmes, vigoureux, infatigables, excellents tireurs.

Comme religion, nous n'avons que de vieux renseignements et des calculs de probabilité, desquels il résulte que l'église dominante est la calviniste hollandaise, divisée en sous-églises; puis vient l'église anglicane, suivie de diverses sectes, telles que wesleyens et presbytériens; il y a 10 000 juifs, probablement plus que de catholiques.

L'instruction publique se donne autant que possible en langue hollandaise, par réaction contre les empiétements de l'anglais dans toute l'Afrique australe et dans les villes et bourgs de la république Sud-Africaine. A mesure que, du fait des mines d'or, le gouvernement du Transvaal devenait riche à la suite de la prospérité de la contrée, les écoles se sont développées extraordinairement : en 1876, rien que 13 écoles et 150 élèves; en 1886, déjà 96 écoles et 2 600 élèves; en 1898 il y avait 509 écoles, dites de district, subventionnées, et 13 561 écoliers; plus les écoles dites rurales, et à Pretoria, l'école modèle avec près de 300 élèves, le collège des garçons avec 61 élèves, l'école des filles avec 210. La subvention versée par l'État en 1898 a été de 2 273 900 francs. Comme on peut penser, il y a nombre d'écoles anglaises, surtout à Johannesburg et à Pretoria, comme dans la plupart des villes et villettes, partout où il y a des « Britishers ».

Une autre mesure de la « civilisation » d'un pays, de ses progrès, de ses reculs, c'est le « mouvement » des postes et télégraphes; il se résume ainsi que suit dans le Transvaal : en 1885, expédition de 17 985 dépêches; de 911 118 en 1891; de 1 674 117 en 1898; au 1er janvier 1899, il y avait 3 537 kilomètres de lignes télégraphiques, 9 094 kilomètres de fils et 145 bureaux. Comme échange de correspondances, l'année 1898 s'est close sur 63 871 123 lettres et cartes postales, 884 (?) chargements, 530 911 colis postaux, 53 246 123 articles postaux, 17 817 325 francs de mandats expédiés, 6 578 425 de mandats payés.

Les finances du Transvaal étaient dans un état presque désespéré, quand les mines d'or sauvèrent la caisse de la république Sud-Africaine. Des bas-fonds de l'extrême pauvreté, voisine de la faillite, le budget s'est élevé à un faîte vertigineux. Déjà en 1885, après l'arrivée des premiers pionniers de l'or, les recettes avaient monté à 4 450 000 francs; en 1890 elles atteignirent 31 millions ou presque, et 120 millions en 1896, année où les recettes ont été au maximum. Or, 120 millions de revenus

dans un pays de 250 000 Blancs environ, c'est, si nous négligeons les Noirs, qui contribuent peu à l'impôt, comme si la France versait 18 à 19 milliards de francs par an dans les profondeurs du budget, et, en comptant les Cafres et autres indigènes comme étant d'excellents et solides imposés, comme si elle en versait 4 milliards 600 millions.

Voici le tableau des recettes et des dépenses du Transvaal, de 1893 (inclus) à 1898 (inclus également).

ÉTAT FINANCIER DU TRANSVAAL

	1893	1894	1895	1896	1897	1898
Recettes en francs.	42 567 100	56 193 200	88 498 875	120 187 825	112 005 425	99 589 025
Dépenses —	32 551 350	43 368 200	66 977 375	116 784 825	109 851 650	99 286 835

Les revenus proviennent surtout, directement ou indirectement, des mines (plus de 49 millions en 1896, près de 41 en 1897, plus de 34 en 1898, dont plus de 29 fournis par le seul Witwatersrand). Encore une fois on constate ici la part immense qu'ont les mines d'or dans la prospérité de la république transvaalienne.

Les dépenses portent principalement sur les appointements et émoluments des fonctionnaires (27 millions en 1898), sur les travaux publics (plus de 22 millions), la guerre (près de 9 millions) ; cette dernière dépense tout à fait nouvelle, parce que le Transvaal « flairait » la guerre et cherchait à se prémunir contre l'agression redoutée.

Le fardeau de la dette était déjà lourd au 31 décembre 1899 : près de 70 millions. Que sera-t-il après?

V
VILLES ET BOURGADES

Le long de la frontière de l'État libre, la zone méridionale du territoire appartient au bassin du Vaal, rivière dont la source la plus lointaine jaillit près de la ville d'Ermelo, sur un plateau lacustre, et qui se nomme d'abord Krom Kapok ou « Kapok Sinueux ». C'est là le haut pays qui s'est appelé quelque temps New-Scotland ou « Nouvelle-Écosse », d'après ses premiers colons. Le plus vaste de ses lacs, dit lac Chrissie, semble être le reste de la mer intérieure qui recouvrait jadis une partie de la contrée. Le Vaal porte encore ce nom de Krom Kapok quand il passe devant la petite ville de Standerton, qui a des gîtes de houille dans son voisinage. Standerton et, au nord-ouest de celle-ci, Heidelberg, située au pied du pic Jeannette (1 911 mètres), dans un pays accidenté, à 1 490 mètres d'altitude,

ne participent pas au climat semi-tropical des plateaux du nord : on n'y cultive point l'oranger comme dans les autres parties du Transvaal.

Potchefstroom, à 150 kilomètres plus à l'ouest et à 1 190 mètres d'altitude, sur la Mooi ou « Belle Rivière », petit affluent du Vaal, est déjà dans une région beaucoup moins froide où l'on cultive surtout maïs et tabac. Potchefstroom, qui fut dans les premiers temps le chef-lieu du Transvaal et qui garda longtemps la prééminence pour le nombre des habitants quand Pretoria fut devenue capitale à sa place, est une ville fort agréable; des saules pleureurs, que l'on dit avoir été introduits de Sainte-Hélène, ombragent les rues, et tous les jardins sont entourés de haies vives où fleurissent les roses. La rivière Mooi, qui sort d'un calcaire à cavernes, paraît et reparaît en maints endroits au fond des grottes, et les merveilles de la « Fontaine Prodige » — Wonder-fontein — rappellent l'étonnant spectacle des grottes du Karst ou de celles de nos Causses de Languedoc et de Guyenne.

Le chef-lieu de la république, nommé Pretoria en l'honneur du fugitif dont les Anglais avaient mis la tête à prix, est situé à 1 356 mètres, dans une plaine doucement inclinée que des collines entourent, si ce n'est au nord, où les monts de Magalies ou du « Rhinocéros noir » sont percés par une brèche qu'emprunte un haut affluent du Limpopo. Des ruisselets arrosent les rues de Pretoria, parcourent les jardins et versent ce qui leur reste d'eau dans le lit étroit de la rivière. Construite sur un très vaste plan de rues et de boulevards qui se croisent à angle droit, Pretoria resta longtemps dans la période de transition entre la campagne et la ville; elle offrait l'aspect d'un grand jardin où s'élevaient çà et là quelques maisons basses, le long de rues très larges, d'avenues plutôt, bordées de rosiers, ombragées d'eucalyptus, de saules pleureurs. Depuis qu'elle est devenue un lieu de passage pour les mineurs qui se dirigent au nord vers les champs aurifères, elle a pris l'apparence d'une ville animée; les maisons se pressent dans le quartier central, les marchés y attirent des foules considérables, et il se peut qu'elle ait atteint son dixième millier d'habitants, même les gens de couleur non comptés. On y remarque, plus qu'on n'y admire le Raad-zaal, mot à mot : salle du Conseil, autrement dit palais gouvernemental, véritable édifice « national » comprenant le premier et le second Volks-raad, les ministères et la plupart des bureaux. Quelques restes de forêts se montrent encore sur les montagnes environnantes; un des arbres, à l'immense branchage étalé, est dit : « Arbre Prodige ». De même que Potchefstroom a sa Wonder-fontein, Pretoria possède son

Wonder-boom, énorme patriarche, dont il ne reste plus que la peau, disons : l'écorce, entourant une sorte de salle si vaste que, prétend-on, les Boers s'y réunissaient autrefois pour discuter de leurs affaires. « Autour de cette salle de verdure intérieure, il y en a une autre, de plus de cent pieds de diamètre, formée par une dizaine d'arbres immenses, qui ne sont que les rejetons des anciens. »

Si la capitale compte 10 000 âmes, il y en a 100 000 à Johannesburg, qui, dans ce pays neuf où Pretoria est presque une ville antique, est une cité neuve encore : elle ne date que de 1886. A une cinquantaine de kilomètres au S.-S.-O. de la « ville de Pretorius », à 1 710 mètres d'altitude, sur un mince tributaire du Vaal, elle a son site entre des coteaux du Witwatersrand, ou du Rand tout court, comme on dit populairement. Malgré son éclosion rapide, presque foudroyante, que par cela même on pourrait croire naturelle, Johannesburg ne doit pas compter sur un avenir digne de son présent. Née des mines d'or, dans une région sans beauté, sans charmes, sans fécondité, sous un climat très clair et très sain, mais très brusque par l'effet de l'altitude, dans une poussière rouge, parmi des vents désagréables, parfois effrénés, elle diminuera sans doute en même temps que se videront ses filons auxquels on présage de vingt à trente ou quarante ans au plus de durée. D'ailleurs ville dans la « normale », avec larges boulevards, grands édifices, hôtels vastes comme des caravansérails, magasins luxueux, tramways, télégraphes, téléphones, éclairage électrique, et, à côté, de même qu'en toute « cité-champignon », des espaces vides, des rues « vagues », des maisons basses, des baraques en planches ou « en tôle de fer galvanisée, à larges ondulations, qu'on fixe rapidement par quelques clous sur une charpente »; puis, des cabanes de nègres faites à la diable, d'un assemblage de matières quelconques, pierre, fer, tôle, bois. En somme, la misère mêlée au luxe, la sauvagerie à l'extrême civilisation et, cela va sans dire, tout ce que les Anglais amènent partout avec eux de « confort », de « sports », d'agréments, de commodité, d'hygiène bien comprise; et partout des saules pleureurs et une sorte de peuplier de taille élancée.

A l'ouest de Pretoria, la petite ville de Rustenburg (1 055 mètres) et celle de Zeerust, dans la province de Marico, « Jardin du Transvaal », bordent aussi de hauts affluents du Limpopo, de même que Nylstroom, à 1 300 mètres, ainsi nommée « fleuve du Nil » de ce que son fondateur boer crut avoir trouvé en cet endroit les sources du Nil. Le ruisseau, qui va se jeter dans le

Limpopo en amont de la grande cataracte, garde ce nom de « Nil », qui rappelle les hautes ambitions des Boers *voortrekkers*, c'est-à-dire « pionniers d'avant-garde », en marche, croyaient-ils, vers la Palestine. Entre ce mince Nil et la rivière Olifant, à l'est, est le bourg minier d'Eersteling, à côté de gisements d'or et des gîtes de l'Ijzer-berg ou « Mont de Fer », que les naturels ont exploités et dont ils tirent encore du minerai, mais beaucoup moins. Puis vient, terme actuel de la ligne de Pretoria au Limpopo, la jeune ville de Pietersburg, sur le Zand ou « rivière au Sable », sous-affluent du fleuve par la rivière aux Crocodiles. Le pays s'abaisse assez rapidement, et par cela même il devient moins favorable aux Blancs, qui y contractent la fièvre intermittente; c'est ainsi qu'en 1883, environ 80 Boers moururent par ici de cette fièvre, dans le Waters-berg et le Zoutpans-berg.

Aussi les Boers sont-ils fort clairsemés à partir de Pietersburg; on n'en voit pour ainsi dire plus, sinon de passage, en chasse, par hasard, au delà de Zoutpansberg, « Mont des Lacs Salés », bourgade fondée en 1884 auprès de mares salines exploitées. Des marchands, des missionnaires s'y hasardent aussi, mais rarement, et dès qu'on entre, en approchant du fleuve, dans le domaine de la tsétsé, plus un seul Européen, et les bords mêmes du Limpopo restent à peu près inexplorés. Craignant l'horrible mouche, dont ce n'est plus d'ailleurs le véritable climat, car la température devient peu à peu tropicale, la population blanche n'aime pas à descendre du plateau que découpent en promontoires allongés les tributaires et sous-tributaires de droite du Limpopo. Vers les origines d'un de ces affluents, à distance à peu près égale de Pietersburg au fleuve, la station de Valdesia, fondée, comme le nom le dit, par des missionnaires vaudois, se trouve dans le pays que les Boers ont nommé « les Cavernes » (Spelonken), bien qu'il n'y ait pas ici plus de grottes qu'ailleurs. Déjà des prospecteurs y rôdent; il y a de l'or dans ces roches et, dans les vallées, un peu torrides, un admirable luxe de végétation dès que septembre ouvre la saison des pluies; sauf ces chercheurs d'or et le personnel blanc de quelques missions, les habitants, estimés à dix milliers, plus ou moins, sont des Ma-Gouamba.

Leydsdorp, sur un tributaire gauche de l'Olifant, le Silati, est séparé de ce même Olifant par des masses de quartz, « gigantesques vagues, ondulations sans nombre appelées par les natifs du nom très significatif de Makwarrrrrrrrrrra! Et le geste qui l'accompagne en dit encore plus que le mot! » La région d'alentour s'appelle Bokaha; c'est le Murchison Range des Anglais.

Ce nom est dû aux monts Murchison, qui ne surgissent que de 200 à 300 mètres au-dessus d'un plateau de 600 mètres seulement; ce qui est la raison d'une autre appellation anglaise : Low Country, « Pays-Bas »; un troisième nom, c'est Silati-goldfields, « champs d'or du Silati », des mines d'or qu'on y a reconnues, de celles qu'on espère y déterrer. C'est ici même, on l'a noté plus haut, que Mauch découvrit les premiers filons aurifères constatés dans l'Afrique australe. On compte beaucoup sur ces placers dès que sera terminé le chemin de fer de Leydsdorp, embranché sur celui de Lourenço Marques à côté de la frontière de la colonie portugaise. Mais, en ce moment, et sans préjudice de la guerre, qui a tout remis en question, cette richesse latente est peu exploitée; elle commençait à l'être, après les trouvailles d'un Français, en 1889, quand le grandissime « épanouissement » du Witwatersrand arrêta presque toute autre exploitation aurifère. Le Bokaha se prête peu à la colonisation blanche, du fait de sa basse altitude, de son climat étouffant, de la mouche tsétsé qui en fréquente les vallées basses. Comme les Spelonken, des Ma-Gouamba l'habitent, qui sont ici des Bantou peu vètus, assez amis de la culture et de l'élevage.

A l'est de Pretoria, sur le chemin de fer de la baie Delagoa, la ville de Middelburg, sur un affluent droit de l'Olifant supérieur, est en plein pays de Boers; Lijdenburg également, à 125 kilomètres au nord-est, à l'occident du mont Mauch, dans un pittoresque renflement de montagnes, à 1 775 mètres au-dessus des mers; à la droite, c'est-à-dire au midi de la ligne de Lourenço Marques, les champs aurifères du Kaap ont d'abord amené une vie exubérante, qu'a tout à coup amortie le succès extraordinaire du « Rand », mais il y a peu à peu un retour d'animation sur les placers de Barberton et d'Eureka.

Au sud de Barberton, dans le bassin de deux fleuves qui finissent à la baie Delagoa, le N'Komati et le Maputa, on ne voit pas encore de villes qui soient autre chose que des villages.

Le pays des Souazi, le Souazi-Land comprend 25 000 kilomètres carrés arrachés aux Bantou, spécialement aux Cafres, plus spécialement aux Zoulou; il renferme une cinquantaine de milliers de cuivrés, à côté d'environ 1 200 Blancs, des Boers, augmentés en nombre chaque année, quand les Transvaaliens du plateau descendent en hiver avec leurs troupeaux. D'après la convention anglo-transvaalienne qui a remis ce pays à la république Sud-Africaine, le Souazi-Land est annexé au Transvaal sans lui être formellement incorporé. Son indépendance avait été garantie par les deux puissances contractantes en 1884;

en 1890, on créa un « comité gouvernemental du Souazi-Land »; en 1894, on mit la contrée « sous la protection, l'administration, la législation de la république Sud-Africaine », mais avec certaines restrictions. Les indigènes s'y gouvernent eux-mêmes suivant leurs us et coutumes, sous leurs propres chefs; ils gardent leurs terres, leurs pâturages; la taxe des huttes et autres légers impôts ont été abolis en 1898; la vente des liqueurs fortes aux indigènes est interdite absolument. N'empêche que ces Cafres sont bien menacés : ils ont le malheur de se trouver sur les routes les plus courtes entre le plateau et la mer; il y a de l'or chez eux, de la houille, exploitée déjà, de l'étain, d'autres minéraux, des sources thermales dans la vallée d'Usutu; grands avantages sans doute, mais qui pourront leur être aussi funestes que les diamants de Kimberley et le métal du Rand l'ont été pour les Boers.

Les Souazi, tout au long Ama-Souazi ou « Fils de la Verge », ont reçu ce nom d'après un de leurs chefs, qui s'assit en 1843 sur la peau de lion; autrefois la nation s'appelait les Ba-Rapousa, d'après un autre chef. La marque distinctive des Souazi est une entaille au cartilage de l'oreille. En théorie la fortune de leur « roi » dépend, monétairement parlant, de l'exploitation des mines d'or, chaque compagnie « aurifère » étant tenue de lui verser à tout le moins 7 500 francs par an pour sa part.

Au-dessous de la république protégeante, le grand chef des Souazi est assisté d'un conseil de 44 membres, et surtout attentif aux « indications » du commissaire spécial du Transvaal, et, en général, aux conseils (qui sont des ordres) que veulent bien lui faire entendre les Blancs importants du Souazi-Land, tant les Anglais que les Boers Une police à cheval de 110 hommes maintient la tranquillité. — Revenus en 1898, environ 875 000 francs; dépenses, 1 200 000 francs; le budget de la république Sud-Africaine parfait la différence.

La capitale du territoire des Souazi se nomme Bremersdorp, près de l'ancien kraal du roi Embelekouéni; cette bourgade borde un sous-affluent gauche de la Maputa; elle est « remarquablement » insignifiante.

Au midi des Souazi, l'on entre dans ce qui fut la Nieuwe Republik, dont l'existence éphémère s'est résorbée dans celle du Transvaal. Elle fut établie en 1884 par 118 Boers du Transvaal et de l'État d'Orange, sous le commandement de Lukas Meyer. On divisa le pays en 800 fermes de 3 000 à 5 000 hectares, desquelles 250 revinrent aux Anglais, autour de Melmoth, quand la Nouvelle République devint transvaalienne; mais les fermiers de ces fermes, enclavées maintenant dans le Zoulouland britannique, sont restés Boers comme devant. A l'orient des

Draken-bergen, ce petit recoin est un lambeau détaché de la région de la Natalie, un pays de terrasses inclinées vers l'océan des Indes qui est proche, une forêt, une pâture où sautent en cascades les torrents qui courent vers la plage d'entre Durban et la baie Santa-Lucia par l'Um-Folosi et la charmante Tugela. Wakkerstroom, à 1 616 mètres d'altitude, Utrecht, Vrijheid en sont les trois principales bourgades.

De douze, puis de dix-sept, le Transvaal est passé à vingt districts : division qui sans doute ne survivra pas à la présente guerre.



CHAPITRE NEUVIÈME

PROTECTORAT DU BE-CHUANA-LAND

I. LE PAYS. ‖ II. LES HOMMES. ‖ III. GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION.

I
LE PAYS

Le Be-Chuana-Land, suivant l'orthographe officielle anglaise, et, à la française, le pays des Be-Chuana, fait partie de l'empire colonial anglais depuis 1885. Les longues et larges rivières sèches Molopo et Nosob, qui composent à elles deux un tributaire fort intermittent de l'Orange, le séparent, au sud, d'une autre contrée de Be-Chuana, du Be-Chuana-Land annexé à la colonie du Cap ; à l'ouest et au nord il a l'Afrique allemande du Sud-Ouest; puis s'étant approché de la rive droite du Zambeze jusqu'à le toucher, en un point seulement, au lieu de rencontre du Sud-Ouest allemand, de la Rhodésie, du Be-Chuana-Land lui-même, il a pour frontière, à l'est, d'abord la dite Rhodésie, puis le Transvaal. Dans ces limites il occupe 551 670 kilomètres carrés, donc un territoire un peu plus vaste que la France, avec 200 000 habitants peut-être, soit une personne sur 2 500 à 3 000 hectares. C'est presque le désert, et ce ne sera jamais beaucoup plus que le demi-désert car, faute de pluies, le Be-Chuana-Land protégé ne vaut pas grand'chose; heureusement pour elle, la Grande-Bretagne a peu de colonies aussi déshéritées dans son empire mondial.

Tout n'y est pas également mauvais cependant : il faut y distinguer l'Est, le Sud, le Nord.

L'Est, tout au long de la frontière du Transvaal, au-dessus de la rive gauche du Limpopo, doit à ses altitudes, le plus souvent supérieures à 1 000 mètres, quelquefois à 1 200, et à la

plus grande quantité de pluie que le sol y reçoit, une certaine fertilité, de bonnes pâtures, des bosquets, presque des forêts. Le gros de la population s'y concentre; c'est donc fort à propos qu'on y a fait passer le chemin de fer du Cap à Buluwayo et au Zambeze. Le Sud a nom Kalahari : c'est tout dire, parce que si ce pays de la sécheresse n'est pas aussi vaste, ni aussi saharien qu'on le faisait à l'origine, on doit pourtant reconnaître que ses sables rougeâtres, ses pierres, ses lagunes presque toujours desséchées, blanches d'efflorescences de sel, ne seront jamais un pays « découlant de lait et de miel ». Qu'attendre d'une étendue qui n'est guère autre chose que de l'espace et où l'on peut chevaucher huit jours sans trouver une goutte d'eau? L'avenir ne lui promet guère plus qu'aux *hamadas* sahariennes ou aux solitudes les plus « dénuées » de l'Australie occidentale ou centrale. Le Nord est peut-être en voie de se « kalahariser », mais il n'est pas encore Kalahari : si les rivières y passent de plus en plus à l'état d'ouadi, l'une d'entre elles, la Zouga, coule toujours; elle vient d'ailleurs de fort loin et ses destins sont changeants.

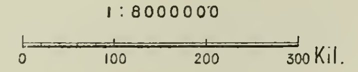
La Zouga commence sous le nom d'Okavango ou Kou-Bango, dans l'Angola où on la prit d'abord pour un affluent du Cunene, fleuve tributaire de l'Atlantique; mais le Cunene tournant au sud-ouest, le Kou-Bango fait virevolte au sud-est. Accru du Kouito et après s'être ouvert à des lits secs de torrents venus de la Deutsch Süd-West Afrika, il entre dans le Be-Chuana-Land protégé, au-dessus des cascades de Popa, sous le nom de Tauché, Tioghé ou Tonké : là il s'égare dans de vastes marécages. L'ancien lac qui remplissait cette région de l'Afrique, entre les hauteurs riveraines du Limpopo et les monts de la Deutsch Süd-West Afrika, avant sa vidange par l'ouverture des gorges du Zambeze, n'a pas complètement disparu : il en reste des étangs épars qui diminuent, augmentent, restent en place ou se déplacent suivant la force, la durée des pluies et le dépôt des matières alluviales. La formation lacustre du sol, non moins que son horizontalité, prouve ici le long séjour des eaux en une vaste mer intérieure; toute la plaine est comme pavée d'une espèce de tuf plus ou moins tendre, selon qu'il est exposé à l'air ou recouvert de débris; et partout où l'on creuse, on ramène à la surface des coquilles fluviatiles analogues à celles du Zambeze. Le lit du Tauché, ceux des rivières qui descendent du pays des Dama-Ra pour se ramifier dans la grande plaine, sont bordés de dépressions où les eaux de pluie s'amassent en lacs temporaires. De plus, ces cours d'eau se divisent en embranchements, en

mololla comme disent les indigènes, en *laagten*, comme disent les Boers; lits divisés et subdivisés où s'épanche le trop plein de la masse liquide en saison pluvieuse, et par où ce trop plein revient au courant majeur pendant la sécheresse; mou-

COURS D'EAU A PENTES INDÉCISES.



D'après S. Passarge.



vement alternatif pareil à celui du Tonlé-Sap en Cambodge ou à celui du Niger dans les coulées et les lacs en amont de Tombouctou.

Le Tauché s'achevait, il y a moins de vingt ans, dans un lac appelé Ngami, Nagabi, Naabi, c'est-à-dire l' « Eau par excellence », ou, d'après Chapman, le « lac de la Girafe ». Cette « Eau par excellence » était un bassin à rives changeantes, comme les *chotts* et *sebkhas* de la Berbérie; nul voyageur n'en donnait un

même tracé. Le rivage le plus constant était celui du sud, parce que le sol se relève en cet endroit; il forme même à quelque distance du bas-fond une saillie de collines, les Makkapolo, dépassant de 365 mètres le niveau du bassin, qui, d'après le professeur Rosier, est à 857 mètres. Cette altitude a été trouvée la même en trois points distants les uns des autres de plusieurs centaines de kilomètres : au dit Ngami, sur le fond salé du Makari-Kari et sur le cours du Tchobé, tributaire du Zambeze, à l'ouest de Linyanti. Ainsi le pays est bien un plateau, de par sa platitude extraordinaire, et l'on ne peut le considérer que comme le fond d'un lac parfaitement nivelé de siècle en siècle par le dépôt des alluvions.

Découvert en 1849 par Livingstone, le Ngami lui parut alors avoir une centaine de kilomètres, de l'est à l'ouest; il était beaucoup moins large, et de la rive méridionale on pouvait apercevoir celle du nord. Les indigènes évaluaient le tour du lac à trois journées de marche; mais il eût été difficile d'en faire la circumnavigation, car l'eau était si peu profonde qu'en maints endroits les bateliers ne pouvaient se servir de la rame et devaient pousser à la perche leurs esquifs ou leurs radeaux de joncs.

C'était d'ordinaire pendant les mois d'avril et de juillet que le lac atteignait son niveau le plus élevé; alors ses eaux, allégées par les affluents, devenaient douces, tandis que pendant la décrue, à mesure que la nappe s'abaissait, se rétrécissait, l'onde se faisait saline et laissait même des efflorescences de cristaux sur les roseaux de ses bords, qui en certains endroits le bordaient d'une lisière verte de plusieurs kilomètres en largeur. De fréquentes oscillations avaient lieu dans le niveau du Ngami, ce qui provenait évidemment de la différence de pression barométrique sur ce bassin à fond plat, aussi bien que de l'écart entre les apports ou les reflux du Tauché et des autres rivières. Les vents réguliers du soir et du matin déplaçaient le lac; le matin, la brise de l'est poussait ses eaux vers l'occident, puis, en tournant avec le soleil, la brise du soir ramenait les eaux vers l'orient : « Chaque jour il va paître, puis rentre au bercail », disaient les indigènes. D'après Livingstone le Ngami était alimenté, non seulement par des rivières visibles, mais aussi par des nappes souterraines issues des collines du sud, où des grès poreux reposent sur une assise de roche imperméable. En maints endroits le sol était assez bien arrosé pour que la végétation arborescente offrît un aspect de richesse et d'éclat comparable à celui des terres alluviales du bas Zambeze; ailleurs, au contraire, on ne voyait que des

arbres épineux, des brousses, ou même la morne étendue des sables.

Le Tauché, qu'Anderson nous représente comme une rivière étroite, mais profonde, ne se verse plus dans le Ngami, et le Ngami n'existe plus.

Le cours d'eau désertique prolongeant le « rio » Koubango des Portugais de l'Angola se divisait en plusieurs branches avant son arrivée dans le lac; ces diverses branches ont cessé de l'atteindre, sauf une. Mais, vers 1886, cette dernière a été arrêtée à une trentaine de kilomètres en amont du Ngami par les Be-Chuana, riverains des Makoba, qui le firent refluer derrière des fascines de chaume et de roseaux en une expansion qui est le Makoba Vley des Boers, « l'étang des Makoba »; et depuis lors le Tauché ne va pas plus loin.

Si l'on a pu facilement barrer la route au Tauché, c'est que le Tauché est devenu bien faible. Sans doute, les plateaux au nord du Kalahari tendent à ressembler de plus en plus à ce désert par la dessiccation plus complète du pays; et que le phénomène soit passager, ou qu'il doive durer longtemps ou toujours, il paraît évident que tous les cours d'eau du pays ne cessent de diminuer; ils passent incessamment à l'état de ouadi, et tout autour d'eux, comme autour des étangs toujours plus vides, le pays se stérilise. Ainsi les environs du Ngami, que Livingstone nous vante comme si magnifiquement opulents dans les lieux arrosés, sont aujourd'hui le pays de la mort : fange au lieu de lac, l'eau n'irrigue plus, le soleil brûle tout, les cultivateurs ont disparu, les pêcheurs aussi, et la vie végétale ayant dépéri, la vie animale a dépéri comme elle.

Pendant la plus grande partie de l'année, le Ngami s'épanchait à l'est par le cours de la Zouga ou Botletli, qui dès la sortie du lac, était une onde vraie, un courant d'eau, tandis qu'aujourd'hui, Botletli ou Zouga, elle ne se dégage que peu à peu du marais et n'est plus guère elle-même qu'un palus où la saison des pluies seule évoque une rivière continue courbant des herbes, des roseaux et des papyrus.

A mesure qu'elle descend, elle se divise et subdivise, croise et entrecroise des coulées et perd graduellement de sa force. Enfin elle n'a plus que 25 mètres de large en un lit de 500 mètres d'ampleur que les longues pluies peuvent remplir, lorsqu'elle arrive à sa fin dans les lagunes salées du Makara-Kara ou Makari-Kari, c'est-à-dire « du Mirage », dont les eaux, lorsqu'il y en a, se déplacent de çà et de là, suivant la direction des vents.

Le pays étant absolument plat, comme on l'a déjà dit, du

Ngami au Makari-Kari, sur un espace qui n'a pas moins de 400 kilomètres de l'ouest à l'est, le moindre obstacle, le moindre changement de pression, la moindre alternative de sécheresse et d'humidité, la croissance de quelques bouquets de joncs, suffit pour modifier le mouvement des eaux qui errent dans la plaine aux « Mille Lacs ». La contrée est traversée, dans tous les sens, de lits fluviaux emplis ou desséchés, de mares et de salines qui se déplacent et se reforment. La ramure des *laagten* est tellement enchevêtrée, qu'à l'époque des hautes eaux, quand les naturels se hasardent en barque sur les courants de la plaine, il leur arrive souvent de s'égarer et de passer des journées à la recherche de leur chemin. Même la Zouga, la seule rivière du plateau qui ait de l'eau en toute saison, renverse son courant : tandis qu'en avril et en mai elle sort des palus du Ngami, elle s'y verse pendant les deux mois suivants. Dans la période des hautes eaux, une branche de la Zouga, la Machabé, se porte dans la direction du nord, et tandis qu'une partie de ses flots va se perdre au milieu des sables, une autre partie atteint le Tchobé, c'est-à-dire un tributaire du Zambeze. Ainsi le système hydrologique de l'Okavango et celui du Zambeze se rattachent temporairement l'un à l'autre : la jonction des eaux en un même bassin fluvial est rétablie momentanément comme au temps jadis, quand dans une Afrique australe plus humide, l'Okavango s'achevait en toute saison dans le Zambeze.

L'Okavango communique sur un autre point avec le Zambeze. Voici comment : un peu en amont des chutes de Popa, dans la région plate, dans l'étroite et très longue bande de terrain qui prolonge la Deutsch Süd-West Afrika jusqu'à la rive droite du Zambeze, au moment d'entrer dans le Be-Chuana-Land, qui fut le lac vidé par la brèche du grand fleuve, il détache à gauche, en saison des pluies seulement, une coulée qui descend lentement vers l'est et va s'unir au Koua-Ndo, plus bas Tchobé, qui est un tributaire droit du Zambeze au-dessus de sa grande chute.

Dans le pays de la Zouga, de belles forêts où çà et là se dressent les hampes des palmiers, de grands baobabs isolés dominent l'étendue; quelques buttes, prenant l'aspect de montagnes, apparaissent en îlots et en archipels au milieu de l'ancienne mer africaine. Le pourtour de la plaine est en grande partie composé de formations volcaniques. Les Be-Chuana ont donné le nom très juste et très pittoresque de *letchâ* ou « casseroles » aux nombreuses mares ovales ou circulaires qui se creusent en si grand nombre dans ces plaines « sans bornes », les unes buvant la Zouga, donc pleines en

tout temps, les autres, creuses de 10 à 15 mètres et n'ayant d'eau qu'aux grandes pluies.

Les pays du Ngami, de la Zouga, du Makari-Kari, au-dessus desquels bourdonnent des milliards de moustiques, dégagent des fièvres terribles qui éclatent dès les premières averses de l'humide saison. Ce sont ces fièvres qui décimèrent si misérablement les familles des Boers du trek dont les survivants ne s'arrêtèrent que dans l'Angola.

Une contrée où coule tout le temps une rivière (encore que bien maigre et presque nulle au bout d'environ 2 000 kilomètres de voyage), une région où des pluies trop courtes, trop rares sans doute, enflent tous les ans les lacs, les mares, les torrents, ne peut pas ne pas mieux valoir que le Kalahari, et il y a lieu de croire que des centres agricoles y prospéreront un jour dans les lieux humides, surtout dans ceux qui sont aujourd'hui des marais; car, partout où il y a des palus, il y a de l'eau, et dans les pays chauds, partout où brille une goutte d'eau la terre, fût-elle sable pur ou roche dure, éclate en fécondité. Mais qu'espérer vraiment si ces plateaux sont bien en voie de dessiccation progressive?

Dans l'instant présent, la girafe et l'autruche en sont les plus nombreux habitants.

II
LES HOMMES

Les Européens, Boers ou Anglais, sont encore presque une rareté dans le Protectorat du Be-Chuana-Land; on n'en rencontre que dans les quelques villes des indigènes, au voisinage des grands chefs, et dans celui des commerçants, traitants, aventuriers, et aussi des missionnaires : ceux-ci et ceux-là conseillers fort écoutés de Leurs Majestés noires.

Parmi les nations des Be-Chuana dont les troupeaux broutent par ici, les Ba-Rotsé ou Ba-Houroutse vivent dans la région des sources du Limpopo; peuple déchu comme tant d'autres de leur race, et qui fut jadis, chez les Be-Chuana, le plus puissant de tous. Récemment encore, les fils des rois venaient chez eux pour apprendre l'histoire de leur race, étudier les coutumes, se former aux bonnes manières, et chacune des peuplades environnantes devait envoyer au chef des Ba-Haroutsé les prémices de ses récoltes. La partie de la nation qui a ses demeures en Transvaal, dans le district du Marico, mérite d'être louée pour ses pratiques agricoles, et c'est depuis 1832 qu'elle emploie par centaines les charrues que nous employons nous-mêmes en Europe. Une des tribus haroutsé a pu se réfugier au nord du Protectorat dans les

plaines marécageuses qui s'étendent à l'est du Ngami et s'y cantonner en des retraites où n'osent s'aventurer les envahisseurs.

Les Ba-Katla ou Ba-Khatla ont un singe pour *totem*, c'est-à-dire pour dieu, génie, symbole national; leur capitale est (ou était) le bourg de Gamcochopa, sur un plateau boisé que parcourt un affluent du Limpopo. Les Ba-Ouanketsi se groupent, au nombre de six à sept mille, autour de Khanye, Kanya, ville de huttes rondes en argile rouge à toits de chaume, bâtie au bas, sur la pente et à la cime d'une saillie granitique. Les Ba-Kouêna ou « gens du Crocodile » habitent un peu plus au nord, également dans le bassin supérieur du Limpopo. Ces trois nations ont été fortement secouées, très affaiblies par leurs guerres contre les Boers, et les grands chefs ont dû fréquemment changer de résidence. La ville de Kolobeng, où Livingstone avait fondé sa mission, n'est plus qu'une ruine. Liteyani fut également abandonnée en 1864, non parce qu'elle avait eu à subir les attaques de quelque adversaire, mais à cause du voisinage d'une forêt d'aloès gigantesques dont les feuilles charnues, tombant et pourrissant sur le sol, rendent le pays insalubre pendant la saison des pluies. La ville de Morouakhomo lui succéda, et la capitale actuelle est Molépololé ou Lepélolé, située dans la même région, au pied d'un long rempart de collines rocheuses aux pentes boisées. Cette contrée, autour de laquelle gravitent les « métropoles » des Ba-Kouèna, est fameuse dans les légendes des Be-Chuana. Près de Lepélolé s'ouvre une grotte profonde, dans laquelle Livingstone osa pénétrer le premier, et non loin de là une « marmite de géant » ouvre le roc. C'est de là, dit-on, que sortirent tous les animaux; le même gouffre donna aussi naissance aux Chuana, et l'on montre encore, gravée dans la pierre, la trace du premier pas que fit le premier homme en sortant de l'abîme. C'est dans cette contrée que les Anglais ont établi le chef-lieu de la région méridionale du Protectorat, à Gaberones, station du chemin de fer du Cap au Zambeze. Gaberones n'est encore qu'une bourgade riveraine du Notwani, l'une des branches mères du Limpopo, mais assez pauvre rivière en temps de sécheresse; fort abondante en saison pluvieuse, elle cesse de couler pendant des mois et des mois; on trouve d'ailleurs toujours de l'eau dans les puits qu'on creuse en son lit sablonneux.

La nation des Ba-Mangouato, qui occupe, à l'ouest du Limpopo, la partie septentrionale du Protectorat britannique, et même au delà, des plaines marécageuses qui s'étendent vers

le Zambeze, est maintenant dans une période d'ascendance et constitue un des puissants « empires » de l'Afrique australe. Jadis les Ba-Mangouato, qui ont pour totem l'antilope, ne formaient qu'un seul et même groupe de tribus avec les Ba-Kouêna et les Ba-Ouanketsi, dont ils se séparèrent à une époque récente, quoique non précisée par la tradition. Depuis, ils se sont eux-mêmes scindés en deux nations : les Ba-Mangouato proprement dits et les Ba-Toana, qui vivent dans les plaines situées au nord du lac Ngami, pays de l'origine commune. Un grand nombre de fuyards appartenant à diverses tribus, refoulés à l'ouest par les terribles conquérants Ma-Tabelé, sont venus demander un asile aux Ba-Mangouato et se fondre avec eux en une même communauté nationale où les types distinctifs se mélangent peu à peu. Chochong, leur capitale, fut, en dehors des colonies anglaises, la plus grande cité de l'Afrique méridionale. D'après Holub et Mackenzie, elle n'aurait pas eu moins de 30 000 habitants, et de nombreux villages annexes, disposés généralement en rond comme les enclos de bétail, auraient pu être comptés comme faisant partie de la même agglomération urbaine. Mais des guerres de succession l'ont considérablement réduite; en 1880 elle n'avait que 6 000 habitants; puis elle est devenue « ruine abandonnée aux babouins, aux hibous et aux guêpes » parce que le roi Khama en a transporté d'autorité toute ou presque toute la population dans la nouvelle capitale qu'il s'est choisie. Dernièrement, dit-on, elle s'est, plus ou moins, reformée de nouveau, à 1 110 mètres d'altitude, non sur une butte escarpée comme la plupart des capitales chuana, mais dans une vaste ravine. La ville se développe (ou se développait) sur les deux bords d'un ruisseau presque toujours à sec, qui descend à la rive gauche du Limpopo et que domine au nord une montagne granitique d'environ 20 kilomètres de longueur; au sud un soulèvement de basaltes s'aligne parallèlement à la voussure de granit.

Chochong est à quelque distance à l'ouest du grand chemin de fer du Zambeze : ce qui l'empêchera définitivement de reprendre le premier rang dans le pays des Ba-Mangouato. Ce rang appartient maintenant à la cité que Khama peupla militairement aux dépens de Chochong, à Palapyé ou Palachwe, ville indigène de peut-être 25 000 âmes, située sur la dite ligne ferrée, au pied des monts (ou coteaux) de Choping, dans un pays fertile avec eaux suffisantes. Cette riveraine du Lotsani, sous-tributaire du Limpopo, cette capitale présente du royaume des Ba-Mangouato ou royaume de Khama, en même temps que chef-lieu de la région septentrionale du Protectorat,

est bien administrée et prospère sous le commandement de son roi. Celui-ci est un bon ami des missionnaires anglais, qui ont en grande partie christianisé ses sujets; ils ont surtout obtenu de lui et des « protecteurs » anglais la bienfaisante prohibition de la vente des liqueurs fortes, même de la bière, sous peine de 2 500 francs d'amende pour le traitant, Anglais, Boer, Européen quelconque, et du bannissement pour l'indigène. Et ce n'est pas une garantie suffisante : le commerce est le maître du monde.

Au delà de Palachwe, le chemin de fer, courant vers le nord, traverse quelques affluents droits du Limpopo, puis passe dans la Rhodesia. A l'ouest, au nord-ouest de cette ligne, qu'on peut dire à bon droit vitale, il n'y a guère que le vide; et en tout cas aucune cité, aucune bourgade notable dans les régions plates de la Zouga, du Makari-Kari, de l'ex Ngami, du Tauché : ni chez les Ba-Tletli, qui sont des riverains de la Zouga inférieure; ni chez les Ba-Toana des marais du Ngami; ni chez les Ba-Yéyé des palus du Tauché; ni chez les Ba-Najoa des bas-fonds du Machabé; ni chez les Ba-Chona, qui vivent au nord des Ba-Tletli; ni chez les Ma-Denassana et les Ma-Saroua, vêtus de peaux de bêtes, qui habitent un steppe autour des lagunes du Makari-Kari, dans des cabanes faites de branches d'arbres avec toit d'herbes.

D'ailleurs, les Be-Chuana sont extrêmement clairsemés dans toute cette région occidentale du Protectorat où les fontaines sont si rares, et les rivières indiquées seulement par des nappes de sable pendant la plus grande partie de l'année. Le peu de familles qu'on rencontre dans ce Kalahari en ont pris leur nom général de Ba-Kalahari, et on les appelle aussi les Ba-Lala, c'est-à-dire « les Pauvres ». En maints endroits ils se sont mêlés aux Bushmen, mais il en est aussi qui ont conservé purement leur race, avec leurs mœurs de pâtres et d'agriculteurs. La plupart ne peuvent élever d'autres bêtes que des chèvres, qu'ils abreuvent en puisant l'eau goutte à goutte dans les sources avares. Ils cultivent avec obstination leurs jardinets, dût la terre desséchée ne leur donner pour récolte que citrouilles et melons; souvent les lions qui rôdent aux alentours des kraal sont des hôtes bien venus, grâce aux cadavres à demi rongés qu'ils laissent aux chasseurs. Les Ba-Kalahari de race pure, quoique indigents, sont tenus pour des hommes libres et ne sont à l'égard des autres Be-Chuana qu'à l'état de vasselage; mais ceux d'entre eux qui se sont croisés avec des Bushmen et que l'on désigne sous le nom de Ma-Saroua ou « Gens Mauvais » — tels ceux des alentours du Makari-Kari — sont considérés comme des esclaves, et le produit de leur chasse, de leur

cueillette appartient aux tribus chuana les plus rapprochées de leurs campements. On les oblige à se présenter deux ou trois fois par an aux villages de leurs maîtres, mais ils ne peuvent y entrer de jour : ils doivent s'arrêter à quelque distance des cabanes et attendre patiemment que le chef veuille bien les admettre. Pourtant ces « Gens Mauvais » sont en général plus affectueux pour leurs femmes que la plupart des Be-Chuana et se montrent très attachés à leurs chiens, les dévoués compagnons de leurs chasses.

Farini dit avoir trouvé des restes de constructions dans le pays des Ba-Kalahari, témoignages de l'existence antérieure, en ces régions, d'un peuple ayant une civilisation différente de celle des Be-Chuana de nos jours. Ce ne pouvait être une civilisation très avancée, puisque, même au commencement du XIXe siècle, cette nation, qui ne faisait aucun commerce, n'avait pas encore connaissance de la mer. Quand ils en entendirent parler par les voyageurs, ils lui donnèrent le nom de Metsehoula : « Eau qui va paître », parce que le flot pénètre au loin dans les terres, pour se retirer quelques heures après.

Parmi les tribus les plus policées de la nation des Be-Chuana, celle des Ba-Tchouapeng, dans les montagnes au nord-est de Chochong, est devenue fameuse par son habileté à travailler le fer. Ces Ba-Tchouapeng recueillent eux-mêmes le minerai dans les gisements des alentours; ils en fabriquent leurs instruments usuels. Ils savent aussi quels sont les arbres dont le bois fournit la meilleure qualité de combustible et réservent les morceaux de fer qui sont restés le plus longtemps unis au charbon pour en faire les haches les plus tranchantes : ils ont donc connu l'acier avant les Européens.

A l'orient de Chochong et non loin de la rivière Limpopo, une autre tribu, celle des Ba-Silika, vit dans un état de fière indépendance, grâce à l'isolement de sa ville forte sur une roche d'accès difficile; plus encore, grâce au cercle défensif que la mouche tsétsé trace autour de la citadelle.

III GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION

Un commissaire résident représente le gouvernement protecteur, l'Angleterre; il conseille, c'est-à-dire fait obéir « au doigt et à l'œil » les « rois » des grandes tribus, dont les territoires ont été soigneusement délimités pour extinction définitive de toute contestation de frontières.

Ces « rois » lèvent la taxe des huttes ou cabanes, impôt perçu sur les indigènes et qui est, à ce jour, une des principales ressources du Be-Chuana-Land protégé. Pour plus de sûreté, le gouvernement ne tardera guère, suivant

toute vraisemblance, à recouvrer la « hut tax » lui-même, par ses propres agents.

Les dernières années, surtout 1896 et 1897, n'ont point favorisé la contrée, qui a souffert, comme trop souvent, de la sécheresse (c'est le « péché mignon » du pays), de l'absence de récolte, du scorbut, conséquence de la disette, de la malaria, assez commune, même dans les « hauts » du pays, des épizooties, des sauterelles, des invasions de fourmis sorties de leurs hautes termitières arrondies. Extraordinairement nocive a été surtout la dernière peste bovine, qui, venue par charroi du pays des Ma-Tabelé, de la Rhodesia méridionale actuelle, s'avança dans le pays à la vitesse de 40 kilomètres par jour, et qui, dans certains districts, détruisit jusqu'à 90 ou 95 p. 100 du bétail. Khama lui-même, le plus grand des « rois » du plateau, auparavant possesseur de 300 à 400 bœufs « trekkers » ou bœufs de chariot, Khama, n'en avait plus assez, dit-on, à la fin de l'épidémie, pour atteler un seul vagon; et 800 000 bêtes périrent dans son royaume.

De tous ces malheurs le Protectorat du Be-Chuana-Land a terriblement souffert, et le budget s'en est ressenti. L'année fiscale 1896-1897 s'est fermée sur un revenu de 1 188 000 francs environ, dont 217 000 provenant de la douane, et sur 2 211 200 francs de dépenses, dont à peu près un million pour les frais de la police. Les principaux agents, les seuls presque, officiers à part, sont des Ba-Souto; il y a la police à cheval, forte de 127 hommes, et la police à pied, forte de 60. Plus de 700 000 francs ont passé au fonds de secours aux indigènes; plus de 117 000 à brûler ou enfouir les carcasses des bestiaux morts du fléau. Le Be-Chuana-Land protégé fait partie de l'union douanière de l'Afrique du Sud.

Pour en finir : pays très pauvre, Bantou paisibles, encore peu d'Européens; et il n'y en aura jamais beaucoup.



CHAPITRE DIXIÈME

RHODESIA MÉRIDIONALE

I. HISTOIRE DE LA RHODESIA. ‖ II. LE PAYS. ‖ III. LES PRODUITS, LES MINES. ‖ IV. LES HABITANTS. ‖ V. ADMINISTRATION, FINANCES.

I
HISTOIRE DE LA RHODESIA

LES territoires de trois empires nègres confinaient à la gorge où le Zambeze s'abat par sa prodigieuse cascade de « Fumée Tonnante ». Au nord et au nord-ouest s'étendait le royaume des Ba-Rotsé; au sud les plaines qui s'en vont vers les étangs de Makari-Kari dépendaient des Ba-Mangouato; au sud-est les bassins des rivières Guay, Shangani, Sangwe, Umay, Sanyali, Hanyani, Mazoe, qui naissent dans les montagnes cristallines de Matoppo pour descendre au Zambeze, ces montagnes elles-mêmes et tout le versant opposé jusqu'au Limpopo, constituaient le royaume des Ma-Tabelé. Les Anglais ont changé tout cela. Les Ba-Rotsé relèvent maintenant de la Rhodesia septentrionale; les Ba-Mangouato, du Protectorat du Be-Chuana-Land; les Ma-Tabelé, de la Rhodesia méridionale. — Et une quatrième domination arrive en pointe qui touche presque la « Fumée Tonnante », celle des Allemands de l'Afrique du Sud-Ouest.

Les Ma-Tabelé où Ama-Ndebeli s'appellent ainsi de leurs énormes rondaches; leur nom signifie exactement « les gens qui disparaissent », sous-entendu : derrière leurs boucliers.

Malgré leur nom collectif, les Ma-Tabelé n'étaient guère qu'une armée, qui avait modestement commencé par une bande de Zoulou partie de la Natalie vers 1820; puis, graduellement renforcés par des partisans, ils avaient en nomades traversé le plateau devenu peu après État libre et Transvaal; ils se reti-

rèrent devant l'invasion des Boers, pour franchir le Limpopo et monter vers le nord.

Conduits par le redoutable Mousselekatsi et très solidement tenus, ils se recrutaient en route de jeunes gens de toutes les races asservies ou exterminées. En 1864, lorsque le missionnaire Mackenzie visita le roi des Ma-Tabelé, presque tous les hommes âgés qu'il vit dans l'armée étaient des Aba-Zanzi, c'est-à-dire des Cafres originaires de la Natalie et du pays des Zoulou; les guerriers dans la force de l'âge étaient des Be-Chuana des diverses tribus qu'avait subjuguées Mousselekatsi dans ses pèlerinages sur le plateau des futures républiques australes hollandaises; enfin, les plus jeunes soldats étaient des Ma-Kalaka et des Ma-Chona, originaires de la contrée faîtière d'entre Limpopo et Zambeze qui constitue maintenant la Rhodésie méridionale.

Tous ces hommes de guerre sans exception avaient commencé par être des captifs. D'abord ils n'avaient eu d'autres fonctions que de garder le bétail du roi, puis ils avaient suivi les soldats à la bataille, portant les armes et les vivres dans quelque expédition d'épreuve; une fois accoutumés à la vue du sang, ils étaient devenus combattants à leur tour, tuant les hommes et les femmes comme on avait tué leurs propres parents. Tant que leurs glaives n'avaient pas « bu », on les tenait pour des étrangers, des esclaves, et la viande qu'on leur donnait était d'abord frottée de sable; on ne les rangeait parmi les hommes qu'après leur premier meurtre. De même qu'aux Zoulou du féroce Tchaka, il leur était impossible de se marier; ils ne pouvaient élever d'enfants; la grande famille militaire ne se recrutait que parmi des captifs. Seule la mort violente passait pour honorable; les malades étaient comme cachés à l'écart, sous la surveillance d'un médecin qui les ramenait dans le camp après guérison ou jetait leur cadavre dans la brousse; les vieillards étaient lapidés. Dressés à la chasse du gibier humain, les Ma-Tabelé étaient devenus très habiles à leur métier de massacreurs. Suivant la « grande loi » du roi, ils ne devaient jamais reculer et l'on vit des régiments se laisser écraser par des ennemis supérieurs en nombre; par l'ordre du maître, des guerriers n'ayant que leurs sagaies se précipitaient sur un lion ou sur un buffle et le ramenaient vivant. Fiers de leurs blessures, fiers de leurs victoires, les Ma-Tabelé étaient abjects devant le souverain, qu'ils saluaient de leurs cris : « Grand roi ! Mangeur d'hommes! » Par un étrange contraste, ce chef, qui pour titre le plus glorieux avait celui de « Cannibale », était un personnage fort sensible : il lui déplaisait de voir souffrir. Devant lui : les bouviers avaient à s'abstenir du fouet; de grandes branches

devaient leur suffire pour guider leurs bêtes, en les caressant des feuilles, en les délivrant en même temps des mouches et autres insectes à piqûre cuisante.

Une pareille armée ne pouvait vivre que de campagnes constamment renouvelées : elle n'avait d'autre approvisionnement que le pillage, quoique le pays fût fertile; d'autre recrutement que la prise des captifs. La guerre étant la seule industrie des Ma-Tabelé, ils n'attendaient même pas que le roi leur donnât l'ordre d'entrer « en danse » : de leur initiative ils allaient ravager les terres des alentours, tuant les hommes, ravissant les femmes, les enfants et le bétail. Toutes les traditions ayant été brisées par l'expatriation et la vie des camps, les Ma-Tabelé ne connaissaient ni les chants, ni les proverbes, ni les croyances des diverses races dont ils étaient issus; suivant les pays qu'ils traversaient, ils laissaient les sorciers indigènes faire leurs sacrifices ou leurs conjurations, mais sans y prendre aucune part.

Cependant une certaine cohésion nationale avait fini par s'établir entre ces gens de toute origine, et en même temps l'état de guerre incessante avait dû faire place à un genre de vie analogue à celui des tribus environnantes. Déjà dans les dernières années du règne de Mousselekatsi, les lois défendant le mariage étaient tombées en désuétude; les familles s'étaient constituées et les guerriers s'étaient faits laboureurs, tout en gardant la chevelure gommée autour de la large tonsure, comme le symbole de leur virilité.

Peu à peu l'influence des missionnaires, celle des traitants, l'ouverture de routes de commerce, le voisinage des Boers du Transvaal, des Anglais du Be-Chuana-Land, le passage des aventuriers en quête de l'or firent craindre aux Ma-Tabelé pour leur cruelle omnipotence. Ils essayèrent de se garer. Un envoyé du Transvaal étant venu demander à Mousselekatsi l'autorisation pour les mineurs blancs de traverser le pays : « Prenez ces pierres, répondit le grand et terrible chef, et chargez-en vos vagons; mais que nul n'amène ici de femme hollandaise ou de vache, de brebis, de chèvre, ou ne se hasarde à bâtir sa maison chez moi »!

C'étaient des paroles bien fières, et certainement à défaut des Anglais, les Boers auraient brisé le pouvoir des Ma-Tabelé, comme ils l'ont déjà fait de la puissance d'autres « empereurs » de la race des Cafres. Mais les Anglais, aussi avides des territoires bantou que le sont les Hollandais, et plus forts incomparablement, ont eu raison en quelques années de tout le vaste « empire du Zambeze ». Voici comment :

Le 30 novembre 1888, après de longs pourparlers, trois Anglais obtinrent de Lobengula, fils et successeur de Mousselekatsi, le droit de rechercher, et en cas de découverte, le droit d'exploiter des mines (lisez : de l'or) dans le territoire des Ma-Chona dont il était le redouté suzerain; peu après d'autres Anglais acquirent du même potentat ce même droit de prospection, d'exploitation; puis tous ces lanceurs d'affaires s'unirent en une société qui prit le nom de Compagnie Anglaise de l'Afrique du Sud, « British South-Africa Company ».

Le 29 octobre 1889, cette société reçut sa charte du gouvernement de la Grande-Bretagne; elle devint la « Chartered », la Compagnie qui a une « charte », c'est-à-dire qui a reçu de la haute autorité métropolitaine un ensemble de droits régaliens.

Constituée au capital de 25 millions, elle eut à sa tête un conseil de huit directeurs, dont cinq nommés par les actionnaires et trois par le gouvernement. Le « directeur des directeurs », l'initiateur et l'homme d'action de toute cette entreprise, fut le financier politicien de peu de scrupules devenu si démesurément célèbre, Cecil Rhodes. C'est, à vrai dire, un intelligent, un vaillant, un audacieux et, à sa manière, un grand patriote; et en même temps, ce qui est une gloire immense en cette fin de siècle, le signataire du plus gros des chèques émis jusqu'à ce jour : 133 millions de francs, pour l'achat des mines de diamants de « Kimberley Centre » au profit de la compagnie de Beers, dont il est directeur à vie.

La Chartered, donc, puisque c'est son nom populaire, envoya tout aussitôt un corps de troupes dans le territoire de Lobengula, sous le commandement du docteur Leander Starr Jameson, lui aussi devenu fameux plus tard par sa prise d'armes contre la république Sud-Africaine. Lobengula l'aimait : il avait été secouru par lui deux ans auparavant dans un accès de goutte; il lui donna l'autorisation d'entrer avec sa petite armée dans le pays des Ma-Chona. Ce devait être et ce fut tout le malheur. Partis du Cap, en mars 1890, les hommes de Jameson arrivèrent en septembre à l'endroit qui est maintenant la jeune ville de Salisbury. Quatre forts s'élevèrent, suffisants contre des sauvages qui n'alignent pas de canons en batterie : les forts Tuli, Victoria, Charter, Salisbury; le premier dans le pays de la rive gauche du Limpopo, le second sur un tributaire du fleuve Sabi, le troisième dans la région des sources de ce même Sabi, le quatrième dans le bassin du Zambeze, et tous les quatre le long d'une ligne S.-S.-O.-N.-N.-E. Ainsi se créa la « route militaire » d'où devait sortir l'asservissement des Ma-Tabelé, du fait de 192 jeunes gens, car l'armée de Jameson ne comptait que ce nombre de conquis-

tadores; mais ces Blancs se renforcèrent rapidement par l'arrivée de chercheurs d'or et d'aventuriers du Cap et des deux républiques hollandaises.

La suite se devine aisément : concession à un Anglais par Lobengula, et pour une durée de cent ans, du droit de disposer des pâturages, d'établir des fermes; droit acheté sans tarder par la Chartered, qui doubla son capital, et se regarda dès lors comme la souveraine du Ma-Chona-Land; croît continuel de la population blanche; pose de lignes télégraphiques; essais de culture; prospection « enragée », trouvailles d'or; création de bourgades, telles qu'Umtali, Victoria; arrivée de familles de Boers, commencement d'un trek que la Compagnie à charte arrêta *manu militari*; commencement aussi, en 1893, des « difficultés indigènes », à la suite de la rupture de fils télégraphiques par des Ma-Chona, près de Victoria. Ces « difficultés » avec les Ma-Chona en amenèrent d'autres avec leur suzerain Lobengula, qui renonça loyalement aux 2 500 francs par mois que lui allouait la Compagnie. Comme de juste, on en vint aux coups entre Blancs et Noirs dès que le roi des Ma-Tabelé se fut préparé à la guerre; et aussi la « Chartered », qui recruta tout ce qu'elle put de jeunes Anglais et de jeunes Boers sous la triple promesse de leur octroyer, dès la paix conclue à l'avantage des Britishers, une ferme de 3 000 arpents, vingt lots aurifères et une part proportionnelle des troupeaux enlevés aux Bantou, la Compagnie s'en réservant la moitié, l'autre moitié allant aux condottières.

Rien d'intéressant dans cette lutte du riche contre le pauvre, de l'armé contre le désarmé, des capitaines blancs contre les indunas ou « chefs cuivrés », sinon le courage des combattants des deux races. La guerre finit en 1894, à la mort de Lobengula, qu'enlevèrent la fièvre et cette goutte dont Jameson l'avait soulagé sans l'en guérir : ce qui est assez l'habitude. La « Noble Compagnie » fait 25 francs de rente par mois à chacune des survivantes de ses trente veuves. La conquête de ce grand pays n'avait coûté aux Blancs que 124 hommes. On donna à la contrée, le 3 mars 1895, le nom officiel de Rhodesia, en l'honneur du grand « spéculateur ».

Cependant quelques vies européennes durent être encore sacrifiées à la main-mise européenne sur la Rhodesia. A la nouvelle de l'échec de leur conquérant Jameson et de sa capture par les Transvaaliens, la majeure partie des Ma-Tabelé prit les armes au commencement de 1896, et beaucoup de Ma-Chona également; en décembre tout était consommé, et la force, le prestige des Blancs plus grands que jamais.

Pendant ces luttes, le chemin de fer qui devait relier la

Rhodesia méridionale au réseau général de l'Afrique du Sud avançait très rapidement, à raison d'environ un mille par jour, soit 1 609 mètres, sous la direction de 30 ingénieurs, de 220 entrepreneurs et contremaîtres blancs ayant sous leurs ordres 2 200 terrassiers cafres. Le 19 octobre 1897, la ligne du Cap à Mafeking, prolongée de 880 kilomètres, atteignit enfin la naissante ville rhodésienne de Buluwayo; or, il ne s'était encore écoulé que quatre ans depuis que Lobengula vaincu s'était enfui de son kraal impérial.

Quel prodigieux changement en moins d'une génération d'hommes et quel plus grand exemple de la grandeur et de la décadence des empires militaires cuivrés ou noirs! Il n'y a que peu d'années encore, les Ma-Chona, terriblement houspillés par les Ma-Tabelé, et plus que houspillés, massacrés joyeusement, « parmi le tas », dansaient dans leurs fêtes, une ronde, hommes et femmes, à la mesure des mains tapant en cadence, et l'on chantait en chœur :

Chantons aujourd'hui, dansons! Tout à la joie!
Demain les Ma-Tabelé viendront :
Alors nous courrons à nos trous,
Mais avant d'y pouvoir entrer,
Nous aurons été tués par les Ma-Tabelé.
Chantons! Dansons!

Ce n'est pas le Ma-Tabelé qui les a « mangés ». C'est l'Anglais, qui dévore aussi les Ma-Tabelé jadis dévorants.

II
LE PAYS

La Rhodesia au sud du Zambeze n'est pas toute la Rhodesia; il s'en faut; elle n'en fait pas la moitié : la Rhodesia tout entière étant estimée à 1 100 000 kilomètres carrés environ, soit deux fois la France, il y en a 650 000 pour la Rhodesia du Trans-Zambeze ou Rhodesia septentrionale, et 450 000 pour la Rhodesia du Cis-Zambeze ou Rhodesia méridionale.

Territoire que se partagent les bassins du Zambeze, du Limpopo, du Sabi, du Pungwe et autres fleuves côtiers moindres, la Rhodesia méridionale est, dans son ensemble, un plateau de 1 000 et 1 200 à 1 500 ou 1 600 mètres au-dessus des mers, avec trois pentes : au sud, du côté civilisé, vers le Limpopo; au nord, vers le Zambeze; à l'est, vers de moindres tributaires de l'océan des Indes. Si la forme de plateau y prédomine de beaucoup, les montagnes n'y manquent pas, desquelles les plus connues jusqu'à ce jour sont les Matoppo, sur le faîte

entre Zambeze et Limpopo, dans la région où s'est fondée Buluwayo, la capitale du Ma-Tabelé-Land.

Quand, parti du Transvaal, on a franchi les bas-fonds du Limpopo, que la tsétsé fait inhabitables pour l'instant, et qu'on entre dans la Rhodesia, le talus qu'on gravit aussitôt est celui des monts Lingouapa, qui ne sont autre chose que la chute méridionale du plateau des Ma-Tabelé et des Ma-Chona.

Ce plateau se compose « de gneiss, de granits surmontés de grès et quartzites, et d'alignements de roches schisteuses et dioritiques », constitution intime qui le range à priori parmi les régions aurifères, et c'est ce qu'il est en effet. En même temps que très osseux, le pays est, en de longues lignes, mobile et « coulant », sur le trajet de dunes de sable tantôt minces, tantôt fort larges, qui vont d'ouest en est, en prolongement de celles du Be-Chuana-Land. Cette nature de roches, les longues ondulations, les lignes fuyantes en feraient une contrée des plus monotones, si le pays « ne témoignait de phénomènes de désintégration et d'érosion très intenses ayant produit des éboulements granitiques ».

Les Matoppo n'élèvent qu'à 1700 mètres leurs coupoles de granit; quelques-unes de leurs crêtes sont déchiquetées en pyramides et en obélisques de l'aspect le plus bizarre; ils font partie du faîte entre Zambeze et Limpopo, « aigueverse » qui se continue, après virement au nord-nord-ouest, par les monts des Ma-Chona, tranche des eaux entre ce même Zambeze et le Sabi; puis, dans le pays de Salisbury, qui est la capitale de la Rhodesia, en même temps que du Ma-Chona-Land, le toit des eaux se poursuit presque droit vers le nord, entre les affluents de droite du Zambeze, sous le nom de monts Umvukwe. Près des sources du Sabi, le Wedza s'élève à 1 646 mètres; le Hampden, à côté de Salisbury, monte à 1 524.

Entre le cours supérieur du fleuve Sabi, franchement dirigé vers le sud, et la frontière du pays portugais de Gaza, les monts Outobi dressent, en cimes principales, l'Oubiri, le Sipoumgambili, le Silindi, rochers de porphyre, de trapp, de basalte, dont l'altitude est évaluée à 1 200 mètres. Des eaux courantes, ayant taillé leur lit dans la roche vive, découpent le massif en plusieurs fragments, qui sont en maints endroits d'accès difficile, à cause de la raideur des parois et des hautes herbes pressées à travers lesquelles on a grand'peine à se frayer un passage. Cependant les trois pics suprêmes sont revêtus de forêts où l'on peut cheminer facilement sur le gazon entre les fûts des arbres. D'après Erskine, les vallées supérieures du fleuve Busi, qui prend son origine dans ces montagnes, sont destinées à devenir un jour un centre de colonisa-

tion européenne et de culture; la salubrité de l'air y est parfaite, et la canne à sucre, le cafier y trouvent le sol qui leur convient. Cette chaîne se lève au-dessus de terres assez basses qui vont se prolongeant jusqu'à l'océan des Indes; elle a donc grand air, vue de l'orient, et assez petit air, vue de l'occident, car à l'ouest du Sabi, le plateau n'a pas moins de 1 200 mètres d'altitude; de ce côté les montagnes rejoignent les Matoppo Hills par de simples renflements séparant les unes des autres de larges dépressions où les eaux s'amassent en lacs ou en marais.

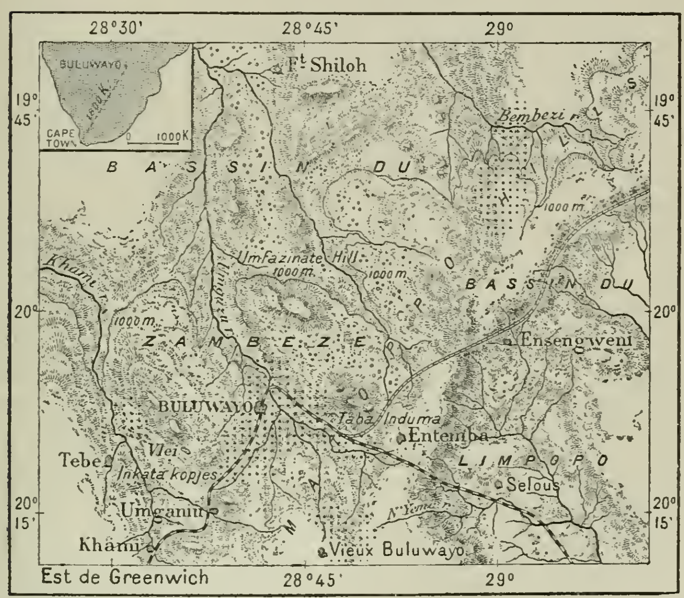
Au nord, ces monts Outobi s'appuient sur un plateau de grès rouges ou blancs d'environ 1 000 mètres en altitude et se rattachent par quelques hauteurs à la chaîne du Sita Tonga, dont les sommets atteignent 1400 mètres; l'un d'eux, à la pointe aiguë, a reçu des indigènes le nom de Goundi-Inyanga, c'est-à-dire « Rase-la-Lune ». En continuant à cheminer vers le nord, le mont Doe atteint, d'après M. Kuss, une élévation de 2 400 mètres, au-dessus du plateau de Manica, fameux par ses mines d'or : la masse granitique dudit Manica n'étant pas inférieure à 2 000 mètres (?), les cimes qui le commandent ne sont guère que des collines ou des croupes à faible pente. Au septentrion du plateau, entre les rivières du bassin du Zambeze, il y a un mont Moltke, un mont Bismarck, et un mont Darwin.

En somme, les géodésiens auront fort à faire avant de nous montrer tels qu'ils sont ces chaînons, ces chaînes dispersées, leurs parallélismes et leurs obliquités, leurs alignements, leurs failles, leur distribution entre les bassins et sous-bassins des rivières. Ce qui a déjà définitivement force de certitude, c'est que la Rhodesia méridionale se présente à nous comme un haut plateau ridé de longues croupes ondulantes, interrompu de nombreux *kopjes* ou « amoncellements » de blocs de granit, comme une région de roches le plus souvent nues, d'arbres de taille assez exiguë, d'apparence peu « fortunée »; beaucoup d'herbes longues ou courtes; et presque partout le désert : il le semble du moins, car il y a des kraal de nègres là où l'on n'en voit pas, dans les creux, les coins, les culs-de-sac où ils se sont dérobés par crainte des féroces Ma-Tabelé. En moyenne, le pays manque essentiellement d'eau, voilà son presque irréparable malheur; c'est dans le fond des rainures seulement qu'elle apparaît; là elle court, petitement pendant les trois quarts de l'année; ou elle dort en maintes dépressions de la haute plaine; partout elle a grande tendance à tarir, et chaque jour de soleil rétrécit ses lagunes.

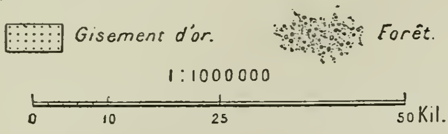
Monts et plateaux se déversent, au nord, dans le Zambeze

par le Guay, grossi du Shangani; par le Sanyali, grandi de l'Umpuli; par le Hanyani, par le Mazoe ou par d'autres torrents moindres. Tous ces tributaires ou sous-tributaires, ceux qui partent des Matoppo Hills comme ceux qui naissent dans

BULUWAYO ET SES ENVIRONS.



D'après la Geographical Soc. et Stanford.



le Ma-Chona-Land et le Manica-Land, ont pour traits communs des crues énormes, une grande rareté, voire une absence totale d'eau vers la fin de la saison sèche, et, dans la moyenne de l'année, une médiocrité notable, par la raison que la nature du sol, roche imperméable, s'oppose à la filtration des pluies, donc à la naissance des sources; tandis qu'il suffit quelquefois d'un seul orage pour qu'un torrent presque vide une heure aupara-

vant s'emplisse et déborde, pour bientôt diminuer rapidement et montrer les cailloux de son lit.

Mêmes caractères pour les affluents du Limpopo, et pour le Sabi, qui est le prince des fleuves côtiers entre le Zambeze et le Limpopo, en vertu d'un cours qu'on estime à 800 kilomètres, et dont la partie supérieure, en Ma-Chona-Land et Manica-Land, relève de la Rhodesia; la partie inférieure appartient aux Portugais à partir de la rencontre de son grand affluent de droite, la Lunde, peu au-dessous de ses dernières cascades.

Si les rivières se débondent en leur temps, et chaque année, c'est que les pluies de la saison mouillée (décembre, janvier, février, mars), tombent parfois très dru, surtout durant les premiers de ces quatre mois. Au déluge succède la presque absolue siccité; les eaux baissent très vite entre les rives; les mares dont les débordements avaient couvert le plateau se contractent par l'écoulement et l'évaporation : alors, la fièvre d'accès sévit dans l'air empoisonné de miasmes, sous le soleil violent du tropique.

La saison sèche s'installe, qui est d'abord la saison froide, puis devient la saison chaude; juillet (ou juin) est le mois « polaire » où (rarement) le thermomètre peut descendre au-dessous de zéro à Salisbury, lieu élevé, et, à fortiori, dans les endroits plus hauts encore; octobre (ou novembre) est le mois torride; entre la moyenne du mois le plus chaud et celle du plus froid, il y a une différence de 9 à 10 degrés à Salisbury, et de 12 à 13 à Buluwayo.

Au total, climat assez dur, mais trempant l'organisme, en ce sens que les changements de température y sont quelquefois fort brusques, que l'écart thermométrique est considérable entre la gelée du matin et la chaleur de l'après-midi; et aussi parce que les vents du sud-est, haleines desséchantes, y soufflent avec fureur, comme un mistral, un ciers, une tramontane, et y chassent devant eux une intolérable poussière. Climat d'ailleurs salubre, en dehors des fièvres intermittentes dont on ne souffre guère que dans les régions les plus plates, les plus basses de la haute plaine, et, encore plus dans les vallées profondément creusées, à l'approche du Zambeze, du Sabi inférieur, du Limpopo torride.

En conclusion du peu d'observations faites jusqu'à ce jour dans la Rhodesia méridionale, l'année qui va du 1er octobre 1897 au 30 septembre 1898 étant prise pour exemple, le maximum de température à Salisbury, au mois d'octobre, est monté à 33°,8; le minimum a peu dépassé le zéro du thermomètre : en juillet, + 1°,4; la hauteur des pluies y a été de 704 millimètres,

en quatre-vingt-quatre jours. A Buluwayo, dont l'altitude est un peu moindre que celle de Salisbury, on a constaté, en cette même année, une moyenne de près de 20°, un maximum de 33°,9, aussi en octobre; un minimum de + 6°,3, aussi en juillet; et il y est tombé 583 millimètres d'eau en soixante-dix jours.

III
LES PRODUITS
LES MINES

Tout ce qu'on nous apprend des capacités du sol, du sous-sol de la Rhodesia est extrêmement favorable à cette jeune colonie; avec cette réserve que presque tous nos documents émanent des agents de la grande Compagnie à charte, que, par conséquent, nous avons le droit de les supposer entachés de l'optimisme qui sied à des rapports lus devant des actionnaires.

Avant tout, comme on vient de le dire, le climat, tempéré par l'altitude, s'adapte suffisamment à la constitution physique des Blancs d'Europe, encore mieux des Anglais et des Boers de l'Afrique australe. En second lieu, malgré quelques affirmations contraires, il semble évident qu'un pays, même spécialement granitique, ce qui comporte la dureté de sol, voire une certaine infécondité, ne peut manquer d'évoquer des grains, des fruits et des herbes avec quelque abondance, quand il reçoit, suivant les lieux, de 600 millimètres à un mètre (?) de pluie par année. A dire vrai, la saison des pluies peut y sembler un peu courte, avec ses trois ou quatre mois seulement, contre huit à neuf mois d'une dure sécheresse traversée de vents très fougueux et très « évaporateurs »; et il est manifeste que de vastes espaces y seront toujours trop sevrés des bienfaits de l'eau courante.

On peut considérer la flore de la Rhodesia méridionale comme formant transition entre celle de la Zambézie et celle du Cap; or, la flore de la Zambézie, région tropicale, est, dans l'ensemble, pareille à celle de la Congolie, région équatoriale, mais elle est moins opulente; de même la Rhodesia du Sud a moins d'exubérance végétale que les contrées au nord du Zambeze parce que le pays est moins visité des pluies, que par conséquent il tend plus au steppe, et aussi parce que, plus éloigné de l'équateur, il a moins de soleil. Quelques espèces du Cap, dépassant au nord le tropique du Capricorne, y ont trouvé une aire favorable : tel l'arbre argenté, le *leucodendrum argenteum*, que l'on rencontre jusque sur le haut du Zambeze. La limite du baobab coïncide à peu près avec la séparation des eaux entre Zambeze et Limpopo; cet arbre géant, surtout épais et difforme, se montre donc assez fréquemment dans le nord de la Rhodesia du Sud.

Dans une contrée de steppes par endroits et par endroits striée de longues dunes de sable, la forèt n'est pas de celles qui stupéfient et plongent en extase par leur étendue, leur majesté, leur splendeur; elle appartient « au genre rabougri », elle n'a pas de profondeur, de mystère, elle est clairsemée, elle ombrage peu, étant d'arbres peu feuillus; sur de longs espaces c'est plutôt un maquis sud-africain, « riche en arbustes et en buissons fleuris ».

Le monstrueux baobab signalé ci-dessus, qui se rencontre surtout le long du Shangani; le palmier, de plus en plus fréquent à mesure qu'on tire vers le nord; les mimeuses; les acacias; l'arbre à caoutchouc; l'*ihusi*, sorte de bois de teck (aussi le nomme-t-on communément ici le « native teak »); le *mahobohobo*, arbre d'un bois très résistant qui brave les fourmis blanches, les insectes perforeurs, et donne un fruit dont le goût est à peu près celui de la nèfle; le *machabel*; le *mangwe*, qui ne « branche » qu'à une grande hauteur, d'où un tronc droit, solide, très propre à la charpente; le cotonnier; des fruitiers encore sauvages, comme cerisiers, orangers, figuiers, manguiers, voilà les arbres principaux des forêts rhodésiennes, dont l'étendue reste à déterminer. On estime qu'elles couvrent un peu plus de 5 millions d'hectares dans le Ma-Tabele-Land, et une surface moindre en Ma-Chona-Land. Ce n'est guère. Il faut dire qu'elles ont de tout temps souffert, dans leur étendue comme dans leur opulence, des incendies qui les ont assiégées alors que les enveloppaient dans leur terrible brasier les flammes des feux allumés par les indigènes pour brûler les herbes desséchées et féconder ainsi le sol. On espère que ce fléau ne tardera pas à devenir une chose du passé, quand on aura cantonné dans des réserves déterminées les Bantou non employés au service des Blancs : alors ils ne mettront plus le feu aux herbes, et par suite aux sylves, et ne dépouilleront pas certains arbres de leur écorce pour en tirer des fibres textiles. Ce procédé des Ma-Tabelé et des Ma-Chona, consistant à fertiliser le sol par la combustion des herbes, a pour terme naturel la stérilité définitive de ce sol, privé chaque année de la décomposition de ces herbes, dont se serait fait à la longue un dépôt d'humus. La cessation des incendies créera de nouveau cet humus et la destruction des termitières innombrables améliorera richement le sol, par l'acide formique, excellent amendement dont les fourmis sont les dépositaires.

En fait de grains nourriciers, plantes alimentaires, la Rhodesia méridionale paraît très bien douée; ses altitudes l'enlevant jusqu'à un certain point à son milieu tropical, elle peut produire à peu près tout ce que font venir les Européens chez

eux : le blé, l'avoine et les diverses céréales, le maïs, la pomme de terre et autres farineux, la citrouille, à peu près tous nos fruits à côté des fruits des régions chaudes, tels que la mangue, la banane; le tabac réussit « à la perfection »; ainsi en est-il ou en sera-t-il, espère-t-on, du coton, dont les indigènes faisaient autrefois maints tissus; du caoutchouc; de certaines plantes oléagineuses; de plusieurs plantes fibreuses; bref, les produits du tropique en compagnie des produits de la zone tempérée. L'élevage promet également beaucoup. Mais l'agriculture y luttera longtemps contre de désastreux fléaux : les sécheresses, parfois très longues, le climat étant par ici fort capricieux, tantôt avec beaucoup de pluie, presque trop, et tantôt pas assez; les gelées nocturnes, à craindre du milieu de mai jusqu'au milieu d'août; les sauterelles; la peste bovine; la mouche tsétsé : celle-ci semble disparaître peu à peu de la région méridionale.

D'après Oswell et Livingstone les animaux sauvages de l'Afrique australe augmentent en grosseur dans la direction du nord au sud; ainsi les antilopes deviennent de plus en plus grandes à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur; de même les éléphants croissent en stature, avec cette réserve que leurs défenses diminuent. On remarque aussi une grande différence de taille entre les animaux domestiques au nord et au sud du Zambeze, à l'avantage de la Cis-Zambézie. Cependant cette règle n'est pas sans quelques exceptions. La Rhodesia méridionale abonde en girafes, en autruches, animaux qui ne dépassent pas la rive droite du Zambeze; l'antilope y bondit en troupeaux; le crocodile hante le grand fleuve et nombre de cours d'eau de ce qui n'est pas le plateau proprement dit, mais le pays relativement bas. Cette horrible bête, le gros gibier et les fauves disparaissent d'ici, comme ils l'ont fait de toute la pointe australe de l'Afrique, devant les progrès du défrichement, le percement des routes, l'établissement des chemins de fer. La contrée finira par ne nourrir de ses herbes que des espèces domestiquées, des bœufs, des vaches, des moutons, des chevaux et autres compagnons de l'homme, leur ami si peu désintéressé.

Mais si la Rhodesia méridionale peut compter sans outrecuidance sur un bel avenir de culture et d'élevage, son présent est surtout « aurifère ». Même on peut dire que sans les diamants du Griqua-Land, l'or du Transvaal, et son or à elle, Rhodesia, le pays serait encore une région plus ou moins portugaise, sans routes ni chemins de fer, avec des Cafres encore

libres et toujours belliqueux, au lieu d'être une contrée anglaise où l'indigène est « muselé », pacifique par force, à la veille d'être presque entièrement parqué sur des réserves, et où sous nos yeux commence une « exploitation » à fond — sage ou folle, qui sait?

C'est l'or qui anime déjà certaines mines du Ma-Tabelé-Land et du Ma-Chona-Land, l'espoir de l'or qui lance tant de prospecteurs là où l'on peut soupçonner la présence du « divin » métal; mais il n'y a pas encore là de Witwatersrand. Toutefois, la précieuse récolte a fort augmenté dans ces derniers temps : 67 169 onces d'or en 1899, contre 12 757 seulement en 1898. On le « suspecte » et prospecte un peu partout; et un peu partout on en prépare l'exploitation, mais on ne le broie encore à la machine, dans de grandes et puissantes usines scientifiques, qu'à celle de Geelong, à 120 kilomètres au sud-sud-est de Buluwayo, près de l'Um-Zinguani, tributaire gauche du Limpopo, et aux trois usines de Selukwe, à 160 kilomètres nord-est de ce même Buluwayo, près de Gwelo, qui est une station future du chemin de fer du Cap au Zambeze.

Tout n'est pas or dans l'extraction de l'or, et les grands broyeurs de quartz ont à lutter contre la rareté de la main d'œuvre : la population de la Rhodesia méridionale est fort peu considérable, nullement en rapport avec l'étendue de la contrée, tant dans le Ma-Tabelé-Land que le Ma-Chona-Land; le travail souterrain est antipathique aux naturels, et la dure discipline des compounds, des enclos dans lesquels on les emprisonne pour qu'ils ne puissent brocanter au dehors l'or qu'ils auraient dérobé, la « stricte observance » ne leur plaît qu'à demi. Cependant cette aversion décroîtrait, nous disent les rapports officiels. D'ailleurs on a commencé d'importer des travailleurs de l'Outre-Zambeze, qui est une région plus densément peuplée que le Cis-Zambeze; on essaie d'introduire aussi des Fingo de la colonie du Cap.

Pour animer les machines à concasser le quartz, il faut du bois ou de la houille. De bois, la Rhodesia méridionale n'en a pas trop, mais la houille semble y abonder. On en a reconnu en plus d'un endroit : dans le district de Wankie, à la rive gauche du Guay, tributaire du Zambeze, à 160 kilomètres nord-ouest de Buluwayo; le charbon s'y trouverait en masse et d'excellente qualité; dans le district de Mafungobusi, au nord de Gwelo, à la gauche du Sanyali, affluent du Zambeze, sur le tracé de la voie ferrée du Cap au grand fleuve; dans le district de Tuli, à la rive gauche du Limpopo, à 225 kilomètres sud-sud-est de Buluwayo; ailleurs encore. On se propose de relier les mines du district de Wankie et du district de Tuli à cette ville

de Buluwayo par des chemins de fer industriels. Il semble donc, si les rapports de la Compagnie à charte ne jettent pas délibérément de la poudre aux yeux, que la Rhodesia méridionale est très bien dotée, minéralement parlant, et peut-être mieux encore du fait de la houille que du fait de l'or, qui a été la cause éminente de la création de la colonie.

IV LES HABITANTS

Un « ordre en conseil » du 25 novembre 1898 a divisé la Rhodesia méridionale en deux provinces autonomes : le Ma-Tabelé-Land et le Ma-Chona-Land, chacune ayant son peuple spécial, ses tribus diverses, toutes soumises aux Ma-Tabelé, maîtres très durs, avant que les Anglais, devançant les Boers, eussent imposé leur empire à tous ces Bantou. On les évalue, encore tout à fait « grosso modo », et comme on verra plus bas, au-dessous du nombre réel, à 308 595 personnes, dont 113 499 dans le Ma-Tabelé-Land et 194 756 dans le Ma-Chona-Land, qui est bien plus grand et depuis très longtemps habité : il y a mille ans au moins que vivent ici les ancêtres des tribus habitant présentement la contrée.

Les Ma-Tabelé ne peuplent point à eux seuls le Ma-Tabelé-Land dont les Anglais viennent de leur enlever la domination. Conquérants, ils n'ont pas, si féroces qu'ils soient, détruit tous les peuples conquis; un certain nombre de peuplades tributaires, éloignées de la résidence du grand chef ou défendues par les difficultés du sol, ont gardé quelque indépendance politique, quelque cohésion nationale. Tels sont les Ba-Nyaï, qui vivent au nord-nord-ouest de Gwelo, sur le Shangani et le Sanyali, au pied des monts Mafungabusi, parmi lesquels se lève le Cromwell. Ayant choisi d'ordinaire des forteresses de rochers pour leurs demeures, les Ba-Nyaï sont en général de beaux hommes, grands et forts, et tirent vanité de la nuance de leur peau, relativement claire. Très propres, ce en quoi ils se distinguent de la plupart de leurs voisins, ils soignent aussi leur chevelure, divisée en petites mèches, qu'ils entourent d'une écorce d'arbre teinte en rouge : cette coiffure en bandelettes rigides leur donne un aspect qui rappelle celui des Égyptiens d'il y a trois mille années. Quand ils voyagent, ils relèvent toutes les mèches et les rassemblent en nœud au-dessus du crâne. Les Ba-Nyaï n'ont pas les mœurs serviles de leurs voisins : ils élisent leur chef. Il est vrai que le souverain élu est d'ordinaire le fils de la sœur du défunt; mais il est arrivé fréquemment que les électeurs, non satisfaits de ce candidat, sont allés chercher leur roi chez d'autres peuplades. Quand le choix de tous est annoncé à l'élu, celui-ci refuse

d'abord, comme si on le chargeait d'un fardeau trop lourd à porter; mais ce n'est là qu'une fiction constitutionnelle; l'autorité lui reste confiée, et, avec le pouvoir, les biens, les femmes et les enfants de son prédécesseur. Il n'est pas de tribu africaine chez laquelle les femmes jouissent d'une aussi grande influence que chez les Ba-Nyaï : en toute affaire domestique c'est la femme qui décide. Quand un jeune homme demande une jeune fille en mariage, c'est à la mère qu'il s'adresse, et s'il est agréé, il quitte sa propre famille pour aller vivre chez sa belle-mère, dont il devient le serviteur et à laquelle il doit toujours témoigner le plus grand respect; au lieu de s'asseoir, il se met à genoux devant elle en s'accroupissant sur les talons, car ce serait une grave offense que de lui présenter les pieds. Les enfants appartiennent à la mère. Le mari se fatigue-t-il de son état de domesticité, il peut s'en retourner chez lui; mais il doit renoncer à tous les droits paternels, à moins qu'il ne les achète par le don d'un certain nombre de vaches et de chèvres.

Il y a aussi les Ba-Nansa et les Ba-Nabea, à la rive droite du grand fleuve dans la région de sa Cascade « Tonnante » et jusqu'au delà du confluent du Guay; au midi de leur séjour, dans le district de Wankie, la route du Kalahari et du Be-Chuana-Land traverse un pays de sables arides large de 80 kilomètres, totalement privé d'eau, entre Tamatsie et Pandama-Tenka : c'est « la piste de la Soif » (Thirst Durst), redoutée des voyageurs; puis on s'achemine, en contrée meilleure, avec beaucoup plus d'eau, dans la « Terre des mille Mares », Land of the thousand Vleys. Les Ba-Machua et les A-Butua vivent entre les Ba-Nyaï et le Zambeze.

Les Ma-Kalaka et les Ma-Chona, anciens maîtres de la contrée où régnaient de nos jours les Ma-Tabelé, souvent décimés par la « horde » de Mousselekatsi, ont été en grande partie exterminés; et leurs restes vivaient dans la servitude, quand sont arrivés les pionniers de la « civilisation ». Les Ma-Kalaka sont ceux qui ont le plus souffert. Dispersés par la conquête, ici vers le Zambeze, ailleurs vers le Limpopo ou les plaines du Kalahari, ils ont oublié jusqu'à leur langue et ne parlent plus qu'un jargon zoulou. Jadis excellents cultivateurs, forgerons habiles, ils ont dû en maints endroits retourner à l'état nomade, vivre de cueillette et de chasse ou même se livrer au pillage. Ils sont retombés en barbarie et ne savent même plus se construire des cabanes. Cependant les Ma-Kalaka continuent de se distinguer honorablement de tous leurs voisins par la sévérité de leurs mœurs conjugales; ils respectent leurs femmes et

prêtent serment par le nom de leur mère. Dès l'enfance, les femmes sont soumises aux opérations du tatouage, qui sont des plus cruelles; rien que sur la poitrine et sur le ventre on leur fait plus de quatre mille coupures, disposées sur trente lignes parallèles, et quand la peau n'a pas suffisamment bourgeonné, on recommence l'opération. Les Ma-Kalaka ont des grottes pour nécropoles,mais ils ne permettent pas aux étrangers d'enterrer leurs morts dans la terre kalaka : les compagnons des deux explorateurs Oates et Grandy, morts dans le pays, furent obligés de rapporter leurs cadavres hors des frontières.

Les Ma-Chona sont des Cafres physiquement inférieurs à leurs persévérants oppresseurs les Ma-Tabelé; et intellectuellement, moralement, ce sont des taciturnes, des endormis, des apathiques. Ils constituent le fond de la population sur le versant zambézien des montagnes; ils ont mieux résisté à l'oppression, car leur industrie les rendait indispensables à leurs maîtres. Quoique bien déchus aussi et désignés par les Ma-Tabelé sous le nom de Ma-Cholé, c'est-à-dire « Esclaves », ce sont eux qui cultivent les rizières, fabriquent les meubles, tissent les étoffes de coton, taillent et brodent les boucliers de cuir, forgent et affilent les sagaies et les glaives. La petite vérole a fait chez eux de grands ravages, et cette maladie est si redoutée que l'on jette fréquemment dans la brousse les malheureux qui en sont atteints. Quelques peuplades de Ma-Chona, protégées par la nature montueuse de leur pays, avaient pu se constituer en républiques indépendantes; mais elles vivaient dans la terreur, se réfugiant tous les soirs, avec leur petit bétail agile, sur des roches isolées dont l'unique sentier était barré par de fortes palissades; on ne pouvait entrer dans leurs huttes élevées au-dessus du sol qu'au moyen de perches entaillées. Parmi les parias errants que l'on rencontre dans le pays des Ma-Tabelé, il en est que l'on appelle Bushmen et Hottentots, quelle que soit d'ailleurs leur origine. Les Ama-Zizi, rebouteurs et médecins, paraissent être réellement de souche hottentote. Quelques indigènes, dits Pandoros par les Portugais, ont acquis un grand pouvoir sur les autres Noirs par leurs pratiques de magie : ils se retirent souvent dans la forêt pour prendre leur véritable forme de fauves, mais ils ne daignent se montrer que sous l'apparence d'hommes.

Au nord du pays des Ma-Tabelé et des Ma-Chona, dans une région très montueuse d'où des torrents à cours rapide descendent brusquement vers le Zambeze, de nombreux villages appartiennent aux Ma-Korikori, gens non moins industrieux que les Ma-Chona; ils sont surtout très habiles à travailler le

cuivre, qu'ils tréfilent et tressent en ornements; leurs femmes se percent la lèvre supérieure et y introduisent un anneau de fil d'étain, parfois orné de quelques perles. Plus au nord, dans la vallée du Zambeze, vivent les Mtandé, dont les femmes se percent aussi la lèvre supérieure et y introduisent le *jaja*, anneau d'ivoire ou de bois. On est là dans la région de la mouche tsétsé : les femmes font sécher ces dangereux « parasites ailés », elles les réduisent en poudre avec l'écorce d'une racine et mêlent cette mixture aux aliments de leurs bêtes, chèvres, brebis et chiens.

Dans la région méridionale, en tirant sur le Limpopo, d'autres Ba-Nyaï, des Bo-Kharaka, des Ama-Douma, des Ba-Hloekoua, des Ma-Kouaba, etc., complètent les trois cent et quelques mille indigènes auxquels font face, en Rhodesia méridionale, environ 13 000 Européens, divisés comme suit, d'après la dernière estimation (1898).

RÉPARTITION DES EUROPÉENS DANS LA RHODESIA MÉRIDIONALE

Buluwayo, y compris tout le pays environnant. . . .	7 500
Salisbury — — —	3 000
Umtali — — —	330
Gwelo — — —	798
Melsetter — — —	470
Victoria — — —	200
Tiali — — —	48

En 1892 on n'y comptait encore que 1 857 Blancs, parmi lesquels 240 femmes et enfants.

Au nombre des 13 000 Blancs de 1898 on comptait, à côté des « citoyens » anglais, un certain nombre de Hollandais, Allemands et autres Européens naturalisés.

Ainsi que dans les autres régions aurifères de l'Afrique australe, Boers à part, ce qu'il y a par ici d'Européens, Anglais ou cosmopolites, consiste principalement en aventuriers, en prospecteurs, et à côté de ces hommes d'action, en urbains, gens d'affaires, financiers, boutiquiers, « écumeurs » des profits d'autrui.

Les propriétaires blancs ne font pas tout à fait défaut, mais les paysans manquent et manqueront longtemps. Ma-Tabelé-Land et Ma-Chona-Land sont destinés à rester pays de grands propriétaires employant le travail des indigènes et des coulis, à moins que les Boers ne s'infiltrent dans la contrée et que, suivis de leurs troupeaux, ils n'en fassent une contrée pastorale, puis, avec le temps, une région agricole. Beaucoup supposent

qu'à moins de mesures expressément prises contre l'élément néo-hollandais par les autorités anglaises, la force des choses l'y installera plus solidement qu'aucune autre sorte de population.

Une colonisation en masse par l'élément « loyaliste », par les Bristishers, y paraît bien difficile pour une double raison : tout d'abord la Rhodesia du Sud, sans être réellement torride, n'est pas non plus exactement adaptée à la race blanche, qui ne pourra s'y livrer aux travaux en plein soleil que tout à fait sur les hauteurs; ensuite les Anglais, on ne saurait trop le dire, n'aiment guère la très dure condition de paysan; malgré leur renommée de colons incomparables, ils ne se livrent pas à la culture; ce qu'ils préfèrent, c'est la ville, ce sont les affaires, et, quand il se peut, le profit rapide qui récompense rarement le rustique à la main calleuse.

Pour nous en tenir au présent, les indigènes de la Rhodesia montrent peu de zèle à servir leurs maîtres dans les mines ou dans les champs; leur complexion, leurs idées, on peut dire leur idéal les porte à la paresse, « vertu » à laquelle ils trouvent quelque chose de merveilleusement supérieur; ils travaillent donc juste pour ne pas mourir de faim, un mois, deux mois par an pour semer, puis récolter quelques grains et cueillir des fruits.

Pour parer au danger de posséder des mines et de vastes domaines sans en tirer profit, faute de bras empruntés et aussi peu payés que possible, les propriétaires rhodésiens ont commencé à faire venir de plusieurs contrées ce qu'on appelle des travailleurs libres : des coulis de l'Inde, cette réserve vive à laquelle toutes les colonies tropicales recourent ou voudraient recourir; des gens de la Rhodesia septentrionale où diverses peuplades ne redoutent pas leur peine autant que celles du plateau cis-zambézien; des Fingo du rivage de la mer des Indes, hommes qui s'intéressent aux travaux de la terre, et que la « Compagnie » attache au sol par de petites concessions. C'est ainsi qu'elle en a installé déjà des centaines en un territoire d'une douzaine de milliers d'hectares, sur des lots de quatre hectares d'étendue, bien modeste chevance à côté de ceux qu'elle vend aux « colons », c'est-à-dire aux spéculateurs en terres. C'est par blocs de 1 500 à 3 000 « morgen » qu'elle s'en dessaisit pour ces favorisés de la fortune; or, le morgen équivaut à 2 acres 116 millièmes : d'où une contenance de 635 à 1 270 hectares en propriété pleine et entière, sous réserve de certaines clauses résolutoires qu'il est maintenant question d'amender au profit de l'acheteur.

Une des préoccupations de la Compagnie, et non des moindres, la répartition des terres, est encore loin d'avoir trouvé sa solution équitable. On voit aisément qu'elle en arrive peu à peu à la mesure qui fut reprochée avec tant d'amertume au gouvernement français en Algérie, au cantonnement — sous-entendu : des indigènes, — c'est-à-dire au resserrement du domaine des autochtones ou censés tels, là où il est trop vaste pour eux, et à l'attribution de la propriété restante à la puissance souveraine ou suzeraine, qui l'allotit pour les métropolitains. Seulement en Algérie on cantonnait les Arabes sur le territoire même de la tribu à laquelle ils appartenaient, tandis qu'en Rhodesia on préfère constituer des « réserves ». Ainsi que dans les autres pays anglais, on entend par là des espaces d'étendue très diverse où l'on « emmagasine » les naturels qui gênent la colonisation, ou quelquefois seulement les spéculations de la race supérieurement « éminente ». Que le procédé soit injuste ou de toute justice, il est certain que d'une manière ou de l'autre, il faut partager le sol, bien trop vaste ici pour ses habitants cafres.

Les réserves projetées ne seront pas toutes pour les indigènes. Dans l'idée des directeurs de la Chartered il y en aura, comme on vient de le voir, pour les Fingo de la Cafrerie et pour tous les indigènes de l'Afrique australe qui voudront immigrer en Rhodesia. En bons calculateurs les maîtres du Ma-Tabelé-Land et du Ma-Chona-Land se soucient surtout de l'abondance de la main-d'œuvre qui a pour résultat net la baisse des salaires, donc une économie pour la « Société d'exploitation » de la contrée.

D'autres immigrants « cuivrés » sont arrivés du Transvaal en 1899, des Shangaans, « qui passent pour supérieurs à tous les autres Africains en ce qui concerne le travail des mines », et une portion d'une tribu de Ba-Souto transvaaliens entrés en lutte avec le gouvernement de la république Sud-Africaine, et vaincus, comme il était à prévoir. Au nombre de 10 000 environ, on les établit dans la réserve de Belingwe, à l'est-sud-est de Buluwayo, dans le bassin du Lunde, tributaire droit du Sabi. D'autres naturels des pays environnants, 13 500 à peu près, ont demandé la faveur de s'installer sur le territoire de la Compagnie, ce qui leur a été accordé incontinent.

Au 31 mars 1898, on avait alloti, pour les vendre aux colons, 1 580 000 hectares en Ma-Chona-Land, et 1 500 000 environ dans le pays des Ma-Tabelé. Chez ces derniers, 47 000 indigènes à peu près sont déjà cantonnés dans quatorze réserves, où ils obéissent à des *indunas* ou « chefs » responsables vis-à-vis de la Compagnie, et qui, pour le dire en passant, commandent à plus

de femmes que d'hommes; il y aurait, ce dit-on, chez les Ma-Tabelé 60 000 femmes en surplus de la population masculine (?). Cela tient aux guerres sans fin qui ont consommé des guerriers en foule, aux épidémies de typhus et de variole, à la coutume qu'avaient les bandes de Mousselekatsi, puis de Lobengula, de massacrer tous les mâles du pays conquis en respectant la vie des femmes et des filles, sans doute à d'autres causes encore. Chez les Ma-Chona, les réserves commencent également à se remplir de naturels, tenus aussi en main par des indunas responsables.

Les villes qui paraissent déjà sur la carte du pays ne sont pas encore des villes, sauf peut-être les deux capitales, Buluwayo en Ma-Tabelé-Land et Salisbury en Ma-Chona-Land. Ce sont des bourgs ou même des villages aspirant à la dignité de cité. Buluwayo (qui, plus exactement, est aussi, ou plutôt était Gubuluwayo) a son site dans les Matoppo Hills, au voisinage du faîte de partage granitique entre Zambeze et Limpopo. Avant l'intrusion des Anglais, et en cela semblable à la plupart des villes indigènes de l'intérieur « austral », elle avait changé maintes fois de place, mais dans un périmètre peu étendu, suivant les caprices et les convenances du grand chef. Elle comprenait une maison à l'européenne, celle du roi, bâtie sur la colline, au centre du village; ce « palais » était entouré de cabanes en forme de ruches, contenues dans la palissade de défense. Des demeures de traitants étaient éparses dans la campagne environnante; traitants stables ou traitants à demi-nomades accompagnant Sa Majesté dans ses campagnes et dans ses fréquents voyages. L'arrivée des Anglais ayant changé tout cela, de kraal royal d'un Cafre, Buluwayo devient une ville européenne, une future capitale d'un large pays. Ses rues, calculées pour l'avenir, ont 30 mètres d'ampleur, sans les trottoirs, et se coupent à angle droit, elles sont bordées de grandes maisons à toits en tuiles rouges, et aussi de tentes, de huttes, et de cabanes en tôle. Cité bien anglaise en ce qu'elle s'est immédiatement pourvue de banques, d'imprimeries, de journaux (même d'un « illustré »), d'électricité, d'un champ de course et de sport. Sa subite croissance lui est venue de sa gare du chemin de fer du Cap au Zambeze, poussé jusqu'ici le 4 novembre 1897; c'est la gare terminale à ce jour, mais la ligne ne tardera guère à atteindre le grand fleuve, puis l' « au-delà ». A 160 kilomètres en ligne directe au nord-est de Buluwayo, sur le futur chemin de fer de Salisbury, Gwelo se trouve au versant septentrional des monts Matoppo.

Salisbury, capitale du Ma-Chona-Land et de toute la Rho-

desia, occupe, à 1 510 mètres d'altitude, au pied du mont Hampden, un site proche du Hanyani, tributaire droit du Zambeze, dans le voisinage des placers du Hanyani et du Mazoe. Comme Buluwayo, c'est une fille de chemin de fer; son importance lui vient de l'ouverture, le 1er mai 1899, de la ligne qui l'unit à Beira, port de mer du pays lusitanien de Gaza, en passant par la jeune ville d'Umtali, voisine de la frontière, dans l'ancien pays de Manica, que l'Angleterre a si fortement rogné au détriment du Portugal. Les deux ou trois mille résidents de Salisbury se dispersent dans des maisons en briques ou en tôle ondulée, sur un espace qui en accommoderait aisément de 50 000 à 100 000.

Au nord de Salisbury, « dans le charmant bassin du Mazoe », en une région où l'air du matin est vif, fortifiant, au centre de placers, Mazoe est entouré de fermes de 1 500 à 2 000 hectares données en récompense par la Compagnie à charte aux pionniers de la première expédition armée dans le pays des Ma-Chona.

Victoria, sise dans le « grenier de la Rhodesia », à 1 120 mètres au-dessus des mers, sur un torrent du bassin du Sabi, a dans son proche voisinage les placers de Cotopaxi, de Dickens, et la ville célèbre de Zimbabyé. Le géologue Carl Mauch est le premier Européen qui contempla ces ruines en 1871, à 360 kilomètres à vol d'oiseau à l'ouest des plages portugaises de Sofala, dans le pays de Gaza.

Ces plages ont peut-être été fréquentées par les navigateurs anciens : les flottes des Phéniciens ou des Arabes Hymiarites se seraient avancées jusque dans ces parages des mers orientales de l'Afrique. Là serait cet Ophir d'où Salomon faisait venir l'or, les bois précieux et les perles; mais l'Inde, l'Insulinde, sont aussi l'Ophir pour d'autres commentateurs de la Bible.

L'absence complète de renseignements géographiques sur la situation de cette Terre de l'Or permet de soutenir toutes les hypothèses. Quelle que soit la bonne, il est certain que le pays de Gaza avait déjà reçu la visite d'étrangers civilisés bien avant l'arrivée des Portugais sur la côte orientale de l'Afrique, car ceux-ci y trouvèrent des ruines de constructions bien supérieures en architecture à tout ce que bâtissent les indigènes, et leur imagination leur représenta ces édifices comme les restes des magasins élevés par la reine de Saba pour y déposer l'or envoyé en tribut à Salomon. Depuis les premiers voyageurs portugais, l'existence de ces monuments n'avait pas été oubliée, mais de nombreux explorateurs avaient vainement cherché à les atteindre.

Situées au sud-est et près de Victoria, au-dessus de l'Umshagashi, tributaire droit du Sabi, elles consistent donc surtout en débris de forteresses granitiques sur des collines rapprochées; du milieu des orties surgit encore une tour d'une dizaine de mètres de hauteur, et partout sur les tertres, dans le voisinage de cette ruine principale, on rencontre d'autres débris, si bien que Zimbabyé n'est pas une ruine, mais une ville ruinée. Les blocs de granit, que ne lie aucun mortier, dessinent des enceintes de puissante apparence, intermédiaires entre le cercle et l'ellipse, et qui entourent un véritable labyrinthe, des tours rondes, des monolithes de granit ou de serpentine.

Bent, un Anglais qui en a très méthodiquement et très méticuleusement exploré les restes, croit que ces murailles frustes, mais prodigieusement robustes, ont été élevées par des prospecteurs et mineurs des temps antiques, des Arabes de l'Arabie du Sud. Ces Arabes d'avant l'Islam, voire d'avant le Christianisme, élevèrent ici, en même temps qu'une grande forteresse, un temple au soleil dont la disposition montre qu'ils n'étaient pas sans quelques connaissances astronomiques. Les archéologues ne sont pas tout à fait d'accord sur Zimbabyé, mais ils font remarquer que des ruines analogues ont été découvertes en une foule de lieux de la Rhodesia méridionale, et toujours à côté de mines d'or : notamment, parmi les plus curieuses, celles d'Impakwé, de Lunde, de Shashi, de la rivière Elibi, de Matindela, de Tati, de Mombo, d'Inyanga. Que ces restes « vénérables » soient arabes ou phéniciens, forteresses ou temples du Soleil (d'aucuns y retrouvent un culte phallique), la tradition unanime des indigènes est que des hommes blancs, « sachant tout faire » ont habité la « résidence royale » — c'est ce que signifie en langue du pays le nom de Zimbabyé. Peut-être le fameux Benomatapa ou « l'empereur du Monomotapa », c'est-à-dire le Muené Motapa ou « Seigneur Auguste », qui commandait à tous les peuples de la contrée lors de l'arrivée des Portugais sur la côte orientale de l'Afrique, était-il le descendant des rois qui élevèrent les forts de Zimbabyé et les autres constructions éparses sur le plateau, au milieu des forêts. Peut-être les sacrifices que les noirs des alentours offrent aux génies dans l'enceinte des ruines continuent-ils la tradition de grandes fêtes célébrées jadis par un souverain puissant; Mauch, qui d'ailleurs n'a pas assisté à ces cérémonies, croit y reconnaître de grandes ressemblances avec les fêtes des Juifs. Les dessins tracés sur les blocs de granit sont des cercles, des losanges, des lignes parallèles, des fleurons qui ressemblent assez à la décoration des meubles cafres.

V
ADMINISTRATION, FINANCES

La « Compagnie britannique de l'Afrique du Sud » a divisé le domaine qu'elle tient « à charte » en districts qui sont au nombre de 33, dont 16 dans le Ma-Tabelé-Land et 17 dans le Ma-Chona-Land. Chacun de ces districts possède son commissaire pour l'administration des indigènes.

La British South Africa Company gouverne, administre la Rhodesia méridionale, sous la surveillance d'un résident qui représente la puissance « tutélaire », la Grande-Bretagne, et qui est nommé par le secrétaire d'État aux colonies, autrement dit par le Ministère anglais.

L'administrateur en chef de la Compagnie britannique, qui est en même temps l'administrateur spécial du Ma-Chona-Land, est assisté d'un Conseil exécutif comprenant le résident, dont le titre exact est « resident commissioner », les administrateurs de la Chartered et quatre membres nommés par celle-ci sauf approbation du secrétaire d'État. A côté du Conseil exécutif le Conseil législatif se compose de l'administrateur en chef, président, de l'administrateur du Ma-Tabelé-Land, du résident, de cinq membres choisis par la Compagnie et agréés par le sous-secrétaire d'État et de quatre membres élus par les sujets britanniques ayant droit de vote : la durée légale de la législature est de trois ans. Les lois et ordonnances votées par ce Conseil législatif sont soumises à l'agrément du secrétaire d'État, qui peut leur opposer son veto durant une année pleine.

Financièrement, l'administrateur doit présenter son budget annuel et son rapport, annuel aussi, sur les affaires du pays, au contrôle du Conseil législatif.

Judiciairement, une Haute Cour juge au civil et au criminel, qui est faite de juges nommés par le secrétaire d'État sur la présentation de la Compagnie.

Administrativement, un secrétaire des affaires indigènes, ayant sous ses ordres des agents indigènes, est chargé de « maintenir la paix et la prospérité », d'empêcher la vente des armes, munitions, liqueurs fortes au moyen d'une police aux ordres du haut commissaire.

Cette police se recrute par le moyen de volontaires enrôlés dans toute l'Afrique australe anglaise, au Cap, en Cafrerie, en Natalie, et chez les Zoulou Angoni, Cafres de l'Outre-Zambeze. Elle comprend à peu près pour moitié des blancs, officiers, commissionnés ou non, sous-officiers et soldats; une partie est montée, à cheval, à mule, à âne, à bœuf porteur. En tout, suivant le temps, de 1 200 à 1 500 hommes; les simples soldats engagés à raison de 6 francs 25 par jour, et en sus habillés,

équipés, nourris : à ce prix-là la moitié des hommes entreraient dans la police rhodésienne.

La Compagnie à charte de l'Afrique du Sud, qui est une grande puissance financière dirigée par des hommes pratiques assez dédaigneux des obstacles, se constitua au capital de 25 millions; il fut porté à 50 millions en 1853, à 62 500 000 en 1895, à 87 500 000 en 1896, à 125 millions en 1898. Ses revenus lui viennent des mines, du commerce, des patentes, de la vente des terres, de l'impôt indigène, des chemins de fer, des postes et télégraphes. Sous ce nom d'impôt indigène, il faut comprendre la taxe des huttes (hut tax.)

Une statistique aux résultats inférieurs à la vérité, puisqu'il lui manque des rapports de districts et portions de district, a reconnu dans la Rhodesia du Sud 205 *indunas* ou « chefs » d'importance variable, 5 908 kraal, 106 046 huttes, 308 595 habitants cultivant ensemble 131 500 hectares environ (dont un peu plus des deux tiers dans le Ma-Chona-Land) et ne possédant, tous réunis, que 14 000 bœufs, 22 000 moutons, 65 000 chèvres. Moins d'un animal contre trois hommes : malheureux effet des épizooties. Aussi, devant une pareille pénurie d'animaux domestiques et une culture du sol encore si clairsemée, la capitation de 12 francs 50 par cabane semble vraiment usuraire. La Compagnie n'en juge pas ainsi; elle dit textuellement, dans son rapport de 1897-1898 : « Cette taxe est si minime que l'indigène sans un sou vaillant peut s'en acquitter par un mois de travail ». Et certainement les Européens paient bien au delà d'un douzième de leur gain annuel en impôts directs ou indirects. Par suite, on s'occupe d'augmenter la taxe des huttes dans la Rhodesia méridionale, ainsi que le gouvernement anglais vient de le faire dans le pays des Ba-Souto. La Compagnie y trouvera cet avantage qu'ayant plus à payer au fisc, les indigènes devront plus travailler pour les sociétés minières et dans les domaines des grands propriétaires.

Pour l'année fiscale finissant au 31 mars 1900, le revenu de la Compagnie à charte était estimé 9 525 000 francs, ses dépenses 19 841 580 francs : d'où un découvert de plus de 10 millions, qui n'a rien de grave, car il répond à des frais de premier établissement et à la prise de possession territoriale, industrielle, commerciale, d'un grand pays. Cependant, voilà longtemps que cette prise de possession, que la guerre, la peste bovine, les indemnités aux colons vident, avant qu'il ne soit rempli, le trésor de la Société.

C'est surtout par le développement des mines, la découverte possible d'un Witwatersrand, et l'ouverture de la contrée au moyen d'un réseau suffisant de chemins de fer. En réalité, la

Compagnie étant très avisée et en même temps très discrète, on ne sait pas très bien si sa situation est vraiment satisfaisante : les uns affirment, d'autres nient, beaucoup doutent.

Les deux lignes ferrées qui ont inauguré la prospérité de la Rhodesia méridionale sont, on ne l'ignore pas, celle qui relie Buluwayo au Cap, et celle qui mène de Salisbury à l'estuaire lusitanien de Beira. Le premier chemin de fer à construire maintenant c'est celui de Buluwayo à Salisbury par Gwelo et le fort Charter, dont la première section s'établit en ce moment même, sur une longueur d'environ 240 kilomètres, jusqu'à Gwelo; cette section facilitera l'accès des placers de Bembesi, de Gwelo, de Mavin, de Sebakwe, de Selukwe.

C'est à Gwelo que s'embranchera la ligne du Zambeze et du Tanganyika, menant jusqu'à l'extrême bout septentrional de la Rhodesia d'outre-fleuve, terme des territoires de la Compagnie. Cette voie ferrée, qui passera près de nombreux placers, franchira le Zambeze tout près de l'endroit où il abandonne la Rhodesia pour entrer sur le territoire de Gaza. Une société est en train de l'établir moyennant concession de lots alternatifs de chaque côté de la voie, partout où il y aura des terres disponibles; et ce, jusqu'à la pointe du grand lac Tanganyika.

Une autre ligne, utile aux mines d'or et de houille, menant au sud-sud-est, dans la direction du Limpopo, aura 130 kilomètres; elle desservira les placers de Geelong, West Nicholson, Eagle, Vulture, et grand nombre d'autres.

La ligne dite du Ma-Chona-Land est tout uniment la section rhodésienne, longue de 260 kilomètres, du chemin de fer de Salisbury à Beira.

Enfin, on l'a dit plus haut, on projette une ligne « houillère » et « minière », de Buluwayo aux charbons et aux placers du district de Wankie, dans le nord-ouest du territoire. On peut dire que dans la Rhodesia plus que partout ailleurs les rails précèdent les voyageurs et les marchandises.



CHAPITRE ONZIÈME

PAYS DE GAZA

I. LA CONTRÉE. || II. CAPACITÉ, PRODUITS. || III. LES HABITANTS.

I
LA CONTRÉE

On s'est habitué à nommer pays de Gaza la portion, beaucoup moins large que longue, des domaines portugais au sud du Zambeze. Ce pays n'était pas plus long que large avant les empiétements des Anglais et l'établissement de la Rhodesia méridionale aux dépens de la Lusitanie d'Afrique.

Le Gaza est la région méridionale du Moçambique, comprise, entre le Zambeze au nord, la Rhodesia méridionale et le Transvaal à l'ouest, la Natalie au sud en deçà d'une très courte frontière, et l'océan des Indes à l'est. En longueur, du nord au sud, c'est 1 200 kilomètres, en largeur 50 à 400, en surface 350 000 kilomètres carrés, plus ou moins, avec un demi-million d'hommes peut-être.

On peut croire que les Anglais n'ont pas laissé de bon gré les Portugais maîtres de ce précieux lambeau littoral, qui possède les ports « inestimables » de Lourenço Marques et de Beira. A la première occasion favorable ils en dépouilleront certainement leurs fidèles alliés, sauf intervention puissante. Si bien que les complaisances du Portugal pour l'Angleterre dans la guerre de 1899-1900 lui auront peut-être été moins utiles qu'une neutralité réelle.

Il y a 50 kilomètres à peine entre le fond de la baie Delagoa et la frontière du Transvaal. Cette baie, à tout instant citée depuis les démêlés de l'Angleterre avec les républiques néo-hollandaises, est ainsi nommée, non pas, comme on l'a

dit, de ce qu'elle fut le point de relâche africain pour les navires portugais qui voguaient vers Goa, mais bien parce que sa nappe d'eau ressemble à un lac, une lagune, en portugais : *lagôa.*

A cette porte maritime du bassin de Limpopo et des États du plateau de l'Afrique australe, la forme du littoral, la profondeur des eaux abritées, dans lesquelles se déversent des rivières navigables aux petites embarcations, donnent une valeur de premier ordre. Les marchands du Cap et du Natal ont su d'autant mieux l'apprécier qu'au sud de ce magnifique estuaire tous leurs ports sont mauvais.

C'est d'abord comme héritiers d'anciens navigateurs hollandais débarqués dans le pays en 1720, ensuite comme cessionnaires d'un territoire de la côte acquis par le capitaine Owen en 1823, que les Britishers n'ont pas manqué de revendiquer comme leur appartenant cette baie qui leur eût été si utile et qui leur eût assuré une domination économique et politique incontestée sur les États de l'intérieur. On sait que la question fut soumise à l'arbitrage en 1875, et que le maréchal Mac Mahon, président de la République française, choisi comme juge par les deux gouvernements de Londres et de Lisbonne, décida en faveur du Portugal : la baie Delagoa fit retour à la province du Moçambique. On peut dire qu'au point de vue commercial le jugement fut prononcé en faveur de la république du Transvaal, puisque la baie Delagoa en est l'issue naturelle sur l'Océan et que l'intérêt du Portugal est de faire converger tout le trafic des plateaux vers les ports dont la possession lui est échue : dans le sud du Gaza, vers Lourenço Marques; dans le nord, vers l'estuaire de Beira; celui-ci devant accaparer en partie le commerce de la Rhodesia, et celui-là le commerce du Transvaal et de l'État libre.

Des trois principaux fleuves admis par la « lagôa » dans son vaste sein, Maputo, Um-Folosi, N'Komati, ce dernier, venu du Transvaal comme les deux autres, parcourt 300 kilomètres en terre de Gaza, grâce à un grand contour vers le nord-est, puis le sud-sud-ouest, qui l'oblige à 150 kilomètres de pélerinage, au lieu de 40 en ligne droite. Entré dans la colonie lusitanienne au passage des monts Lebombo, au-dessus de Moveni, qui est une station de la ligne de Pretoria, il enferme dans sa boucle la grande forêt du Manununu, coule au sommet de son détour, devant Antioka, l'une des stations des missionnaires protestants de la Suisse Romande, et s'engage dans d'immenses marais qu'il ravive à chaque crue et qui l'accompagnent sur ses deux rives jusqu'à l'embouchure dans la grande lagune.

Au delà de la baie de Lourenço Marques, la côte se déroule vers le nord-est, basse, sablonneuse, profilée en dunes; elle s'ouvre pour laisser passer le Limpopo, puis se continue, toujours en rives de sable, dans la même direction, jusqu'à un cap heurté par le grand « courant du Moçambique », qui sort de l'océan Indien, entre le continent et l'île de Madagascar, pour se porter vers les mers antarctiques. On donne à ce promontoire, signalé de loin par un îlot noirâtre, le nom portugais bien mérité de Cabo das Correntes ou « des Courants », car le flot qui rase la terre en cet endroit se dirige constamment vers le sud-sud-ouest avec une vitesse variable de 1 800 mètres à 3 kilomètres et demi à l'heure. Mais, de même qu'au sud un contre-courant se produit le long de la côte des Ama-Tonga, à l'est des plages de Santa-Lucia et de la baie Delagoa, de même un reflux des eaux rase le littoral au nord du cap Correntes : c'est là ce que montre la forme des pointes de sable et des îles côtières, toutes allongées vers le nord ou le nord-nord-est, en sens inverse du courant qui passe au large dans le canal de Moçambique.

Dans les baies de très faible profondeur qui séparent le continent de la rangée des îles, notamment de l'île de Bazaruto, les indigènes pêchent des huîtres perlières, qu'ils font ouvrir en les exposant au feu, ce qui gâte les concrétions et en diminue la valeur. Les polypes sont aussi à l'œuvre sur les côtes du pays de Gaza. Des bancs de corail rendent en certains endroits du littoral la navigation dangereuse, et la plupart des îles, quoique recouvertes de dunes qui leur donnent un aspect montueux, reposent sur une fondation de coraux.

Au cap Correntes, ou Corrientes, promontoire solitaire, escarpé, « d'aspect désolant », et qui n'a certes rien des splendeurs qu'on attend d'une région tropicale, le rivage s'infléchit vers le franc nord; les dunes l'accompagnent toujours. Ensuite vient un rentrant de la côte enfoncé profondément dans les terres, la baie d'Inhambane, vers le fond de laquelle s'élèvent des collines pittoresques; puis encore et toujours des dunes, tant sur la rive continentale que dans l'île de Bazaruto; après quoi l'on arrive aux terres basses du delta du Sabi, le Save des Portugais, le maître fleuve entre le Limpopo et le Zambeze.

Ce fils du pays des Ma-Chona, né au sud de Salisbury et dont un affluent de droite passe au bas des ruines énigmatiques de Zimbabyé, est extrêmement sensible à l'alternative des saisons, ainsi que tout autre cours d'eau formé dans les granits. Pendant la saison des pluies, il s'étend en une sorte de déluge, sur une largeur de 2 à 3 kilomètres, et son courant a trop de violence pour que les bateaux puissent le remonter. Dès que la

saison des sécheresses a commencé, le fleuve baisse et se rétrécit rapidement : ce n'est qu'une rivière de 30 mètres en largeur et, dans son milieu, sur fond de sable, l'eau n'a pas plus d'un demi-mètre de profondeur.

Cependant, et grâce à ces crues, le delta du Sabi est très considérable. Même sans les graus des rivières voisines, au sud le Gabulu, au nord le Gorongosi, qui peuvent être considérés comme appartenant au même système hydrographique, la courbe maritime du delta se développe sur un espace d'au moins 100 kilomètres et la superficie du territoire dans lequel se ramifient les branches fluviales dépasse 2 000 kilomètres carrés. Pendant la saison des sécheresses, ces bras du fleuve sont transformés en coulées maritimes; les palétuviers qui croissent sur les deux rives témoignent de la salure des eaux qui serpentent dans le delta. Le capitaine Wybrants a remonté le Sabi en chaloupe à vapeur, l'espace de 50 kilomètres, à grand'peine; en réalité les bancs de sable et le peu de profondeur l'empêchent d'être navigable.

Au delà de l'embouchure du Gorongosi, l'on rencontre Sofala, ville historique si célèbre jadis et qui n'est plus qu'un village. Mais tout près d'elle l'Océan s' « embouteille » dans un estuaire devenu d'une importance capitale depuis qu'un ruban de fer l'unit à Salisbury et au grand plateau cis-zambézien. Cet estuaire, la Beira (mot qui, en lusitanien, veut simplement dire : le rivage) reçoit le Busi et le Pungwe. Le Busi, Busio des Portugais, vient d'une des régions les plus gaîment pittoresques et les plus heureusement douées de la Rhodesia méridionale, des monts du district de Melsetter, non loin des frontières du pays de Gaza; des barques d'un faible tirant d'eau l'ont remonté à plus de 100 kilomètres de l'embouchure. Le Pungwe, Pungue des Portugais, porte en son cours supérieur sur le plateau de Manica, le nom d'Arangua ou Arangoa; il frôle de sa rive gauche l'extrémité méridionale des monts de Gorongoza, entoure de ses bras la grande île de Monongora, dont certaines cartes font un lac, et devient navigable pour les petits vapeurs à marée haute seulement; à marée basse il n'offre guère que bancs de boue, de sable et chenaux étroits, tortueux, embrouillés. Sur presque tout ce rivage du Gaza, divers cours d'eau descendus des montagnes n'atteignent pas l'Océan; hors à l'occasion des grandes crues, des barres de sable en ferment l'entrée entre les bourrelets des dunes.

De la baie de Beira jusqu'au Zambeze, le littoral est bas, avec dunes et quelque végétation. Quant au grand fleuve, il sera décrit en son lieu et place, dans la Zambézie dont il est l'âme. Il parcourt environ 900 kilomètres chez les Lusitaniens

du Moçambique; il baigne Zumbo, tombe aux chutes de Tchikarongo ou Tchikurindi, s'émeut aux rapides de Quebrabassa ou Kebrabassa, coule devant Tete, se tord dans les gorges de Lupata où il se rétracte à 300, 200, 100 mètres de largeur, et, au point le plus étroit, à 40 mètres seulement (la profondeur étant énorme); puis il coule devant Sena et arrive à l'océan des Indes à travers les marécages d'un vaste delta de malheureuse insalubrité.

La région « gazienne », entre ce littoral peu engageant, presque partout un semi-désert, et les montagnes de rebord du plateau de l'Afrique australe, toute cette portion sud-orientale du vieil empire de Monomotapa n'est à peu près connue que depuis la transformation amenée sur les hautes plaines de l'intérieur par la découverte des diamants, de l'or et l'afflux « insensé » des mineurs.

Jusqu'à ce « tournant » de l'histoire de l'Afrique méridionale, on ne savait sur ce pays que ce qu'en avaient dit les officiers et les traitants portugais des siècles passés, et dans ce siècle-ci des explorateurs déjà nombreux, Mauch, Erskine, Wood, Kuss, Cardoso, Paiva d'Andrada, d'Almeida, Browne, O'Donnel.

Mais, dès que la trouvaille de l'or devint, pour ainsi dire, l'esprit de vie dans le triangle terminal de l'Afrique, les voyageurs furent légion, on rechercha partout les paillettes dans les alluvions, les quartz aurifères dans l'intérieur; deux chemins de fer gravirent les pentes du mont et créèrent tout au long de leurs rails, et à certaine distance des deux côtés, une science positive des régions traversées, au lieu d'une sorte de vague ouï-dire.

La montée du littoral vers les terres hautes de l'intérieur n'est pas interrompue brusquement par un rempart de rochers; elle se fait par de faibles ressauts ou même d'une manière insensible à travers les herbes et les bois. Dans le midi du Gaza la domination portugaise s'arrête, à distance grandissante du rivage dans la direction du sud au nord, à la chaîne de Lebombo, la « serra dos Libombos » des Portugais, qui est une levée granitique de petite élévation.

Cette chaîne basse de Lebombo s'en va tout droit du midi au septentrion, et, arrivée au Lipapula (nom cafre et portugais de l'Olifant des Transvaaliens), elle se prolonge exactement dans le même sens, sous le vocable de monts Longue (Longwe), jusqu'au fleuve Limpopo. De ce faîte, limite du Transvaal, jusqu'au liseré de sable de la mer des Indes, la contrée est, dans son ensemble, plus ou moins sèche et stérile, avec larges cam-

pagnes sur granit, rivières sèches, lagunes; les colons ne se porteront jamais en foule dans les vastes plaines du Mabanyin, ce qui veut dire « le Pays ouvert, découvert »; ni dans la contrée de Hlenga, parcourue par le Chengane ou Ualise, torrent aussi pauvre qu'il est long, et que le Limpopo reçoit *in extremis*, à quelques lieues en amont de son entrée en mer, sous le nom d'Inhampura.

Au nord du Sabi, dans la région supérieure du Busi, du Pungwe, dans ce qui fut de « mouvance » lusitanienne et ne l'est plus qu'en partie, en l'ancien pays de Manica, les montagnes ont plus d'ampleur, beaucoup plus de hauteur, et s'avancent presque jusqu'à la rive marine par certaines avant-ramifications. Au-dessus de la rive gauche du Pungwe, la serra da Gorongosa (c'est l'orthographe portugaise), droite au-dessus de plaines et marais, dresse à plus de 2 000 mètres son Monte Miranga, pic granitique; son Enkatete à 1 850; son Gôgogo à 1 800.

Ce massif isolé, qui n'en est que plus grand et plus beau, est recouvert, dans ses hauteurs, de magnifiques forêts; elles contrastent vivement avec les espaces environnants que tachent à peine de maigres broussailles.

II
CAPACITÉ,
PRODUITS

Dès la descente des monts par lesquels on gravit le grand plateau, le climat cesse d'être favorable à la belle croissance des plantes comme à la santé des hommes blancs.

Les vents qui soufflent sur le pays de Gaza, bien que venant presque toujours de la mer, du nord-est ou de l'est, du sud-est ou du sud, n'apportent guère de pluies sur les plaines de la région côtière. Les nuages épais qui s'élèvent des eaux pendant la saison des pluies, c'est-à-dire lorsque le soleil est rapproché du zénith, de novembre en mars, ne se rompent qu'en heurtant les saillies des hautes terres de l'intérieur. Il est rare que les pluies tombent quand souffle le vent normal du sud-est; mais, dès qu'à ce courant régulier succède un autre vent, le conflit aérien a pour conséquence un orage et de violentes averses. Sur ces hauteurs, les changements de température sont très brusques, et les chaleurs accablantes, surtout avant la saison des pluies; mais les vents du sud amènent aussi les froids, et dans l'espace de quelques heures on a parfois à subir de brusques écarts de 30 ou même de 35 degrés centigrades.

Si, grâce à l'abondance des eaux la montagne du Gaza est fertile, si les forêts y présentent une grande variété d'essences, la plaine n'offre qu'une rare végétation; la flore y est beaucoup moins riche que la faune. Dans les terrains boisés du midi, les

arbres, petits et clairsemés, sont tous, vivants ou morts, revêtus d'une mousse grise, qui leur donne une apparence fantastique. Dans quelques forêts du Gaza, de même qu'aux bords du Zambeze moyen, domine le *mopane*, grand arbre à graine odorante, qui fournit très peu d'ombre aux voyageurs, ses feuilles étant relevées en forme d'ailes de papillon au repos. La côte proprement dite est une zone de sable stérile; dans l'intérieur, le sol, formé d'un sable rougeâtre, est plus fécond et donne de belles récoltes dans les fonds bien arrosés, mais ces endroits sont rares et les flaques d'eau qui s'amassent dans les creux lors des pluies passagères tarissent aussitôt. Dans presque toute l'étendue de la plaine les savanes alternent avec les brousses et les arbres épineux.

En un pareil pays la population devrait naturellement s'établir au bord des rivières, où elle trouve l'eau indispensable à ses cultures, et pourtant les berges sont désertes; c'est dans les endroits écartés, d'accès difficile, que la plupart des tribus se sont réfugiées pour éviter de trop fréquentes visites de leurs dominateurs zoulou. Aussi les indigènes sont-ils fort habiles à découvrir le moindre réservoir où suintent quelques gouttes d'eau; ils connaissent toutes les plantes des bois dont les baies ou les feuilles sont aqueuses; ils apprécient surtout une liane de caoutchouc, l'*imbounga*, dont le fruit les désaltère. Comme en maints autres pays d'Afrique, notamment le Fazogl dans le bassin du Nil, et le plateau des Quissama sur la côte occidentale, on utilise avec soin les cavités qui se forment dans le bois du baobab pour en faire des citernes. Ces cavités sont élargies et approfondies par la hache et le feu, en sorte que la masse tout entière du tronc est changée en une espèce de puits aérien; mais les pluies d'hiver ne suffisent pas toujours à le remplir : l'eau s'y corrompt peu à peu et finit par tarir. Il faut bien alors que les habitants quittent leurs cachettes pour aller rôder au bord des cours d'eau.

Nous possédons encore trop peu d'observations, et l'on observe ici depuis trop peu d'années, pour qu'on puisse donner des moyennes de température, des hauteurs de pluie pour les diverses régions du pays de Gaza. Au port de Beira, l'on a relevé, en 1894, une moyenne de 24°,2, avec maximum absolu de 33°,3; les mois les plus froids y sont juillet, août, septembre, avec moyenne de 21°,6 seulement. En somme, le climat y est tolérable, relativement sain dans l'intérieur, beaucoup moins sur le littoral, qui d'habitude est bas, mouillé, fiévreux. A Inhambane, février, mars sont très chauds avec moyenne à peu près constante de 28° à 29° à l'ombre. A Lourenço Marques,

des observations déjà anciennes, portant sur vingt et un mois, ont donné une moyenne de 24°,4, un maximum de 38° en juin, un minimum de 9°,6 en janvier, mois le plus humide (206 millimètres). A Ricatla, station protestante suisse à 22 kilomètres au nord de Lourenço Marques, sur une colline, des observations suivies durant sept années ont abouti à un minimum de 7°,5 et à un maximum absolu de 44°,5, en janvier, avec chute annuelle moyenne de 888 millimètres de pluie et de très fortes oscillations pluviométriques : de 605 millimètres en 1894 à 1 454 en 1893. En résumé : climat tropical; jamais de froids réels; températures parfois accablantes; pluies d'octobre en mars; mauvais climat sur le bas des fleuves, et il y a bien des visages livides parmi les vieux Portugais et les vieux Européens de la côte.

Là où la population est clairsemée, la faune, débarrassée de l'homme, son ennemi par excellence, est riche en espèces et en individus. Les éléphants parcourent en nombre le pays de Gaza ; les hippopotames se jouent en multitudes dans les rivières, les crocodiles foisonnent, les antilopes traversent la plaine, les zèbres folâtrent dans les hautes herbes, les buffles vivent en troupeaux dans la région des montagnes. Les hyènes, les léopards surtout sont fort redoutés des pasteurs. Erskine traversa des contrées où les léopards sont si audacieux, que les femmes osent à peine travailler en plein jour dans leurs jardins; il faut consolider extérieurement les cabanes au moyen de pieux entrelacés de lianes. Quant au lion, il n'attaque guère l'homme, et les indigènes ne se plaignent pas trop de sa présence, qui leur vaut souvent des restes de festin, une moitié de buffle ou d'antilope.

Dans plusieurs districts règnent, on peut le dire, en pleine et funeste royauté, des animaux bien autrement dangereux : d'abord les termites de diverses espèces, qui s'attaquent à la végétation et rendent toute culture impossible, si bien qu'il faut leur abandonner le pays; ensuite la tsétsé : les bêtes domestiques ne peuvent traverser les plaines inférieures, soit à cause de cette mouche, soit en vertu de quelque « poison mystérieux » de l'air. Les voyageurs qui veulent pénétrer avec leurs animaux sur les plateaux du pays de Gaza doivent arriver par l'occident, par les plateaux de la Rhodesia.

Le Gaza produit çà et là, aux lieux où l'humidité du ciel ou du sol favorise la venue des forêts, plusieurs espèces de bois qui seraient excellents pour la charpenterie et la menuiserie, à condition du moins de résister aux mandibules terribles des fourmis. Il possède le manguier, au fruit délicieux, le cocotier, la liane mungo dont on tire le caoutchouc, des

plantes fibreuses, l'acajou, diverses espèces de ricin, la vigne sauvage. On peut lui demander beaucoup de nos légumes d'Europe, beaucoup de nos grains. Il fournit des arachides, exportées déjà à raison de plus de 500 000 hectolitres par an, du millet, du maïs, du riz, des haricots. Il se prête à la culture du blé, de la canne à sucre, du cacao; du tabac, qui est parfait; du café, qui est en grand progrès et donne sa fève précieuse au bout de cinq ans; du gergelim ou sésame d'Orient, de l'orseille, etc. Bref, sans promettre partout l'opulence aux planteurs, la contrée suffirait à beaucoup de plantations dont quelques-unes du genre dit : cultures riches.

On compte sur la Compagnie du Moçambique pour développer les cultures du pays. Cette société financière qui est principalement composée de Français, qui a recruté ses capitaux en France et en Angleterre, et dont beaucoup d'agents sont Français, sous réserve des droits régaliens du Portugal, a son siège dans la ville de Beira. Elle se propose tout ce que se propose une société de ce genre : exploiter la contrée; créer des plantations; coloniser les districts immédiatement colonisables, serra de Gorongosa, plateau de Barue, Manica lusitanien, environs de Mafussi, de Mussurice, tous lieux élevés, salubres, accessibles à l'élément blanc, bien pourvus d'eau; susciter des industries; trafiquer de son mieux à l'exportation comme à l'importation, et, sans doute, aussi, trouver, s'il est possible, un Witwatersrand.

L'industrie est dans l'enfance : des distillations d'eau-de-vie de canne à sucre et de « caju »; des huileries; des poteries et tuileries; des fours à chaux; des fabriques de nattes, d'écuelles de bois. A l'importation, le commerce consiste en liqueurs et vins, tissus de lin, de laine, de coton, étoffes imprimées; à l'exportation, en peaux, en cuirs, en cire, en gomme de copal, en copra, etc. Une grande ressource ce serait la pêche, et l'on a parlé de faire venir des pêcheurs métropolitains, de la province d'Algarve, comme on en a fait venir, à la contre-côte lusitanienne de Mossâmedes.

Après avoir lourdement sommeillé pendant les quatre siècles de domination portugaise, la terre de Gaza s'est réveillée lorsque les Blancs, troublant la paix des plateaux de l'arrière-pays, y ont installé de force, au milieu des Cafres, une communauté européenne agissante, et dès qu'il a fallu relier ce nouveau peuple à la mer la plus voisine, au moyen de deux chemins de fer qui mènent des steppes et prairies de la haute plaine à l'océan des Indes.

De ces deux voies ferrées, la première, construite, à partir

de 1887, et livrée en 1895, est celle de Lourenço Marques à Pretoria. Elle traverse obliquement le pays de Gaza en sa portion la plus étroite, dans la direction du nord-est, en remontant le N'Komati jusqu'à l'endroit où il sort des défilés qu'il s'est ouverts dans la chaîne de Lobombo; elle passe alors dans le Transvaal. Elle n'a donc qu'un parcours très bref en terre de Portugal : environ 92 kilomètres, dans un pays plat avec certains bas-fonds sur lesquels les mouches tsétsé piquent de leur aiguillon, et où les charrois ne savaient comment passer. Arrivée à la paroi des monts, elle l'escalade par une rampe de plus de 3 centimètres par mètre.

L'autre est celle de Beira à Fontesvila, puis de Fontesvila à Salisbury. Elle reste bien plus longtemps en pays portugais que le chemin de fer de Lourenço Marques à Pretoria. Il a fallu beaucoup d'énergie pour lui faire franchir la région basse, exposée aux inondations, et très franchement torride et fiévreuse. Elle monte vers le nord-ouest, puis l'ouest; elle coupe le Pungwé, fleuve plein de crocodiles, lent et vaseux, perdu dans les roseaux, en une vallée où les fauves miaulent et rugissent dans les hautes herbes, ensuite plusieurs de ses affluents droits; après quoi, sortant de la région qu'infeste la tsétsé, elle arrive, après 192 kilomètres à Chimoio, dans les monts Urere, à l'altitude de 700 mètres environ, et gravit, en recroquevillements à très court rayon, la pente au haut de laquelle elle débouche sur le plateau du Manica, après 418 kilomètres de parcours en terre de Gaza.

On l'a dit, la compagnie du Moçambique est aussi pour beaucoup, dans le réveil du pays, non moins que la recherche des placers dans le Manica portugais.

III
LES HABITANTS

Quand l'Angleterre a coupé en deux l'empire lusitano-africain de côte à contre-côte, d'Angola à Moçambique, en portant sous le nom de Rhodesia, sa colonie du Cap jusqu'à la pointe méridionale du lac Tanganyika, le Portugal, sortant de son long et profond assoupissement, venait de reprendre ses antiques traditions africaines. Dès le milieu du XVIe siècle, il avait eu par ici des établissements sur le rivage, lieux de ravitaillement pour les navires qui suivaient la route de Lisbonne à Goa; à plusieurs reprises il avait fait des expéditions à l'intérieur, notamment vers la région minière du Manica.

Divers travaux d'exploitation témoignent du séjour des Portugais dans les contrées éloignées du littoral; puis leur activité s'était fort amoindrie et leur zone d'influence avait fini

par être limitée au voisinage d'Inhambane, de Chiloane, de Sofala. Le vrai souverain de la contrée était le roi cafre de Gaza, de la famille du guerrier zoulou Manikoussa, qui échappa en 1830, avec trente mille compagnons, à la domination du terrible Tchaka et, fuyant vers le nord comme les Ma-Tabelé, s'y constitua un nouvel empire. Le territoire dont les peuplades payaient l'impôt à ce roi de Gaza, était limité au sud, non loin de Lourenço Marques, par le cours du N'Komati, et s'étendait au nord jusqu'au Zambeze, à l'ouest jusqu'au royaume des Ma-Tabelé. Le centre politique de l'empire était la citadelle des monts où le Busi prend sa source. Naguère le kraal où résidait le roi était à Tchama-Tchama, dans la haute vallée de l'Oum-Souélizi ou Busi supérieur, ensuite la cour se déplaça deux fois vers d'autres régions de la montagne.

Quand arriva l'ultimatum anglais, suivi de la renonciation résignée du Portugal, celui-ci s'occupait activement de rentrer en possession effective de territoires qui lui semblaient siens, de par le commun accord des puissances européennes. Peu à peu les tribus se rangeaient sous sa loi; tribus qui font partie de la nation des Zoulou, ou, comme on dit ici, des Vatoua. Ces Vatoua ou Zoulou se nomment aussi les Ma-Nguni, Manguni des Portugais, et ils sont de même race que les Angoni, au sud du lac Nyassa. Le nom commun donné par les maîtres du pays à ces diverses peuplades cafres est celui de Landins.

Campés autour de la résidence de leurs rois et roitelets, les Landins, pressés maintenant par l'omnipotence européenne, ne sont plus solidement encadrés comme tout récemment encore. Il y a quelques années, ils étaient constitués en troupes régulières, par bataillons et régiments, et commandés au bâton par des indunas, capitaines continuant de leur mieux les traditions de la tactique suivie par leurs victorieux pères et grands-pères. Alors, l'armée des maîtres, infiniment plus faible en nombre que la population des tribus asservies, ne pouvait dominer que par la terreur : elle apparaissait alors, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ravageant les champs, enlevant vivres et bétail.

Ainsi qu'il arrive toujours, la conquête avait eu pour conséquence immédiate l'appauvrissement de la contrée et le recul de la civilisation. Les souverains n'avaient plus, comme jadis l'empereur du Monomotapa, une houe pour sceptre; ils commandaient avec le glaive. Les tribus, autrefois sédentaires, étaient devenues des hordes de fuyards, abandonnant villages et cultures quand approchait l'armée du roi. Le travail des mines leur était interdit, parce qu'elles auraient pu s'y enrichir;

la chasse à l'éléphant leur était défendue, en tant qu'occupation noble, et parce que des esclaves ne doivent pas s'égaler à leurs maîtres. Certaines peuplades avaient cessé de tenir du bétail; les Ma-Ndanda, qui occupent les plaines situées au sud et au sud-est des montagnes de la résidence, s'étaient mis à élever le chien, pour que les oppresseurs leur laissassent au moins cette viande méprisée. Naguère la politique du roi à l'égard des Européens était fort soupçonneuse: il les autorisait à faire la chasse ou la traite, mais leur traçait les routes à suivre, leur fixait les lieux de campement, leur extorquait des présents. En 1872, il fit attendre deux mois et demi l'Anglais Erskine avant de lui donner audience, quoique ce voyageur fût un envoyé politique du gouverneur de la Natalie voisine.

Rien de tout cela n'est plus possible : il y a déjà trop d'Européens dans le Gaza; au lieu de défendre avec arrogance, il faut désormais accepter de bonne grâce et accueillir le sourire aux lèvres les prospecteurs, mineurs, agents de la compagnie du Moçambique. Après des essais de révolte, les « rois des rois », ne se sentant plus assez forts pour commander en maîtres, se sont reconnus formellement vassaux du gouvernement de Lisbonne.

Aucun de ces « empereurs » ne veut finir comme le grandissime potentat du Gaza, Gugunhana, qui, prisonnier des Portugais dans une forteresse des Açores, médite sur l'ascension et la chute des empires. C'était le dernier des monarques cafres de l'Afrique australe; sa défaite marque la fin d'une civilisation. Il ne fut point un prince débonnaire, car, du N'Komati au Busi, c'est-à-dire sur un domaine de dimensions « impériales » ou « royales », il prodigua largement la mort.

D'autre part les missions, catholiques ou protestantes, ont apprivoisé çà et là quelques chefs, civilisé plus ou moins, en tout cas un peu débarbarisé quelques villages. Parmi les ouvriers de la « Bonne Nouvelle », il faut noter les missionnaires de la Suisse française; ils ont beaucoup fait pour le pays de Gaza et ils n'ont jamais laissé passer l'occasion de nous instruire sur la contrée et sur ses habitants.

Les Vatoua donnent le nom commun de Ma-Changana aux peuplades qu'ils ont conquises et plus ou moins assimilées en Gaza. Les Européens les connaissent plutôt sous le nom de Tonga, quoiqu'elles diffèrent des Ama-Tonga, qui habitent le littoral au sud de la baie Delagoa. Elles paraissent pour la plupart apparentées aux Ba-Souto; elles en ont l'apparence, les mœurs, le caractère pacifique; elles sont également portées à l'agriculture et à l'élève du bétail, autant du moins que le

leur permettent les Oumgoni, et les dialectes qu'elles parlent sont frères. Tous ces Tonga méprisés ont une intelligence ouverte et le désir d'apprendre : dès qu'ils échappent à la tyrannie des Zoulou, ils reprennent la culture du sol et les travaux industriels. Très ennemis de la discipline militaire, ils discutent entre eux leurs intérêts, administrés par un conseil des anciens et de petits chefs. Leurs huttes rondes, formées de pieux que rattachent des lianes et dont l'argile ferme les interstices, sont en général plus hautes et mieux construites que celles des Zoulou et des Cafres du sud.

Les Tchobi, c'est-à-dire les « Archers », sont les plus méridionaux des Ba-Souto du pays de Gaza. Ceux d'entre eux qui vivent dans le voisinage du Limpopo, le long des dunes du littoral, ont été asservis par les Zoulou; tandis que les Tchobi du nord, appelés aussi Mindongues par les Portugais, ont réussi à sauvegarder leur indépendance, grâce à l'appui que leur a prêté la garnison de la ville d'Inhambane. Ces « Bonnes Gens » (Bôa Gente) dont parle Vasco de Gama se défigurent horriblement en faisant saillir trois rangées de boutons sur leur visage, l'une du haut du front au bout du nez, les deux autres d'oreille à oreille, formant comme deux chaînettes qui passent sur la lèvre supérieure et sur le menton : ce sont des Knob-Nuizen, comme ceux du Transvaal. Ils élèvent des moutons, des chèvres, ils cultivent le sol; leurs femmes se couvrent d'une sorte de toge en écorce.

Au nord-ouest des Tchobi, les Ma-Kouakoua parcourent les plaines qui se déroulent jusqu'au Chengane, tributaire du Limpopo. Mais on peut traverser le territoire dans toutes les directions sans apercevoir leurs villages, tant ils sont cachés dans les broussailles; sur un espace d'une centaine de kilomètres en largeur M. Richards n'a même trouvé que des kraal abandonnés. Les malheureux Ma-Kouakoua n'osaient pas même cultiver de jardins, tant ils craignaient la visite de leurs frères de race, les Zoulou; toutefois ils ont toujours pris grand soin de leurs palmiers à vin, petits arbres de 1 m. 50 à 3 mètres de hauteur, qui ressemblent à des choux, mais donnent une grande quantité de liqueur. Les Ma-Gouaza habitent à l'ouest et au nord-ouest des Ma-Kouakoua, sur les bords du Limpopo et de ses affluents; les Zoulou les ont épargnés : de là leur grand nombre; ils possèdent de beaux jardins bien cultivés, même des troupeaux, dans les endroits où ne vole pas la tsétsé.

Les Ma-Longoué ou Ma-Rongoui, qui succèdent vers le nord aux Ma-Kouakoua, vivent en des huttes d'écorce, de forme rudimentaire; au delà, vers le delta du Sabi, le pays appartient à la tribu des Bila-Koulou. Celle des Nlenga, beaucoup

plus nombreuse, occupe à distance du littoral la région de plaines qui s'étend dans l'intérieur entre la vallée du Limpopo et celle du Sabi. Ces Nlenga sont un peuple de la brousse; ne pouvant cultiver le sol à cause du manque d'eau et du voisinage des Zoulou, ils vivent exclusivement de la cueillette et de la chasse; ils suivent le gibier à la trace comme des chiens et quand ils ont blessé l'animal, ils le pourchassent de jour en jour, sans se lasser, dormant la nuit à côté des gouttes de sang. Ils étudient le ciel, interrogeant le vol des vautours, pour aller avec eux prendre part à leur festin de charognes. Fort habiles à dresser des pièges et bravant la défense faite à tous les Tonga de chasser l'éléphant, ils trouvent moyen de cacher un pieu affilé sous un tapis de feuilles, à l'endroit où passera l'animal; celui-ci se blesse, la douleur aiguë l'empêche de continuer sa marche, ses ennemis l'achèvent. Il y a des Ma-Bouinguela à côté des Ma-Kouakoua, des Um-Hazoui au midi du Sabi inférieur.

Au nord du Sabi, sous la surveillance immédiate des Zoulou, les tribus tonga menaient une misérable vie d'esclaves : tels les Ma-Ndanda et les Ma-Ndooua, qui paraissent avoir été jadis très puissants et qui se cachaient dans le maquis, vêtus de longues toges d'écorce de baobab. Les Ki-Tevi, Goua-Tevi ou Aba-Tevi, qui vivent plus au nord, non loin des montagnes du Manica, sont peut-être les descendants de ce peuple de Quiteve dont parle le moine dominicain de Santos comme d'une nation considérable, du noyau central de l'empire du Monomotapa. Les traditions d'étiquette suivies à la cour du roi des Oum-Goni paraissent être en grande partie un héritage des souverains de Quiteve.

Parmi ces indigènes de peuples divers sont épars des groupes de Ba-Lempa, nègres circoncis que Mauch compare à des Juifs pour les traits et le genre de vie; la plupart d'entre eux ont les yeux rouges, les paupières enflammées comme les Juifs polonais. Ils habitent des villages séparés et se livrent à l'usure et au petit commerce de troc; ils fabriquent aussi du fil de fer pour les parures.

D'après les missionnaires suisses qui ont étudié à fond les idiomes du pays, les Landins, Tonga ou Thonga, parlent, de la baie Santa Lucia au Sabi, une seule et même langue, le tonga, en six dialectes.

Les Européens sont encore peu nombreux : le cinquantième des indigènes, si ceux-ci sont, comme on croit, au nombre d'un demi-million, et s'il y a dix mille Blancs en Gaza, comme on suppose. Population très cosmopolite, ils appartiennent pour le plus grand nombre à la nation portugaise, fonction-

naires, militaires, commerçants, et en second lieu à la nation anglaise; puis il y a des Français, presque tous amenés par la compagnie du Moçambique, des Belges, des Allemands, etc. : la liste serait longue, car tous ou presque tous les peuples de la race blanche ont ici quelques représentants; on trouve aussi des Hindous, quelques Arabes. Tout ce petit monde habite les villes, principalement Lourenço Marques, campe dans le pays aurifère, ou bien rôde de çà de là pour découvrir un filon, des pépites.

IV
VILLES
BOURGADES

La capitale du Gaza, la célèbre Lourenço Marques, fut fondée en 1867 sur l'emplacement d'un village qui portait ce même nom de Lourenço Marques (d'après un ancien traitant) et dont les Zoulou s'étaient emparés en 1823; là même, paraît-il, l'Autriche avait établi un comptoir en 1777, à l'aide d'argent flamand et d'aventuriers et commerçants d'Anvers : les Pays-Bas étaient alors terre autrichienne. Elle est ainsi désignée en souvenir du navigateur qui établit la première factorerie portugaise sur les bords de la baie Delagoa, en 1544; déjà ces parages avaient été explorés par Pedro Quaresma.

Les maisons basses de cette jeune métropole, bâties en pierre le long d'avenues rectilignes, sont d'un gracieux aspect, mais elles reposent sur un sol bas entouré de coulées marécageuses servant de fossés pour la défense de la place; quelques batteries font de la ville une place imprenable pour les Cafres des alentours. La position de Lourenço Marques au milieu des terres d'alluvions la rend insalubre pendant la saison des chaleurs; on s'occupe maintenant de dessécher, par le drainage et par des plantations d'eucalyptus, ces marais qui avaient paru jadis constituer un avantage pour la cité naissante. D'ailleurs des terrains plus élevés se trouvent dans le voisinage, et peu à peu toute une ville haute, habitée surtout par les négociants, se forme au-dessus de la ville basse des marins, des cuivrés, des Hindous.

Lourenço Marques n'est pas située sur le rivage même de la baie Delagoa; elle occupe la rive septentrionale d'un estuaire qui s'ouvre au nord-ouest de la vaste nappe des eaux tranquilles, où trois petits fleuves ont leur embouchure. Le port n'est pas encore accessible aux très gros navires; l'eau n'y offre guère que 5 à 6 mètres de profondeur, accrue de 2 à 3 par les grandes marées; mais le havre est admirable pour les bâtiments d'un tonnage moyen sur une étendue qui, de l'est à l'ouest, n'a pas moins de 13 kilomètres. Dans la baie voisine,

les plus forts vaisseaux pourraient mouiller par centaines sur des fonds de 12 à 36 mètres et d'une excellente tenue; le chenal d'entrée, large d'une vingtaine de kilomètres et profond de plus de 16 mètres, donnerait accès à toute une flotte. Le chemin de fer de Pretoria, qui commence sur la rive même, au sud de la ville, et que protège une levée riveraine bordée d'embarcadères, la contourne vers le nord, puis se dirige au nord-ouest à travers la plaine, dans une banlieue qui a des champs de canne à sucre, des plantations de café et des jardins avec fruits du tropique. Dans la baie on pêche beaucoup de tortues.

Au point de vue commercial, Lourenço Marques est bien moins un port du pays de Gaza qu'un port du Transvaal, ce qui se comprend assez, la capitale de la république hollandaise n'étant qu'à 624 kilomètres de la baie Delagoa et à 1 696 du Cap, soit au delà de 1 000 kilomètres en plus. Lourenço Marques a reçu du Transvaal, par le chemin de fer, environ 88 000 tonnes de marchandises en 1895; 160 000 en 1896; 190 000 en 1897; 158 500 seulement en 1898, année où le mouvement total du port a été de 505 navires et de 1 032 543 tonnes, la valeur des échanges de 18 798 275 francs pour l'importation, 41 252 050 pour le transit, 420 000 pour l'exportation et 9 221 875 pour la réexportation : en tout moins de 70 millions (contre près de 87 millions en 1897). Là-dessus la Grande-Bretagne et ses colonies ont une part de plus des deux cinquièmes; viennent ensuite la Hollande, l'Allemagne, le Portugal (pour plus de 7 millions en 1897). On évalue à 6 000 habitants la population de la ville; en 1898 elle se montait à 5 130, dont 2 500 Européens(?), 1 100 Asiatiques, 1 500 Africains : sur les Européens il y avait 1 500 Portugais(?), le reste fait d'Anglais, d'Italiens, de Français, d'Allemands, de Hollandais, de Grecs, d'Espagnols, de Suisses.

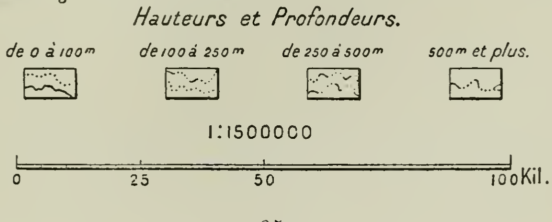
Au sud de la baie, le territoire est peuplé par des Ama-Tonga faisant partie du même groupe que les riverains des lagunes de Santa-Lucia et reconnaissant les mêmes chefs, malgré les frontières tracées par les diplomates. De ce côté de la baie Delagoa il n'y a point encore d'établissements européens.

Au nord de la baie, les côtes, bordées de dunes, sont dangereuses pour les navires, et ni la bouche du N'komati, ni celle du Limpopo n'offrent d'entrée facile; mais quelques Banyans hindous, qui importent surtout de l'eau-de-vie de traite, habitent sur les deux rivières, et les barques remontent jusqu'à leurs comptoirs.

Le comptoir du Limpopo est à Mandjoba, kraal à 130 kilo-

32°
32°30'
33°
25° 30'
26°
26° 30'
Komati-Poort
Incomati
N'Komati
Moamba
N'Komati R.
ou Manisse
I. Pali
MONTS LEBOMBO
Umbelosi R.
Tembi R.
Maputa R.
LOURENÇO MARQUES
BAIE DELAGOA
I. Inyak
C. Sta Maria
AMA TONGA
PRESQU'ÎLE DES
Est de Greenwich

D'après A. Grandjean et Bartholomew



mètres de la mer, au terme de la montée du flot; les trafiquants y traitent surtout les peaux, le caoutchouc, la cire d'abeilles. Pas d'Européens sur le fleuve, ni sur le littoral de son embouchure, ni dans la forêt, la savane, semées de kraal des Ma-Gouamba ou Ma-Loyo, grands fumeurs de chanvre, de la famille des Ama-Tonga ou Ba-Tonga. Ce sont des hommes fort industrieux, et ceux qui ont échappé aux Zoulou, aux ravages et massacres, témoignent d'un haut degré de civilisation spontanée.

Dans la région côtière du cap Correntes, les Portugais n'ont fondé qu'une ville; elle porte le nom cafre d'Inhambane, qu'il y a lieu de prononcer Gnambane. On dira de même Gnampoura pour l'Inhampura ou Limpopo du cours inférieur : dans l'orthographe lusitano-cafre il ne faut tenir aucun compte de la voyelle initiale. La charmante Inhambane, chef-lieu d'un district, est située sur la rive orientale d'une grande baie, libre de récifs, qui ressemble à celle de Lourenço Marques, mais avec moins d'avantages. Dans sa partie méridionale le golfe se rétrécit en goulet : c'est là qu'est le port, accessible seulement aux navires de 3 à 4 mètres de calaison. A l'ombre de hauts cocotiers, la ville, assez bien construite, s'élève sur une colline allongée que les eaux de la mer entourent presque entièrement à marée haute. Environ 2 500 habitants, blancs, noirs et cuivrés, chrétiens, mahométans, banyans, parsis, peuplent la ville. Inhambane, centre de propagande pour l'Islam chez les nègres des alentours, a sa mosquée aussi bien que ses églises; les ruines d'un ancien village arabe se voient dans une île de la côte à une centaine de kilomètres au nord. Aux esclaves et à l'ivoire, qui furent autrefois les seules denrées d'exportation d'Inhambane, ont succédé la cire, le caoutchouc, la gomme copal, les noix de coco, les arachides, l'ivoire; les commerçants de la région se servent de barrettes de fer pour trafiquer avec les indigènes. Les palmeraies des environs, qui s'étendent sur un espace de plus de 400 hectares, comprennent environ 180 000 cocotiers. Dans ces derniers temps on a tenté la culture de la canne à sucre, du thé, de l'arbre à quinquina. Prise en 1834 par les Landins, menacée depuis par eux, Inhambane n'a plus à les craindre : la ruée des Cafres, les levées de boucliers, le vol des flèches, la forêt des lances, ce sont ici des choses du passé.

Au nord de la baie d'Inhambane, de petits ports portugais surveillent le littoral : l'un dans l'île de Bazaruto, dont les pêcheries de nacre et d'holothuries ou « biches de mer » sont à peine utilisées; l'autre dans celle de Chiloane, lieu de déportation qui fait partie du delta marécageux du Sabi; des hippo-

potames peuplent les marigots saumâtres des alentours. Jadis le havre le plus fréquenté du littoral de Gaza se trouvait en dehors du bassin fluvial, sur la plage basse d'un golfe qui s'avance au loin dans l'intérieur des terres : c'était la rade de Sofala, malheureusement inaccessible aux navires d'un fort tirant d'eau. Les Portugais, qui fondèrent en cet endroit leur premier établissement entre le Limpopo et le Zambeze, croyaient réédifier la ville salomonique d'Ophir, et dérivaient de ce nom l'appellation de leur fortin, dont une tour subsiste encore; de même, le fleuve Sabi était dénommé suivant eux d'après la reine de Saba. Ils s'y établirent en 1508 et en firent une place forte d'où ils essayèrent vainement d'exploiter l'or du « pays d'Ophir ».

Maintenant cet or commence à sortir de ses gangues, mais l'antique Sofala n'en profitera pas : Beira en aura l'avantage. Celle-ci] n'est d'ailleurs qu'à 40 kilomètres au nord de Sofala, à la rive gauche de l'estuaire où s'achèvent les deux fleuves Pongwe et Busi, que remonte au loin la marée. Cette « capitale » de la compagnie du Moçambique s'élève sur un sol marécageux qu'on dessèche avec une activité louable; elle jouit d'un bon port, abordable aux grands navires, avec appontement en fer, quais, « accommodations » récentes, et son importance s'accroît tous les jours depuis qu'une ligne de 61 kilomètres l'unit à Fontesvila, d'où part le chemin de fer de Salisbury. Le mouvement maritime de 1898 s'y est résumé par l'entrée et la sortie de 270 navires et de 434 684 tonnes : là-dessus 129 navires et 157 430 tonnes sous pavillon anglais, 44 navires et 133 039 tonnes sous pavillon français, 74 navires et 110 316 tonnes sous pavillon allemand. La population y a déjà dépassé 4 000 habitants, dont environ 1 000 blancs, Portugais, Anglais, Français.

Les habitants de Beira se passionnent pour les mines du Manica et s'en promettent de merveilleux résultats, bien que les rapports des géologues soient restés assez longtemps défavorables, et que, bien sûr, il vaille mieux compter sur la fécondité des vallées que le partage « anglais » a laissées au Portugal. En aucune région de l'Afrique australe les terres ne sont mieux arrosées, le climat meilleur; sécheresse et disette sont inconnues au Manica. Tout de même les traces du « grand métal » se montrent en beaucoup d'endroits, mais on n'a pas encore retrouvé les gisements de pierres précieuses d'où les femmes du pays tiraient leurs beaux pendants d'oreilles. Dans maintes vallées de la partie méridionale des montagnes, des trous de cinq à six mètres de profondeur, creusés dans les

terres alluviales et parfaitement conservés, rappellent les exploitations portugaises, succédant à des travaux antérieurs, que la tradition attribue à un « peuple blanc, aux longs cheveux noirs ». On voit aussi près du bourg de Massikessé, qui fut la capitale de la province, quelques ruines de l'ancienne ville, déjà presque abandonnée à la fin du siècle dernier, à la suite de « justes représailles » des indigènes révoltés, et détruite depuis par les Zoulou. Ceux-ci massacrèrent la plupart des habitants et défendirent la reprise des travaux miniers; ils ne sont plus aujourd'hui de force à commander et les prospecteurs se soucieraient peu de leurs ukazes, si cette nation jadis prépondérante osait encore en promulguer « à la barbe » des Européens.

Un regulo ou « roitelet » nègre réside à Mulassa, au versant méridional du mont Doe, à la lisière de la Rhodesia : vassal du Portugal, il est surveillé par un capitão-mór ou « capitaine-major » qui a logé sa garnison dans la forteresse naturelle du Massara, énorme rocher aux parois verticales, accessible seulement par un sentier vertigineux; trois mille Landins essayèrent en vain de l'escalader, on fit rouler sur eux de grosses pierres qui écrasèrent un grand nombre des assaillants.

Au village d'Inhandue, sur la rivière du même nom, tributaire droit du Zambeze tout à fait inférieur, dans une vallée des monts Gorongosa. les Portugais ont fondé la ville de Gouveia. Tout récemment encore les environs étaient absolument abandonnés de leurs habitants; ils se repeuplent maintenant, et ce sont des compagnies de Landins du nord que le gouvernement portugais emploie pour défendre sa nouvelle acquisition contre les Landins du sud.



CHAPITRE DOUZIÈME

DEUTSCH SUDWEST AFRIKA
OU
AFRIQUE ALLEMANDE DU SUD-OUEST

I. LA CONTRÉE. ‖ II. LES HABITANTS. ‖ III. DÉVELOPPEMENT DE LA COLONIE ; ÉTAT ACTUEL ; AVENIR PROBABLE.

I
LA CONTRÉE

LA région du littoral africain qui se développe uniformément au long de l'Atlantique, du fleuve Cunene, limite méridionale de la province portugaise d'Angola, jusqu'au fleuve Orange, a bien 1 500 kilomètres de longueur en bordure du flot; elle est devenue territoire allemand en 1884, sans que d'ailleurs il ait fallu d'abord la conquérir.

C'est là le pays officiellement appelé Deutsch Südwest Afrika. Naguère il était nommé Lüderitz Land, terre de Lüderitz, d'après le négociant aventureux qui en avait fait l'acquisition par contrats signés avec les chefs des rares tribus riveraines et avec ceux de peuplades de l'intérieur. La possession du littoral de la baie d'Angra Pequeña, son achat initial, lui avait coûté 2 500 francs et 200 fusils moyennant lesquels le chef de la contrée se crut le premier des princes de la Terre. L'Allemagne recueillit ici, un peu contre son habitude ancienne, le fruit des travaux de quelques-uns de ses fils, des missionnaires rhénans qui avaient évangélisé ces peuplades.

Avant cette année-là où, comme par un coup de théâtre, le pays entra dans « la plus grande Allemagne », l'Angleterre croyait sincèrement qu'il faisait partie de la « plus grande Bretagne », quoiqu'elle n'y possédât réellement qu'un seul

poste, et encore fort insignifiant, pour dire vrai, un pauvre hameau de traitants et de pêcheurs au bord de la Walfish Bay ou « Baie de la Baleine ».

Lors des premières ouvertures faites par les diplomates allemands au sujet des stations fondées par leurs nationaux, le ministère anglais répondit que « tout établissement d'une puissance étrangère dans la région serait un empiétement sur les droits de la Grande-Bretagne »; le gouvernement du Cap vota même la prise de possession formelle du territoire en litige, mais il était trop tard. Après un échange de dépêches, devenues presque menaçantes de la part de l'Allemagne, le « pays de Lüderitz », à l'exception de l'enclave de Walfish Bay et des îles, îlots à guano dispersés tout au long de la côte, fut reconnu terre germanique; ensuite, les diplomates allemands négocièrent avec le Portugal un traité assurant à leur gouvernement la possession du territoire qui s'étend au nord du cap Frio jusqu'à la bouche du Cunene.

L'Afrique sud-occidentale allemande s'étend depuis le littoral jusqu'au 20e degré de longitude à l'est de Greenwich (17°40′ environ à l'est de Paris). Il suit ledit méridien, ligne inflexible, à partir du fleuve Orange, qui borde la colonie pendant 550 kilomètres, au midi, jusqu'à la rencontre du 22e de latitude, au nord. De ce lieu de croisement la frontière suit pendant un peu plus de 100 kilomètres le 22e de latitude jusqu'au 23e de longitude, et ce 23e, elle l'accompagne pendant un peu moins de 450 kilomètres jusqu'au contact avec le 18e de latitude. Ici, encore une ligne droite, le 18e parallèle pendant 200 kilomètres ou un peu plus, jusqu'à la rencontre d'une rivière du bassin du Zambeze issue de l'Angola, le Koua-Ndo ou Tchobé, dont la ligne de séparation emprunte le cours jusqu'à son confluent avec le grand fleuve. Ces quatre lignes géométriques divisent la colonie allemande du pays anglais des Be-Chuana. Au nord c'est la colonie portugaise de l'Angola, dont elle est séparée d'abord par le cours inférieur du fleuve Cunene sur 265 kilomètres (sans les détours) à partir de l'embouchure; puis par une ligne droite pendant 270 kilomètres; ensuite pendant quelque 300, détours non compris, par le lit de l'Okavango, tributaire du Zambeze qui s'assèche en chemin; puis par un peu plus de 300 kilomètres d'une ligne directe qui se termine à la rive droite de ce même Zambeze; et enfin par ce puissant fleuve l'espace d'un peu plus de 100 kilomètres. A l'ouest, l'océan Atlantique. Au sud le fleuve Orange la partage de la colonie du Cap, au sein d'un triste désert.

L'aire ainsi comprise entre l'Angola et le Cap, l'Océan et le Be-Chuana-Land est de 830 960 kilomètres carrés, soit 290 000 de

plus que l'Allemagne, et presque exactement autant que l'Empire germanique et l'Italie ensemble; mais il n'y a là que 200 000 hommes.

L'acquéreur du Lüderitz-Land, agrandi ensuite et devenu la Deutsch Südwest Afrika, Lüderitz, disparut peu de temps après l'acquisition, noyé dans une crique, au cours d'un voyage en canot sur une mer souvent périlleuse. Ses entreprises l'avaient ruiné, mais il lui restera le renom d'avoir suscité la première en date des colonies germaines, de toutes la moins fertile certainement, mais aussi la plus salubre.

On la connaissait déjà avec quelque détail, cette colonie première née autour des stations des missionnaires luthériens, chez les Nama-Koua et les Dama-Ra; elle avait été peu à peu débrouillée par ces « prédicateurs de la Nouvelle Alliance » par des marchands, des chercheurs de mines, des chasseurs, par Galton, Andersson, Baines, Smuts, Green, Hahn, Rath, Hartley, Coates, Duparquet. Depuis la prise de possession par l'Allemagne, des voyageurs, des savants et spécialistes de la nation teutonne — tels Passarge, Dove, Rehbock, Hartmann — l'ont parcourue et la parcourent en tous sens, méthodiquement, scientifiquement, et à tous les points de vue, géologique, géographique, cartographique, ethnographique, minier, agricole, hydraulique : c'est une révélation rapide, qui bientôt sera pratiquement complète.

On peut considérer l'Afrique allemande du Sud-Ouest comme le prolongement méridional de l'Angola; dans son ensemble, elle continue exactement ce grand pays portugais. Le sol s'y élève également par degrés jusqu'au faîte d'un plateau côtier, puis s'incline de nouveau vers l'est dans la direction d'un grand bassin fluvial. La contrée tout entière, du Cunene à l'Orange, a l'aspect d'une protubérance allongée et de forme régulière, dont l'axe est exactement parallèle à celui du rivage marin. En outre, ce long renflement du sol est complètement isolé ; tandis que les plateaux de l'Angola se rattachent, à l'est, au faîte de partage des eaux entre le Congo et le Zambeze, ceux des Dama-Ra et des Nama-Koua sont limités à l'orient par de profondes dépressions où s'étend le désert de Kalahari, où serpentent le Kou-Bango et des affluents du fleuve Orange longs et secs comme lui.

Séparées des montagnes angoliennes de Chella par les gorges où passe le Cunene, les hauteurs pierreuses du pays des Ova-Mbo ne présentent d'abord qu'un faible relief : on les nomme Kaokofeld, c'est-à-dire les « champs, le plateau de Kaoko »; gneiss et granit sillonnés de profonds lits de torrents sans

eau où quelques orages suscitent des fleuves qui descendent dans des plaines longeant l'Océan. Ceci vers l'ouest; tandis que vers l'est se déroule un immense plateau qui va se confondre avec le Be-Chuana-Land, au delà de la frontière géométrique du Protectorat.

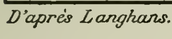
Ce plateau « immense » ne participe pas de la nature du Kaoko : géologiquement parlant il est moderne, puisqu'il consiste en calcaires, puissante assise qui s'étend, à l'orient du Kaoko granitique, au nord des monts de granit des Dama-Ra, et fuit indéfiniment vers le levant, au midi de la lagune d'Etocha, jusqu'aux frontières du pays des Chuana. Contrée mieux douée, en somme, que l'ensemble de la Deutsch Südwest Afrika, et bien pourvue d'herbages, de brousse, presque de forêts, encore que son calcaire soit du genre de celui du Karst ou de celui de nos Causses et que l'eau des pluies s'y enfonce à peu près partout dans la profondeur. C'est donc une région d'avens, de grottes à stalactites et stalagmites, d'eaux engouffrées ; le trésor inestimable est sous terre, pour mieux dire, sous roche, et non sur roche.

Le docteur Hartmann, qui en a gravi les arêtes et les crêtes « à satiété », compare pittoresquement ce sol déchiré de ravines. criblé de trous, d'effondrements, à un visage couturé par la petite vérole. Il attribue « 1 500 mètres de moyenne altitude à l'énorme haute plaine, qui s'abaisse pittoresquement, au nord vers l'Etocha, comme aussi à l'est et au sud-est..., avec très vastes dépressions où l'eau des pluies s'amasse en marais, puis descend lentement dans le sous-sol... C'est le lit d'une mer antique, et la terre y est restée plus ou moins alcaline; elle y est d'excellente nature, et la riche provision d'eaux souterraines promet à ce territoire un grand avenir agricole ».

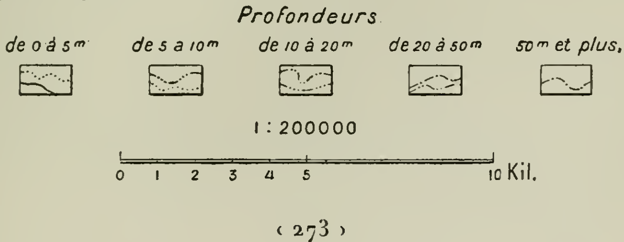
D'après ce même voyageur allemand bien documenté, le Kaoko fut également un fond de mer plat : mais depuis qu'il est soumis aux puissances de l'érosion, il s'est insensiblement sculpté en pics, en montagnes à table, en gorges des plus creuses, tandis que les assises calcaires de l'est ont gardé presque intacte leur première apparence ; chez elles c'est par dessous qu'a lieu l'érosion ; dans le Kaoko c'est par dessus — d'où l'aspect tourmenté de celui-ci, ondulant et calme de celles-là.

La plus vaste des lagunes qui se soient maintenues jusqu'à ce jour à la surface du sol au lieu de filtrer en dessous, le lac d'Etocha, n'est qu'une mare très contractée par les chaleurs et qui n'a plus alors que 25 kilomètres de long sur une quinzaine de large.

Graduellement le Kaoko s'élève; il atteint 1 320 mètres à l'Etendeka, puis du 21e au 23e parallèle c'est la vraie montagne,



D'après Langhans.



dressant ses coupoles et ses roches tabulaires à des hauteurs de 2 000 mètres et plus. L'Omatako, dans le pays des Dama-Ra, s'élance à 2 300 mètres, et juste au levant de la baie de la Baleine, les monts Khomas et les monts Awas ou Auas, ce qui veut dire probablement « les monts Rouges », masses de granit, dressent, dit Dove, « des dos monstrueux, des arêtes tranchantes ».

Plus au midi, dans la contrée habitée par les Bastaards de Rehoboth, les roches, d'ailleurs élevées encore, s'abaissent jusqu'à 1500, voire 2 000 mètres dans le massif isolé de Karas, au sud-est de Keetmanshoop; elles s'aplatissent aussi, et çà et là se rencontrent de hautes plaines assez vastes; après quoi, exactement (ou presque) à partir du tropique du Capricorne, dans le pays des Nama-Koua, la crête s'affaisse considérablement, elle ne dépasse plus guère un millier de mètres. Gneiss, granits font place aux schistes, aux calcaires, aux craies, aux jets volcaniques tels que le porphyre; des monts à table découpent l'horizon; l'on entre dans une région par endroits fort analogue aux Karroo de la colonie du Cap, et la brousse plus ou moins misérable y est remplacée par des herbes plus ou moins savoureuses.

L'axe médian des hautes terres se prolonge parallèlement à la mer à une distance moyenne d'environ 200 kilomètres, et l'espace qui sépare le rivage et les premiers escarpements offre en divers endroits une largeur considérable, moindre toutefois qu'on ne l'a prétendu, et certainement fort au-dessous des 150 à 200 kilomètres dont certains ont parlé; 60 kilomètres doivent en exprimer à peu près l'ampleur moyenne. D'ailleurs le pays en arrière du rivage est encore si peu connu dans la région méridionale de cette jeune Allemagne que, d'après Dove, 40 000 kilomètres carrés y étaient absolument ignorés des Européens en 1894, dans l'espace compris entre la baie de la Baleine et l'embouchure de l'Orange.

Sauf dans le nord, peu des rives de ce littoral de 1 500 kilomètres sont franches de dunes, quelques-unes fort hautes et généralement d'un sable très fin que le moindre vent disperse. Mamelons ou montagnes de sable, sillons parallèles et lèdes, ce rempart de sable qui rend si malaisées les communications entre la côte et l'intérieur a, suivant les lieux, 5, 10, 15, 20 et jusqu'à 30 kilomètres de largeur; on ne le franchit qu'à très grand'peine, avec des vagons attelés de six, de huit, de dix paires de bœufs, attelage suant, soufflant des naseaux et qu'on ne peut faire boire qu'à de rares points d'eau presque toujours très indigents; et cette eau, bien trop souvent, est désagréablement saumâtre.

Devant ces dunes il y a la plage basse où s'agite incessamment, comme devant le rivage de la Guinée, mais moins puissante et moins dangereuse, une barre fort incommode, dans une mer prodigue de poissons, ayant phoques, ayant baleines, comme en témoigne le nom de Walfish Bay, et de nombreux îlots à guano déménagé rapidement par les Anglais. N'étaient les brises fortifiantes, la rumeur de l'Atlantique, l'extrême salubrité de l'air, rien au monde ne serait plus désolé que cette rive sans arbres, sans herbes, sans sources, où l'on ne boit que de l'eau venue du Cap en balancelle, ou de l'eau de mer privée de son sel par des appareils de distillation.

Derrière le bourrelet des sables commence le pays, tantôt steppe, tantôt presque partout purement désert, appelé, d'un mot hottentot, le Namib ou Namieb. Il s'élève, graduellement vers l'est, à 400 et 500 mètres d'altitude, jusqu'au pied des massifs intérieurs et aux quelques commencements de végétation dus à un minimum de pluies : tandis qu'il ne pleut, pour ainsi dire, jamais sur le Namib, sol dur qu'on pourrait comparer aux « hamada » du Sahara et de l'Arabie.

Ce Namib, le « Vlakte » ou terre plane, le Veld ou « campagne » des Hollandais, la « plaine » des Anglais n'est point une plaine; mais, vu de loin ou de haut, il a toute l'apparence d'un plan uni parsemé de collines isolées, la plupart en forme de dômes, et dont quelques-unes dépassent 150 mètres. Lorsqu'on le contemple de la mer, le Namib cache de ses dunes le profil des montagnes qui s'élancent à l'orient; mais quand on gravit la crête des sables, on voit le mont barrer l'horizon d'une longue ligne droite.

On croit que le Namib est un ancien fond de mer; son aspect est celui d'une immense surface de béton dont la couleur varie du brun au rougeâtre, au jaunâtre, au blanchâtre. En temps sec, c'est-à-dire pendant presque toute l'année, on y marche comme sur un pavé; mais les rares pluies délayent la couche superficielle d'argile calcaire ou gypseuse qui agglutine le sable; on y marche alors très difficilement, les roues y laissent de profondes ornières, que l'on reconnaît encore après des années. Quelques dépressions reçoivent les eaux de pluie, qui s'évaporent peu à peu, laissant à leur place des *salt-pans*, efflorescences salines et gypseuses. Dans le voisinage des monts apparaissent çà et là des débris de rochers, quartz, gneiss ou schistes, qui paraissent s'être décomposés sous l'action de l'air, laissant sur le sol des taches de couleurs diverses; quelques blocs restés debout offrent une surface polie par les grains de sable que transporte le vent.

Les dunes indiquées ci-dessus comme bordant la mer de

la Deutsch Südwest Afrika, sans lacunes entre l'Orange et le Tsoakhoubmund ou Swakopmund, avec grandes lacunes du Tsoakhoubmund au Cunene, ont donc, de par leurs 150 mètres, une hauteur sensiblement supérieure à celle de nos Landes de Gascogne.

Elles se suivent en chaînes nombreuses, séparées par des lèdes que parsèment de moindres monticules; au sud de la baie de la Baleine, il faut traverser successivement seize crêtes de sable; quelques herbes et des arbustes aux racines traçantes croissent à la surface des monticules et les consolident pour un temps. Ce ne sera pas une entreprise aisée que de fixer définitivement les dunes de ce long et large « Marensin ».

Les dunes voisines de l'Atlantique proviennent probablement d'anciens bancs de sable émergés, tandis que plus avant dans l'intérieur elles se sont formées sur place par l'écaillement des gneiss sous la chaleur solaire. De nos jours encore la poussée de soulèvement se produirait sous cette partie du littoral : jusqu'à la hauteur de 20 mètres au-dessus de la mer actuelle on voit des étendues salines recouvertes de coquillages semblables à ceux qui vivent dans les parages voisins; à près de 30 mètres et à la distance d'un kilomètre du rivage se trouvent même des squelettes entiers de cétacés rejetés jadis par le flot. Sur une plage émergée qui s'étend au nord de la Walfish Bay on remarque des plaques de soufre mêlées au sable et au gypse, et le sol répand une odeur d'hydrogène sulfuré. C'est à des exhalaisons de ces gaz qu'est due probablement la mortalité soudaine des poissons de la baie qu'on a observée plusieurs fois, notamment en 1883 : à marée basse on aurait même remarqué des espèces de cratères formés par le boursouflement de la plage.

De l'architecture de la contrée dépendent en partie les phénomènes du climat. Les vents du sud et du sud-ouest, qui soufflent le plus fréquemment sur la côte, n'apportent que de très rares pluies, et encore moins humides sont les rafales du nord-est qui refluent contre les vents généraux, de mai en juillet. On ne compte guère que cinq ou six pluies par année moyenne sur le rivage de la Walfish Bay, une seule sur les côtes d'Angra Pequeña : à cette averse et aux rosées des nuits, parfois très abondantes, se réduit la saison pluvieuse, dont la période normale tombe au commencement de l'année, alors que le soleil remonte vers le nord. Mais si la côte basse n'est pas humectée, les vents marins laissent tomber leur fardeau de pluies sur les croupes de l'intérieur; à Hope-Mine, il a plu dix-

sept jours en 1886 et l'on a mesuré près de 40 centimètres d'eau. Presque toujours la pluie est annoncée par des tourbillons de vent qui soulèvent le sable en colonnes mouvantes; les Dama-Ra donnent à ces remous de poussière un nom qui signifie : « apporteurs de pluie ». Il résulte de cette chute d'humidité que des herbes croissent sur les plateaux en un tapis immense, tandis qu'en bas, du moins au sud du Kaoko, relativement bien arrosé, tout le pays reste aride ou parsemé seulement d'arbustes épineux dans les rares oasis où sourdent quelques fontaines. Les chiens y meurent de faim; les plantes s'y flétrissent, le sol étant partout saturé de sel à un demi-mètre de profondeur ou moins encore.

Les 40 centimètres annuels de Hope-Mine, lieu situé à 600 mètres environ d'altitude, ne sont pas, tant s'en faut, le maximum de précipitation annuelle dans l'Afrique allemande du Sud-Ouest. Ce pays, très heureusement pour lui, reçoit beaucoup plus de pluie qu'on ne pouvait le croire ou l'espérer, à parcourir cette côte privée de fleuves, sans ruisseaux constants. La montagne y est suffisamment arrosée, mais l'eau qu'elle attire et qui la frappe se tarit en chemin dans le lit des torrents ou s'évapore dans un air d'extrême sécheresse.

D'après le voyageur allemand Dove, qui a visité le pays en s'y occupant de météorologie, encore plus de pluviométrie, l'humidité diminue du nord au midi dans la Deutsch Südwest Afrika, toute altitude à part, ce qui se voit très bien le long du rivage, qui est bas; tandis qu'à cause de l'altitude croissante, elle augmente de l'ouest à l'est jusqu'à la crête des montagnes. La région septentrionale du Protectorat, le pays des Ova-Mbo marque la transition entre l'Afrique pluvieuse du centre et l'Afrique peu pluvieuse du sud. Plus au midi, chez les Dama-Ra septentrionaux, la tranche annuelle dépasse probablement 40 centimètres. Dans le centre de la contrée, là où vit le peuple des Dama-Ra, la côte ne reçoit même pas 10 centimètres d'humidité dans l'année, mais à mesure que le pays s'élève, c'est 20 centimètres, puis 30, puis 40, puis 50 et au delà. L'arête franchie, la pluie diminue, mais il doit en tomber au moins 40 centimètres jusqu'aux lieux où le Nosob, torrent ou plutôt gouttière du bassin de l'Orange, s'approche des frontières du Kalahari. Puis, vu la décroissance de précipitation du nord au sud, les nuages de l'année ne doivent pas verser plus de 30 centimètres d'humidité chez les Dama-Ra méridionaux et les Bastaards de Rehoboth; après quoi, sous le 24ᵉ parallèle, ce n'est plus que 20, puis 15, puis 10, même moins, à mesure qu'on se rapproche de l'Orange, à travers la région des Grands Nama-Koua. D'après Rehbock, « suivant le dire des

colons et à en conclure l'aspect général de la végétation » sur le trajet d'Angra Pequena au Kalahari, c'est à peu près vers Bethanien et Groot Fontein qu'il tombe le plus de pluie; tout le pays des Nama compris, la moyenne annuelle atteint probablement 20 centimètres au plus.

En prenant comme termes de comparaison Olukonda chez les Ova-Mbo, tout au nord, Windhoek au centre, Rehoboth au sud, on a, pour Olukonda (1400 mètres d'altitude) 524 millimètres de pluie; pour Windhoek (1620 mètres), 409 millimètres; pour Rehoboth (1420 mètres), 272 millimètres, hauteur très variable selon les années : 116 millimètres dans la saison 1895-1896, et 699 dans la saison 1892-1893.

Grâce à la contrée centrale du Protectorat, à son puissant remous de montagnes, l'Afrique allemande du Sud-Ouest vaut mieux que sa renommée, il lui vient des cieux assez d'eau pour vivifier de nombreuses vallées, quand on arrêtera les crues des torrents derrière des barrages-réservoirs. En vertu d'orages sur ces sommets le haut pays connaît les petites rivières courantes, malheureusement elles ne courent pas avec assez d'abondance pour s'unir en rivières qui ne tarissent pas capables d'atteindre l'Atlantique. Dès qu'elles ont quitté le haut pays, elles se transforment en ouâdi qui servent de chemins et où les voyageurs creusent des puits, avec l'espoir qu'un peu d'eau s'amassera dans les fonds. Des arbres abritent les berges: ils puisent l'humidité nécessaire dans les sables profonds. Le dépérissement de la végétation sur les bords des torrents porte à croire que la contrée se dessèche de plus en plus : une crue soudaine a-t-elle fait pousser en foule de nouvelles tiges sur les berges, ces tiges sèchent en peu de temps, les racines n'ayant pu descendre assez avant à la recherche de l'humidité. Mais en plusieurs endroits des plateaux voisins les Herero ont percé la roche calcaire de trous profonds qui pénètrent jusqu'à l'eau vive. Au nord de la contrée, dans les monts d'Otavi, une de ces sources forme un véritable lac souterrain, rempli de poissons et ne changeant point de niveau.

De tous les ouâdi de la contrée, le plus abondant est l'Omaruru où les eaux coulent plus longtemps que dans les autres lits fluviaux; il atteint plus souvent l'Atlantique, probablement au moins une fois par an, et la végétation y est moins clairsemée que dans les vallées rivales. Une source thermale, à 76°,5 d'après Rehbock, celle d'Omburo, jaillit dans le sable de son val d'amont, au pied de roches basaltiques, et le ruisseau qui s'en épanche coule pendant plusieurs kilomètres.

Issu d'un bassin plus vaste que celui de l'Omaruru et long de plus de 400 kilomètres, le Tsoakhoub ou Swakop sort du cœur de la haute montagne des Dama-Ra. Comme tous ses confrères il s'emprisonne dans des gorges profondes, très sauvages, et absolument désertes. Son lit finit par atteindre 400 mètres de largeur, mais lui n'arrive que très rarement à la mer : il n'a pas d'eau de surface; l'onde est dessous, dans la profondeur, le sable du Namib l'ayant toute absorbée. Il a son terme à Tsoakhoubmund, au nord et près de Walfish Bay, après avoir coupé le Protectorat en deux parties à peu près équivalentes, l'une au nord, l'autre au sud, et après avoir séparé, *grosso modo*, les Dama-Ra (au septentrion) des Nama-Koua (au midi).

Le Guiseb ou Khuiseb, creusé à 200 mètres dans l'épaisseur du Namib, débouche, quand par hasard il existe, dans la baie de Walfish, par un détour que limite à l'est la longue péninsule sablonneuse de la pointe du Pélican; dans les douze années qui ont précédé 1878, le Khuiseb n'aurait pas coulé une seule fois. Au sud de ces trois fleuves temporaires les autres ouâdi s'arrêtent même à l'est des dunes sans former de lits jusqu'à la mer; mais les oumarâmba ou « coulières » du versant oriental, qui vont rejoindre l'Okavango ou l'Orange, ou se perdre au loin dans les salines du désert, sont de véritables fleuves, sinon par la masse liquide ou par la régularité du lit fluvial, du moins par la longueur de la dépression d'écoulement. L'Orange au sud et le Cunene au nord, tous deux fleuves de frontière, sont les seules grandes eaux courantes du Protectorat.

L'Orange appartient à l'Allemagne par sa rive droite sur 550 kilomètres, mais c'est en vain qu'il a presque traversé toute l'Afrique australe, d'est en ouest, pendant 1 600 kilomètres, baigné le pays des Ba-Souto, la colonie du Cap, l'Etat libre, le Griqua-Land occidental, la lisière méridionale du Be-Chuana-Land, ces régions sont tellement sèches dans l'ensemble, il a perdu tant d'eaux en route par irrigation, infiltration, évaporation, que dans les couloirs étroits, très creux de la Deutsch Südwest Afrika, c'est à peine s'il roule, d'après Rehbock, de 10 à 30 mètres cubes par seconde à l'étiage, contre plusieurs milliers, il est vrai, lors de ses grandes crues. Son maître tributaire « sud-occidental allemand », le Grosser Fischfluss, part des monts Auas, aux environs de Windhoek; coulant parfois à pleins bords pendant des semaines, c'est le « Nil des Grands Nama ».

Le Cunene borde le Protectorat pendant 265 kilomètres environ, d'est en ouest comme l'Orange; il touche de sa rive

gauche le territoire allemand. Exactement, c'est le Kou-Nene ou « Grand-Fleuve », long en effet de 1 200 kilomètres en un bassin de 137 000 kilomètres carrés, mais si fort diminué, comme l'Orange, par évaporation dans de vastes marais, qu'il n'atteint la mer que pendant quatre ou cinq mois, de décembre en avril. Extrêmement large en son déroulement sur le haut plateau de l'Angola, il se rétrécit parfois à l'extraordinaire, jusqu'à 5 ou 6 mètres seulement, dans les défilés où il rachète mille mètres de pente entre le niveau de sa haute plaine et le niveau de la mer. En somme, sa largeur varie de plusieurs kilomètres d'une eau sans profondeur sur sol de palus, à un saut d'antilope par-dessus un flot de rapidité terrible. Parmi les cascades qui le cassent, on cite celle de Quenguari, à l'arrivée en territoire allemand, et celle des Montagnes-Noires. Les Portugais, fatigués de leurs démêlés avec des peuplades nègres du Cunene, ont offert, il y a quelques années, aux Allemands la rive gauche du fleuve en amont de la chute de Quengari ou Kenguare, jusqu'aux approches du haut Kou-Bango dont la frontière aurait ensuite accompagné la rive droite ; « mais, dit le docteur Max Esser, le gouvernement impérial refusa ce « pré- « sent des Grecs », par simple défiance ». Ce même Max Esser a découvert, au sud et près de l'embouchure du Cunene, une anse dont il croit qu'avec quelques travaux on ferait un bon port et d'où l'on pourrait lancer « une des lignes les plus importantes de l'Afrique », un chemin de fer dirigé vers Johannesburg par la lagune d'Etocha, les mines d'Otavi, les terres arrosables de Groot Fontein. Mais le lieu de départ serait tout aussi bien, et même mieux, la magnifique baie des Tigres, qui s'ouvre dans le territoire d'Angola à quelque distance au nord de la bouche intermittente du Cunene.

C'est sur le territoire allemand que l'Okavango se bifurque, à quelque distance en aval de la rencontre du Kou-Ito, et qu'il envoie vers l'orient un bras nommé Magouekouana, lequel va se verser dans le Koua-Ndo ou Tchobé, tributaire du Zambeze. Le major Gibbons, qui a suivi ce curieux embranchement en 1899, pense qu'il a été le véritable Kou-Bango; celui-ci ne se serait frayé que sur le tard son nouveau chemin vers les chutes de Popa et les plaines marécageuses du pays des Be-Chuana. Très ample au-dessous de sa sortie de l'Okavango, le Magouékouana se rétrécit peu à peu et s'efface presque sur la plaine; il ne va que pendant deux mois de l'année d'une rivière à l'autre, et dès les premières atteintes de la saison sèche, il disparaît.

Orange et Cunene mis à part, il semble puéril de décrire des fleuves dont on voit si rarement l'eau couler autrement que

près des sources; des fleuves qui, même en crue, franchissent si rarement le plancher du Namib; des fleuves dont, l'inondation écoulée, le passage ne se montre qu'à des vleys, c'est-à-dire à des mares et à ce qui peut rester d'humidité dans des sables salés, dépressions qui furent lacs et sont à peine aujourd'hui, et encore fort rarement, des lagunes.

Tous, ils sont pourtant d'une valeur inestimable. Ce sont ici « les maîtres de l'heure », comme diraient les Arabes. Eux seuls donneront vie et vigueur à la Deutsch Südwest Afrika. Encaissés par la haute roche, dans leur course rapide vers la mer, sur une pente très raide, il sera facile de les barrer à certains étroits, en amont desquels leur vallée, plus évasée que d'habitude, permettra d'emmagasiner des réserves d'eau pour la mise du bassin d'aval en culture, ou, pour mieux dire, en jardinage. Ainsi naîtront des villages de paysans allemands, dans une contrée éminemment salubre, en dehors de quelques fièvres d'accès, à certains passages palustres du pays des Ova-Mbo — car, si le Protectorat n'est en somme que très peu fertile, point capable d'élever un peuple aux nombreux millions d'hommes, au moins ceux qui y chercheront une patrie nouvelle n'y souffriront-ils pas en eux-mêmes, et plus tard, dans leurs descendants, de maladies cruelles et finalement de dégénérescence.

Sur le littoral de la baie de la Baleine, voisine pourtant du tropique du Capricorne, à distance égale de l'Angola et de la colonie du Cap, par conséquent au milieu du pays, la température moyenne de l'année n'est que de 16°,6, grâce au courant froid qui longe ici la côte de l'Atlantique dans la direction du sud au nord : le mois le plus chaud, janvier, s'y résume par 18°,6; le plus froid, juillet, par 14°,8; l'air y est si nuageux, si humide que la rouille y ronge le fer en quelques semaines, et les changements de température y sont très brusques, de grande portée, mais le climat y est très sain et la brise rénovatrice.

Dans le Namib, chaleurs terribles, le jour, et parfois, en hiver, des froids qui abaissent le mercure un peu au-dessous de zéro; et climat salubre.

Dans la montagne, au-dessus de 1 000 mètres, grandes chaleurs, froids vifs, variations de température subites, parfois considérables; et climat sain, plus favorable même aux Allemands que celui de leur terre natale; belles soirées, nuits fraîches, délicieuses; et premières heures de la matinée charmantes. Naturellement, plus le site est haut, plus la température varie, plus la saison fraîche y est fraîche, plus la nuit y répare des fatigues du jour lourd et torride.

Tout au nord, chez les Ova-Mbo; au centre, notamment à Otjimbingue, le « four des Dama-Ra »; dans l'est du Protectorat, en tirant sur le Kalahari, il se peut que par hasard, rarement, le thermomètre atteigne en certains lieux, ou dépasse 40°; or, la température la plus basse rapportée par Dove est — 9°, à Omaruru, en juillet 1883. Cela fait tout de même une oscillation de 50 degrés.

Un réseau déjà serré de stations météorologiques et pluviométriques, dû surtout à Karl Dove, recueille patiemment les observations d'où résultera dans quelques années une connaissance parfaite du climat de cette vaste région.

Etant donné ce climat, très bon à l'homme, mais à demi hostile à la plante, le pays n'a rien de bien plantureux dans son ensemble.

Dans le détail la végétation y varie extrêmement suivant l'absence, la rareté, la demi-abondance, la répartition des pluies de l'année.

La région naturellement la plus déshéritée de toutes c'est la zone très peu pluvieuse, quoique fort nuageuse, qui suit le littoral; c'est le déplorable Namib, avec ses plantes de désert, si petites et si rares « qu'il semble impossible de ramasser assez de bois mort pour entretenir un petit feu de bivouac et qu'on pourrait s'y croire en plein désert lybique, aux deux rives du Nil en amont du Caire ». C'est là que se montre la *Welwitschia mirabilis*, admirable en effet, ou tout au moins singulière, qui est une tige d'environ quatre mètres de hauteur, jaillissant, hors sable, d'un tronc enseveli dans le sable. Sur le passage souterrain des fleuves, à des sortes de haies basses, pendent les *nara*, espèce de melon à pulpe nourrissante.

A 50, à 60 kilomètres de la côte, tantôt plus, tantôt moins, commencent les herbes et l'on n'est plus dans le désert, mais le demi-désert ou, comme dit Dove, « dans le steppe sec »; divers arbustes s'y montrent, qui s'accommodent de la sécheresse, euphorbes, acacias, plantes épineuses, aloès; sortes de maquis très dispersé où les plus hautes gaules dépassent de peu 3 mètres. A l'exception, bien entendu, des gorges qu'arrose souterrainement l'eau d'un torrent où puise la végétation; là il y a de vrais arbres; et il sera facile d'y instaurer des jardins, des vergers à figues, citrons, oranges et bananes.

Enfin, quand on a suffisamment gravi la pente du sol, lorsqu'on vient d'atteindre 1 300 ou 1 400 mètres d'altitude, on entre dans la région des herbes assez humectées par les pluies et de la brousse véritable, avec arbustes de 5 mètres de taille, hampes d'aloès, acacias à gomme et autres épineux. A noter

que le gazon n'y forme pas, comme en Europe, une pâture continue; ce n'est pas un tapis, mais un ensemble et une dispersion de touffes d'herbe séparées par de l'espace nu qui ne ressemble à l'une de nos prairies que si on l'embrasse en longueur : de près, on voit bien que cette « mer de verdure » n'est autre chose qu'un « archipel ». La ligne de faîte franchie, dans le bassin du lointain Orange, en de larges plaines au midi des monts Awas, l'eau souterraine transforme en savane le steppe du plateau, et c'est dans un vrai parc avec beaux acacias à large dôme qu'on se promène, par exemple dans le pays d'Aris. « Le plus beau des arbres de toute la colonie, dit Hugo Hahn, est l'arbre « du chameau », fort comme le chêne et plus dur que le chêne : quand il est sec, il résiste aux haches les mieux trempées ».

Cette description s'applique au centre du Protectorat, au Namib et à la montagne à l'orient de la baie de la Baleine, en un mot au pays des Dama-Ra. Mais au midi comme au nord du maître massif du Sud-Ouest allemand, les divisions de l'ouest, du centre et de l'est ne sont plus aussi tranchées.

Au sud, chez les Nama-Koua, la diminution progressive des pluies à mesure qu'on s'approche de l'Orange et l'altitude presque deux fois moindre du sol, étendent plus ou moins, suivant la hauteur des lieux, les caractères désertiques du Namib à la plus grande partie du pays, faite de roches, d'argiles dures, de sables mouvants. Cette région ne vaudra jamais grand'chose, il semble : c'est pourtant celle que le hasard a fait annexer la première par les Allemands, à une époque où l'ensemble de tous les jardins défrichés par les missionnaires luthériens n'atteignait peut-être pas en tout quatre hectares! Par un heureux contraste, la région se prête fort bien à la création de bassins de réserve pour l'arrosage; il y a là des sites élus, et, dès qu'on y disposera d'eau suffisante, on peut compter sur des champs de canne à sucre, de coton, de tabac, car, dès qu'elle devient humide, l'argile des Nama l'emporte au point de vue agricole sur la surface gréseuse de la contrée des Dama-Ra.

Au nord, dans le Kaoko et chez les Ova-Mbo, c'est tout le contraire; on a là le meilleur du Protectorat. Le Namib y est moins saharien, et à l'intérieur, à la rive du Cunene notamment, s'étendent de vastes campagnes qui ressemblent aux régions portugaises d'Huilla et d'Humpata. Situées dans le même bassin, offrant le même sol, elles ont aussi sensiblement le même climat, si ce n'est que les pluies y sont un peu moins abondantes, l'air un peu plus sec; néanmoins l'humidité y est

assez forte pour que des arbres y croissent et s'y multiplient en forêts.

On y rencontre çà et là de gigantesques baobabs, et, à partir du 20e degré de latitude, on y voit se balancer des palmiers. Le pays des Ova-Mbo offre en maints endroits, avec ses bosquets, ses clairières, l'aspect d'un parc sans fin; les habitants y vivent surtout de la culture du sol et de l'élève des arbres fruitiers. Là, sans nul doute, pourront prospérer aussi des laboureurs européens, quoique leurs besoins soient autrement grands que ceux des Noirs indigènes; déjà des Boers du Transvaal s'y sont établis. Des centaines de ces émigrants, les mêmes qui plus tard ont essaimé vers le district portugais de Mossâmedes, ont commencé une colonie dans la région montagneuse du Kaoko. Mais là aussi, comme à Humpata, ils s'occupent moins de labourer le sol que d'établir des parcs à bestiaux : pasteurs avant tout, ils se bornent à demander au labourage le strict nécessaire pour leur approvisionnement annuel de céréales.

II
LES HABITANTS

On comprend que les hommes ne peuvent pas ne pas être clairsemés dans un pays pareil. Il faudra en effet beaucoup de science, de méthode et d'efforts pour améliorer cette contrée où manquent encore essentiellement l'eau et le sol cultivable, et où il n'y a pas bien longtemps on pouvait normalement craindre de mourir de soif ou de faim. Si le Protectorat renferme 200 000 habitants, c'est bien tout.

Dans le Namib et, dans l'intérieur, en maint district du pays des Nama-Koua, on peut cheminer pendant des semaines entières sans voir un groupe de cabanes. Mais dans la région septentrionale, où les montagnes sont plus hautes, les pentes plus herbeuses, les lits de ruisseaux plus souvent animés par le murmure de l'eau, la population a plus de densité; chez les Ova-Mbo, chaque vallée, même petite, a son village ou ses huttes de pasteurs.

Au point de vue des races, le territoire annexé par l'Allemagne est un pays de transition. Il est vrai que toute la partie méridionale de la contrée appartient à la race des Khoï-Khoïn; mais au nord du grand massif montagneux que traverse le Tsoakhoub, les tribus dominantes, faites de Bantou, se trouvent partout en contact avec ces Hottentots d'origine pure ou de sang mêlé sans qu'une limite précise sépare leur domaine. Dans l'ensemble, on peut évaluer au moins aux trois quarts du pays l'aire occupée par les tribus hottentotes,

qui forment au plus le cinquième de la population. D'ailleurs plusieurs tribus sont de race mélangée; le sang européen est aussi représenté par des métis ou Bastaards, ainsi que par les Boers, les « pombeiros » portugais et les marchands anglais et allemands qui parcourent la contrée.

Un fait curieux, prouvant avec beaucoup d'autres que les Hottentots sont tout le contraire d'une race stupide, ainsi qu'on l'a professé longtemps, et qu'on le professe encore, c'est que partout où ils se trouvent en contact avec les Bantou du Protectorat ils font la loi au lieu de la recevoir, eux si menus au milieu de ces grands Cafres, et en même temps très peu nombreux. Ni les Dama-Ra, ni les Ova-Mbo n'ont résisté comme eux à l'Allemagne, sous les ordres de Witbooi, et quoique forts de 600 guerriers au plus.

Les tribus Bantou qui peuplent la rive gauche du Cunene en amont des cluses par lesquelles ce fleuve s'échappe vers la mer, sont généralement désignées sous le nom d'Ova-Mbo, qui leur a été donné par leurs voisins du sud-ouest, les Herero; mais ils n'emploient pas eux-mêmes cette appellation et ne possèdent aucun mot générique pour l'ensemble de leurs peuplades. Ils se rattachent aux Chibiquas des montagnes de Chella et aux populations d'outre-Cunene appelées Ba-Simba (Mu-Ximba), c'est-à-dire « Gens du Rivage », et que d'anciens documents nomment aussi Cimbébas, d'où le nom de Cimbébasie, qui est encore employé pour la région parcourue par le Cunene et même pour tout le pays des Dama-Ra. La plupart de ces indigènes sont grands, forts, très intelligents, industrieux. Leur langue ne diffère que très peu de celle des Herero; elle offrirait même, d'après Duparquet, une grande ressemblance avec celle des Ba-Fyot du Loango et du Congo inférieur. Les recherches grammaticales des missionnaires permettront d'indiquer la véritable place de cet idiome parmi les langages bantou.

Une douzaine de tribus vivent aux bords des oumarâmba qui descendent du Cunene vers le lac Etocha, vaste marais-lagune, bas-fond salin d'où part un déversoir intermittent qui s'en va vers l'est, dans la direction du lac Ngami. Ces tribus sont séparées les unes des autres par des marches de forêts désertes; elles se partagent le territoire mbo. Presque toujours en guerre, ces peuplades, qui dans leur propre clan respectent la propriété, ont pour grande ambition de se voler du bétail. Les jeunes gens, traversant pendant la nuit les forêts intermédiaires, cherchent à surprendre un troupeau de l'ennemi; si on les aperçoit à temps, ils s'enfuient en toute hâte et quelques jours après on s'efforce de leur rendre la pareille. A cela se bornent la plupart des conflits, mais de véritables guerres de

conquête ont eu lieu, et l'équilibre politique a fréquemment changé parmi les peuples ova-mbo.

Parmi les diverses tribus de cette nation des Ova-Mbo, dont l'ensemble est évalué à près de 100 000 individus par Palgrave, à près de 120 000 par Duparquet, la plus puissante est celle qui habite le Kouanhama (Okouanyama) ou « Pays de la Viande ». Ce nom semble impliquer chez les indigènes d'anciennes habitudes d'anthropophagie, disparues aujourd'hui; mais ils mangent la chair du chien, ce qui paraît à peine moins abominable à quelques-uns de leurs voisins. La contrée abonde en gros bétail, en chèvres, brebis, cochons et poules, et ses terrains de culture pourraient nourrir une population très considérable. Le nom même d'Ova-Mbo, ou mieux Ova-Ambo, aurait le sens de « Gens à leur aise ». Ce sont de vrais paysans cultivant soigneusement leurs terres, chacun dans sa ferme, et employant même le fumier; les serviteurs sont nombreux dans le pays, mais il n'y a point de pauvres.

Ce pays de Kounhama, situé à la rive gauche du fleuve Cunene, se trouvant presque entièrement dans l'Angola des Portugais, il n'y a pas lieu d'insister. C'est la contrée que le Portugal avait offerte à l'Allemagne et que les Allemands ont refusée.

Mais le second État des Ova-Mbo par ordre de puissance est exclusivement « africo-allemand du Sud-Ouest », quant au territoire. C'est l'Ondonga, ou Ndonga, dont divers voyageurs étendent le nom à tout le groupe des Mbo. Ce royaume, visité d'abord par Galton et depuis par beaucoup d'autres, est le plus méridional de toute la nation. Après avoir beaucoup souffert d'une incursion des Hottentots, le Ndonga a retrouvé sa prospérité, et c'est maintenant l'État qui, par ses quelques factoreries, et par sa station de missionnnaires finlandais, exerce la plus grande influence pour le changement graduel des mœurs : parmi ces indigènes se trouvent des potiers, des chaudronniers, des forgerons, des fabricants de pipes. Une des petites tribus du pays, les Omblandou méridionaux, appelés aussi « Gens des Arbres » parce qu'ils montent sur les arbres pour se défendre des attaques, se distingue par son régime républicain, état politique dont le monde noir offre peu d'exemples. Le dernier roi, ayant outré le peuple par son despotisme et ses caprices, fut écrasé par ses propres sujets sous le toit de sa demeure, et les révoltés décidèrent que désormais ils n'auraient plus de maître. Ils ont tenu parole, et jusqu'à maintenant, quoique pauvres et peu nombreux, ils ont sauvegardé leur indépendance contre les ambitieux roitelets des alentours. Les plaines des Ova-Mbo sont traversées par d'excellents sentiers que par-

courent les vagons des Européens et des indigènes, car ces derniers apprécient parfaitement l'usage des chariots. Lorsqu'ils virent apparaître les premiers véhicules, les gens se prosternaient en se frottant le front avec la poussière touchée par les roues.

Au midi des Ova-Mbo, les Ova-Herero, ou Herero, c'est-à-dire « les Joyeux », qu'on appelle parfois aussi les « Dama-Ra des Plaines » ou « Dama-Ra du Bétail », sont également un peuple bantou qui s'avance au loin vers le sud en pays hottentot. D'après leurs traditions, ils habitaient exclusivement la région montagneuse du Kaoko au milieu du XVIIIe siècle, et c'est vers 1775, à une époque où l'eau était plus abondante dans le pays, que la plupart de leurs tribus émigrèrent dans la direction du sud. Cependant il en resta quelques-unes dans le Kaoko, mêlées à des Bushmen et appauvries comme eux. La langue des Herero, bien connue maintenant, grâce aux travaux des missionnaires allemands et anglais qui se sont établis parmi eux et qui ont publié des grammaires et des ouvrages de piété, est purement bantou, du moins dans les districts où ils vivent sans mélange d'autres races, car dans le voisinage des Hottentots se sont formés en maints endroits des patois hybrides, où se mêlent les mots des deux idiomes, soit avec les préfixes bantou, soit avec les suffixes hottentots. Depuis que les Herero ont quitté le Kaoko, ils ont souvent bataillé contre d'autres peuples. Ils eurent d'abord à combattre les « vrais Dama-Ra » ou les « Dama-Ra des Montagnes », qu'ils asservirent presque tous; puis, dès la première moitié de ce siècle, ils subirent les incursions des Hottentots Nama-Koua et des Bastaards, et des milliers d'entre eux succombèrent ou furent réduits en esclavage. N'ayant pas de fusils pour résister à des envahisseurs parfaitement armés et en relations constantes de commerce avec le Cap, les Herero paraissaient condamnés à l'extermination, et Galton, qui voyageait dans ce pays en 1850, prévoyait le jour où les Nama-Koua, avec leur haine méprisante du noir et l'obstination caractéristique de leur race, auraient enfin réussi à détruire leurs ennemis héréditaires. Cette crainte ne s'est pas justifiée. Plus nombreux et plus mobiles que leurs adversaires, les Herero eurent en outre la chance d'être aidés par le voyageur suédois Andersson, qui, à la suite d'un conflit sanglant, se trouva entraîné dans la guerre : ils finirent par reprendre le dessus. Le nombre des « Dama-Ra du Bétail » était évalué à 85 000 par Palgrave, et c'est à peu près le chiffre que donnent les missionnaires établis dans le pays ; le chef principal, qui réside à Otyimbingue, a 30 000 sujets. Il est facile de

les compter, non individuellement, mais en bloc, par les bestiaux qu'ils mènent au pâturage. Chaque chef connaît le nombre de ses bêtes, il en déduit celui des pâtres et de leurs familles; en moyenne, on compte trois cents personnes par *werft* ou « camp de bestiaux » avec ses pacages secondaires.

Physiquement les Herero sont une des belles races de l'Afrique; grands, même supérieurs en taille à la moyenne des Européens du Nord, ils sont bien faits, quoique beaucoup moins forts en réalité que ne semblerait l'indiquer leur magnifique développement musculaire; leurs traits sont réguliers, d'une forme parfois presque classique; ils ont une physionomie ouverte et gaie, mais un rien les irrite et leur donne un aspect féroce. Naguère ceux d'entre eux qui ne vivaient pas sous la surveillance des missionnaires allaient presque nus. Comme il convient à un peuple de pasteurs, c'est le cuir qu'ils emploient presque uniquement pour leur costume : de minces lanières qui, mises bout à bout, auraient plus de cent mètres de longueur, leur tombent en franges autour des hanches. En outre ils portent des anneaux, des bagues et des colliers en fer, en zinc, en cuivre, et, comme la plupart des Bantou du nord, disposent leurs cheveux en tresses raidies par un mélange de graisse et d'argile rouge. Les femmes se couvrent aussi d'ornements, lanières de cuir, anneaux de chevilles et bracelets, coquilles et verroteries, et se coiffent la tête d'un épais bonnet de cuir avec trois hautes oreilles, luisant d'un enduit de terre glaise.

On admet généralement que le sel est un condiment indispensable, mais les Herero donnent la preuve du contraire; ils n'achètent point de sel et n'en recueillent pas dans les mares du littoral; leurs bêtes ne vont pas non plus lécher les roches salines.

Des restes de matriarcat se maintiennent encore chez les Herero : l'épouse est presque libre et peut divorcer de son plein gré; le principal serment est celui que le Herero jure « par les larmes de sa mère »; jadis, quand la mère mourait jeune encore, il n'était pas rare qu'on enterrât son enfant avec elle. Tous les Herero, à l'exception des enfants baptisés, sont circoncis et n'ont guère de pratiques religieuses que pour assurer la prospérité de leur bétail; ils emploient la bouse de vache dans toutes les cérémonies, et chaque robe d'animal, chaque signe ou nuance du pelage a pour eux une signification mystérieuse. La fille du chef, gardienne du feu sacré, asperge les bêtes d'eau lustrale, et lors des changements de camp elle les précède avec une torche dans la main. De grands arbres sont tenus par eux pour les ancêtres des hommes. Galton et Andersson citent plusieurs de ces plantes « mères » auxquelles les Herero viennent

rendre hommage. D'après G. Wood, c'est d'un seul arbre qu'ils procèdent, arbre que naturellement ils nomment l'arbre-mère, l'arbre ancêtre. Tous les animaux en procèdent aussi. Comme le monde était alors dans les ténèbres, un Herero alluma du feu : aussitôt toutes les bêtes, tous les oiseaux de fuir avec terreur, sauf quelques-uns, qui vinrent se réchauffer à la flamme. Ceux qui se sauvèrent à la vue des bois enflammés sont devenus les animaux sauvages, ceux qui s'approchèrent sont le bœuf, le mouton, la chèvre, le chien. L'arbre ancêtre vit toujours, en un lieu nommé Omarura, mais chaque tribu place l'arbre et le lieu différemment.

La nation se divisait jadis en tribus ou plutôt en castes, *eanda*, ayant probablement pour origine la descendance familiale et désignées d'après les astres, les arbres, les phénomènes de la nature : telle tribu comprenait les « Enfants du Soleil », telle autre ceux « de la Pluie »; mais ces distinctions vont s'effaçant.

Désormais, chez ces pâtres, le parc à bestiaux fait la peuplade. Les chefs, qui disposent d'ailleurs d'un très faible pouvoir, sont les propriétaires de bétail; qu'ils s'enrichissent, et le nombre de leurs sujets augmentera en proportion du croît de leurs bêtes; qu'ils s'appauvrissent, et le peuple diminuera autour d'eux. La richesse d'un maître, tel est le seul lien des tribus, quoique les Herero aient parfaitement conscience de la communauté des origines nationales. Aussi les groupements politiques changent-ils fréquemment; mais ce qui ne change pas, ce sont les centres de population : autour de l'abreuvoir gravite toujours la vie de la tribu. Les domaines de chaque chef herero, comme ceux des petits rois ova-mbo, sont séparés les uns des autres par des marches de broussailles et de rochers, où les gens des tribus voisines ne s'aventurent qu'en cas d'invasion; mais c'est dans ces zones redoutées que campent les brigands, hottentots ou bantou, toujours aux aguets pour surprendre les bêtes égarées.

Parmi les Herero certains prolétaires sans bestiaux ne se sont pas attachés à la fortune de quelque riche propriétaire de bœufs et vivent de chasse ou d'aventure : tels sont les Ova-Tjimba, frères des Ba-Simba ou Cimbéba, qui campent pour la plupart dans les districts du nord-est, voisins des Ova-Mbo. Relativement à la possession de la terre, les mœurs sont essentiellement communistes. On ne peut vendre le sol chez les Herero, et si les missionnaires catholiques ont été expulsés du pays en 1879, il faut l'attribuer plutôt à leurs imprudentes propositions d'achat de terres qu'à la jalousie de leurs confrères protestants.

Les Herero savent d'ailleurs, par l'exemple de toutes les colonies de l'Afrique australe, tant chez les Boers que chez les Anglais, que là où les Blancs s'établissent, les Noirs ne sont bientôt plus maîtres chez eux; mais, en dépit de leurs précautions, ils n'échapperont pas au destin. Les Allemands étant désormais leurs suzerains, ils n'éviteront pas la nouvelle constitution de la propriété, qui les spoliera au profit de l'étranger. Ici la spoliation ira d'autant plus vite que le pays est, sinon par son opulence, au moins par la bonté de son climat, tout indiqué pour une colonisation solide par l'élément blanc. Les Allemands semblent avoir grande confiance dans les Herero; ils croient à leur « loyalisme », car, dit un écrivain colonial de la nation des « protecteurs » : « les Herero ont pour nous l'avantage sur les autres indigènes, les Ova-Mbo par exemple, d'être nés pour obéir (?); ils nous servent d'instinct, avec la plus grande fidélité. Et cette obéissance n'a rien de bas, de rampant, elle n'est pas causée par la crainte : ils épousent aussitôt nos intérêts, qui deviennent les leurs ».

Les Ova-Zorutu ou Dama-Ra « des Montagnes » doivent ce dernier nom aux Boers qui les distinguent ainsi des Dama-Ra « des Plaines ». Exactement les Boers les appellent Klip-Kaffers ou « Cafres des Falaises », par opposition aux Beest-Kaffer ou « Cafres du Bétail ».

C'est qu'en effet les Dama-Ra des Montagnes, dont on ne sait vraiment pas à quelle race ils appartiennent, mais qui, visiblement, ne sont pas du tout des Dama-Ra, vivent au sommet des plateaux, principalement sur les forteresses tabulaires que des escarpements isolent de toutes parts. D'après Galton, ces Dama-Ra se disent eux-mêmes Haou Damop ou les « Vrais Dama-Ra », ou bien Haou-Khoïn ou les « Vrais Khoïn », c'est-à-dire Hottentots; mais appartiennent-ils à cette race? Galton voit au contraire en eux des frères des Ova-Mbo, auxquels ils ressemblent par les traits et le genre de vie, quoique la misère et l'esclavage les aient bien déprimés. Si la plupart d'entre eux parlent un dialecte hottentot, c'est à leur isolement au milieu de maîtres de race khoïn qu'il faudrait l'attribuer. Maintenant ils appartiennent à d'autres maîtres : ils justifieraient ainsi le nom de Dama, auquel plusieurs donnent le sens de « vaincus ».

Donc, ni Bantou, ni Hottentots, vraiment énigmatiques depuis qu'ils ont perdu leur langue nationale, et l'on ignore absolument ce qu'elle fut. Ils sont petits, maigres, noirs; ils ressemblent quelque peu aux Bushmen et, en maints endroits,

se confondent avec eux; ils vivent de la culture du sol, qui leur rend de bien pauvres récoltes en échange de leur travail. Quelques-unes de leurs peuplades se groupent autour des missions, mais la plupart sont asservies aux propriétaires de bétail et gîtent dans le voisinage de *wertfen* ou « parcs ». On évalue leur nombre diversement, à 30 000 ou 40 000 individus; il est impossible qu'il n'y ait pas à cet égard de divergences entre les calculateurs, puisque maintes tribus d'origine douteuse sont classées comme appartenant à des races différentes. Les Dama-Ra des Montagnes ont un sens extraordinaire pour la musique : ils chantent en chœur d'une voix bien timbrée et avec une justesse parfaite.

Les Nama-Koua (Namaqua), c'est-à-dire les « Gens Nama », occupent presque toute la partie méridionale du territoire allemand. Sous le nom de « Petits Nama-Koua », une de leurs tribus est même cantonnée au sud du bas Orange, et le pays qu'elle habite est devenu l'un des districts occidentaux de la colonie du Cap.

Les uns et les autres, épars sur un territoire sans eau, ne foisonnent guère : on les évaluait vers le milieu du siècle à une cinquantaine de mille individus, faible reste de centaines de milliers de Nama qui auraient jadis vécu dans l'Afrique australe. D'après Palgrave, ils ne seraient plus même 20 000, dont près de 17 000 Grands Nama-Koua et 3 000 Petits Nama-Koua.

Ce sont là des Hottentots, et jadis ils étaient considérés comme les plus purs représentants de la race. Ceux qu'on appelle la « Nation Rouge », les Geïkous de la région montagneuse située au sud-est de la baie de Walfish, sont les Hottentots ou Khoïn par excellence et se vantent d'avoir été les premiers conquérants du pays; ils sont au nombre d'environ 2 500. Les Topnaar ou les « Plus hauts », les « Premiers », qui se sont groupés pour la plupart dans le territoire anglais de la baie, sont bien déchus aujourd'hui, et même les plus dégénérés des Nama. D'autres, au contraire, notamment les Oerlam, dont le nom primitif Orang Lami, « Vieilles Connaissances », leur aurait été donné par les marins du Cap, sont plus ou moins mélangés d'éléments divers et l'on retrouve chez eux quelques traces de sang européen; pendant le cours de ce siècle ils combattirent les Herero avec acharnement. Tous guerriers et pasteurs, habitant des huttes hémisphériques formées de branches et d'écorce, les Nama-Koua n'ont que les industries rudimentaires convenant à leur genre de vie : ils découpent et préparent le cuir, aiguisent et emmanchent les

armes, fabriquent des jattes en bois pour contenir le lait des vaches et l'eau des fontaines.

Errant à la recherche des bons pâturages, les Grands Nama-Koua vivent en clans séparés les uns des autres, ayant chacun son chef et son conseil de douze vieillards. Le roitelet a d'autant plus de pouvoir qu'il descend d'une race plus illustre et qu'il a remporté plus de victoires. Mais depuis que les colons du Cap et les Boers de l'est entourent leur territoire, depuis que les gros marchands parcourent leurs montagnes pour y acheter les troupeaux et que des mineurs allemands étudient leurs rochers pour y chercher les veines de métal, les chefs, devenus chrétiens de nom, perdent rapidement de leur autorité; on ne les redoute plus en proportion du nombre de leurs guerriers, on ne les estime que pour leur richesse en bétail.

Et la race même, trop faible pour se défendre contre les éléments de désagrégation, paraît condamnée. Les Petits Nama-Koua ne parlent plus le hottentot; les missionnaires établis chez les Grands Nama-Koua ont cessé d'apprendre le nama, et depuis 1882 toutes publications religieuses dans ce dialecte ont été interrompues : il devenait inutile d'écrire des livres dans une langue que demain personne ne comprendra et que le hollandais, l'un des deux idiomes de la civilisation dans l'Afrique australe, a déjà remplacée. Le nama, qui fut le plus pur des dialectes hottentots, va rejoindre d'autres parlers de même origine, dont il ne reste plus que des noms de montagnes et de fleuves, presque tous dénaturés. Les débris des tribus Nama qui vivent dans les plaines orientales se confondent avec les Bushmen méprisés.

Pour nous servir des expressions mêmes de Dove, « les Nama sont le peuple le plus intéressant du Protectorat, et l'un des débris de race les plus intéressants du monde ». Bien mieux conservés que leurs frères les Hottentots du Cap, qui sont presque absolument dénationalisés, ils ont gardé des coutumes, des idées, des qualités remarquables, et ces « jaunes terreux », que le météorologiste allemand a tendance à croire teintés de sang malais, sont d'après lui une race intellectuellement supérieure : non seulement les Nama, mais les Hottentots, dont les Nama sont la peuplade la moins transformée jusqu'à ce jour. Or, par une injustice sans égale, ils ont toujours passé pour une des nations les plus dégradées et les plus obtuses qu'il y ait au monde.

Les 200 000 indigènes du Protectorat se diviseraient approximativement comme suit, d'après les évaluations les plus probables :

AFRIQUE ALLEMANDE. RÉPARTITION DES INDIGÈNES

Dama-Ra du Bétail	100 000
Ova-Mbo	53 000
Dama-Ra des Montagnes.	35 000
Nama-Koua	8 000
Bushmen	3 000
Bastaards.	3 000
TOTAL.	202 000

III DÉVELOPPEMENTS DE LA COLONIE; ÉTAT ACTUEL; AVENIR PROBABLE

A côté des 200 000 naturels, Cafres, Hottentots et peuplades mêlées, il n'y avait pas 3 000 Blancs dans le Protectorat, au 1er janvier 1899; ils se divisaient ainsi :

Allemands .	1 879,	dont 776 soldats et employés.
Boers. . . .	637,	pasteurs et agriculteurs.
Anglais. . .	278,	prospecteurs, mineurs, traitants.
Autres . . .	78	
	2 872.	

L'année même de la prise de possession, et dans la même saison, au commencement de 1884, une quinzaine de familles de trekkers hollandais s'établirent dans le pays de l'Ondonga, près d'une grande source, « Groot-Fontein », qui jaillit à l'est de la lagune d'Etocha, et fondèrent une « république » à laquelle ils donnèrent le nom d'Upingtonia, en l'honneur d'un personnage politique, premier ministre de la colonie du Cap. Le nouvel État comprenait, du moins sur la carte, un espace de 50 000 kilomètres carrés, divisé en lots de 2400 hectares, et les immigrants étaient invités à venir coloniser la contrée. Mais la mort violente de leur chef, Jordan, et des difficultés avec les indigènes obligèrent ce petit groupe de Boers à se placer sous le protectorat de l'Allemagne.

637 Boers au 1er janvier 1899, contre 769 en 1896, il en est donc parti dans ces trois ans plus qu'il n'en est arrivé. Presque tous, 568 sur 637, vivent dans le sud-est du Protectorat, chez les Nama-Koua, dans les districts de Gibeon et de Keetmanshoop, aux confins du Kalahari et du plateau des Be-Chuana. Les Allemands étant surtout jusqu'à ce jour militaires, fonctionnaires, propriétaires, professeurs, instituteurs, ouvriers, les Boers sont provisoirement l'élément agricole, ou, pour mieux dire, pastoral de la colonie du Sud-Ouest.

Les espérances des patriotes allemands, qui, dans l'enthousiasme de posséder enfin une colonie, parlaient déjà d'y détourner l'émigration, alors si considérable, des Germains

aux États-Unis, ne se réalisèrent point immédiatement, et même ne peuvent se réaliser que tout petitement, car le pays ne se prête pas à une colonisation en masse. D'ailleurs, il fallait avant tout le reconnaître, y rechercher les lieux vitaux, les points d'eau, les vallées et vallons cultivables, y tracer des routes, et aussi s'en assurer la possession en s'imposant, non pas à un peuple patriote, puisque ce recoin d'Afrique n'a point élevé de nation unie, bien cimentée, mais à des tribus fragmentées, à des peuplades diverses.

Les Allemands ont fait et font tout cela : non sans lenteur, mais patiemment, avec méthode. La conquête n'a pas coûté trop de sang et d'argent. Ceux qui ont le plus délibérément résisté, ce ne sont ni les 100 000 Beest-Kaffers, ni les 53 000 Ova-Mbo, ni les 35 000 Klip-Kaffers, mais les Nama pourtant si pauvres et si peu nombreux. Sous la conduite d'un des leurs, Hendrik Witbooi, homme intrépide et de haute valeur, ils ont donné beaucoup « de fil à retordre » au major von François et furent enfin définitivement vaincus par le major Leutwein en 1894, dans le défilé de Nau. A peine faut-il noter en passant la petite guerre contre les Khauas, pillards hottentots, en 1896, et des escarmouches, toujours contre des bandes de Hottentots, en 1897 et 1898.

La Deutsch Südwest Afrika est donc bien conquise et entièrement pacifiée, au moins en apparence; mais, pour plus de sûreté, l'occupation militaire s'y développe tous les jours, de même que le réseau de l'administration. Le corps d'occupation, d'environ 750 hommes, a son quartier général à Gross Windhoek, plus communément et plus brièvement appelé Windhoek, cette ville est en même temps la capitale du Protectorat; et des détachements à Franz Fontein ou Ombomba, à Ontyo, à Groot Fontein, chez les Dama-Ra des Montagnes; à Omaruru sur le fleuve de ce nom; à Ohahandya sur le haut du Tsoakhoab, à Otyimbingue, plus bas sur le même fleuve, et près de son embouchure; à Rehoboth, chez les Bastaards; à Gibeon, à Bethanien, à Keetmanshoop, dans la montagne des Nama Koua; à Warmbad, tout au sud du Protectorat, non loin de la rive droite de l'Orange.

La recherche des points d'eau se poursuit activement, et son importance est capitale, car pas d'abreuvoirs, pas de bétail; et celle des étranglements précédés d'une expansion de val où peut s'amasser en lac l'eau des torrents, se continue dans la région de haute et moyenne montagne, car pas de barrages-réservoirs, pas de cultures. Pour l'instant, Th. Rehbock, envoyé dans le pays par une « Société d'irrigation de l'Afrique allemande du Sud-Ouest », propose d'arrêter divers courants :

quatre dans le pays des Herero, deux dans celui des Nama ; et d'après lui ce ne serait là qu'un commencement, le Protectorat se prêtant en une multitude d'endroits à l'emmagasinage des eaux de crues.

Les quatre barrages-réservoirs chez les Herero seraient : celui d'Avispoort, sur le torrent de Klein Windhoek, à 3 kilomètres à l'est de la ville de Windhoek, derrière une digue de 156 mètres, capable de 380 000 mètres cubes à 10 mètres de hauteur de digue, de 3 700 000 à 20 mètres de hauteur ; celui de Pokkiesdraai, à 3 kilomètres au nord de ce même Windhoek, sur le torrent dit de Gross Windhoek, réservant de 2 300 000 à 17 millions de mètres cubes, suivant que la levée aura 10 ou 20 mètres d'élévation ; celui d'Aris, qui profitera d'un étranglement de 60 mètres seulement, à 24 kilomètres sud de Windhoek, sur une petite rivière relativement abondante du bassin de l'Orange descendue des monts Auas, pourra retenir 2 810 000 mètres cubes (à 10 mètres) ou 19 300 000 (à 20 mètres) ; celui de Hatsamas, à 30 kilomètres au sud-est de Windhoek, près de ce qui fut le kraal royal du potentat des Grands Nama-Koua, arrêterait, sur le cours d'un sous-affluent de l'Orange, de 4 490 000 à 29 430 000 mètres cubes, selon qu'on monterait sa digue à 10 ou 20 mètres.

Quant aux deux barrages proposés dans le pays des Nama, celui d'Osis ou Ansis, au nord de Bethanien, dans le bassin de l'Orange, recueillerait de 1 150 000 à 5 700 000 mètres cubes ; et celui de Naauwte, au sud de Keetmanshoop, au débouché d'un bassin de 9 000 kilomètres carrés, sur le Chamob ou rivière « des Lions », tributaire de l'Orange, de 1 740 000 à 13 500 000, toujours derrière un mur de 10 mètres d'élévation ou derrière un mur de 20 mètres.

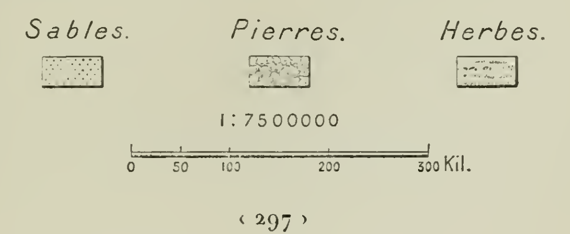
Le difficile, tout au moins dans la montagne des Herero, n'est pas de créer des barrages, étant donné qu'il y a des pluies, des bassins, des rétrécissements, c'est plutôt de trouver, dans les vallées, presque toujours extraordinairement resserrées, quelques dizaines, quelques centaines et, bien rarement, quelques milliers d'hectares de bonnes terres planes à soumettre à l'arrosage.

Quant aux abreuvoirs pour le bétail on en trouvera toujours assez. Dans les bons pâturages du pays tout à fait élevé, l'eau courante n'est pas trop rare, et plus à l'ouest entre la haute montagne et le Namib, là où ruisseaux et sources manquent, l'élevage ne sera jamais intensif, mais au contraire très extensif : à tel degré qu'en certains districts où la pluie est rare, où le gazon ne se renouvelle qu'après de longues averses, il faudra 50 000 hectares au moins, d'après Dove, pour nourrir 1 000 bœufs seulement !

Ainsi, et toute exception faite du nord et du nord-est du Protectorat, qui paraissent bien mieux doués que le centre et le sud, quelque peu d'agriculture riche, grâce à des travaux coûteux d'hydraulique, et pour le reste l'élève extensive du bétail, tel se présage l'avenir agricole de l'Afrique allemande du Sud-Ouest.

Cette région finira par nourrir des bêtes domestiques, non pas innombrables, mais pas trop disséminées, elle qui entretenait et entretient encore des bêtes sauvages en foule; mais celles-ci reculent devant les bourgades européennes. Le lion, encore commun dans l'orient de la colonie, se trouve par hasard un peu partout, et qui, d'ailleurs, suit dans leurs retraites et leurs migrations les animaux dont il se nourrit; encore çà et là des bandes d'éléphants; le léopard et le guépard se montrent fréquemment, ainsi que le chat-tigre, le lynx sud-africain et un chat semblable à notre chat sauvage. Les hyènes sont très nombreuses, tant les rayées que les tachetées; très répandus aussi les chacals et leurs cousins les ajacals; parmi les singes une sorte de babouin; puis, surtout (ou uniquement) dans le nord et le nord-est, des girafes, des couaggas, de grands troupeaux d'antilopes de diverses espèces, quelques rhinocéros; des autruches, par troupes de cent, dans le Namib, principalement dans le Namib septentrional; et des crocodiles dans les ouamarâmba ou coulées sorties du Cunene. Les serpents, les lézards et sauterelles sont représentés par de nombreuses espèces. Un des ophidiens de ce pays, que les sorciers avaient autrefois l'art de charmer et qu'ils amenaient même auprès de la couche des malades, le redoutable *cuspedeiro* ou « cracheur » des Portugais d'Angola, atteint jusqu'à 8 mètres de longueur; les scorpions ne manquent pas.

Les bêtes qui peuplent maintenant les hauts pâturages sont les animaux domestiques importés d'Europe, bœufs, chevaux, moutons et chèvres. Avant l'arrivée des espèces européennes il y avait ici deux races indigènes de bœufs : la race ova-mbo, petite, semblable à celle de l'Angola, et la race herero, très haute sur jambes, assez effilée et pourvue de cornes tellement écartées que leurs extrémités peuvent être à près de 2 mètres l'une de l'autre. Ces bêtes sont admirables de résistance; instruites par le climat, elles restent jusqu'à trois et même quatre journées sans boire; leur allure est dégagée, leur pas plus rapide que celui de nos bœufs. Les moutons autochtones ne sont pas exactement des porte-laine, ils méritent plutôt le nom de porte-poils; ils appartiennent à la race à queue graisseuse : on en a vu dont l' « appendice » pesait quatre ou cinq kilogrammes, on dit même huit. La chèvre varie



D'après Langhans.

beaucoup en grosseur; chez les Nama-Koua et les Bastaards de Rehoboth la chèvre est le double de ce qu'elle est chez les Herero. A cette chèvre, à ce mouton, les colons viennent d'ajouter le mérinos et la chèvre à longs poils ou chèvre Angora. Le cheval, rare encore, et sujet à la terrible épidémie, dite « mort des chevaux », est de la race du Cap, laquelle n'est ni bien grande, ni bien belle, mais a beaucoup de muscle et une grande endurance; rares aussi le mulet et l'âne, qui seront précieux par ici, car ils ne contractent guère la maladie des chevaux. Un modeste essai d'élevage du chameau n'a pas réussi, mais il semble que cet animal est comme fait pour le Namib et les vastes steppes de la majeure partie de la contrée. Rehbock admet, par comparaison du Protectorat allemand et de l'État libre d'Orange, qu'il y a place dans la colonie pour 15 millions de moutons, 2 millions de bœufs, 500 000 chevaux. On est encore terriblement loin de ces nombres possibles, car si la tsétsé est inconnue ici, la peste bovine y fait de temps en temps des ravages extraordinaires; peut-être y a-t-il au plus 3 millions de moutons et chèvres, 350 000 bœufs. Le pays des Nama vaut mieux pour l'élève que celui des Dama-Ra, en ce sens que les acacias et autres arbustes épineux n'y endommagent pas la laine des brebis ainsi qu'ils ne manquent pas de le faire chez les Herero.

Cultures tropicales riches dans le nord et le nord-est, dans la portion torride du pays; jardinage dans les vallées au-dessous des bassins de retenue; pâturage sur les montagnes; la vigne peut-être, si toutefois on arrive à la préserver du coulage : le très peu, le trop peu de pluies qui visitent le Lüderitz-Land tombe justement en été quand la grappe se forme, et la grappe coule, c'est-à-dire, les grains, encore minuscules, tombent. A ces vraies « mamelles » de l'Afrique sud-occidentale allemande, les possesseurs et colons de la contrée préféreraient évidemment les mines d'or, les fonds de diamants, comme à Johannesburg et à Kimberley. Les trésors de Crésus acquis en quelques mois, en quelques jours, en une heure, valent cent fois, pensent-ils, la médiocrité qu'on qualifie de dorée. Malheureusement l'on n'y a pas encore découvert un Witwatersrand ou un de Beer; on a trouvé des « traces » plutôt que des réalités palpables; on est tombé sur de beaux gîtes de cuivre dans le pays des Nama, des gîtes de plomb, des veines d'argent, et nulle part encore de fortune des Mille et une Nuits. Ce n'est pas à dire qu'il n'y en a pas, mais il faut attendre : fouiller la contrée méthodiquement ne sera possible que quand les routes l'auront faite accessible jusqu'en ses recoins.

Et c'est à quoi l'on s'applique; le réseau des routes et

chemins s'établit. Mieux encore : le chemin de fer de Windhoek à Tsoakhoabmund, le long des gorges du Tsoakhoab, s'approche de son achèvement; sur les 381 kilomètres de son parcours 180 sont livrés. Ce n'est pas une ligne à grandes prétentions; elle n'a que 60 centimètres d'écartement de rails; son tracé la fait passer à côté de gisements métalliques et de fort belles carrières de marbre. A son arrivée au bord de la mer, on crée sur la plage de Tsoakhoabmund un port tout artificiel qu'on s'occupe de pourvoir d'eau potable, sur un littoral sans sources et sans rivières.

L'Allemagne a délégué certains pouvoirs à des Compagnies qui l'aideront dans la prise de possession du sol par les mines et carrières, la culture, l'élevage, la construction des routes, les relations commerciales et autres entre les blancs, les cuivrés et les jaunes.

Ces Compagnies, soit allemandes, soit anglaises sous toutes réserves des droits de l'Allemagne, sont plus nombreuses qu'actives jusqu'à ce jour, tout au moins en ce qui concerne la colonisation des pays des Nama, des Dama-Ra, des Ova-Mbo; elles visent au gain particulier plutôt qu'au bien général. Cependant la « Société de colonisation de l'Afrique allemande du Sud-Ouest » s'occupe de l'installation d'immigrants nationaux à Windhoek; tandis que la « Société hanséatique » n'en installe point : elle possède des mines autour de Rehoboth et elle trafique. Ainsi font aussi la « Compagnie des terres et des mines du Kaoko » et la « Compagnie de Dama-Ra et de Namakoua »; elles commercent plus qu'elles n'exploitent le sous-sol et jusqu'à présent elles ne s'occupent point du sol. C'est que l'établissement des Allemands dans le Protectorat ne peut qu'être lent et difficile, sur de petits territoires fragmentés; il ne comporte aucune grande spéculation à la moderne, avec fabuleux dividendes. La « Compagnie des territoires de l'Afrique du Sud » est anglaise; elle a des mines dans son rayon d'action et prétend les relier à la côte par le chemin de fer de Keetmanshoop à Angra Pequeña; la « Société des territoires Anglo-Allemands », également anglaise, a sa concession à la rive septentrionale du fleuve Orange; la « Compagnie de l'Afrique du Sud-Ouest », anglaise aussi, se propose d'unir Tsoakhoabmund à ses mines de cuivre et de plomb d'Otavi; enfin la « Compagnie anglaise des guanos du Damaraland » paie 12500 francs par an au Protectorat pour l'exploitation des déjections d'oiseaux des îles qu'on estime valoir de 35 à 40 millions de francs.

L'Allemagne, considérant à juste titre cette colonie comme un pays de peuplement, a pris quelques mesures pour y attirer

des colons; elle a institué un fonds pour prêts de 3000 à 4000 marks (3750 à 5000 francs), remboursables sans intérêt, aux familles d'agriculteurs décidées à se fixer dans les limites du Protectorat; des jeunes filles seront envoyées d'Allemagne pour y fonder des familles allemandes.

Le Protectorat ne tire encore de son propre fonds que de très maigres revenus : ainsi, aux recettes provenues du pays lui-même, le budget de 1899 ne comprend que 712500 francs. La subvention « impériale », c'est-à-dire métropolitaine, ajoute à la caisse « protégeante », 8 636 250 francs; et le subside de 1900 est fixé à 8 976 725 francs. L'Afrique allemande du Sud-Ouest, encore en état de formation, ne vit donc guère que des secours de l'Allemagne.

Le commerce de la colonie dans l'année 1898-1899 a consisté en 7 235 351 francs à l'importation et 1 147 730 à l'exportation. L'importation a pour principaux objets les denrées alimentaires, les fers et les machines, les tissus; l'exportation comprend avant tout le guano des îlots de la côte et les plumes d'autruche. A ce double trafic la métropole prend part pour les sept dixièmes.

Pas encore une seule vraie ville dans la Deutsch Südwest Afrika; pas un seul port fréquenté non plus, ni au nord, ni au sud de Walfish Bay, qui appartient à l'Angleterre. Près de l'extrémité septentrionale du territoire, au nord de la pointe sablonneuse du Cabo Frio ou « Cap Froid », l'Angra Fria ou la « Baie Froide » n'est qu'une petite crique n'offrant aucun abri contre la houle et les vents ordinaires, qui soufflent du sud-ouest. A 200 kilomètres plus loin les récifs coralligènes d'Ogden s'ouvrent pour former un beau port tranquille, vaste réservoir où les poissons se jouent par myriades; mais la côte voisine est déserte et ce havre reste vide d'embarcations.

Entre le port encore inutile d'Ogden et l'embouchure de l'Omaruru, à un peu plus de 100 kilomètres au nord-nord-ouest de Tsoakhoabmund, à Kreuzbucht ou Cross Bay, à côté du cap Cross, il y a une centaine de Blancs installés à Kreuz Huk, le Kreuz Hoek des Boers. Devant la mer, dont ici le ressac est terrible, se dresse une croix de marbre remplaçant le padrâo élevé en 1486 par les Portugais.

Au nord et pas bien loin de l'excellent port naturel anglais de Walfish Bay, les Allemands sont en train d'achever leur port de Tsaokhoabmund, autrement dit « Bouche du Tsaokhoab »; il peut y avoir là, dans l'instant présent, deux ou trois cents habitants de race blanche, en communications avec Hambourg par un service de navigation régulière. De là part le chemin de fer

de Windhoek, le long du lit du Tsoakhoab, où il n'y a pas d'eau visible, mais de l'eau cachée, des herbes et quelques broussailles; et l'on a projeté une autre ligne ferrée vers le nord-est, entre ce même Tsoakhoabmund et les lointaines mines de cuivre d'Otavi, par delà les monts des Dama-Ra.

Au midi du territoire anglais de la baie de la Baleine, l'Allemagne avait de bien meilleurs éléments d'un port, mais l'embouchure du Tsoakhoab était forcément indiquée comme première ou dernière gare de la voie ferrée menant à la capitale du pays par les gorges de ce fleuve. Elle avait à sa disposition la Porto do Ilheo, le Sandwich-harbour des cartes anglaises. Cette crique, moins vaste que la baie de la Baleine et menacée d'ensablement, a l'avantage d'être protégée contre tous les vents et de posséder de l'eau douce dans les sables riverains; tandis que des navires doivent l'apporter du Cap dans la Walfish Bay, située à 56 kilomètres de la fontaine la plus rapprochée, il suffit ici de creuser le sable à une faible profondeur pour trouver l'eau en surabondance. Un petit village de Hottentots, Anichab, groupe ses huttes au bord de la crique.

Le port du district méridional, Angra Pequeña — en portugais la « Petite Baie » —, est celui dont l'acquisition par le traitant Lüderitz décida l'Allemagne à prendre possession de toute la contrée de plus de 800 000 kilomètres carrés entre le Cunene et l'Orange. En dépit de son nom, ce n'est point une petite échancrure du littoral, car elle se prolonge, en se ramifiant à droite et à gauche, jusqu'à plus de 8 kilomètres au sud de l'entrée. Elle peut donner accès aux plus grands navires, puisque sa passe a de 13 à 14 mètres; le mouillage y est excellent et la houle n'y pénètre à demi que sous l'impulsion des vents du nord. Ce qui manque au port d'Angra Pequeña, comme à celui de Walfish, c'est une bonne aiguade, quoiqu'un prétendu cours d'eau, le ravin de « Little Orange », débouche dans la baie; il faut aussi que les traitants soient pourvus d'eau douce par des bâtiments du Cap, en attendant que l'importance croissante du port permette de creuser des citernes sur la plage, afin de recueillir toute l'eau qui suinte des dunes. Jusqu'à maintenant Angra Pequeña n'a pas encore justifié comme lieu de commerce les espérances de ses possesseurs : du bétail, des poissons, de la gomme, quelques minerais, tels sont à peu près les seuls objets d'exportation; les traitants allemands avaient même complètement abandonné ce comptoir en 1877.

Les précieuses îles à guano qui se trouvent dans le voisinage du port : Ichaboe, située à 1 200 mètres du littoral, au nord-

ouest de l'entrée; Halifax, près de la péninsule qui limite le port à l'ouest; d'autres encore, l'île aux Pingouins, l'île aux Phoques, l'île Longue, l'île Possession, les îles Albatros, Pomone, Plum-pudding, Rostbeef, etc., sont exploitées par des marchands anglais.

Ces roches nues où s'abattent par myriades, en octobre et en novembre, les pingouins, les cormorans et autres oiseaux, étaient revêtues jadis de plusieurs mètres de guano; des spéculateurs s'empressèrent de les racler jusqu'au roc, et vers le milieu du siècle elles étaient complètement nettoyées. Maintenant on a réglé les récoltes : pendant la saison du couvage, l'entrée des îles est interdite et les oiseaux en ont l'entière possession; puis des escouades de travailleurs viennent pour recueillir l'engrais; en 1898, l'exploitation des îles a donné la somme de 962 500 francs.

Dans ces parages des pêcheurs poursuivent aussi les veaux marins, qui nagent en multitude autour des îlots et des récifs. Sur les plages de l'île Possession, située au sud d'Angra Pequeña, dans la baie d'Elisabeth, le navigateur Morel trouva des carcasses de cétacés en quantités tellement prodigieuses, qu'il les évalua à plus d'un million : une trombe de sable, pensait-il, avait surpris l'immense troupeau, l'engloutissant d'un seul coup. On a parlé d'une voie de fer qui partirait d'Angra Pequeña et se dirigerait à l'est, vers Bethanien, Keetmanshoop et la frontière du pays des Be-Chuana à travers les montagnes des Nama-Koua.

Presque exactement à 100 kilomètres vers l'est, à Gubub, à une altitude considérable, on a installé un jardin d'essai et d'acclimatation pour les cultures qu'on suppose possibles et profitables dans le « pays de Lüderitz ».

Dans l'intérieur il n'y avait encore avant l'établissement du protectorat que des hameaux, des campements temporaires, des stations de mission.

On citait principalement, comme de véritables capitales, dans la région du midi, chez les Nama-Koua : Warmbad sur un ouâdi qui se dirige lentement vers l'Orange; et Bethanien, à 170 kilomètres à l'est d'Angra Pequeña, à près de 200 de la rive droite du bas Orange. Bethanien, que l'on considérait avant l'éclosion du Lüderitz-Land comme la métropole de toute la région des Nama-Koua, ne comprenait pourtant alors que quatre maisons de briques, la mission, l'église, le « palais » du chef et le magasin d'un traitant. Son altitude est estimée à 1 020 mètres. Tout au sud-est du Protectorat, vis-à-vis de la colonie du Cap et à côté du territoire des Be-Chuana annexés, Stolzenfels, colonie agricole, arrose ses terres au moyen de

canaux dérivés de l'Orange. Keetmanshoop, à 112 kilomètres à vol d'oiseau à l'est de Bethanien, a son site à 1 030 mètres, au bord d'un ruisseau qui coule une fois tous les dix ans en moyenne; heureusement qu'une bonne source y jaillit; c'est la plus « ville » des villes du Protectorat, après Windhoek et Tsoakhoabmund. Gibeon, dans le nord du pays des Nama, à 1 130 mètres, avoisine le Gross Fischfluss, long affluent de l'Orange qui serpente entre de beaux rideaux d'arbres et qui a toujours, sinon de l'eau courante, au moins des chapelets de flaques d'eau.

Chez les Bastaards, Rehoboth, à 1 400 mètres au dessus des mers, possède une source thermale à 52 degrés.

Chez les Dama-Ra, la métropole de la colonie, Windhoek, à l'allemande Windhuk, c'est-à-dire « le Coin du Vent », a son site à 1 660 mètres au-dessus des mers.

Elle se nomme spécialement Gross Windhoek, par opposition à un Klein Windhoek ou Petit Windhoek du voisinage. Elle se développe normalement, au penchant d'une colline d'où sortent cinq ou six sources à la température de 78°,2; son ruisseau est l'une des têtes du Tsaokhoab; des jardins l'entourent, d'où l'on voit monter dans le ciel les pics des Auas, hauts de 2 100 mètres. Dans cette même région du Tsoakhoab supérieur, les sources de Klein Barmen ont 61 degrés, celles de Gross Barmen 65.

Okahandja, à 1 350 mètres, se trouve à une soixantaine de kilomètres au nord de la capitale, sur un des torrents constitutifs du Tsoakhoab. Otjimbingue, à 1 150 mètres, au confluent du Tsoakhoab et de l'Omuzema, a commencé sa carrière de ville comme station des missions, et elle a déjà plus de 1 000 résidents, parmi lesquels beaucoup d'Européens, principalement d'Allemands.

Omaruru, à 1 160 mètres, voit passer plus souvent l'eau courante dans le fleuve qui est son homonyme que n'importe quel autre bourg de la Deutsch Südwest Afrika; 1 000 Herero y vivent, et c'est là qu'a longtemps habité le fameux chasseur Erickson.

Chez les Ova-Mbo, Otavi, dans la passagère Upingtonia des Boers, est à la veille d'exploiter ses mines de cuivre et de plomb; elle espère devenir l'une des gares principales d'un chemin de fer qui partirait de la baie des Tigres, c'est-à-dire du rivage de l'Atlantique, en Angola, près de la fin du fleuve Cunene, et s'en irait au sud-est à travers l'Afrique allemande du Sud-Ouest et le pays des Be-Chuana, jusqu'à Johannesburg, elle-même déjà reliée à la mer des Indes.

Olukonda est voisine de la colonie portugaise de l'Angola;

à 1 400 mètres au-dessus des Océans, elle a dans ses alentours une des régions les plus mouillées de pluie et les plus naturellement riches du Protectorat, avec un climat que la seule altitude empèche d'ètre tropical, car on est ici sous le 18e degré de latitude méridionale, à plus de 600 kilomètres au nord du tropique du Capricorne.



CHAPITRE TREIZIÈME

GUERRE D'INDÉPENDANCE DES BOERS (1899-1900)

LES CAUSES ORIGINELLES. ‖ LES ANGLAIS S'EMPARENT DE LA COLONIE DU CAP FONDÉE PAR LES HOLLANDAIS. ‖ RÉPRESSION PAR LES ANGLAIS D'UN SOULÈVEMENT AFRIKANDER (1815). ‖ FONDATION D'UNE RÉPUBLIQUE BOER EN NATALIE. ‖ L'ANGLETERRE REVENDIQUE CE TERRITOIRE. ‖ LES BOERS FONDENT L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE ET LA RÉPUBLIQUE SUD-AFRICAINE. ‖ DIFFICULTÉS SOULEVÉES. ‖ L'ANNEXION DE 1877 AU PROFIT DE L'ANGLETERRE. ‖ L'AUTONOMIE DES RÉPUBLIQUES RECONNUE. ‖ LE RAID JAMESON. ‖ LA NATURALISATION DES UITLANDERS REFUSÉE PAR LE TRANSVAAL. ‖ L'ULTIMATUM LANCÉ A L'ANGLETERRE (OCTOBRE 1899). ‖ LE COMMENCEMENT DES HOSTILITÉS. ‖ PREMIERS SUCCÈS BOERS. ‖ L'ARRIVÉE DES RENFORTS ANGLAIS. ‖ LA PRISE DE BLOEMFONTEIN. ‖ L'ENTRÉE DES ANGLAIS A PRÉTORIA. ‖ LES BOERS SE RETIRENT DEVANT L'INVASION. ‖ LA GUERRE DES GUERILLAS.

ON ne sait jamais à quoi l'on s'engage : si, par exemple, la France avait su que de 1830 à 1900 l'Algérie lui coûterait vingt-sept ans de guerre, puis de nombreuses révoltes, et des soldats, des colons à ne pas les compter, avec une dépense de 4 milliards 800 millions, elle aurait sans doute retenu dans les rades de Toulon la flotte de la conquête prête à partir toutes voiles au vent.

De même, si l'Angleterre avait su de quel prix elle paierait la destruction des deux républiques des Hollandais austraux; si elle avait pu mettre en regard l'envoi en Afrique de 240 000 hommes, soit neuf fois ce qu'elle déploya sur le champ de bataille de Waterloo; si elle avait eu la prescience de tant de défaites; si quelque devin infaillible lui avait prédit son honneur souillé, et la perte de la foi qu'avait l'univers, non dans la générosité, mais dans la raison pratique du peuple

anglais, et les trois milliards, certainement plus, jetés dans le gouffre, sans doute eût-elle hésité, comme nous en 1830, et finalement elle aurait dit au vieux Kruger : « Tu redoutes la guerre, nous ne la cherchons pas; tu nous as cédé sur les points essentiels ; restons en paix, nous deux! »

En quoi l'on peut dire que les autres peuples conquérants et coloniaux leur ressemblent. Car les Russes, par exemple, ne se sont guère montrés tolérants au Caucase, ni les Français au Soudan, ni les Allemands en Caméroun, ni, comme nul n'en ignore, les Espagnols au Mexique, au Pérou, les Portugais et Mamalucos au Brésil. On doit seulement s'étonner que cet excès d'impérialisme et d'injustice de l'Angleterre vise à l'anéantissement du peuple dont Gladstone avait reconnu le bon droit, lorsqu'il dicta sa fameuse dépêche au gouverneur du Cap : « *We are wrong!* » ce qui signifie en bon français : « Nous avons tort! »

Or, elle a devant elle en Afrique un peuple d'une rare énergie qui, lui non plus, n'aime pas qu'on le gêne; encore moins qu'on le commande : d'où conflit. Et l'on peut dire qu'en vertu de cette incompatibilité d'humeur, la lutte entre ces deux éléments date du jour même où le léopard a planté sa griffe dans l'Afrique australe.

Dès que ces deux races exceptionnellement vigoureuses et prodigieusement entêtées cohabitèrent, même quand les Anglais n'étaient encore que quelques milliers, voire seulement quelques centaines, elles entrèrent en procès intellectuel et moral : non pas uniquement en vertu de leur commune raideur de caractère et de la différence de leurs intérêts, mais aussi parce qu'elles n'avaient pas atteint le même degré de civilisation, les Anglais étant en moyenne incontestablement plus civilisés, plus policés, plus instruits, plus riches que les Boers ignorants, rustiques, routiniers et pauvres.

A peine quelques années s'étaient-elles écoulées depuis la prise de possession du pays, quatorze ans à partir de la première conquête (1795), trois seulement à partir de la seconde (1806), que déjà les Anglais manifestèrent, en 1809, quelques velléités de restreindre l'usage de la langue hollandaise. Six ans après, première rébellion des Afrikanders, premiers sévices des Anglais, qui n'étaient encore que des administrateurs et des soldats mêlés de quelques commerçants.

Quand l'immigration de 1820 et années suivantes eut installé dans l'Afrique australe un commencement de nation anglaise à l'est d'une nation néerlandaise, les froissements devinrent naturellement plus rudes, et cependant il y avait place, et large place pour deux peuples.

C'est avec le Grand Trek, l'exode hors de la Colonie vers le nord-est et le nord en 1836 et 1837, que commença l'irréconciliable hostilité. Les milliers d'Afrikanders qui quittaient sans esprit de retour le territoire du Cap pour fonder la Natalie, l'État libre d'Orange, et plus tard le Transvaal, croyaient de bonne foi s'être émancipés. Mais l'Angleterre ne l'entendait pas ainsi : elle trouva bon de conserver aux exilés la qualité de sujets britanniques à laquelle ils avaient renoncé de ferme propos, à leurs risques et périls; et, en les revendiquant partout, elle réclamait en même temps les terres qu'ils avaient conquises sur les belliqueuses nations des Cafres.

Ainsi s'empara-t-elle de la Natalie dès que les trekkers en eurent fait une république hollandaise; de l'État libre d'Orange, dès que le plateau qu'il occupe fut devenu propriété des Boers; et du Transvaal, quand elle crut sonnée l'heure de l'annexer à son magnifique empire. La Natalie, les Anglais ne l'ont jamais rétrocédée à ses premiers colons blancs; l'État libre, ils lui ont rendu toute liberté, ou toute apparence de liberté en 1854; et le Transvaal, subrepticement annexé en 1877, a recouvré son autonomie en 1881, et plus complètement en 1884. Mais, en reconnaissant de la sorte l'indépendance politique des deux républiques néo-hollandaises, ils se réservaient, dans leur conscience intime, d'abord de les isoler à toujours de la mer, puis de les tourner par l'ouest et le nord; ensuite, une fois bloquées, de les amalgamer de gré, de force, dans leur British South Africa; et ce triple but, ils ne l'ont jamais perdu de vue : ils ont dû renoncer provisoirement à la possession de la baie Delagoa, mais ils ont interdit au Transvaal tout contact immédiat avec l'océan des Indes; ils ont enfermé les républiques entre des frontières anglaises par l'annexion du Be-Chuana-Land et de la Rhodesia méridionale; ils sont intervenus en Transvaal dès que le moment leur a paru favorable.

Le Transvaal se croyait réellement indépendant en droit, et absolument maître de lui depuis la convention de 1884, signée à Londres et authentiquement promulguée.

Mais, en allant au fond, ou même visiblement, cette convention cachait des embûches et des chausse-trappes. On le vit bien lorsque le gouvernement britannique eut résolu de profiter de l'accroissement rapide, inespéré, de l'élément anglais à la suite de la mise en valeur des mines d'or du Witwatersrand. La naissance brusque, l'éclosion rapide, le succès triomphal de Johannesburg introduisirent tant de milliers d'étrangers en plein Transvaal, à quelques lieues de sa capitale, Pretoria, que les hommes d'État de Londres et les spéculateurs plus ou

moins cosmopolites intéressés à la ruine de la république Sud-Africaine, ou qui croyaient l'être, imaginèrent de dissocier la jeune nation hollandaise en enfonçant, comme un coin dans la chair, les Uitlanders dans la vie politique, législative et exécutive de la Zuid-Afrikaanscke Republick. On avait brusqué la ruine des Boers par la « flibusterie » de Jameson et l'on avait échoué piteusement, mais on réussirait par la diplomatie, la discussion du texte de la convention de 1884, la revendication des droits méconnus de la population non-néerlandaise des champs d'or.

Uitlanders, c'est le mot hollandais, qui signifie « les gens nés hors du pays », les forains. De ces forains se servit l'Angleterre pour faire éclater le Transvaal comme par un coup de mine.

En 1899 la machination commença, au mois de juin. Sir Alfred Milner, haut-commissaire britannique pour l'Afrique australe, venu à Bloemfontein pour conférer avec le président Kruger, émit le désir de voir au plus vite le Transvaal accorder la naturalisation pleine et entière à tous les Uitlanders ayant vécu pendant cinq ans sur le territoire de la République. Par surcroît il demandait que dès l'abord on mît le cinquième des sièges de la première Chambre à la disposition de l'élément nouveau et « civilisateur »; et que la naturalisation eût un effet rétroactif : plus encore, qu'elle n'empêchât aucunement les naturalisés anglais de conserver leur nationalité britannique.

C'était un ultimatum, ce désir du haut-commissaire, et Kruger ne s'y trompa point; il négocia pourtant du mieux qu'il put : il invoqua l'impossibilité, de tout temps et partout reconnue, d'appartenir à deux nationalités, et savant comme il est des textes de la Bible, il dut insister sur ce que « Nul ne peut servir à la fois deux maîtres, Dieu et Mammon »! Enfin, poussé à bout, voyant bien qu'il fallait céder, il conclut à la naturalisation au bout de sept ans de séjour et fit même voter une loi conforme par son Parlement de Pretoria.

Sur quoi le gouvernement anglais « fit semblant de se contenter de cette concession, mais exigea la nomination d'une commission mixte, composée d'Anglais et de Boers, et chargée d'examiner la nouvelle loi avec le droit de « suggérer des amendements ». Voyant, et non sans raison, dans cette réclamation, l'intention de l'Angleterre de créer un antécédent d'intervention dans les affaires intérieures du Transvaal, le président Kruger déclara consentir aux demandes du gouvernement anglais, mais à condition que la question des Uitlanders une fois réglée, l'Angleterre s'engagerait à ne plus intervenir dans les affaires intérieures de la République et renoncerait à sa prétendue suzeraineté sur le Transvaal. La réponse du

cabinet anglais fut l'acceptation de ces concessions, mais le rejet des conditions auxquelles elles étaient subordonnées. Le gouvernement de la République riposta en retirant les concessions qu'il avait faites et en acceptant l'enquête par une commission mixte. L'Angleterre répondit aussitôt que, du moment que le Transvaal retirait ses concessions, elle était obligée de poser de nouvelles conditions, et, en attendant, elle « poussa ses armements ».

Les négociations avaient duré dix mois, et à chaque concession du président Kruger, qui représentait vis-à-vis des Anglais le droit des Transvaaliens à l'existence, et l'on peut dire celui de tous les Hollandais austraux, le ministre des Colonies anglaises, Chamberlain, répondait invariablement par de nouvelles exigences.

Cependant, Anglais comme Transvaaliens, on se préparait à la guerre. Certes, le Transvaal désirait ardemment la paix, mais il savait à n'en pas douter que l'Angleterre voulait en découdre.

Or, au commencement de l'automne de 1899, les Anglais n'avaient encore qu'une dizaine de milliers de soldats en Afrique australe; ils cherchaient donc à gagner du temps. Le vieux Kruger, homme très avisé, les prévint.

De débarquement de troupes en débarquement de troupes il voyait les Anglais incessamment renforcés au Cap et en Natalie; il savait comme tout le monde que l'Angleterre allait rappeler ses réserves à la date du 19 octobre 1899. Alors il n'hésita plus, après avoir longtemps hésité; il tenta brusquement la fortune, et sans doute il ne jeta les dés que dans sa croyance naïve au secours de son grand ami l'empereur d'Allemagne, que suivrait infailliblement l'appui de l'Europe enfin coalisée; mais il se trompait amèrement.

Le 9 octobre, il lançait son ultimatum, avec date du 11 octobre, à 5 heures du soir, pour le rejet ou l'acceptation. C'était la guerre, nul n'ignorant que l'Angleterre n'accepterait pas de dilemme comminatoire. Et dès le soir du 11, les Boers s'ébranlèrent : ils allaient à la bataille avec un enthousiasme à la fois patriotique et religieux. Les Anglais partaient d'un cœur léger, confiants dans la parole que leurs hommes d'État et leurs capitaines avaient proférée :

« Nous fêterons la Noël de 1899 à Pretoria ».

Le généralissime de l'armée anglaise était Sir Redvers Buller, l'ami du général Wolseley, qui commandait alors en chef toutes les forces britanniques dans le monde. Il n'allait pas mener au feu des troupes anglaises seulement, car l'Australie envoyait contre les Boers un petit contingent, ainsi que le

Canada; et, parmi les Canadiens tout court, nombre de Canadiens-Français qui créaient ainsi un terrible précédent contre leur nation : qu'auront-ils à dire, si quelque jour ils se soulèvent, quand tout le monde les abandonnera à leur malheureux sort et qu'il y aura des bataillons de volontaires boers parmi leurs ennemis?

Les Boers, entrés en campagne le 11 octobre, s'emparèrent aussitôt des cols menant du plateau du Transvaal et de l'État libre aux vallées de la Natalie, notamment de la fameuse passe de Laing's Nek; le 13, ils occupèrent Newcastle, ville située sur le chemin de fer de Pretoria à Durban, et Dundee le 15. Puis ayant pris contact avec les Anglais, ils furent repoussés le 20 octobre au combat de Glencoe, le 21 au combat d'Elandslaagte : actions d'avant-garde que les Anglais prirent pour de grandes victoires et qui furent célébrées à Londres comme des triomphes éclatants. Mais l'illusion fut courte : le général Joubert, le héros hollandais de la précédente guerre du Transvaal, écrasa, dès le 24, à ce même Glencoe, le général Yule, et les vaincus n'eurent que le temps de se sauver par une marche de nuit. De retraite en retraite, les divers détachements anglais, fuyant devant les commandos boers, se concentrèrent, au nombre d'environ 10 000 hommes, dans la ville de Ladysmith, dont le siège commença le 30 octobre.

En même temps qu'ils attaquaient l'armée d'invasion, à l'est, en Natalie, les Transvaaliens et leurs fidèles alliés du Vrij Staat envahissaient, au sud, la région septentrionale de la colonie du Cap; et à l'ouest, ils coupaient le grand chemin de fer du Cap à la Rhodesia. Là, sous les ordres de Kronje, ils investissaient Mafeking, défendue par le colonel Baden Powell derrière de simples fossés avec levées de terre; ils entouraient aussi brusquement la ville des pierres précieuses, Kimberley, mieux protégée contre une attaque de vive force par 3 500 soldats de l'armée régulière, par des volontaires et des pièces de canon. En cernant cette dernière cité, les Boers avaient chance de s'emparer du financier, Cecil Rhodes, l'homme qui, plus que tout autre peut-être, était le véritable auteur de la guerre. Malheureusement, ce n'était là que trois villes assiégées (qui n'ont point été prises), et le flot anglais montait toujours par des arrivées d'outre-mer; déjà les tenants de la Grande-Bretagne faisaient plus que réparer leurs pertes, alors que chaque Transvaalien ou Orangien tué était un dommage irréparable.

Le mois de novembre fut employé par les Boers au siège des trois villes bloquées, moins à s'emparer de Kimberley, de Mafeking, assez négligemment attaquées, qu'à entrer de force dans Ladysmith, qui leur vaudrait la capture de 10 000 ennemis.

Mais, à leur artillerie, qui était bonne, le général White répondait par des canons de marine dont il avait eu le rare bonheur de pourvoir la place, la veille même du jour où elle avait été définitivement cernée. Ils tentèrent aussi de gagner du terrain dans la colonie du Cap et de réparer ainsi, s'il se pouvait, une erreur peut-être capitale dans la conduite de leur guerre d'indépendance. On doit croire en effet que s'ils n'avaient pas porté le gros de leurs commandos sur le haut de la Tugela, s'ils s'étaient bornés à garnir d'une force suffisante les cols de la montagne, très faciles à défendre efficacement avec peu de monde, et s'ils étaient entrés en avalanche dans les comtés du nord de la colonie mère, ils y auraient probablement balayé les Anglais, confisqué les grandes bifurcations de chemin de fer et révolté la masse compacte des Afrikanders; or, souvent, ce qui est différé est perdu. Quoi qu'il en soit, à la fin du mois de novembre, les Transvaaliens avaient envoyé une avant-garde jusqu'à Howick, dans la banlieue même de Pietermaritzburg, et occupé un moment presque une moitié du Natal. Mais déjà 70 000 hommes de renfort étaient arrivés par navires, ce qui faisait 105 000 Anglais en trois armées : Clery manœuvrait autour de Ladysmith, Gatacre devait envahir l'État libre, Methuen, soutenu par Gatacre, délivrer Kimberley et surtout Cecil Rhodes.

Methuen partit de De Aar, l'une de ces gares de bifurcation dont les Boers auraient dû s'emparer dès l'abord coûte que coûte, sur la grande ligne du Cap en Rhodesia par Kimberley et Mafeking; le 25 octobre, il chassait Cronje de Belmont, le 27 de Grass Pan, et le 28 il lui livrait, sur les bords de la Modder, à 38 kilomètres en avant de Kimberley, un combat sanglant que, dit ce général avec une emphase extraordinaire, il regarde comme « une des plus grandes batailles qu'ait livrées l'armée britannique ». Ce combat fut indécis en réalité, et les Anglais ne franchirent pas la Modder; Methuen resta dix jours sur place, jusqu'au 7 décembre; et le général Gatacre, chargé d'appuyer sa marche en avant, subit un désastre à Stormberg. Methuen lui-même, fut battu le 11, au « tombeau des Highlanders », à Maggersfontein, à quelque distance de la rive droite de la Modder. Ce fut une déroute complète que Cronje infligea aux envahisseurs de l'État libre; moindre toutefois que celle dont l'armée de 20 000 à 22 000 hommes de Redvers Buller fut victime, le 15 décembre, dans sa marche sur Ladysmith, près de Colenso, au passage avorté de la Tugela. Ainsi vaincus partout, à la veille de cette « christmas » qu'ils devaient fêter à Pretoria, et à plus forte raison à Bloemfontein, les Anglais comptaient sur de prochaines revanches : patiemment, ils attendaient la venue de nouveaux frères

d'armes. La fin de l'année les porta au nombre de 120 000, et on annonçait l'arrivée de deux autres divisions, sans compter des volontaires d'Angleterre et les corps d'infanterie montée qu'on recrutait en Afrique australe parmi les colons d'origine britannique : tout l'empire universel anglais levé comme un seul homme contre un peuple de 200 000 hommes ! Enfin les Anglais appelaient à la rescousse leurs deux plus célèbres guerriers : Lord Roberts, le vainqueur des Afghans, en qualité de général en chef, et Kitchener, le vainqueur des derviches, en qualité de chef d'état-major.

Le mois de janvier 1900 fut encore moins favorable aux Anglais que le mois de décembre 1899. Les Boers prirent Kuruman, la ville du Be-Chuana-Land, célèbre par sa petite rivière sortant toute faite d'une caverne. Combats et surprises autour de Colesberg, le général French essayant de conquérir les ponts du fleuve Orange, qui sépare ici le territoire du Cap de ceux de l'État libre. Mais les Néo-Hollandais maintinrent leurs positions, d'ailleurs sans gagner de terrain et sans entrer en possession des gares stratégiques grâce auxquelles ils auraient pu s'engager à fond dans le « vieux pays », dans la colonie mère, et soulever leurs frères par dizaines de milliers.

C'est surtout près des frontières orientales du Vrij Staat, non loin de Ladysmith, le funèbre enjeu de la partie sanglante, que l'Angleterre fut déplorablement humiliée, sur la rive gauche de la fatale Tugela, à la montagne de Spion Kopje, prise et reprise et finalement gardée par les Boers. Après plusieurs jours de bataille, le général Warren repassa le fleuve « en désastre », mais il ne fut pas anéanti, ainsi qu'il semble qu'il eût pu l'être, ni même poursuivi : comme Annibal, les Boers savent vaincre, ils ne savent pas profiter de la victoire. En Angleterre, à Londres surtout, autant la joie avait été exubérante de la prise de Spion Kopje par Warren, autant le furent la douleur et la colère quand on apprit le désastre et la retraite. Mais, et c'est toujours le même mais, il y avait déjà 150 000 Anglais, réguliers, miliciens et volontaires contre les 30 000 à 40 000 Boers, d'autres disent 50 000, diminués à chaque rencontre de quelques dizaines, très rarement de quelques centaines d'hommes. Le pot de terre n'est pas encore cassé, mais on voit qu'il ne brisera pas le pot de fer.

Le nombre aidant, les envahisseurs pansaient rapidement les plaies de leurs armées, qui se seraient vite épuisées, sans tant de renforts, dans les combats, les marches et contre-marches, les maladies, par une extraordinaire consommation de chevaux,

et les mille et mille misères sous un climat si dissemblable de celui de la terre natale. Trois fois plus forts que les défenseurs de l'Afrique, ils pouvaient commencer à combiner les grands mouvements tournants avec les attaques de front.

C'en est fini des triomphes des paysans de la Hollande australe, et le sort se décide pour les gros bataillons; dès maintenant, partout et toujours, devant des forces écrasantes, les Transvaaliens passent de l'offensive à la défensive; ils perdent en quelques jours le terrain conquis par eux en quelques semaines. Si l'armée de Buller, habituée aux défaites, échoue encore une fois, le 5 février, devant les retranchements de la rive gauche de la Tugela, bien qu'elle ait 72 canons au service de 25 000 Anglais contre 13 000 Boers, ce même début de février marque pour les Africains le commencement de la débâcle. Les Anglais s'ébranlent après une conférence au Cap entre le généralissime, le chef d'état-major et le général French; le 10, sonne l'heure de l'attaque en nombre, à deux, à trois contre un, et souvent plus; l'armée de Roberts franchit l'Orange, puis la Modder, si longtemps funeste aux soldats d'Albion. Le 15, Kimberley est délivrée après 122 jours de blocus, et les « libérateurs » se lancent à la poursuite de Cronje : ils sont 40 000 contre 4 000. Ils le tournent, le débordent de tous côtés, ils l'acculent à Paardeberg dans le lit de la Modder et l'on se mitraille du 18 au 26; le 27, Cronje capitule, et le vainqueur l'exile à Sainte-Hélène. C'est le premier sourire de la fortune pour les envahisseurs, le premier son du glas pour les défenseurs de la Hollande africaine. En même temps, deux jours après, une autre défaite : Buller dépasse enfin la Tugela, et Ladysmith est débloquée après 121 jours de résistance.

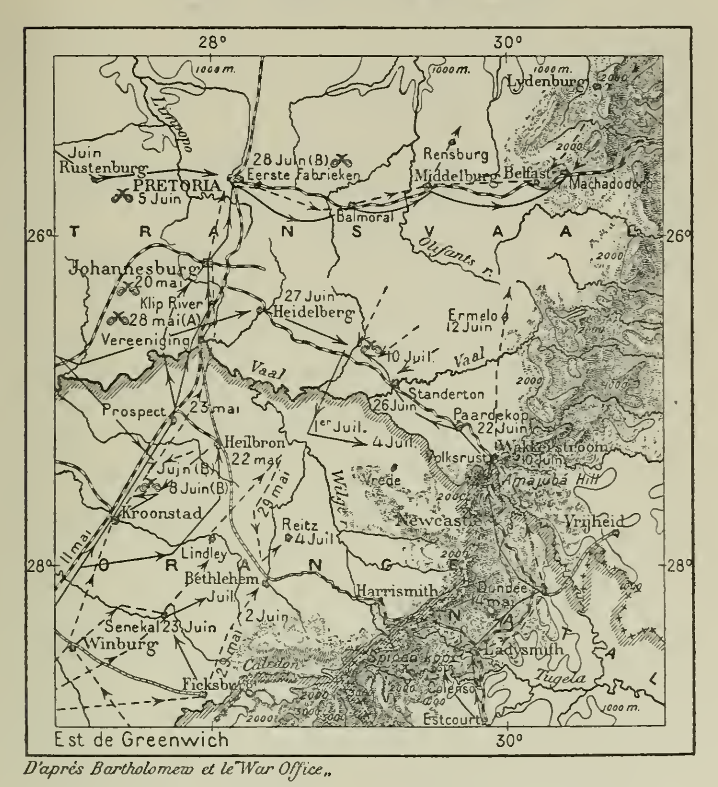
La délivrance de Kimberley, de Ladysmith, l'apparition des Anglais, relativement innombrables, sur les plateaux de l'État libre, ne pouvaient manquer d'amener la chute de Bloemfontein : le 14 mars, Lord Roberts y fit son entrée triomphale après avoir délogé, à Rietfontein, des patriotes qui lui barraient le chemin. La capitale de l'Orange émigra à Kroonstad, à 200 kilomètres au nord-est, sur le chemin de fer de Pretoria. Le corps d'armée du général Gatacre franchit à son tour l'Orange et tout le sud de l'État libre se trouva occupé par les Anglais, sauf çà et là l'arrivée soudaine, l'attaque, la disparition brusque d'un commando. Tout va bien pour les envahisseurs, excepté qu'ils perdent beaucoup de monde par les fatigues de la campagne, les intempéries du climat et que, harcelés par la guerilla, il leur faut des dizaines de milliers d'hommes en arrière de leurs

troupes de combat pour assurer leurs lignes de ravitaillement, souvent coupées, toujours menacées. Sur plus de 160 000 combattants venus de la Grande-Bretagne et de l'Inde, plus de 40 000, 50 000 peut-être, gardent les communications de la « grande armée » avec les ports du Cap et du Natal; 17 000 sont couchés sur des grabats, dans les hôpitaux; 16 000 manquent à l'appel, morts, prisonniers, disparus : soit au moins la moitié des combattants; d'où 80 000 hommes seulement pour le front d'attaque. Mais des renforts ne cessent d'arriver. Mars finit très mal pour les Transvaaliens; le 28, ils perdent leur généralissime Joubert, vieillard mort d'épuisement dans une tâche impossible ; Botha lui succède.

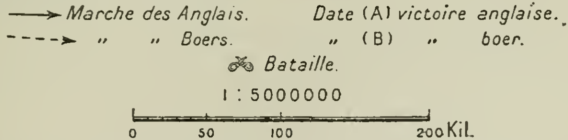
Avril vit l'armée d'investissement portée à 200 000 hommes au moins. Investissement, c'est bien le mot, puisque les républiques encore indépendantes, déjà bloquées au sud et qu'on s'apprêtait à bloquer à l'ouest, quand après Kimberley l'on aurait délivré Mafeking, et à l'est quand on aurait forcé les cols de la Natalie, allaient aussi l'être au nord, chose que nul n'aurait cru possible. Le Portugal, décidément indigne, ayant eu la lâcheté d'autoriser l'Angleterre à débarquer un petit corps d'armée à Beira et à lui faire gravir les pentes du plateau de la Rhodesia par le chemin de fer de Salisbury. Mais cette indignité ne vient pas du Portugal, si cruellement bafoué, lésé par les Anglais en cette même Afrique australe après un brutal ultimatum; son gouvernement seul est responsable. En attendant, le mois se passe sans grands mouvements stratégiques : la guerilla et ses guerilleros; « des commandos qui semblent sortir de terre et disparaissent mystérieusement »; des Anglais surpris et presque détruits dans la banlieue de Bloemfontein, là où cette « métropole », au climat parfois éminemment aride, puise des eaux à boire au courant de la haute Modder; si bien que jusqu'à la reprise de ce château d'eau la garnison de la ville dut se pourvoir à la rivière du Vaal, à 180 kilomètres de distance. Une autre tentative des Burghers avorta en ce même avril. Par les mouvements concertés de 40 000 hommes, ils furent contraints d'abandonner le siège de Wepener, ville très peu éloignée de Bloemfontein, près de la rive gauche du Caledon, tout à côté du Ba-Souto-Land dont les Cafres en armes surveillaient la frontière, avec des intentions hostiles, sous les ordres d'officiers anglais : donc, attaque très audacieuse, d'autant que les sièges n'ont pas une seule fois réussi aux Boers. En résumé le mois d'avril s'acheva sur une situation peu différente de celle de la fin de mars; il avait pourtant bien mal commencé, par la mort, à Boshof près Kimberley, de Villebois-Mareuil, l'un des

officiers européens accourus au secours des Boers, qui les avait servis avec une rare vaillance, et surtout aidés de conseils trop

CHAMPS DE BATAILLE AU TRANSVAAL EN 1900.



D'après Bartholomew et le "War Office"



souvent inécoutés. Plus que toute autre cause c'était l'effroyable anéantissement de chevaux par le climat de l'Afrique méridionale qui forçait lord Roberts à l'inaction, cependant que les Boers le harcelaient de tous côtés. « Lutter avec eux, a dit le

généralissime Wolseley, c'est se débattre contre un essaim d'abeilles ».

En mai, l'Anglais, qui rongeait son frein et piétinait sur place, put mettre à profit son énorme supériorité d'hommes, de munitions, de canons, et la richesse extraordinaire du peuple de la Grande-Bretagne. Tous les calculs de probabilités déduits des faits précédents furent trompés du tout au tout. L'armée de Roberts, pensait-on, ne pourrait s'avancer que péniblement, assaut de kopje après assaut de kopje, à travers les monts ou dans la brousse inhospitalière, et voici que, soudain, elle a tout inondé, parce que l'Angleterre a mis en ligne, elle l'avoue officiellement elle-même, 221 000 soldats et qu'elle est assez opulente pour consacrer à cette guerre 50 millions par semaine. Les Boers, de moins en moins nombreux, de plus en plus diminués par la mort, la désertion, le découragement inévitable dès qu'on se dit : « Ils sont trop! », les Burghers ne tiennent nulle part, et ils ne peuvent tenir, toujours tournés, à droite et à gauche. De Ladybrand, près du Caledon, à Brandfort, au nord de Bloemfontein, leur ligne de défense est crevée, submergée plutôt. La mise en mouvement de l'énorme engrenage datant du 30 avril, Lord Roberts occupa Brandfort dès le 3 mai; le 5 il passa le Vet, affluent gauche du Vaal; le 10 il traversa de vive force le Zand, tributaire droit du Vet; le 12 il entra à Kroonstad, qui cessa d'être la capitale temporaire de l'État d'Orange. Cette capitale fut transportée ensuite, provisoirement encore, à Heilbron, cité du nord-est du Vrij Staat. Le 18, Mafeking, que le colonel Baden Powell avait magnifiquement défendue, vit s'ouvrir l'horizon devant elle, et sa délivrance remplit l'Angleterre de joie et d'orgueil. Ainsi les Boers n'avaient pris aucune des villes assiégées par eux, et maintenant, trop faibles, ils ne pouvaient en défendre aucune contre leurs ennemis; ils cédaient sans combat leurs dernières positions en pays d'Orange, le long du Rhenoster, affluent gauche du Vaal, et le long du Vaal lui-même; tout l'État libre était occupé, et le général anglais, ayant repris toutes les villes de la haute Natalie, s'approchait des passes de la montagne. En vain Botha, de Wet, terribles chefs de partisans, multipliaient les petits coups d'audace, les surprises, les retraites heureuses : la guerre était décidément « perdue » pour les Hollandais austraux.

Le 5 juin, Roberts entrait à Pretoria après avoir bousculé les quelques milliers d'hommes de Botha qui avaient opiniâtrément défendu, en trois rencontres, les approches de cette capitale pour conquérir aux Burghers le temps d'évacuer les canons et les munitions de guerre. Menacés d'être tournés à

l'ouest par les Anglais maintenant maîtres de l'État libre, les Boers, au nombre d'environ 12 000, abandonnèrent les cols de la Natalie par lesquels ils avaient envahi si triomphalement les régions de la Tugela supérieure au début même de la guerre, et ils battirent en retraite vers le nord. Mais, si les envahisseurs étaient devenus les maîtres du Vrij Staat, dont ils avaient officiellement changé le nom en celui de Colonie du fleuve Orange, les Burghers contestèrent avec ténacité cette domination. Partout leurs commandos coururent la campagne « à la barbe » des généraux de l'invasion; de Wet, le plus déterminé, le plus rapide, le plus heureux, le plus insaisissable de leurs chefs, battit à deux reprises les ennemis près de Kroonstad; en dix, en vingt endroits les troupes anglaises furent surprises, les chemins de fer coupés, cependant que Botha, serré de près par Lord Roberts, sauvait ses 8 000 hommes par une lente et vigoureuse retraite accidentée par trois jours de bataille. Mais malgré tout, Orangiens et Transvaaliens ne peuvent plus rien contre la « foison » de leurs adversaires; dès qu'ils avancent il faut reculer, et aussitôt les dégâts qu'ils ont faits se réparent; pourtant le climat combat pour eux : l'été de l'Afrique australe, qui répond à l'hiver européen et qui est la saison des pluies et des boues, fatigue énormément l'armée anglaise dont les soldats passent par milliers du camp à l'hôpital.

Le mois de juillet se consuma en mouvements enveloppants du côté des Anglais, en subites apparitions et coups d'audace des burghers là où on ne les attendait pas. Un de ces mouvements à longue portée réussit, et le général boer Prinslow, cerné par cinq petites armées, renouvela le désastre de Paardeberg : pris dans la souricière, au nord-est du Vrij Staat, il se rendit avec 1 000 hommes. Quant à de Wet, il multiplia ses fugues, ses fantaisies, ses exploits, toujours passant à travers les mailles du filet tendu par Lord Roberts. « Que de Wet succède à notre généralissime, disait un grand journal anglais, qu'il prenne le commandement en chef de nos troupes, et du coup la guerre est finie! » Tout de même l'invasion fait tache d'huile, peu à peu les Anglais s'affermissent dans l'État d'Orange; Roberts s'empare de Middelburg en Transvaal, sur le chemin de fer de Pretoria à Lourenço Marques, mais il ne peut mettre la main sur Botha, qui lui échappe avec autant de maestria que de Wet et les autres capitaines de commandos.

En août, l'insaisissable de Wet s'illustre par une retraite extraordinaire. Traqué en même temps que Prinslow par cinq colonnes anglaises dans le nord-est du Vrij Staat, à l'ouest des monts du Natal, il prend le chemin du nord-ouest, laisse

Kroonstad à gauche, et, toujours poursuivi, franchit le Vaal dans la région de Potchefstroom. Arrivé de la sorte en Transvaal, après 300 kilomètres en terre ennemie, avec canons et bagages, il passe par Ventersdorp, coupe le malencontreux Witwatersrand dont est sortie la guerre « australe », réunit sa troupe à celle d'un autre grand chef boer, Delarey, dans le pays de Rustenburg, et s'avance jusqu'à 25 kilomètres à l'ouest de Pretoria. En somme, la guerilla continue, les « Africains » réussissent mainte surprise; le nord et l'est du Transvaal sont encore intacts, le vieux Kruger a pour capitale Barberton, ville peu distante de la frontière portugaise, et chaque semaine l'hôpital recrute deux mille hommes sur l'armée de la Vieille Angleterre.

Le 1er septembre, Lord Roberts annonce *urbi et orbi* l'annexion du Transvaal à l'Empire britannique; le 6, les Anglais entrent à Lijdenburg, en plein dans la région la plus montagneuse de l'ex-république Sud-Africaine. Ils entrent également à Barberton, dont a fui Kruger, et, poussant vivement en avant, ils arrivent, au début d'octobre, à N'Komati ou Komatipoort, là où le fleuve N'Komati quitte le Transvaal pour le pays lusitanien de Lourenço Marques. Ils n'ont plus de Boers devant eux, et le président du Transvaal a quitté le sol de sa République.

Il s'est embarqué pour l'Europe et a débarqué, le 22 novembre 1900, à Marseille, où il a été reçu avec le respect que mérite la sainteté de sa cause, et avec une ivresse d'enthousiasme qui prouve que, cette fois encore, la France est pour le persécuté contre le persécuteur. Aux paroles de bienvenue qui l'ont accueilli, le vieux lutteur à répondu par de dures accusations contre les Anglais; non pas en français, car il ignore notre langue, mais dans son idiome bref, dur, guttural :

« Je crois que l'Angleterre, si elle avait été bien renseignée, n'aurait jamais recherché cette guerre. Depuis l'expédition Jameson, qui avait voulu s'emparer de nos Républiques..., je n'ai cessé de réclamer un tribunal d'arbitrage, qui jusqu'ici m'a toujours été refusé.

« La guerre qu'on nous fait dans les deux Républiques a atteint les dernières limites de la barbarie. Dans ma vie, j'ai eu souvent à combattre des tribus barbares d'Afrique, mais les barbares contre lesquels nous luttons maintenant sont bien pires que les autres.

« Ils vont jusqu'à armer contre nous les Cafres. Ils brûlent nos fermes, que nous avons eu tant de peine à construire; ils chassent les femmes et les enfants, dont les maris et les pères

ont été tués ou emmenés prisonniers, et ils les laissent sans protection, souvent sans pain.

« Mais, quoi qu'ils fassent, nous ne nous rendrons jamais. Nous lutterons jusqu'aux bout. Notre grande et inébranlable confiance est dans l'Éternel, dans notre Dieu. Notre cause est juste, et si la justice des hommes venait à nous manquer, l'Éternel, qui est le maître des peuples, et à qui appartient l'avenir, ne nous abandonnera pas.

« Je puis vous assurer que si le Transvaal et l'État libre d'Orange devaient perdre leur indépendance, c'est que les deux peuples boers auraient été détruits, avec leurs femmes et leurs enfants. »

Paris aussi l'a fèté comme le champion de la justice immanente.

Kruger n'a pas fui sa patrie, en lâche, comme ont dit ses ennemis, mais pour tenter l'impossible, pour intéresser à son peuple mourant l'Europe lasse, inattentive, endormie.

Les Anglais, a-t-on dit plus haut, n'ont plus de Boers devant eux, mais ils les ont derrière, à droite, à gauche, en travers. Autant que jamais les commandos surgissent en Transvaal et même dans l'État libre; et la guerre a déjà coûté à l'Angleterre quelque trois milliards et 40 000 hommes, sinon 50 000; sans préjudice de ceux que ne rendra pas l'hôpital, ou qu'il ne rendra que fourbus désormais.

Que la guerre soit finie, nul n'en doute; quand finira la guerilla, nul ne le sait!

D'après les hommes entendus aux choses militaires, ce n'est pas seulement à l'extrême infériorité de leur nombre que les Boers doivent attribuer leur défaite, mais aussi, et peut-être surtout à leur manque de cohésion; ces patriotes, ces croyants, ces fanatiques, ces dévoués et déterminés n'ont jamais, paraît-il, mérité le nom d'armée au sens strict du mot; leurs quarante, leurs cinquante mille hommes n'étaient qu'un assemblage trop désarticulé de commandos, en réalité très inégaux en force, très indépendants les uns des autres, et dont beaucoup menés « à la diable ». Admirables pour la résistance, ils ne se sont jamais cristallisés aux moments opportuns en une grande force agissante pour attaquer à fond ou pour poursuivre et détruire, et de nombreux témoins nous ont confessé que leur indiscipline a causé des désastres, stérilisé des victoires.

Ces mêmes experts en stratégie s'accordent à dire que l'armée anglaise, lourde machine, a lourdement évolué, que beaucoup de ses chefs ont péché par ignorance, par étourderie,

par faiblesse d'esprit, et que nombre d'officiers se sont fait tuer inutilement, très bravement, mais avec ostentation de bravoure. Ils croient qu'avec 220 000 hommes contre 40 000, voire 50 000, c'est-à-dire plus de quatre contre un, l'Angleterre aurait dû vaincre les deux républiques en moins d'une année. Tous conviennent d'ailleurs que dans un pays en réalité très difficile et très pauvre, et sur de telles distances entre les ports de mer et les capitales de l'intérieur, le maintien des communications, les manœuvres de dislocation et de concentration ne vont pas sans d'extraordinaires difficultés.

Enfin, il semble que, comme presque toujours depuis qu'on écrit l'histoire des hommes, la gloire militaire est du côté des vaincus. *Væ victis!* puisque c'est l'usage, mais aussi *Laus victis!* pour le double honneur de la cause juste et de la défense héroïque!



TABLEAUX STATISTIQUES

DE

L'AFRIQUE AUSTRALE



DIVISIONS DE LA COLONIE DU CAP

NOMS DES DISTRICTS	DIVISION DE 1895 — *Superficie en kil. carrés*	POPULATION 1891		OBSERVATIONS
		blanche	*totale*	
Aberdeen	6 848	3 106	6 535	
Albany	4 362	9 391	23 377	
Albert.	6 887	8 193	16 649	
Alexandria	2 452	2 417	10 005	
Aliwal Nord. . . .	3 378	4 661	9 963	
Barkly Est	4 049	4 092	8 207	
Barkly Ouest (en West-Griqua-Land)	10 418	3 404	17 487	
Bathurst.	1 483	1 833	9 197	
Beaufort Ouest. . .	16 502	3 875	9 239	
Bedford	3 171	2 301	11 682	*District formé en 1895 aux dépens de ceux de Richmond, Hanover, Philipstown, Hopetown, Victoria Ouest.
Bredasdorp	4 083	3 271	6 607	
Britstown *	8 391			
Caledon.	4 585	5 821	12 192	
Calvinia.	35 970	5 050	12 255	Population correspondant à une superficie de 62 341 km², district réduit en 1895 pour former celui de Kenhardt.
Le Cap	1 712	48 544	97 283	
Carnarvon.	16 313	3 733	9 132	Population correspondant à une superficie de 31 245 km², district réduit en 1895 pour former celui de Kenhardt.
Cathcart.	2 576	2 119	6 881	
Ceres	10 021	2 488	5 973	
Clanwilliam	7 575	4 473	11 568	Population correspondant à une superficie de 15 653 km², district réduit en 1895 pour former celui de Van Rhynsdorp.
Colesberg	6 198	3 464	8 288	
Cradock.	7 984	6 517	15 049	Population correspondant à une superficie de 7 697 km², augmentée en 1895 aux dépens du district de Somerset Est.
East London. . . .	1 766	7 197	21 538	
Fort Beaufort . . .	2 226	3 135	14 675	
Fraserburg	25 760	3 528	6 907	** District formé aux dépens de ceux de Queen's Town et Wodehouse.
George.	2 534	4 957	10 086	
Glen Grey **	2 273			
Graaf-Reinet. . . .	6 969	6 202	16 378	*** En 1891, la superficie était de 5 450 km²; il a été diminué au profit du district de Britstown.
Hanover ***.	5 390	1 854	4 301	

NOMS DES DISTRICTS	DIVISION DE 1895 — *Superficie en kil. carrés.*	POPULATION 1891		OBSERVATIONS
		blanche	*totale*	
Hay (en West-Griqua-Land)	6 896	3 526	8 508	Il a été remanié en 1895 au profit du district de Prieska.
Herbert (en West-Griqua-Land) . . .	7 153	2 434	9 074	
Herschel.	1 771	193	25 059	Augmentation provenant du pays des Ba-Souto.
Hopetown	8 321	3 038	6 500	En 1891, la superficie était de 11 138 km²; district réduit en 1895 au profit des districts de Britstown et de Prieska.
Humansdorp. . . .	5 048	4 130	11 846	
Jansenville	4 978	4 170	9 370	
Kenhardt	41 306			District formé aux dépens de ceux de Carnarvon et de Calvinia.
Kimberley (en West-Griqua-Land) . . .	4 567	20 306	48 306	
King William's Town.	3 296	8 605	86 983	En 1891, la superficie était de 3 435 km²; réduction au profit du district de Victoria Est.
Knysna	2 097	3 710	6 931	
Komgha.	1 413	1 345	6 941	
Ladysmith	3 252	3 652	6 704	
Malmesbury	6 029	10 120	23 228	
Middelburg	5 752	4 042	9 689	
Mossel Bay	1 830	3 445	7 286	
Murraysburg . . .	5 268	1 498	4 453	
Namaqua-Land. . .	45 451	3 718	16 945	En 1891, la superficie était de 50 385 km²; réduction reportée sur le nouveau district de Van Rhynsdorp.
Oudtshoorn	4 279	11 576	23 870	
Paarl	1 579	8 226	21 363	
Peddie	1 701	1 458	16 525	
Philipstown	6 576	3 214	6 846	En 1891, la superficie était de 6 977 km²; réduit pour former le district de Britstown.
Piquetberg	4 487	6 515	11 587	
Port-Elisabeth. . .	456	13 939	25 408	
Prieska	14 609	2 019	4 302	En 1891, la superficie était de 13 705 km²; augmentation prise sur les districts de Hay et de Hopetown.
Prince Albert . . .	11 141	3 716	7 046	
Queen's Town . . .	4 528	6 458	43 895	En 1891, la superficie était de 5 680 km²: réduction pour former le district de Glen Grey.

NOMS DES DISTRICTS	DIVISION DE 1895 — *Superficie en kil. carrés*	POPULATION 1891 *blanche*	POPULATION 1891 *totale*	OBSERVATIONS
Richmond	7 404	2 868	7 246	En 1891, la superficie était de 11 469 km²; réduction pour former le district de Britstown.
Riversdale	4 432	6 203	11 366	
Robertson	3 951	6 019	11 348	
Somerset Est . . .	7 614	6 740	19 007	En 1891, la superficie était de 7 901 km²; réduit en faveur du district de Cradock.
Stellenbosch . . .	823	4 420	12 780	
Steynburg	2 881	2 676	7 052	
Stockenstrom . . .	813	1 660	7 776	
Stutterheim	1 734	1 967	8 651	
Sutherland	12 447	2 191	4 012	
Swellendam	6 115	5 585	11 256	
Tarka	3 694	3 149	7 443	
Tulbagh	966	1 865	5 654	
Uitenhage	7 697	7 185	20 947	
Uniondale	4 375	3 927	8 415	
Van Rhynsdorp . .	13 012			District formé en 1895 avec portions prises à ceux de Namaqua-Land et de Clanwilliam.
Victoria Est	994	1 242	8 875	En 1891, la superficie était de 854 km²; augmentation aux dépens de King William's Town.
Victoria Ouest . . .	10 974	3 406	7 220	En 1891, la superficie était de 12 616 km², diminution au profit du district de Britstown.
Willowmore	9 056	4 342	9 036	
Wodehouse	4 316	5 399	28 942	En 1891, la superficie était de 5 437 km²; réduction pour former le district de Glen Grey.
Worcester	6 791	5 085	12 615	
Mafeking. } Dans l'ancien British Be-Chuana-Land.	47 910	5 211	72 736	Divisions incorporées en 1895.
Gordonia. }	8 592			
Vrijburg et Kuruman. }	77 128			
Ces 77 divisions constituent la colonie du Cap proprement dite	669 353	371 819	1 112 596	66 anciennes divisions existant en 1875. 4 Griqua-Land Ouest : incorporées en 1880. 3 British Be-Chuana-Land : incorporées en 1895. 4 nouvelles divisions : formées en 1895. 77

NOMS DES DISTRICTS	DIVISION DE 1895 — *Superficie en kil. carrés*	POPULATION 1891		OBSERVATIONS
		blanche	*totale*	
Griqua-Land Est (8 districts). . . .	19 668	4 150	152 618	Districts : Maclear, Matatiel, Mount Ayliff, Mount Currie, Mount Fletcher, Qumbu, Tsolo, Um-Zimkulu.
Tembu-Land (8 districts)	11 349	5 179	180 415	Districts : Elliottdale, Elliott, Enscolo, Mqanduli, St-Marks, Um-Tata, Xalanga, Port St-John.
Transkei (6 districts)	6 609	1 019	153 563	Districts : Butterworth, Idutywa, Kentani, Nqamaqwe, Tsomo, Willoowvale.
Pondo-Land	9 699	»	166 080	De l'Um-Qimvubu à l'Um-Tamvuna (ce territoire est très généralement oublié dans les récapitulations).
Walfish Bay. . . .	1 114	31	768	
TOTAL GÉNÉRAL (km²)	717 792	382 198	1 766 040	



RÉPARTITION DE LA POPULATION

POPULATION EN 1879

Européens	22 634 habitants
Indiens ou coulis	16 999
Hommes de couleur	319 934
TOTAL	361 587 habitants

POPULATION EUROPÉENNE EN 1889

Pietermaritzburg et banlieue	9 436 habitants
Um-Geni	2 293
Lion's River	1 646
Weenen (comté)	2 349
Klip-River	1 362
Ladysmith	1 327
Newcastle	1 247
Newcastle (Township)	1 250
Dundee	1 468
Um-Zinga	241
Um-Voti	1 847
Basse Tugela	831
Inanda	685
Verulam (Township)	339
Durban et banlieue	11 134
Um-Lazi	2 933
Alexandra	629
Um-Zimkulu inférieur	503
Alfred (comté)	695
Ixopo	554
Haut Um-Komanzi	872
Polela	412
Voyageurs en bateau	149
A bord de bateau	213
TOTAL	44 415 blancs

Dont . . . . 24 179 hommes
Et . . . . 19 682 femmes

43 861

Le reste non spécifié.

NOMBRE DES INDIGÈNES SOUMIS A LA TAXE DES HUTTES EN 1889

Pietermaritzburg et banlieue	4 862 habitants
Comté de Pietermaritzburg	109 362
Durban et banlieue	8 000
Comté de Durban	29 105
Division de Klip-River	21 829
Division de Newcastle	9 080
Comté de Victoria	88 126
— Um-Voti	50 990
— Weenen	43 520
— Alexandra	13 700
— Alfred	24 570
— Um-Zinga	35 144
Division du bas Um-Zinkulu	21 000
TOTAL	459 288 habitants

Nous ignorons pourquoi les divisions de ces deux tableaux de la population de 1889 ne concordent pas entre elles.

POPULATION DU NATAL EN 1891

Européens	46 788 habitants
Indiens ou coulis	41 142
Hommes de couleur	455 983
TOTAL	543 913 habitants

ESTIMATION DE LA POPULATION EN 1898

Européens	53 688 habitants
Indiens ou coulis	61 103
Hommes de couleur	787 574
TOTAL	902 365 habitants



ÉTAT LIBRE D'ORANGE

SUPERFICIE ET POPULATION

AIRE ET POPULATION DE L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE EN 1891

CENTRES	BLANCS	NOIRS	TOTAL	AIRE *en kil. carrés*	DENSITÉ *kilométrique*
Bloemfontein . .	8 586	8 769	17 355	11 820	1,467
Winburg	7 662	16 685	24 347	12 691	1,916
Kroonstad. . . .	8 120	11 945	20 065	12 691	1,573
Ladybrand . . .	7 039	12 587	19 586	4 771	4,106
Bethlehem. . . .	5 795	9 486	15 245	8 982	1,697
Moroka.	924	17 572	18 496	2 681	6,900
Fauresmith . . .	5 669	9 048	14 717	11 758	1,247
Harrismith . . .	3 054	10 401	13 455	8 135	1,653
Heilbron	6 381	6 945	13 326	6 850	1,962
Vrede.	3 344	6 700	10 044	8 487	1,183
Boshof	4 047	3 371	7 418	10 424	0,519
Rouxville	3 817	2 969	6 786	3 825	1,773
Hoopstad	3 098	3 421	6 519	6 451	0,855
Caledon-River. .	3 145	2 606	5 751	3 981	1,445
Bethulie.	2 218	2 216	4 434	3 323	1,340
Wepener	2 179	1 654	3 833	1 968	1,947
Philippolis. . . .	1 495	1 776	3 271	3 424	0,955
Jacobsdal. . . .	1 179	1 676	2 855	2 877	0,992
	77 716	129 787	207 503		

Hommes.	40 571	67 791
Femmes.	37 145	61 996
	77 716 blancs	129 787 hommes de couleur



SUPERFICIE ET POPULATION

Le grand nombre d'Anglais dans le district de Heidelberg tient aux mines d'or du Witwatersrand; celui du district de Lijdenburg aux mines de Barberton; celui de Potschefstroom et de Pretoria à la présence de l'ancienne capitale et de la nouvelle.

SURFACE ET POPULATION DU TRANSVAAL EN 1891
Population blanche.

CENTRES	AIRE *en kil. carrés*	NÉS DANS LE PAYS	ANGLAIS	NATURALISÉS	TOTAL
Bloemhof. . . .	3 618	1 258	37	219	1 514
Ermelo.	3 866	2 203	91	378	2 672
Heidelberg . . .	22 150	3 245	5 091	920	9 256
Lichtenburg. . .	4 417	2 503	31	593	3 127
Lijdenburg . . .	7 726	3 712	948	705	5 365
Marico	4 935	3 199	148	561	3 908
Middelburg . . .	7 315	4 997	77	1 027	6 101
Piet Retief. . . .	893	447	3	129	579
Potschefstroom .	18 213	8 702	956	1 854	11 512
Pretoria.	14 614	7 600	985	1 466	10 051
Rustenburg. . .	9 602	7 349	44	1 591	8 984
Standerton . . .	5 399	3 174	105	843	4 122
Utrecht.	2 067	1 152	11	238	1 401
Vrijheid.	3 348	1 377	66	688	2 131
Wakkerstroom. .	4 261	2 341	54	334	2 729
Waterberg. . . .	2 336	1 516	30	305	1 851
Zoutpansberg . .	4 668	2 659	296	488	3 443
	119 128	57 434	8 973	12 539	78 946



POPULATION NOIRE EN 1891

CENTRES	HOMMES	FEMMES	ENFANTS	TOTAL
Bloemhof.	1 028	1 081	4 142	6 251
Ermelo.	1 718	2 044	4 704	7 466
Heidelberg	1 049	1 992	1 411	4 452
Lichtenburg	1 230	1 340	2 228	4 798
Lijdenburg.	9 963	12 356	15 537	37 856
Marico	2 227	2 159	3 555	7 931
Middelburg.	1 971	2 798	6 326	11 095
Piet Retief.	4 366	5 092	9 304	18 762
Potschefstroom. . . .	391	386	1 212	1 989
Pretoria.	2 685	2 537	4 594	9 816
Rustenburg.	4 004	5 464	12 495	21 963
Standerton.	1 062	1 146	2 841	5 049
Utrecht.	2 459	3 440	6 227	12 126
Vryheid.	7 762	8 880	13 150	29 792
Wakkerstroom. . . .	2 036	2 971	6 241	11 248
Waterberg.	8 127	14 131	23 445	45 703
Zoutpansberg. . . .	85 337	108 793	216 883	411 013
	139 295	175 610	334 655	650 000 environ



PAYS DE GAZA

DIVISIONS TERRITORIALES

Le pays de Gaza, portion méridionale de la colonie portugaise du Moçambique, comprend les deux districts de Lourenço Marques et d'Inhambane, subdivisés à leur tour en circonscriptions dites les Terres de la Couronne : *Terras da Corôa.*

DIVISIONS TERRITORIALES

DISTRICTS	CIRCONSCRIPTIONS
Lourenço Marques.	Villa Luiza. Manhiça. Foz do Save (*id est* : bouche du Sabi). Magudo. Bella Vista.
Inhambane.	Inharrime. Chicomo. Cumbana. Bembe. Panga. Massinga. Vilanculos et Moabsa. Nhampossa, Guilala et Nhanala, Maxixe.

La RHODÉSIE MÉRIDIONALE et l'AFRIQUE ALLEMANDE DU SUD-OUEST sont encore tellement dans l'enfance qu'on ne peut en donner les divisions, qui n'ont encore rien de fixe.



BIBLIOGRAPHIE

Il ne peut être nullement question, à la suite d'un ouvrage comme celui-ci, de dresser une bibliographie complète des travaux publiés sur les différentes parties de l'Afrique australe; un répertoire de ce genre ne se fût aucunement trouvé à sa place ici. Signaler les ouvrages les meilleurs, les articles de Revue les plus importants, les cartes les mieux dressées qui ont paru depuis 1888 — c'est-à-dire depuis le moment où fut publié le tome X de la Nouvelle Géographie universelle *d'Élisée Reclus — sur les pays africains situés au sud du Zambèze, voilà simplement ce que nous nous sommes efforcés de faire.*

Comme le corps même du volume, cet appendice bibliographique comprend différents chapitres, dont le premier contient l'énumération des principaux travaux relatifs à l'ensemble même du sujet. Dans les chapitres suivants, nous avons suivi aussi fidèlement qu'il nous a été possible l'ordre adopté par l'auteur dans son exposition.

Ainsi se trouvera constituée — nous l'espérons — une bibliographie raisonnée, tout à fait élémentaire, de l'Afrique australe. Pour lui donner un caractère nettement scientifique,

nous avons fait suivre de brèves annotations critiques la mention de la plupart des travaux cités, ce qui permettra au lecteur de savoir rapidement à quels ouvrages il lui conviendra de recourir pour se renseigner plus complètement sur un point déterminé.

Sans aucun doute, ce modeste travail est loin de la perfection que nous aurions souhaité lui donner; nous nous plaisons néanmoins à espérer que, tel quel, il rendra quelques services et sera consulté à l'occasion par les lecteurs de l'Afrique australe.

Henri Froidevaux.



INTRODUCTION

OUVRAGES GÉNÉRAUX ET CARTES D'ENSEMBLE

I. BIBLIOGRAPHIE.

1. *HOLLWAY* (*H.-C. Schunke*) : BIBLIOGRAPHY OF BOOKS, PAMPHLETS, MAPS, MAGAZINE ARTICLES, *etc., relating to South Africa, with special reference to Geography, from the time of Vasco da Gama to the formation of the British South Africa Company in 1888* (*Transactions of the South African Philosophical Society*, vol. X, part. II, 1898, p. 129-293).

Bibliographie de 2.099 n[os], disposée dans l'ordre chronologique, mentionnant tous les travaux relatifs à l'Afrique australe publiés de 1503 à 1888. Les références en sont très précises; mais aucune note critique ne renseigne le lecteur sur la valeur des ouvrages cités.

II. OUVRAGES GÉNÉRAUX.

2. *AUBERT* (*Georges*) : LE TRANSVAAL ET L'ANGLETERRE EN AFRIQUE DU SUD. Paris, Ernest Flammarion [1899], in-12 de VIII + 346 p., carte et grav.

Il ne faut pas demander à ce livre des informations sur la géographie physique du pays; par contre, on y trouvera des renseignements très abondants et très sûrs sur la vie économique des différents états de l'Afrique australe (production minière, conditions de la main-d'œuvre, etc.); on y trouvera aussi des indications intéressantes sur la place que la France pourrait et devrait tenir dans l'industrie et le commerce des pays de l'Afrique australe. — Le même auteur avait déjà publié précédemment sous ce titre : *L'Afrique du Sud* (Paris, Flammarion, s. d. [1898], in-8 de XXVIII + 480 p., carte et grav.) un ouvrage dont celui que nous indiquons plus haut n'est qu'une réduction tenue à jour.

3. *BORDEAUX* (*Albert*) : RHODÉSIE ET TRANSVAAL. *Impressions de voyage*. Paris, Plon, 1898, in-12 de VII + 285 p., grav.

Impressions familières et sans prétention d'un voyageur qui est demeuré un an dans le pays. M. Bordeaux, qui était à Johannesburg au moment du raid Jameson, a réservé pour un autre ouvrage l'étude économique détaillée du pays (cf. plus bas, n° 68).

4. *BRYCE* (*James*) : IMPRESSIONS OF SOUTH AFRICA. *Third edition, with a new prefatory chapter and*

with the Transvaal Conventions of 1881 and 1884. London, Macmillan, 1899, in-8 de LXIII + 499 p., 3 cartes.

Ce très intéressant ouvrage, dont la 1re édition remonte à 1897, résume les observations recueillies par James Bryce au cours de ses voyages dans toute l'Afrique australe, du Cap à Beira, et constitue un remarquable travail d'ensemble sur le pays et sur ses habitants. L'auteur y décrit d'une manière large et complète la géographie physique, les races, les conditions présentes, la vie politique, l'avenir de l'Afrique du Sud, et conclut en exprimant l'idée que la prospérité future de la contrée entière est liée à la bonne entente et à la fusion des races colonisatrices. — La longue préface de la 3e édition, toute d'actualité, retrace les causes du dernier conflit entre l'Angleterre et le Transvaal.

5. *FOA (Edouard)* : DU CAP AU LAC NYASSA. Paris, Plon, 1897, in-12 de 382 p., carte et grav.

Renseignements intéressants sur le pays de Gaza, l'arrière-pays de Sofala et les pays limitrophes de la rive droite du Zambèze au nord de Tété; bonnes indications ethnographiques et informations de valeur sur l'état et les ressources de la colonisation européenne dans les pays traversés par M. Foa.

6. *GRESWELL (W. Parr)* : GEOGRAPHY OF AFRICA SOUTH OF THE ZAMBEZI : *with notes on the industries, wealth and social progress of the states and peoples.* Oxford, Clarendon Press, 1892, in-8 de XII + 400 p., 3 cartes.

Excellent ouvrage, publiés lous les auspices du *Colonial Institute.* Nombre de renseignements statistiques et autres ne se trouvent pas dans le corps même du volume, mais dans de précieux appendices.

7. *LECLERCQ (Jules)* : A TRAVERS L'AFRIQUE AUSTRALE. Paris, Plon, 1895, in-12 de 312 p., carte et illustrations.

A côté de renseignements précis sur les colonies anglaises et les républiques indépendantes de l'Afrique australe, l'auteur fournit de très intéressantes indications sur les ambitions et les vues des hommes politiques de ces pays.

8. *LUCAS (C. P.)* : A HISTORICAL GEOGRAPHY OF THE BRITISH COLONIES. Vol. IV. *South and East Africa.* Oxford, Clarendon Press, 1897, in-12 de 349 + 155 p., cartes.

Les deux parties de ce volume sont consacrées, l'une à l'histoire, l'autre à la géographie de l'Afrique australe et orientale anglaise. La partie historique, de beaucoup la plus développée, ne parle que des contrées situées au sud du Zambèze, et en conduit l'histoire jusqu'au raid Jameson sur le Transvaal. — Quant à la partie géographique, c'est un résumé rapide des connaissances géographiques acquises en 1897 sur les colonies et protectorats de l'Afrique australe anglaise, et l'Ibea, qui n'a guère encore d'histoire.

9. *THEAL (G. McCall)* : HISTORY OF SOUTH AFRICA. London, Schwan Sonnenschein, 1888-1893, 5 vol. in-8, cartes.

Le tome I (1888, in-8 de XIX + 430 p.) traite la période comprise entre 1486 et 1691 ; le tome II (1888, in-8 de XVII + 419 p., 2 cartes) va de 1691 à 1795 et contient une bibliographie; le tome III (1891, in-8 de XII + 488 p., 2 cartes), va de 1795 à 1834; le tome IV (1893, in-8 de 620 p., 6 cartes) raconte l'histoire des Républiques de l'Afrique australe et des territoires occupés par les indigènes entre 1834 et 1854, tandis que le tome V (1889; in-8 de XV + 418 p.) s'occupe de la période encore plus contemporaine jusqu'en 1872. Ce travail considérable est résumé et mené jusqu'aux récents événements dans

10. *THEAL (George M'Call)* : SOUTH AFRICA (the Cape Colony, Natal, Orange Free State, South African Republic, Rhodesia and all other territories south of the Zambezi). London, Fisher Unwin, 1900, in-12 de XXVIII + 452 p., cartes et gr.

11. *WORSFOLD (W. B.)* : SOUTH AFRICA. A STUDY IN COLONIAL ADMINISTRATION AND DEVELOPMENT. London, Methuen, 1895, in-8 de 266 p., carte.

Excellent travail, indiquant très bien les caractères particuliers à la fois des conditions physiques et du développement politique et social de l'Afrique australe. Comparaisons instructives avec l'Australasie, le Canada et l'Inde.

III. CARTES D'ENSEMBLE.

12. *BARTHOLOMEW* : Tourist's Map of South Africa prepared from the latest Surveys. *Edinburg, Geog. Institute*, 1898, 1 feuille.

Excellente carte d'orientation, à l'échelle de 1 : 2.500.000.

13. *JUTA'S* : Enlarged Map of South Africa, from the Cape to the Zambezi. Compiled from the best available Colonial and Imperial Informations. Cape Town, J. C. Juta, 1892, 4 feuilles.

A l'échelle de 1 : 1.901.600. L'édition antérieure de 1889 était dressée d'après la carte officielle de la colonie du Cap, les travaux du Dr T. Hahn pour le Damaraland, de F. C. Selous, etc., à l'échelle de 1 : 1.550.000. En 1891 avait paru une carte en 2 feuilles à l'échelle de 1 : 2.536.750.

14. *MERENSKY (A.)* : Original map of South Africa. Containing all South African colonies and native territories. Berlin, Schropp, 1899, 4e éd.

A l'échelle de 1 : 2.500.000.

15. *SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE*. Afrique. Région australe. Feuilles 54, Vryburg; 55, Prétoria; 59, Ville du Cap; 60, Pietermaritzburg.

Revision de la carte de Lannoy de Bissy, exécutée de 1896 à 1898, et publiée en 1899. A l'échelle de 1 : 2.000.000.

16. *STANFORD* : Map of the Transvaal Goldfields, British Zululand, Delagoa Bay, railway and the routes from Cape Colony and Natal. London, Stanford, 1895, 1 feuille.

A l'échelle de 1 : 1.000.000. Pas d'orientation. Une édition antérieure, publiée en 1888, n'indiquait pas les frontières du Transvaal.

17. *WYLD'S* : Eastern South Africa, from the River Limpopo to Algoa Bay, embracing the Transvaal, Bechuana-Land, Stella-Land, Orange Free State, Natal, Zulu and Griqua-Land-West; showing the British Settlements and Native Locations. London, James Wyld, 1889, 1 feuille.

A l'échelle de 1 : 1.742.000.

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS

I. LE SOUS-SOL ET LE SOL.

18. *ANDRADE (A. Fr. de)* : Reconhecimento geologico dos territorios portuguezes comprehendidos entre Lourenço Marques e o rio Zambeze (*Rev. Obras publ. e Minas*, t. XXVII, 1896, p. 316-529, carte).

Travail aussi utile au point de vue géographique qu'au point de vue géologique pur, accompagné d'une intéressante carte au 1 : 3.000.000,

19. *DOVE (K.)* : Beitræge zur Geographie von Südwest-Afrika. I. *Der verticale Aufbau des Landes* (*Petermanns Mitteil.*, t. XL, 1894, p. 60-64). II. *Klima des Landes* (Id., *ibid.*, p. 100-106). III. *Krankheitsformen des Landes* (Id., *ibid.*, p. 172-175). IV. *Wasservorrat des Landes* (Id., *ibid.*, t. XLI, 1895, p. 92-96).

Ces différentes notes, et un bon nombre d'autres que le Dr Karl Dove a publiées dans différentes revues géographiques allemandes, sont résu-

mées dans le travail d'ensemble du même auteur intitulé *Deutsch Süd-west-Afrika* (voir plus loin, n° 120).

20. Esboço Hydrographico do Limpopo. Memoria descriptiva (*Bol. Soc. Geog. Lisboa*, t. XVI, 1897, p. 561-568, carte).

Ce travail est accompagné d'une carte à grande échelle, portant les résultats des sondages effectués dans le Limpopo.

21. *GRANDJEAN* (*A.*) : Notice relative à la carte du Nkomati inférieur et du district portugais de Lourenço-Marques (*Bull. Soc. Neuchâteloise de Géog.*, t. VII, 1892-1893, p. 113-121, carte).

Excellente notice, complétée au point de vue physique et remise à jour au point de vue politique dans

22. *GRANDJEAN* (A.) : Le bassin du Nkomati et sa communication avec le Limpopo (*Bull. Soc. Neuchâteloise de Géog.*, t. XII, 1900, p. 306-315, carte).

La très intéressante carte qui accompagne ce travail est à l'échelle de 1 : 500.000.

23. *JEPPE* (*F.*) : Die Festellung der Grenze zwischen der Südafrikanischen Republik (Transvaal) und der portugiesischen Besitzungen an der Südost-Küste von Afrika (*Peterm. Mitt.*, t. XXXVIII, 1892, p. 129-134, carte).

Relatif aux opérations de délimitation exécutées en 1890. La carte qui accompagne cet article est à l'échelle de 1 : 1.000.000.

24. *LEVERSON* : Geographical results of the Anglo-Portuguese Delimitation Commission in South-East Africa, 1892 (*Geog. Journal*, t. II, 1893, p. 505-518).

La Commission de délimitation a exécuté son travail dans le pays compris entre les sources du Gaeresi, affluent du Zambèze, et le confluent des rivières Limpopo et Unvubu.

25. *PASSARGE* (*S.*) : Reisen in Ngami Land (*Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, t. XXVI, 1899, p. 189-204, carte à 1 : 4.000.000).

Étude géographique très sérieuse, résumant les observations de toute nature faites par l'auteur au cours de la mission géologique dont il fut chargé en 1897-1898 par la British-West Charterland Co. — Cf., du même auteur :

26. *PASSARGE* (*S.*) : Ueber seine Reisen in Süd-Afrika (*Verhandl. der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, t. XXIII, 1896, p. 492-507 ; t. XXIV, 1897, p. 142-146 et 475-478, fig.).

Trois lettres relatives : la première aux observations géologiques faites par l'auteur au Transvaal, les deux suivantes aux caractères géologiques et géographiques des environs du lac Ngami.

27. *PFEIL* (*J.*) : Skizze von Süd-west Afrika (*Petermanns Mitt.*, t. LX, 1894, p. 1-12, 42-44).

Sur la partie du Namaland confinant au désert de Kalahari.

28. *REHBOCK* (*Th.*) : Deutsch-Südwest-Afrika. *Seine wirtschaftliche Erschliessung unter besonderer Berücksichtigung der Nutzbarmachung des Wassers. Bericht über das Ergebnis einer.... durch das Herero- und Gross-Namaland unternommenen Reise.* Berlin, Dietrich Reimer (E. Vohsen), 1898, in-8 de XXII + 240 p., cartes et pl.

Description générale du Herero et du Namaland et discussion de leurs conditions géographiques et économiques. Etude technique sur les moyens d'approvisionner en eau, par des puits, des barrages ou des réservoirs, la partie aride de l'Afrique sud-occidentale allemande ; comparaison avec les travaux d'irrigation exécutés dans le district de Carnavon (colonie anglaise du Cap).

29. *SCHAEFLI-GLARDON* (*E. H.*) : De Valdezia a Lourenço Marques. *Journal de voyage* (*Bull. Soc. Neuchâteloise de Géog.*, t. VII, 1892-1893, p. 138-184, cartes).

30. *SCHENCK* (*A.*) : Die geolo-

GISCHE ENTWICKELUNG SÜD-AFRIKAS (*Petermanns Mitteilungen*, t. XXXIV, 1888, p. 225-232, carte).

La carte est à l'échelle de 1 : 1000000.

31. *WILKINSON* (*Edward*) : DIE KALAHARI WÜSTE (*Petermanns Mitteilungen*, t. XXXVIII, 1892, p. 73-74, carte).

Courte notice accompagnant une carte intéressante (à l'échelle de 1 : 1.730.000) de la partie occidentale du Bechouana-Land et du désert de Kalahari.

32. *STRUBEN* (*F.*) : A GEOLOGICAL SKETCH MAP OF AFRICA SOUTH OF THE ZAMBEZI. London, E. Stanford, 1896, 4 feuilles.

A l'échelle de 1 : 2.534.000, accompagnée de coupes et de notes.

II. LE CLIMAT.

33. *CAPE OF GOOD HOPE* : METEOROLOGICAL COMMISSION. *A Discussion of the Rainfall of South Africa during the ten years 1885-1894*, by Alex. Buchan. Capetown, Richards and Son, 1897, in-4 de 33 p., 16 cartes.

Cf. A. Supan, dans *Peterm. Mitteil.* Ergzh. nº 124, p. 92-93.

34. *DOVE* (*Karl*) : DAS KLIMA DER AUSSERTROPISCHEN SÜDAFRIKA, mit Berücksichtigung der geographischen und wirtschaftlichen Beziehungen nach Klimatischen Provinzen dargestellt. Göttingen, Vandenhœch und Ruprìcht, 1888, in-8 de VIII + 160 p., 3 cartes.

Excellente étude sur les différentes provinces climatiques de l'Afrique australe, dont le Dr Dove fixe de manière générale au Zambèze les limites climatiques aussi bien que les limites géographiques.

35. *HANN* (*J.*) : KLIMATABELLE FUR DIE WALFISCHBAI (*Meteorolog. Zeitschrift*, t. XIII, 1896, p. 242-243).

Résumé de sept années d'observations faites à la baie de Walfisch.

36. *JUNOD* (*Henri-A.*) : LE CLIMAT DE LA BAIE DE DELAGOA (*Bull. Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel*, t. XXV, 1897, p. 76-129).

Résultat de sept années d'observations; comparaison avec Natal et Beira.

37. *SCHOLTZ* (*William.-C.*) : THE SOUTH AFRICAN CLIMATE, INCLUDING CLIMATOLOGY AND BALNEOLOGY. London, Cassell and Co, 1897, in-8 de 200 p., grav.

III. FLORE ET FAUNE.

38. *BRYDEN* (*H. A.*) : KLOOF AND KARROO. Sport, Legend and Natural History in Cape Colony, with a notice of game birds and of the present distribution of the Antilopes and larger game. London, Longmans, 1889, in-8 de XIII + 435 p.

39. *SCHINZ* (*Hans*) : DIE PFLANZENWELT DEUTSCH-SÜDWEST-AFRIKAS (*Bull. de l'Herbier Boissier*, t. IV, 1896; t. V, 1897).

Renseignements précis sur la distribution générale des espèces actuellement connues dans l'Afrique sud-occidentale allemande donnés à ta suite du catalogue même de ces espèces. Cf., du même auteur : *Die Vegetation des deutschen Schutzgebieten in Südwest-Afrika* (*Coloniales Jahrbuch*, t. VI, 1893, p. 60-76).

40. *WEBER* (*Max*) : ZUR KENNTNISS DER SÜDWASSERFAUNA VON SÜDAFRIKA (*Zool. Jahrbuch*, Abt. f. Syst., t. X, 1897, p. 135-200, pl.).

Étude détaillée sur la faune — relativement pauvre — des eaux douces de l'Afrique du Sud, où M. Max Weber distingue 4 régions : les savanes, la zone des Erica et des Protéacées, le Karroo et le Kalahari.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES HOMMES

41. *BENT* (*Théodore*) : THE TRIBES OF MASHONALAND AND THEIR ORIGIN (*Scottish Geog. Magazine*, t. VIII, octobre 1892, p. 534-539).

Pour l'auteur, les Machona, qui s'appellent eux-mêmes Makalanga, sont de beaucoup la plus raffinée des races cafres, « the most refined of any of the Kaffir races I have seen. »

42. *BARTHEL* (*Karl*) : VÖLKERBEWEGUNGEN AUF DER SÜDHÆLFTE DES AFRIKANISCHEN KONTINENTS. Leipzig, 1894, in-8 de 90 pages, carte.

Dissertation inaugurale soigneusement établie à l'aide des traditions aussi bien que des documents historiques.

43. *CHRISTOL* (*F.*) : AU SUD DE L'AFRIQUE. Paris, Berger-Levrault, 1897, in-12 de XLI + 308 p., grav.

L'auteur, missionnaire protestant à Hermon, dans le Basoutoland, depuis 1887, a accompagné son texte d'une série de dessins du plus vif intérêt.

44. *CHURCHILL* (*Randolph S.*) : MEN, MINES AND ANIMALS IN SOUTH-AFRICA. Londres, S.-Low, 1892, in-8 de XV + 337 p.

45. *COUTOULY* (*Charles de*) : AUTOUR D'UNE COLONIE AUTONOME. Les Afrikanders et les origines de l'autonomie du Cap (*R. des Deux Mondes*, 1892, t. CVIII, p. 549-586; t. CIX, p. 634-663; t. CX, p. 144-173).

46. *DOVE* (*Karl*) : VOM KAP ZUM NIL. REISEERINNERUNGEN AUS SÜD-OST- UND NORDAFRIKA. Berlin, Allgemeine Verein für Deutsche Litteratur, 1898, in-8 de VI + 319 p., grav.

Notes de voyage dont la partie intéressante pour les lecteurs de ce volume a trait à la colonie du Cap et au Natal; M. Karl Dove y insiste particulièrement sur les progrès de l'infiltration germanique dans la colonie anglaise du Cap et sur les questions économiques et coloniales.

47. *GRANDJEAN* (*A.*) : L'INVASION DES ZOULOU DANS LE SUD-EST AFRICAIN. Une page d'histoire inédite (*Bull. Soc. Neuchâteloise de Géog.*, t. XI, 1899, p. 63-92, carte).

Travail rédigé d'après les sources orales, c'est-à-dire les récits de ceux des Ba-Ngoni que l'auteur déclare être « les porteurs les plus authentiques de la tradition », dont la plupart sont contemporains des événements.

48. *HAARTOFF* (*B. J.*) : DIE BANTUSTÄMME SÜDAFRIKAS. Leipzig, Fock, 1890, in-8 de 126 p.

49. *HILLIER* (*Alfred-P.*) : THE NATIVE RACE OF SOUTH AFRICA (*Journal of the Colonial Institute*, t. XXX, 1899, p. 77-113).

50. *HOLUB* (*E.*) : DIE MA-ATABELE (*Zeitschrift für Ethnologie*, 1893, p. 177-206).

Étude ethnologique.

51. *JACOTTET* (*E.*) : MOEURS, COUTUMES ET SUPERSTITIONS DES BA-SOUTO (*Bull. Soc. Neuchâteloise de Géog.*, t. IX, 1896-1897, p. 107-151).

D'après le *Recueil des coutumes des Ba-Souto, avec leurs proverbes et leurs contes*, écrit en se-souto par l'indigène Azariéle Sekese, et publié en 1893 à Morija, Le-Souto.

52. *JEANNERET* (*Philippe*) : LES MA-KHOÇA (*Bull. Soc. Neuchâteloise de Géog.*, t. VIII, 1894-1895, p. 126-153, grav.).

Bonne étude ethnographique.

53. *JUNOD (Henri-A.)* : Les Ba-Ronga. Étude ethnographique sur les indigènes de la baie de Delagoa. Mœurs, droit coutumier, vie nationale, industrie, traditions, superstitions et religion (*Bull. Société Neuchâteloise de Géog.*, t. X, 1898, p. 1-500, carte et fig.).

Remarquable monographie ethnographique, pleine de renseignements très précis, recueillis pendant un séjour de plusieurs années dans le pays des Ba-Ronga. Elle a pour complément :

54. *JUNOD (Henri A.)*: Les chants et les contes des Ba-Ronga de la baie de Delagoa. Lausanne, G. Bridel, 1897, in-8 de 328 p., grav.

55. *LEROY-BEAULIEU (Pierre)* : Les nouvelles Sociétés Anglo-Saxonnes : Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique Australe. Paris, Armand Colin, 1897, in-12 de VIII + 493 p.

Intéressant exposé du mécanisme de la vie des sociétés anglo-saxonnes de l'Australasie et de l'Afrique Australe.

56. *MACDONALD (J.)* : Manners, Customs, Superstitions and Religions of South African Tribes (*Journal of the Anthropological Institute*, t. XIX, 1890, p. 264-296).

57. *METCHNIKOFF (Léon)* : Bushmen et Hottentots (*Bull. Soc. Neuchâteloise de Géog.*, t. V, 1889-1890, p. 53-100).

58. *MÜLLER (Hendrik P. N.) et SNELLEMAN (Joh. F.)* : Industrie des Cafres du Sud-Est de l'Afrique. Collection recueillie sur les lieux et notice ethnographique par Hendrik P. N. Müller; description des objets représentés par Joh. F. Snelleman. Leyden, E. J. Brill [1893], in-8 de 50 p. de texte + 6 p. de musique et 27 planches.

Monographie de tout point remarquable.

59. *VERNEAU (R.)* : Les Boers et les races de l'Afrique Australe (*Rev. générale des Sciences*, t. X, 15 décembre 1899, p. 895-911, grav.).

Bon résumé des grands traits de l'ethnographie sud-africaine, indication des principaux caractères des différentes races de l'Afrique australe (Bushmen, Hottentots, Cafres) et étude plus développée des Boers.

CHAPITRE TROISIÈME

L'EXPANSION DE LA COLONIE DU CAP

60. *BADEN POWELL (R. S. S)* : The Matabele campaign, 1896. Being a Narrative of the Campaign in suppresing the native Rising in Matabeleland and Mashonaland. London, Methuen, 1900, in-12 de 144 p., grav.

61. *MOODIE (D. C. F.)* : The history of the battles and adventures of the British, the Boers and the Zulus in Southern Africa. Le Cap, Murray et Saint-Léger, 1888, 2 vol. in-8, cartes.

62. *NEWMAN (N.)* : Matabeleland and how we got it. With notes on the occupation of Mashonaland, and an account of the 1893 Campaign by the British South Africa Co., the adjoining British Territories and Protectorates. London, Fisher Unwin, 1895, in-8 de 243 p., cartes.

Historique de la conquête anglaise.

63. Un épisode de l'expansion de l'Angleterre. *Lettres au* Times *sur l'Afrique du Sud*. Paris, Armand Colin, 1893, in-12 de 292 p.

Intéressant, surtout au point de

vue économique, et rédigé dans le sens anglais. Cet ouvrage, qu'a traduit M. Baille, avait paru d'abord sous le titre de *Letters from South Africa....* (London, Macmillan, 1893, in-8 de 116 p.)

CHAPITRE QUATRIÈME

LES RICHESSES DU SOL ET DU SOUS-SOL

I. GÉNÉRALITÉS.

64. *NOBLE* (*J.*) : HANDBOOK OF THE CAPE AND SOUTH AFRICA. Cape Town, 1893, in-8 de 567 p., grav.

Pour l'étude économique de l'Afrique australe, ce manuel est indispensable.

II. LES RICHESSES DU SOL.

65. *MARTIN* (*Annie*) : HOME LIFE ON AN OSTRICH FARM. New York, Appleton, 1891, in-8.

Ce livre est analysé soigneusement dans la *Revue scientifique* du 14 novembre 1891 (p. 617-621, grav.) sous ce titre : « Une ferme d'autruches dans l'Afrique méridionale ».

66. *MOUILLEFERT* (*P.*) : LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, ET SES PRINCIPALES PRODUCTIONS (*R. de Géographie*, t. XXX, mai 1892, p. 321-327 ; juin, p. 408-420 ; t. XXXI, juillet, p. 28-35 ; août, p. 94-99).

Intéressant au point de vue des cultures du pays, et surtout de ses vignobles.

67. *WALLACE* (*R.*) : FARMING INDUSTRIES OF CAPE COLONY. London, *King*, 1896, in-8 de XXXII + 552 p., cartes, planches et grav.

Exposé des résultats d'une enquête faite dans la colonie du Cap et dans les contrées voisines de l'Afrique australe, en vue de fournir aux colons un guide scientifique et pratique.

III. LES RICHESSES DU SOUS-SOL.

68. *BORDEAUX* (*Albert*) : LES MINES DE L'AFRIQUE DU SUD, TRANSVAAL, RHODÉSIE, etc. Or et diamant. Géologie, exploitation et traitement. Paris, Ve Dunod, 1898, in-8.

Excellente étude économique due à un homme du métier. Une partie de ce travail a paru d'abord dans les *Annales des Mines* (série IX, t. XI, 1897, p. 247-349, cartes) sous le titre d'*Étude sur les champs aurifères de Lydenburg, de Kaap et du Charterland.*

69. *GOLDMANN* (*C. S.*) et *KITCHIN* (*Joseph*) : SOUTH AFRICAN MINES ; their position, results and developments : together with an account of Diamond, Land, Finance and kindred Concerns. London and Johannesburg, Argus Printing Co., 1895-1896, 3 vol. in-8, coupes et diagrammes.

Deuxième édition d'un ouvrage très précis et très détaillé, d'un intérêt beaucoup plus considérable encore et plus général que ne semble le promettre le titre. Le troisième volume est réservé aux cartes et plans.

70. *LAUNAY* (*L. de*) : LES DIAMANTS DU CAP. Historique, organisation financière et commerciale, géologie, mode d'exploitation et de traitement, comparaison avec les gisements du Brésil, de l'Inde, de Bornéo et d'Australie. Paris, Baudry, 1897, in-8 de 226 p., cartes et grav.

Etude très consciencieuse et très soignée.

CHAPITRE CINQUIÈME

CAFRERIE ANNEXÉE, PAYS DES BA-SOUTO, PAYS DE WALFISH

71. *BERTRAND (Alfred)* : EN AFRIQUE AVEC LE MISSIONNAIRE COILLARD. A travers l'Etat libre d'Orange, le pays des Ba-Souto, Boulouwayo. Départ de M. Coillard pour le pays des Ba-Rotsi. Mon retour par la côte orientale : Matébéléland, Mashonaland. Territoire de la Cie de Mozambique, Beira. Diego-Suarez au N.-E. de Madagascar. Genève, Ch. Eggimann, 1899, in-8 de 204 p., carte et grav.

   Voyage au pays des Barotsé en 1893-1896; visite au pays souto et à la Rhodésia en 1898-1899.

CHAPITRE SIXIÈME

NATAL

72. *GARRARD (J. Jervis)* : REPORT ON THE MINING INDUSTRY OF ZULULAND FOR THE YEAR 1897. Pietermaritzburg, B. Davis, 1898, in-4 de 70 p., coupes.

   Sur l'or et le charbon au Zouloulaud.

73. *GARRARD (J. Jervis)* : MAP OF ZULULAND, SHOWING THE RELATIVE POSITIONS OF THE VARIOUS GOLD AND COAL FIELDS, AND THE ROUTE OF APPROACH. Compiled to accompany the Report on the mineral Resources of Zululand, dated January 1895. London, G. Philip, 1896, 1 feuille.

   A l'échelle de 1 : 316.800.

74. MAP OF THE COLONY OF NATAL, drawn in the office of the Superintendant Inspector of Schools, 1893. London, Stanford, 1894, 4 feuilles.

   A l'échelle de 1 : 385.000.

CHAPITRES SEPTIÈME ET HUITIÈME

LES RÉPUBLIQUES SUD-AFRICAINES

I. GÉNÉRALITÉS.

75. *KEANE (A. H.)* : THE BOER STATES, LAND AND PEOPLE. London, Methuen, 1900, in-8 de XX + 314 p., carte.

   Résumé concis, mais soigné, de la géographie et de l'ethnographie des deux Etats Boers; étude du caractère du peuple, et de l'histoire des deux pays.

76. *KLOSSEL (M. H.)* : DIE SÜDAFRIKANISCHEN REPUBLIKEN. *Buren-Freistaaten für Deutschlands Export und Auswanderung.* Leipzig, G. H. Mayer, 1890, in-8 de XII + 234 p., carte.

   Deuxième éd., augmentée d'un ouvrage dont la première édition est de 1888.

77. *LECLERCQ (Jules)* : L'INDÉPENDANCE DES BOERS ET LES ORIGINES DES RÉPUBLIQUES SUD-AFRICAINES. Bruxelles, Lebègue, 1900, in-8 de 103 p.

II. LA RÉPUBLIQUE DU FLEUVE ORANGE.

78. *HERBST* (*J. J.*) : OFFICI ELLE KAART VAN DEN ORANJE VRIJSTAAT, SAMENGESTELD NAAR DOCUMENTEN BERUSTENDE IN HET ARCHIEF VAN DEN LANDMETER-GENERAAL. Bloemfontein, 1892.

Carte d'une exécution médiocre, mais contenant cependant des informations très précieuses, surtout au point de vue des voies de communication. Elle est à l'échelle de 1 : 1.500.000.

III. LE TRANSVAAL.

79. *ALFORD* (*C.-J.*) : GEOLOGICAL FEATURES OF THE TRANSVAAL, SOUTH AFRICA. London, E. Stanford, 1891, in-8 de VI + 69 p., cartes et grav.

Résultats de trois années de voyages et d'observations dans les districts situés au nord et à l'est du Vaal.

80. *GOLDMAN* (C. *S.*) : THE FINANCIAL, STATISTICAL AND GENERAL HISTORY OF THE GOLD AND OTHE COMPANIES OF WITWATERSRAND, SOUTH AFRICA. London, Effingham Wilson, 1892, in-8 de XXV + 271 p., carte.

81. *HATCH* (*F. H.*) *and CHALMERS* (*J. A.*) : THE GOLD MINES OF THE RAND, BEING A DESCRIPTION OF THE MINING INDUSTRY OF WITWATERSRAND, SOUTH AFRICAN REPUBLIK. London, Macmillan and Co., 1895, in-8 de 295 p., avec 2 cartes des centres miniers du Transvaal méridional, une coupe géologique et des gravures.

Courte description géologique du Witwatersrand, que suit une étude plus détaillée sur les mines d'or, et sur les méthodes employées pour l'extraction et le traitement du minerai.

82. *JEPPE* (*Friedr.*) : DIE WITWATERSRAND GOLDFELDER IN TRANSVAAL (*Peterm. Mitteil.*, t. XXXIV, 1888, p. 257-267, carte).

La carte est à l'échelle de 1:1.500.000.

83. *LAUNAY* (*L. de*) : LES MINES D'OR DU TRANSVAAL. Paris, Baudry et Cie, 1896, in-8 de XXXI + 540 p., planches et fig.

En tête de ce très intéressant travail d'ensemble, dont la partie géologique est particulièrement étudiée, bibliographie géologique de l'Afrique australe (p. XXIII-XXVII).

84. *PENNING* (*W. H.*) : THE GEOLOGY OF THE SOUTHERN TRANSVAAL. Londres, Stanford, 1893, in-8 de 37 p.

Commentaire de la carte géologique du Transvaal méridional due au même auteur.

85. *SCHMEISSER* : ÜBER VORKOMMEN UND GEWINNUNG DER NÜTZBAREN MINERALIEN IN DER SÜDAFRIKANISCHEN REPUBLIK (TRANSVAAL). Berlin, Dietrich Reimer, 1894, in-4 de XVI + 151 p., grav. et cartes.

86. *SEIDEL* (*A.*) : TRANSVAAL, DIE SÜDAFRIKANISCHE REPUBLIK. Historisch, geographisch, politisch, wirtschaftlich dargestellt. Berlin, Allgemeine Verein für Deutsche Litteratur, 1898, in-8 de XV + 479 p., cartes et pl.

Livre de vulgarisation, écrit d'après les meilleures sources, et complété par un appendice bibliographique rédigé par M. Max. Brose dans l'ordre alphabétique par noms d'auteurs ; cette bibliographie (p. 401-426) va jusqu'en 1896.

87. *THOMAS* (*E.*) : LE BOKAHA. Quelques notes sur le pays, ses habitants et ses ressources (*Bull. Soc. Neuchâteloise de Géog.*, t. VIII, 1894-1895, p. 156-174).

Ce pays est celui qui porte le nom officiel de *Silati Gold Fields*.

88. *CURREY (EWAN) ET TUCKER (BURTON)* : WITWATERSRAND GOLD-FIELD, S. A. REPUBLIC. General Plan showing the Main Reef Properties. Compiled from authentic Informations und actual Survey... August 1891. London, E. Stanford, 1891, 3 feuilles.

Excellente carte à l'échelle de 1 : 29.779.

89. *JEPPE (Fréd.)* : MAP OF THE SOUTHERN GOLDFIELDS OF THE TRANSVAAL. Compiled from official sources. Johannesburg, Argus Co., 1896, 2 feuilles.

A l'échelle de 1 : 291.000.

90. JEPPE'S MAP OF THE TRANSVAAL OR SOUTH AFRICAN REPUBLIC, AND SURROUNDING TERRITORIES, COMPILED FROM SURVEYS BY F. Jeppe and G. F. W. Jeppe. Pretoria, S. A. R., 1899, 6 feuilles.

Cette carte, gravée par Wurster, Randegger et Co. (J. Schlumpf), de Winthèrthur, est à une échelle plus considérable que les précédentes cartes du Transvaal dues au même cartographe. La carte de 1877 était au 1 : 1.850.000; celle de 1889 était au 1 : 1.000.000 en 4 feuilles; la carte actuelle est au 1 : 476.000.

91. *MACKENZIE (E. A.)* : NEW RELIEF MAP OF THE TRANSVAAL. London, the Universal Publishing Co., 1899, 1 feuille.

A l'échelle de 1 : 1.000.000.

92. *MAIDMENT (Charles)* : THE FIRST PUBLISHED GEOLOGICAL MAP OF THE GOLD FIELDS, WITWATERSRAND, SOUTH AFRICA. With a Pamphlet. Cape Town, the Argus Printing and Publishing Co., 1890, 1 feuille.

Cette carte, dressée par un géologue à l'échelle du 1 : 37.239, accompagnée de coupes et d'un texte, présente un réel intérêt même au point de vue topographique.

93. *MAIDMENT (Charles)* : THE FIRST PUBLISHED GEOLOGICAL MAP OF ZUTPANSBERG, showing its great Gold Beds, and defining Parts of the Gold Country hitherto unknown. Compiled from original notes and observations recently made during a protracted exploration tour through unexplored tracts of the Northern Transvaal Territory. Cape Town, the Argus Printing and Publishing Co., 1889, 1 feuille.

A l'échelle de 1 : 290.000.

94. *TROYE G. A.)* : MAP OF THE TRANSVAAL OR S. A. REPUBLIC. Winterthur, Wurster, Randegger and Co., 1892, 6 feuilles.

A l'échelle de 1 : 500.000.

CHAPITRES NEUVIÈME ET DIXIÈME

BÉCHUANALAND ET RHODÉSIE

95. *BENT (J. Théodore)*: THE RUINED CITIES OF MASHONALAND, BEING A RECORD OF EXCAVATION AND EXPLORATION IN 1891 ; with a chapter on the orientation and mensuration of the Temples, by R. M. W. Swan. London, Longmans, 1895, in-8 de 450 p., cartes et fig.

La première édition de cet important travail, qui n'est pas intéressant qu'au point de vue archéologique, remonte à 1892.

96. BRITISH SOUTH AFRICA COMPANY: *Report on the Company's proceedings and the condition of the Territories within the sphere of its operations*, 1896-1897. S. l., avril 1898, in-4 de 171 + III p., cartes.

Document officiel contenant un grand nombre de rapports particuliers sur les districts soumis à la Cie à charte de l'Afrique Australe.

97. BRITISH SOUTH AFRICA COMPANY :

Information as to mining in Rhodesia. Printed for the information of shareholders. London, 1899, in-8 de 128 p., 2 cartes ou plans.

Contient, outre la liste complète des gisements reconnus dans la Rhodesie, quatre courts rapports sur la géologie et l'avenir des mines dans ce pays, les ressources minérales du Manicaland, les mines de houille du Matabéléland.

98. *CARTON DE WIART (Edmond)*: Les grandes Compagnies coloniales anglaises du xixe siècle. Paris, Perrin et Cie, 1899, in-12 de xix + 280 p.

Le chapitre IV de cet excellent travail est consacré à l'étude de la *British South Africa Chartered Company* (p. 146-211); comment elle fut fondée, quelle en fut la charte et quelle en fut l'administration, voilà ce que l'auteur examine successivement. Une bibliographie de ce sujet particulier se trouve aux p. 277-280.

99. *ECKERSLEY (W. A.)*: Notes in Eastern Mashonaland (*Geographical Journal*, t. V, 1895, p. 27-46).

Renseignements sur la géologie et le climat, ainsi que sur les conditions de la vie indigène dans le pays qui s'étend de Beira à Fort Salisbury par Chimoïo et Oumtali.

100. *KNIGHT (E. F.)*: Rhodesia of to-day. London, Longmans, 1895, in-8 de 5 + 151 p.

Renseignements souvent très optimistes sur le climat et la salubrité, les conditions et la valeur économique du Matabéléland et du Machonaland.

101. *MAUND*: On Matabele and Mashona Lands (*Proceed. of the Geogr. Soc.*, 2e série, t. XIII, 1893, p. 1-21, carte et grav.)

Sur la carte qui accompagne ce travail, cf. *ibid.*, p. 114.

102. *RAVENSTEIN (E. G.)*: Notes on Mr. Selous's Map of Mashonaland and Manica (*Geog. Journal*, t. V, 1895, p. 46-49, carte).

103. *SELOUS (F.-C.)*: The Economic Value of Rhodesia (*Scottish Geog. Magazine*, t XIII, 1897, p. 505-514, carte).

Travail intéressant à tous les points de vue, mais surtout au point de vue de l'acclimatement des Européens dans la Rhodésie; intéressants détails sur la question capitale de la malaria et aussi sur la main-d'œuvre indigène, qu'il est possible d'escompter pour les cultures, qui ne facilitera nullement l'exploitation des mines du pays.

104. *SCHLICHTER (H.)*: Travels and Researches in Rhodesia (*Geog. Journal*, t. XIII, 1899, p. 376-396, croquis et fig.).

Relation des études archéologiques faites par l'auteur sur le plateau de l'Inyanga au N. de Salisbury, et dans le Matabéléland, où se trouvent les monuments considérables de Mombo (entre Boulouwayo et Gwélo). Cette étude complète les recherches antérieures de l'auteur publiées en 1892 dans les *Petermanns Mitteilungen*, t. XXXVII, p. 283-286.

105. *STANLEY (H. M.)*: Through South Africa. Londres, Sampson Low, 1898, in-12 de xx + 140 p., carte et grav.

Ouvrage à signaler à cause du nom de l'auteur, et à cause des renseignements qu'il fournit sur la mise en valeur des territoires acquis par l'Angleterre au sud du Zambèze. C'est le recueil des lettres écrites par le célèbre voyageur et reporteur au journal *South Africa*, à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer de Boulouwayo.

106. A Map of Rhodesia divided into Provinces and Districts under the administration of the British South Africa Company. London, Edward Stanford, 1895, 2 feuilles.

A l'échelle de 1 : 1.000.000.

107. A Map of Rhodesia, divided into Provinces and Districts under the administration of the British South Africa Co. London, E. Stanford, 1896, 6 feuilles.

Carte à l'échelle de 1 : 1.000.000.

108. Fletcher and Espin's Map of Matabeleland. Compiled from the latest available information, including trigonometrical Sur-

veys by the Government surveyors. Bulawayo (Rhodesia), published by the *Goldfields of Matabeleland*, 1894, 4 feuilles.

A l'échelle de 1 : 506.880.

109. MAP OF MASHONALAND, MATABELELAND, ETC. London, Stanford's Geographical Establishment, 1900, 2 feuilles.

Carte à l'échelle de 1 : 1.000.000 extraite de la carte mentionnée sous le nº 92. Elle ne donne aucun relief, mais tient soigneusement à jour le tracé des chemins de fer.

CHAPITRE ONZIÈME

PAYS DE GAZA

110. *ALBUQUERQUE* (*J. Mouzinho de*) : MOÇAMBIQUE, 1896-1898. Lisboa, Manoel Gomes, 1899, in-8 de 356 + XLIX p.

Après avoir, dans la première partie du volume, retracé l'histoire de la province antérieurement à son administration, l'auteur, qui a été gouverneur du Mozambique, étudie successivement : 1º l'exploration et la colonisation; 2º les conditions de l'administration civile et militaire; 3º la législation, la situation financière et les chemins de fer. De nombreux documents administratifs, publiés en appendice, servent de pièces justificatives à cet ouvrage, dont la seconde partie est la plus importante, puisqu'elle décrit les conditions de travail des indigènes et des Européens, l'agriculture, le commerce, l'industrie du pays et en fait connaître les grandes compagnies.

111. *CARNEGIE ROSS* (*A.*) : BEIRA *Scottish Geog. Mag.*, t. XI, 1895, p. 180-185.

Note du consul anglais de Beira sur ce petit établissement portugais et sur ses abords. On y trouve des renseignements sur les conditions géographiques de cette partie marécageuse et insalubre du littoral du Mozambique, sur l'état même de Beira en 1895, sur ses moyens de communication à la même date avec les districts miniers du Manica et du Machona.

112. *GRANDJEAN* (*A.*) : LA CARTOGRAPHIE DE LA PROVINCE DE LOURENÇO MARQUES (*Bull. Soc. Neuchâteloise de Géog.*, t. XII, 1900, p. 316-341).

Excellente étude critique, justifiant la publication du travail cartographique établi par M. A. Grandjean à 1 : 500.000 sur le bassin du Nkomati et sa communication avec celui du Limpopo (cf. plus haut, nº 22).

113. *HIMERIA* (*Bispo de*) : PADROADO DE PORTUGAL EM AFRICA. Relatorio da prelazia de Mozambique. *Bol. Soc. Geog. Lisboa*, 14e série, 1895, p. 565-738.

Outre d'intéressantes notes historiques, ce rapport de l'évêque d'Himeria (Mozambique) donne la description des coutumes religieuses de son diocèse.

114. *JESSETT* (*Montague G.*) : THE KEY TO SOUTH AFRICA : DELAGOA BAY. London, Fisher Unwin, 1900, in-8, cartes et grav.

115. *NORONHA* (*E. de*) : LOURENÇO MARQUES E AS SUAS RELAÇOES COM A AFRICA DO SUL (*Bol. Soc. de Geografia de Lisboa*, 15e série, 1896, p. 45-96).

Étude économique pleine de faits et pleine de chiffres.

116. *VASCONCELLOS* (*Ernesto de*) COLONIAS PORTUGUIZAS. Lisboa, 1896, in-8, V. le chap. relatif au Mozambique. — Cf. du même, le chapitre relatif aux colonies portugaises dans *The International Geography*, ly Seventy authors,... edited by Hugh Robert Mill (London, George Newnes, 1899, in-8 de XX + 1088 p.

117. *Commissao de Cartographia* [ministère de la Marine du Portugal] : Provincia de Moçambique. Segunda ediçao, 1894, 1 feuille.

A l'échelle de 1 : 3.000.000.

118. *NORONHA (Eduardo de)* : ESBOÇO DA CARTA DO DISTRICTO DE LOURENÇO MARQUES. Dedicada ao João de Canto e Castro da Silva Antunes. Concluida sob a patrocinio do Ernesto de Vasconcellos. Lisboa, Comm. de Cartogr., 1894, 3 feuilles.

A l'échelle de 1 : 250.000. Cf., sur cette carte, l'étude de M. A. Grandjean (n° 112).

119. Provincia de Moçambique. Carta dos Districtos de Lourenço Marques e de Inhambane. Lisboa, 1893, 1 feuille.

Carte à l'échelle de 1 : 1.000.000.

CHAPITRE DOUZIÈME

AFRIQUE ALLEMANDE DU SUD-OUEST

Pour qui veut être au courant de tout ce qui a été publié sur la *Deutsch Südwest Afrika*, l'ouvrage capital est celui de M. Maximilien Brose : *Die Deustche Koloniallitteratur von 1884-1895* (Berlin, 1897, in-8 de VI + 158 p. à deux colonnes), que continue chaque année le *Repertorium der Deutschen Koloniallitteratur* du même auteur. On trouvera l'indication des ouvrages essentiels dans l'excellente bibliographie que M. Pierre Decharme a tout récemment publiée sous ce titre : *la Colonisation allemande* (Paris, Albert Fontemoing, 1900, in-8 de 31 p.) dans la *Bibliothèque de Bibliographies critiques* publiée par la société des Etudes Historiques.

120. *DOVE (K.)* : DEUTSCH SÜDWEST-AFRIKA. Ergebnisse einer wissenschaftlichen Reise im Südlichen Damaralande (*Petermanns Mitteilungen*, Ergänzungsheft n° 120, 1896, in-4 de 93 p., cartes).

Étude d'ensemble méthodique et précise, où sont exposés d'une façon systématique et encadrés dans les connaissances déjà acquises les résultats scientifiques obtenus par le Dr Karl Dove au cours de ses voyages dans le Sud du Damaraland en 1892-1893. A côté de ce travail proprement scientifique se place un autre volume du même auteur, œuvre de vulgarisation populaire, intitulé : *Südwest Afrika.* Kriegs und Friedensbilder aus der deutschen Kolonie (Berlin, Allgemeine Verein für Deutsche Litteratur, 1896, in-8 de 340 p.).

121. *ESSER (M.)* : MEINE REISE NACH DEM KUNENE IM GRENZGEBIET VON DEUTSCH SÜDWEST AFRIKA (*Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, t. XXIV, 1897, p. 103-113, carte).

Renseignements économiques intéressants, accompagnés d'une bonne carte au 1 : 3.000.000.

122. *FRANÇOIS (Von)*. DEUTSCH-SÜDWEST-AFRIKA. Geschichte der Kolonisation bis zum Ausbruch des Krieges mit Witbooi, April 1893. Berlin, D. Reimer (Ernst Vohsen), 1899, in-8 de 224 p., carte.

Le meilleur ouvrage publié jusqu'à présent sur la contrée; son auteur, un ancien gouverneur de la Deutsch-Südwestafrika, retrace toute l'histoire de la colonie entre 1883 et 1893.

123. *HARTMANN* : DAS KAOKO GEBIET IN DEUTSCH SÜDWEST-AFRIKA AUF GRUND EIGENER REISEN UND BEOBACHTUNGEN (*Verhand. Gesellsch. Erdkunde zu Berlin*, t. XXIV, 1897, p. 113-141, carte et grav.).

Étude très précise et très complète, accompagnée d'une bonne carte au 1 : 5.000.000.

124. *HINDORF* : DER LANDWIRTSCHAFTLICHE WERT UND DIE BESIEDELUNGSFÄHIGKEIT DEUTSCH-SÜDWESTAFRIKAS. Berlin, E. S. Mittler und Sohn, 1895, in-8 de 88 p.

Travail très documenté sur les ressources de la colonie et sur les moyens de la mettre en valeur.

125. *REHBOCK (Th.)* : REISEBILDER AUS DEUTSCH-SÜD-WEST-AFRIKA (*Verhandl. des Deutschen Kolonial-Gesellsch.*, Abteil. Berlin-Charlottenburg, t. I, 1897-1898, p. 1-37, carte).

Résumé des observations économiques faites par M. Rehbock au cours d'un voyage de dix-huit mois (1896-1897) dans l'Afrique Sud-Occidentale allemande ; ces observations sont tout en faveur du pays. — Au cours du même voyage, M. Rehbock a recueilli un grand nombre de photographies dont il a publié une partie dans un intéressant album intitulé *Deutsch Süd-West-Afrika* (Berlin, Dietrich Reimer [E. Vohsen], 1898, in-8) et contenant 96 planches. Cf. du même auteur le n° 28.

126. *SCHINZ (Hans)* : DEUTSCH-SÜDWEST-AFRIKA. Forschungsreisen durch die deutschen Schutzgebiete Gross-Nama und Hereroland, nach dem Kunene, dem Ngami See und der Kalahari, 1884-1887. Oldenburg und Leipzig, Schulze [1891], in-8 de XIII + 560 p., carte et grav.

L'auteur faisait partie de l'expédition organisée en 1884 par F.A.E.Lüderitz pour l'étude du pays. C'est surtout aux points de vue botanique et ethnographique que cet ouvrage présente un grand intérêt (cf. plus haut, n° 39).

127. *LANGHANS (P.)* : SÜDWEST-AFRIKANISCHES SCHUTZGEBIET. Gotha, Justus Perthes, 1896, 4 feuilles (n°s 15-18 du *Deutscher Kolonial Atlas*).

De ces 4 feuilles, les 3 premières, à l'échelle de 1 : 2.000.000, représentent le territoire allemand de l'Afrique Sud-Occidentale ; le n° 18, à l'échelle de 1 : 8.000.000, indique la répartition de l'élément allemand dans l'Afrique Australe. 19 cartons, relatifs les uns à la Deutsch-Südwest-Afrika (cf., pour la distribution des Boers dans l'Afrique Sud-Occidentale allemande en 1899, un article de P. Langhans dans les *Pet. Mitt.*, t. XLVI, 1900, p. 18-19, carte), les autres aux colonies allemandes du Natal et de la Cafrerie britannique, et une notice accompagnent ces 4 cartes.

CHAPITRE TREIZIÈME

GUERRE D'INDÉPENDANCE DES BOERS

128. *KUYPER (A.)* : LA CRISE SUD-AFRICAINE. Paris, Perrin et Cie, 1900, in-12 de 149 p.

Réimpression d'un article plein d'émotion, et tout à fait sympathique aux Boers, publié dans la *Revue des Deux Mondes* (1er février 1900, p. 481-533).

129. *MULLER (Alfr. von)* : DER KRIEG IN SÜD-AFRIKA, 1899-1900, UND SEINE VORGESCHICHTE. 1900, in-8 de IV + 68 p., planches.

130. *POIRIER (Jules)* : LE TRANSVAAL (1652-1899). Paris, Ch. Delagrave, [1900], in-12 de XXIV + 329 p., carte.

Le chapitre VI de la seconde partie de cet ouvrage, surtout historique, contient un excellent résumé de l'histoire des relations de l'Angleterre et du Transvaal de 1896 au mois de juin 1899 (p. 249-284).





INDEX ALPHABÉTIQUE

A

B

N

O

P



TABLE DES MATIÈRES



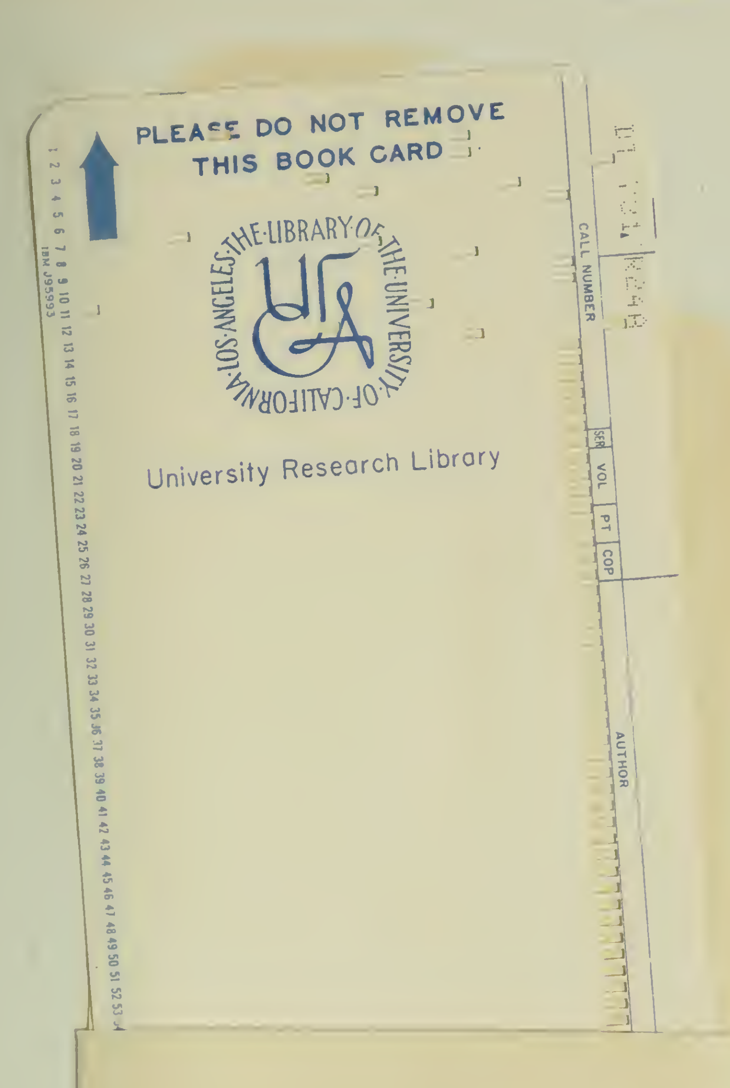
Imprimé

par

Paul Brodard, a Coulommiers.






PLEASE DO NOT REMOVE
THIS BOOK CARD
THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES
University Research Library
CALL NUMBER
SER
VOL
PT
COP
AUTHOR

